Colette MOREUX

GRANDIR À DOLE

Bonheurs et peines d'une jeunesse

1928 - 1948

les éditions de franche-comté

AVANT-PROPOS

Colette Moreux, dont la carrière de sociologue s'est déroulée en grande partie au Québec, avait entrepris ce qu'elle définissait elle-même comme " une monographie autobiographique racontant la vie d'une petite fille, puis d'une adolescente, née en 1928 dans un milieu modeste de cheminots, à Dole, petite ville jurassienne ". La mort l'a surprise en 2003 avant qu'elle ait pu mener ce projet à terme. Mais elle pensait qu'elle avait écrit l'essentiel et qu'il ne restait plus qu'à mettre son manuscrit en forme, ce que, avant de mourir, elle m'a demandé de faire en vue de sa publication. Dans ses dernières semaines de vie, elle eut même à cœur de me raconter des épisodes qu'elle pensait avoir omis.

La tâche qu'elle me confiait n'était pas aisée. En effet, elle avait travaillé à ce texte de façon épisodique, entre les années 70 et sa mort, suivant les loisirs que lui laissaient son enseignement et ses recherches. Elle n'avait pas eu le temps de faire une relecture générale ni même de fixer le plan d'ensemble. J'ai donc dû non seulement corriger des lapsus mais aussi choisir entre des versions différentes d'un même récit et même intégrer dans le texte des notes marginales non rédigées.

Les photographies familiales qu'avait choisies l'auteur ont été complétées par des photos récentes prises par Renée Dumont et par des photos, cartes postales et documents anciens tirés du fond des éditions de franche-comté et de la riche collection de Charles Velin, que je remercie vivement.

Je remercie aussi Marcel Combet, Janine Lachiche et Madeleine Gardien, qui m'ont permis d'éclaircir et de compléter de nombreux points ; Mirette Essart et Jackie Pradet qui m'ont aidé à retranscrire le manuscrit ; Emile Seutin qui a relu l'ensemble du texte ; Natacha Le Bras qui a assuré la mise en page de la pré-édition.

Bernard Moreux

La plupart des noms de famille sont fictifs.

CHAPITRE I

La rue

Notre quartier était composé d'une quinzaine de maisons, presque toutes modestes et d'un même modèle, alignées de biais sur cinq cents mètres sur une seule rue, l'avenue de Landon, entre un petit carrefour qui se signale par un transformateur, et le cimetière. Au-delà du cimetière, il y avait quelques maisons, mais pour nous, ce n'était plus le quartier, c'était la campagne : champs cultivés et prairies, traversés par la route qui prolonge notre rue et qui, bordée de quelques maisons dispersées, mène au hameau de Landon et au Tumulus, où nous allions pique-niquer et ramasser des pommes de pin pour le chauffage, puis à la colline du Mont-Roland, lieu de pèlerinage.

De l'autre côté, vers la ville, après le transformateur, l'avenue de Landon se prolongeait sur cinq cents mètres, avec quelques commerces (marbrier, garage, café) et quelques maisons, dont certaines assez imposantes ; elle se termine au Pont Tordu, ainsi nommé parce qu'il traversait l'avenue en biais. Sur ce pont passe la voie ferrée qui va vers Besançon et Vallorbe. La nuit, on entendait le "fioutot" (le sifflet) des locomotives qui manoeuvraient dans la rotonde ; parfois le fioutot se coïncait... Entre le transformateur et le Pont Tordu, ce n'était plus vraiment le quartier mais au-delà du Pont Tordu, on entrait dans un territoire totalement étranger, celui de la ville, avec d'abord l'urbanisme lâche des faubourgs bâtis peu à peu à l'extérieur du périmètre médiéval à partir de 1853, date d'arrivée du chemin de fer à Dole, pour relier la ville à la gare. Là, juste au-delà du Pont Tordu, se trouvait l'autre pôle de la géographie et de la sociabilité quotidiennes, l'école, construite au cours de la première phase d'urbanisation sur l'emplacement de l'ancien cimetière, qui fut alors reporté à l'autre bout de l'avenue de Landon. Enfin, après un petit kilomètre sur la rue du Repos (actuellement Avenue de la Paix), voilà la Place Grévy et la "vraie" ville. Maintenant je me rends compte que cette portion de rue qui constituait notre quartier ne faisait pas plus de cinq cents mètres. A l'époque, quand il fallait aller acheter un paquet de tabac au café près du Pont Tordu, c'était comme si j'allais au bout du monde.

L'avenue de Landon, vue du jardinet situé devant le second domicile des Grandet. Les platanes ont déjà été remplacés par des réverbères. Un banc de pierre de l'autre côté de l'avenue. Au premier plan la petite Colette.

Ce quartier avait été construit à la fin du XIX^{ème} : l'avenue de Landon, absente du plan de 1881, apparaît sur celui de 1908 ; avant 1881, il n'y avait que quelques villas plus loin, du côté du Tumulus. Jusqu'à la dernière guerre, c'était un endroit charmant, verdoyant, jouissant des avantages de la ville proche mais aussi du calme, du relâchement campagnards. Toutes les maisons avaient une cour devant, un grand jardin en lanière derrière, avec des fleurs, des arbustes et de petits murs de clôture en vraie pierre. Les maisons aussi étaient en vraie pierre, ça je ne m'en suis rendu compte que plus tard et surtout quand celle de chez Bally s'est mise à perdre de grands morceaux de crépi. La cour de notre maison jouxtait un champ cultivé, avec du blé, des betteraves et de la luzerne. J'allais encore chercher le lait tous les soirs chez le Vergnole, en faisant tourner le bidon de lait vide à bout de bras. C'était sa belle-fille qui servait le lait, assise au fond de la cuisine, puisant avec sa louche dans un gros bidon. C'était la seule ferme du quartier, la seule famille aussi où vivaient trois générations. Monsieur Vergnole, qui avait des vaches, était aussi facteur. Son frère tenait une ferme à Landon mais il cultivait aussi le champ à côté avec ses deux boeufs, il n'arrêtait pas de crier :

- Dia Poumé, hue Ramé !

Mes parents leur louaient un bout de champ pour aller chercher l'herbe pour les lapins.

Quand j'étais toute petite, toute la rue était bordée de gros platanes alignés régulièrement sur les trottoirs. Ils ont été coupés, peut-être pour y installer les réverbères, qu'un agent muni d'une échelle venait allumer tous les soirs et éteindre tous les matins ; durant la journée, il les nettoyait. Un seul trottoir avait été asphalté, celui qui était du côté du cimetière. L'autre était en friche ; au printemps il était plein de pâquerettes, de pissenlits, d'herbes folles,

de jeunes pousses d'arbustes. Souvent mouillé, toujours défoncé et plein d'objets hétéroclites, il était le domaine des enfants qui venaient y salir leurs chaussures et leurs vêtements en courant, se roulant par terre, se battant au gré de leurs jeux. Des employés de la mairie venaient le faucher deux ou trois fois l'an.

En dehors des passages rythmés par les horaires du travail (pour les hommes), de l'école (pour les enfants), ou par les heures d'ouverture des commerces (pour les femmes), chaussée et trottoirs étaient généralement vides au point qu'un passage intempestif d'un piéton ou d'un cycliste, et plus encore d'une mobylette ou d'une auto, faisait événement, surtout s'il s'agissait d'une figure inconnue.

Par temps de pluie ou de froid, les rares passants ne s'attardaient pas mais, par beau temps, la rue, le trottoir asphalté surtout, devenait parfois un promenoir plein de monde, surtout des dames qui allaient au cimetière ou en revenaient, déambulant par deux ou trois, papotant, ombrelles ouvertes ; elles se reposaient longuement sur les parallélépipèdes de pierre blanche qui étaient régulièrement disposés sur le trottoir. Ces gens de la ville, on ne les connaissait pas, on ne les saluait pas même si on repérait ceux qu'un deuil amenait plus régulièrement sur "leur" tombe. Le sacristain Dudrault par exemple, qui passait presque quotidiennement sur son vélo pour aller sur la tombe de l'une de ses filles morte depuis plus de dix ans ; il roulait à la vitesse d'un escargot en se tenant comme au garde-à-vous, la tête droite et les yeux fixés au loin ; avec son canotier, sa veste noire et son pantalon rayé gris noir, on le reconnaissait à cent mètres. Ou une petite vieille, madame Bonvalot, veuve inconsolable, presque toujours chargée de fleurs. On voyait aussi passer ceux qui habitaient de l'autre côté du cimetière, par exemple monsieur Chèvre, le professeur, qui passait quatre fois par jour à vélo avec ses filles, raide comme la justice. D'autres venaient même de Landon, par exemple la Petite Rouge, élève du collège, qu'on voyait elle aussi quatre fois par jour.

La route n'appartenait aux gens de l'extérieur que lors des cérémonies du cimetière : défilé du 11 novembre et surtout les enterrements. Ils étaient annoncés par le glas de la cathédrale. Les enfants

L'avenue de Landon beaucoup plus tard. Les réverbères ont été remplacés par des arbres. Au premier plan, la grille des Grandet avec ses rosiers (pas encore plantés sur la photo précédente). Au fond, une des cinq maisons "chic" de la rue.

allaient en éclaireurs jusqu'au Pont Tordu et revenaient prévenir de l'arrivée imminente du cortège. On les faisait aussitôt rentrer dans les maisons, d'où ils guettaient le spectacle, plus ou moins brillant suivant la classe de l'enterrement (il y en avait trois). Parfois les associations ou les partis étaient représentés, il y avait même quelquefois des fanfares ; lorsque le mort était communiste, les drapeaux rouges étaient de rigueur. Le recueillement et la solennité de l'aller faisaient contraste avec le retour en ordre dispersé, chacun revenant en hâte à ses occupations quotidiennes tout en discutant avec des connaissances.

On voyait aussi de temps en temps le père Garcin transporter des pierres tombales au cimetière, dans une carriole traînée par un âne. De temps en temps, celui-ci s'arrêtait ; son patron l'admonestait, le battait, sans résultat. Finalement il attendait que l'âne reparte de lui-même. Le dimanche c'étaient les commerçants ambulants : le vitrier en vélo ; le rémouleur, dont le vélo traînait une carriole. La mère Couderc et son âne s'annonçaient par une sonnette ; elle vendait de la crème et du fromage blanc enveloppé dans du linge ; l'été, elle fournissait des fines herbes à ceux qui n'en avaient pas dans leur jardin. Le chiffonnier avait une voiture à capote tirée par un cheval, il s'annonçait par une trompette. On lui vendait presque chaque dimanche la peau du lapin tué pour le repas dominical. Quand on n'était pas sages, les mères disaient :

- Je vais te donner au chiffonnier !

La gare, au début du siècle dernier et maintenant... Ci-dessous, le cimetière de Dole, récemment.

Ces marchands venaient du Pont Tordu. Quand on les entendait, les enfants allaient voir s'ils étaient encore loin. Ils faisaient demi-tour après la dernière maison. Si on les avait ratés à l'aller, on les arrêtait au retour mais ils n'aimaient pas ça.

Notre voisinage était circonscrit à ce quartier. A part quelques vieux qui sortaient peu de chez eux, ne faisaient que regarder par leurs fenêtres derrière leurs rideaux et ne comptaient pas pour les autres habitants, le quartier abritait vingt à trente familles, avec à peu près autant d'enfants, puisque la plupart étaient des enfants uniques. Presque tous les hommes étaient des cheminots en activité, surtout des "roulants", quelques mécaniciens (il n'y avait que deux employés de la gare ou techniciens du dépôt, les autres habitaient au-delà du transformateur, vers la ville). Ils étaient pour la plupart émigrés des campagnes proches et gardaient de fortes attaches rurales. On les voyait souvent faire

leur jardin avec leurs vieilles casquettes du chemin de fer. Dans mon souvenir, ces familles n'ont pas changé pendant toute ma jeunesse : c'était toujours les mêmes personnes, avec les mêmes habits, les mêmes rythmes de vie, les mêmes événements qui se répétaient.

Presque toutes les maisons étaient disposées de la même manière, pas du tout comme les maisons de maintenant. On entrait par la cuisine, qui ouvrait successivement sur deux pièces. Dehors il y avait le jardin, le bûcher, le clapier, la buanderie. Ceux qui avaient plus d'enfants avaient une ou deux chambres de plus.

On connaissait aussi un peu les gens qui habitaient entre le transformateur et le Pont Tordu ; c'était du monde convenable, presque tous des cheminots eux aussi, mais ils étaient plutôt entre eux. Moi, je les connaissais bien, de nom et de vue, parce que ma meilleure amie, Janine,

habitait juste après le pont et qu'elle me parlait de ses voisins. Ils n'étaient pas du quartier, mais on disait bonjour à ceux que connaissaient mes parents, cheminots ou "pays" de mon père. Ils ne me connaissaient pas tous, les hommes surtout, qui mélangeaient un peu tous les gosses du coin ; certaines des femmes allaient jusqu'à nous parler, d'autres ne faisaient pas plus attention à nous que si nous n'avions pas existé. Au contraire, tous les gens du quartier nous parlaient sauf le père David et le père Thévenot : quand on passait à côté d'eux, ils ne bronchaient pas. Mais le Vergnole par contre, il nous sortait toujours une connerie en passant sur son vélo ; pour s'attirer ses plaisanteries, tous les gosses lui criaient :

- Bonjour, monsieur Vergnole !

Son stock n'était pas inépuisable, ça ne faisait rien, c'était agréable :

- Allons, ça va, t'as toujours les oreilles de chaque côté de la tête !

S'il pleuvait :

- Dépêche-toi, tu vas fondre.

Il plaisantait aussi avec les femmes, il les faisait rire. On l'aimait, monsieur Vergnole (les enfants donnaient du "monsieur" à tous les adultes).

La rue était un lieu de rencontres rapides mais en général il ne s'y passait rien de significatif pour le quartier. Hors de leurs déplacements en ville ou à la gare, les gens ne sortaient de leur maison que pour aller au jardin, à la buanderie, au clapier, au bûcher, à la cave, à la soute à charbon. La plupart des rassemblements se passaient en ville : défilé du 14 juillet, Pentecôte (fête patronale de Dole), Rameaux. Lors des Rameaux, toute la rue partait en ville ; les enfants et les jeunes emportaient du buis et des pâtisseries spécialement faites pour l'occasion, attachées aux rameaux ; ils faisaient bien attention de ne pas les laisser tomber.

Il fallait des crises, des circonstances exceptionnelles, essentiellement les menaces de guerre, puis la guerre elle-même, et enfin la Libération, pour que la rue devienne, pour les gens du quartier, le lieu de regroupements spontanés, d'importance et de durée diverses. On échangeait des informations, on spéculait sur l'avenir. On ressentait comme une nécessité, tout à fait inhabituelle en temps normal, de s'affirmer comme une collectivité, d'échanger des informations, de se sécuriser mutuellement, de se soutenir le

moral. Mais cela n'allait pas au-delà des groupes de parole, aucune activité visible n'en sortait.

Il arrivait aussi parfois, l'été, quand il faisait chaud, que les familles sortent de leurs cours à la tombée de la nuit pour marcher un moment sur le trottoir sous les gros platanes. Les parents s'arrêtaient, debout ou assis sur les bancs de pierre, pour dire quelques mots aux uns et aux autres ou même faire de franches conversations. A cette heure presque nocturne, tout le monde parlait doucement, tout le monde avait l'air gentil. Les enfants des familles qui discutaient se mettaient à jouer ensemble mais sans bruit eux aussi et sans se lancer dans des grandes parties parce qu'on savait qu'il n'y en avait pas pour très longtemps. On tournait autour des grandes personnes, en se poursuivant à peine, ce n'était pas les courses effrénées du grand jour.

Les grands soirs, c'était quand mon père et le Vergnole venaient jouer avec nous à la "courotte" (à chat) en s'efforçant de ne pas aller trop vite et en faisant semblant de tomber pour nous faire rire. Ma mère n'aimait pas trop ça :

- Regardez-moi ça, il est plus bête que les gosses !

- Regardez-moi ça, les voilà en sueur, vous allez attraper un refroidissement, courez donc pas comme des fous !

A la saison des hannetons, mon père leur attachait un fil à la patte et nous en donnait un à chacun pour qu'on les fasse voler en courant. Les ficelles s'emmêlaient, on s'accusait réciproquement d'être responsables. Les mères venaient les démêler mais faisaient bien attention de ne pas prendre parti pour leurs rejetons.

Ces soirs-là, les gronderies n'étaient pas graves, on le savait bien, c'était manière de dire. Ce que j'aimais aussi, c'est que nous avions tous l'air d'être les enfants de toutes les familles à la fois, comme s'il n'y avait eu qu'une seule grande famille. Ça n'allait quand même pas au point qu'une mère ait près d'elle un enfant d'une autre famille mais chacune s'adressait à tous. On pouvait aussi faire des trucs impensables le jour, par exemple aller sur la route, s'y asseoir et même se coucher sur l'asphalte bien chaud, parce qu'il n'y avait plus du tout de circulation. Les mères disaient qu'on ne sait jamais, qu'il y a toujours un fou qui peut bondir de derrière le transformateur sans qu'on l'entende venir. Leur peur ajoutait à notre excitation et c'était à qui resterait le plus longtemps étendu sur la route. Comme

toujours, j'étais plutôt dans le clan des garçons, je voulais faire au moins aussi bien qu'eux.

Certains de ces soirs-là, la folie verbale nous prenait. On se mettait à dire n'importe quoi, ça venait comme ça sans qu'on y pense, c'était à celui qui sortait les trucs les plus abracadabrants. De rire, on s'excitait toujours plus, on déraillait complètement, on décollait de la réalité. Parfois les parents arrêtaient leurs causeries pour nous écouter et rire aussi, mais en douce pour ne pas nous donner trop d'importance. Alors je crois qu'on se forçait un peu, on n'était plus aussi naturels, on cherchait plutôt alors à faire les malins, ça dégénérait et les parents arrêtaient là leurs conversations, se séparaient en se serrant la main et tout le monde rentrait chez soi pour se coucher.

★

On n'allait pas spontanément les uns chez les autres : c'était mal " d'aller se fourrer chez les gens ", on était soupçonné d'aller voir ce qui s'y passait ; les femmes qui le faisaient pouvaient passer pour des " tatas " (des cancanières). Si, par exception, on avait quelque chose à dire, à porter, à demander ou si on allait prendre des nouvelles quand il y avait plusieurs jours qu'on ne s'était pas vus, on restait sur le pas de la porte. Seule faisait exception, chez nous, la Simone, à qui on passait tout parce qu'elle était gentille et généreuse et que c'était une fille de l'Assistance : elle n'avait pas appris les façons.

On dit que maintenant les gens sont tous les uns sur les autres dans les HLM mais, vous savez, c'était bien pareil pour nous : pas besoin d'aller chez les autres, tout le monde savait ce que tout le monde

faisait, disait et tout le monde savait que les autres le savaient. Ça n'avait pas l'air de trop les déranger d'être observés comme ça tout le temps, ils faisaient la même chose. C'était une occupation intéressante, il n'en sortait rien de violent. Savoir qu'on parlait d'eux dans les familles, ça donnait du goût à la vie, je crois bien. Pour s'habiller par exemple, se coiffer ou bien se conduire, c'était plus facile puisqu'on savait que c'était su, vu ; ça poussait à le faire et, quand on l'avait fait, on avait la satisfaction que ça n'avait pas été pour rien puisque ça se retournait à votre avantage : on était quelqu'un de bien, de poli, de sérieux et on était comme entraînés à continuer dans ce sens-là. On savait si bien ce qu'il fallait faire et on était tellement habitués à le faire que ça ne demandait pas d'effort, ça venait de soi tout naturellement. Je n'ai pas souvenir d'actes de délinquance ; les cas connus d'inconduite sexuelle étaient rares. Les seuls excès étaient le fait des " grands soûlots ", dont je vous parlerai plus tard.

En y pensant bien, je trouvais quand même que ma mère allait un peu fort dans son souci du qu'en dira-t-on. Dès qu'on faisait quelque chose pas tout à fait dans la ligne, mon père ou moi (parce qu'elle, ça ne lui arrivait jamais), je l'entendais déjà :

- Qu'est-ce que les gens vont dire ?

Je crois qu'on aurait pu faire des crimes, du moment que ça ne se voyait pas, que personne ne le savait, ça n'aurait pas été grave. J'exagère quand même : ma mère était la morale incarnée, vue ou pas vue. Mais, tenez, par exemple, quelque chose contre quoi je ne pouvais rien et qui aurait plutôt dû me faire plaindre, ma fameuse maigreur quand j'étais

petite et, plus tard, ma mauvaise mine à la fin des années scolaires, eh bien, là aussi c'était :

- Qu'est-ce que les gens doivent penser ? Qu'on ne te donne pas à manger ?

Je me rappelle avoir voulu, un dimanche après-midi, m'asseoir dans une chaise longue dans la cour. Ça n'a pas été possible :

- Avec la mine que tu as, les gens penseraient que tu es tuberculeuse !

Mais, à côté de ça, ça ne lui faisait rien que les voisins l'entendent traiter mon père de tous les noms à travers la "galandure" (la cloison) ; là, la colère était la plus forte.

A bien y repenser, même si les tatas trouvaient toujours quelque chose à dire, les cancans, il n'y en avait pas tant que ça, Ce n'est pas qu'on n'aurait pas aimé en faire, je suis sûre, même si beaucoup, comme ma mère, essayaient de faire croire qu'ils ne s'occupaient pas de ce qui se passait chez les autres. Mais voilà, avec leur air de parler beaucoup, les gens en général ne donnaient pas prise sur eux ; ils ne disaient rien de compromettant, de personnel. On pouvait avoir à faire à n'importe qui, qu'on l'aime ou qu'on le haïsse, on se présentait toujours à peu près de la même façon et on disait les mêmes choses. D'abord les considérations sur le temps meublaient toutes les conversations courtes. Puis la politique, la guerre, la vie chère, le jardin, les points de tricot, les maladies et les morts des gens qu'on avait vus ou pas vus depuis longtemps, ça faisait de la matière pour des heures et des heures sans qu'il soit nécessaire d'aborder des sujets personnels. On ne regardait pas à répéter toujours les mêmes histoires, les mêmes formulations, les mêmes expressions. Tout le monde savait à peu près ce que n'importe qui allait dire et on pouvait pratiquement répondre mécaniquement, en pensant à autre chose. Les problèmes sérieux, les mésententes dans les familles, il n'y avait que les gens "pas intéressants" pour en parler, pas les gens bien, ça n'aurait pas été imaginable, même si tout le monde, je le suppose, les connaissait en gros. Au fond, c'était une comédie de surface, chacun avec son rôle ; les choses honteuses ou embêtantes restaient secrètes, ça permettait de continuer les relations, de ne pas se brouiller pour un oui ou un non. Peut-être que ça aurait été mieux de se laisser aller un peu plus. Les jeunes maintenant nous disent :

- Vous êtes des hypocrites, des sournois. Regardez-nous : quand il y a quelque chose qui ne tourne pas rond avec les copains ou le conjoint, on s'explique, on déballe tout. Ça fait du bien de se défouler. Après, ça va mieux.

Hum ! Moi aussi, j'ai fait ça dans ma jeunesse mais en vieillissant je reviens plutôt aux façons de la génération de mes parents ou même de ma grand-mère. Quand on commence à vouloir s'expliquer, plus on veut prouver, plus on s'enfonce et on s'éloigne. Finalement, on ne sait plus où l'on en est, personne, et on s'est dit des paroles qui restent, même si on ne les pensait pas tellement en les disant. Quand l'autre ne dit rien, ou seulement des politesses, on se demande ce qu'il a derrière la tête mais je crois que c'est toujours pire que ce à quoi on pense, surtout quand il s'agit de l'opinion qu'il a de vous. Alors... Au moins, on n'embêtait pas les autres avec nos histoires et on ne leur donnait pas l'occasion de se croire plus heureux que nous, ou supérieurs. Et je me demande aussi si, à force de faire comme si tout allait bien pour soi, on ne finissait pas, peut-être pas à oublier, mais à vivre assez bien ses soucis.

Avec notre air de toujours regarder ce que tout le monde faisait et de se parler tout le temps, on ne s'occupait que d'une toute petite partie de la vie des gens et de leur personnalité, des naissances, des maladies graves, des grandes crises familiales et des grands vices : l'ivrognerie, la paresse. A part cela, je me rends compte que, finalement, je ne savais presque rien de nos voisins, de leurs défauts, de leurs qualités. On pourrait dire que seuls les adultes s'intéressaient aux adultes et qu'ils savaient sûrement les uns sur les autres beaucoup plus que ce qu'ils laissaient savoir aux enfants. Je ne crois pas. Les enfants s'intéressaient beaucoup plus que maintenant aux adultes étrangers à leur famille ; je ne pense pas avoir ignoré quoi que ce soit que mes parents savaient ; on vivait trop serrés, mon père n'avait pas assez de retenue pour que quelque chose me soit resté caché longtemps.

Même le physique des gens n'était pas tellement scruté. On parlait seulement des cas extrêmes et visibles au premier coup d'oeil, des très petits et des très grands, des très maigres et des très gros, d'une taille particulièrement fine, mais tous les autres, il n'y avait rien à en dire. Je trouvais un collègue de mon père, monsieur Barsu, particulièrement laid. Il était tout petit avec des jambes arquées, de grandes oreilles décollées et un nez qui pendait comme un

rat crevé presque par dessus la bouche. J'essayais d'en convaincre ma mère, qui n'en démordait pas :

- Oh ! Il est comme tout le monde.

Les moches, les mal fichus devaient se sentir moins pas comme les autres que maintenant.

Pour les jeunes filles ou les jeunes femmes, la formule de ma mère, que du reste elle employait à mon propos, c'était :

- Elle est de ceux celles dont on ne dit rien.

Les hommes disaient pourtant de certaines :

- C'est une belle femme.

Ou - *c'était la même chose* - :

- C'est un beau morceau.

Cela signifiait grande et costaud, avec des fesses et des seins "appétissants". Au goût actuel, ça pouvait être des monstres ; ils parlaient, eux, en pensant à ce qu'ils auraient aimé avoir à tripoter. Le genre "squelette", "planche à pain", comme madame Bernard, notre voisine, n'était pas du tout apprécié. Les femmes, elles, n'avaient pas les mêmes idées ; les grandes costauds, pour elles, c'était plutôt le genre "grand cheval" et les grosses fesses et les gros seins le genre "poufiasse" ou "flemmarde" qui lisait *Confidences* l'après-midi.

Etre beau, pour ma mère par exemple, c'était être bien habillé le dimanche, en tenue de parade, d'une propreté impeccable surtout et en plus, pour les dames, être bien pomponnée, coiffée, bijoutée. On "se faisait beau (belle)". Cela n'empêchait pas tout le monde d'être habillé à peu près de la même façon. Il n'y avait donc pas beaucoup à voir et à dire à ce sujet, d'autant plus que les mêmes habits ressortaient des dizaines d'années de suite, avec des changements portant sur des trucs infimes. On n'en achetait guère que pour les grandes occasions, sauf les chapeaux. Le corps, ça ne comptait pas : les jours de la semaine, on mettait des habits informes, des blouses. Je comprends pourquoi, plus tard, ma mère et la plupart des dames de son âge avaient l'air de se fiche de leurs corps et leurs têtes de vieux : ils n'avaient jamais eu d'importance pour elles. Ma grand-mère bourguignonne disait en riant :

- Qu'est-ce qu'on est "peùh" (vilain) quand on est vieux !

Beaux morceaux !

Mais c'était une constatation comme ça en passant. Elle ne faisait pas un drame pour ça et il ne lui serait jamais venu à l'idée d'essayer d'empêcher son corps de se décatir trop vite. Quand je regarde toutes ces vieilles, coquettes comme à vingt ans et qui mettent tant de sérieux à choisir une jupe ou qui changent de coiffeur parce qu'il a raté leur mise en plis, j'ai tendance à penser : "Qu'est-ce que ça peut faire ; de toute façon, sur vous ça n'aura ni queue ni tête". Mais elles ne font que maintenir dans leur vieillesse les idées qu'elles ont eues toute leur vie sur le peu d'importance du corps par rapport à ce qu'on met dessus.

★

Du caractère de la plupart des gens on ne savait donc que les grands vices. Pour les hommes : alcoolique, chômeur, coureur, battant sa femme. Pour les bonnes femmes : pleurarde, sale, coureuse, "tata" (cancanière), lisant *Confidences* l'après-midi, ne tenant pas ses gosses propres. En général, ces différents défauts allaient ensemble ; on ne précisait pas, on disait :

- Oh! ce n'est pas quelqu'un de bien intéressant.

On ne précisait que quand la personne en question avait fait quelque chose de particulièrement mal ou que l'un de ses vices l'emportait vraiment sur les autres. Par exemple, on disait :

- La mère Thurot, c'est une brave femme, elle aime bien ses gosses, mais quelle tata !

Son mari, c'était plus compliqué. Il ne buvait pas, il était bon travailleur, communiste engagé même. Technicien au dépôt, moniteur de gymnastique, il s'occupait bénévolement de faire faire de la gymnastique aux jeunes. Mais on ne pouvait quand même pas le mettre dans la catégorie supérieure... parce qu'il bêchait son jardin en short ! Des belles papattes qu'on voyait, là n'était pas le problème, tout le monde le reconnaissait, ça allait de soi puisque son métier c'était la gymnastique. On aurait encore bien plus rigolé s'il avait eu des pattes de grenouilles mais on devait lui en vouloir de montrer comme ça une anatomie agréable. Les autres bonhommes étaient peut-être jaloux. Quand il le voyait ainsi, mon père, particulièrement pudique, rentrait furieux à la maison :

- Voilà encore le Thurot qui fait son exposition. Faut quand même guère se respecter, un père de famille !

DOLE - Le Magasin GREMAUD - Rue Besançon

« Elle travaillait dans un magasin de chaussures. »

S'il s'était mis torse nu, on n'aurait rien dit ; torse nu et pantalon, les terrassiers le faisaient souvent, mais les jambes nues, non !

On surveillait de près les quatre familles qui étaient à l'autre bout de l'échelle. Elles étaient trop bien, habitaient des maisons plus chics que les nôtres. On ne leur pardonnait rien, on aurait aimé pouvoir trouver une faille dans leur belle apparence, pour ramener ces gens-là au niveau des autres ; cela n'empêchait pas que même les adultes parlaient en disant " monsieur, madame X " et non " le père, la mère X ". Au contraire, un bon gars quelconque qui prenait une cuite de temps en temps sans battre femme et enfants, on en souriait plutôt.

Les Bally par exemple, nos premiers propriétaires, faisaient comme ça un peu bourgeois. Monsieur Bally, qui était voyageur de commerce, avait une auto, la seule de la rue. Il parlait aux gens un peu comme un patron à ses ouvriers, condescendant, souriant et indifférent. En fait, il ne parlait presque pas ; c'était mieux pour lui : il était classé, c'était un ours, on ne revenait pas sur son cas. On n'en voulait pas non plus à sa belle-soeur célibataire, la Finette, qui avait été prix de beauté en son temps et n'avait pas à se forcer pour paraître distinguée. Comme elle travaillait dans un magasin de chaussures en ville, elle passait quatre fois par jour sur son vélo, à une vitesse de sénateur. Coup de tête à droite, sourire ; coup de tête à gauche, sourire. Elle ne disait même rien, elle connaissait trop de monde, elle se serait exténuée à dire bonjour à tous ceux qu'elle rencontrait. Mais ça suffisait, son sourire n'avait pas l'air mécanique, elle ne semblait pas prendre les gens pour des moins que rien.

Par contre sa soeur, madame Bally, n'était pas aimée dans le quartier. Son défaut : " grande gueule ", " une qui sait parler ", ce qui voulait dire, je pense - on ne précisait pas -, qu'elle cachait son vrai caractère derrière ses belles paroles et qu'elle " enturlupinait " (emberlificotait) les gens. Cette opinion-là, c'était celle de ma mère mais, pour moi, l'opinion de

ma mère, c'était la vérité des choses. Quand j'ai su plus tard les raisons de cette opinion (elle la suspectait d'avoir couché avec mon père), j'ai vu madame Bally un peu moins noire mais, quand même, il en est toujours resté quelque chose. En fait, elle devait être une femme presque comme les autres, s'occupant de son ménage, de son mari et de son gamin, le Pierrot. Mais elle avait quelque chose en plus qui lui donnait bien du charme et que les gens appelaient "grande gueule" parce qu'ils le lui enviaient : elle était drôle, appelait les gens, les femmes surtout, et particulièrement ma mère, par toutes sortes de noms et faisait sur eux des remarques pas méchantes mais qui faisaient rire. Quand j'étais petite, elle me faisait jouer et me racontait plein de choses passionnantes. Ma mère a cessé de l'appeler "la mère Bally" pour dire le "madame Bally", conforme à son statut de "bourgeoise", seulement quand elle a eu un cancer qu'elle a traîné plus de dix ans avant de mourir. Là, elle est entrée dans la catégorie des malades à plaindre en mettant de côté tout ce qu'on avait pu avoir contre eux avant.

Les Tissot, c'était un autre genre de "bourgeois", un peu plus vieux du reste. Ils possédaient la plus jolie maison du quartier, si l'on excepte celle des Cabot, dont je parlerai plus loin : deux étages, grenier, une petite cour en gravier où poussaient des plantes à fleurs de luxe que personne d'autre n'avait : un tamaris, une clématite, alors que nous on avait des framboisiers, des fraisiers, des marguerites, des lilas, des roses pompons, des iris. Ils avaient deux entrées, dont une d'apparat côté sud mais qu'ils n'utilisaient presque jamais. Ils préféraient prendre l'air près de l'autre entrée, du côté nord, où ils étaient plus cachés de la rue, à laquelle ils tournaient le dos. Leur intimité était encore renforcée par un mur de brique qui les séparait des propriétés voisines.

Ils n'avaient quand même pas un salon comme dans les livres mais leur salle à manger aux volets presque toujours à moitié fermés ne ressemblait pas non plus à celle des autres maisons. Les meubles étaient gros, foncés, avec des fauteuils en cuir et une vitrine pleine de tas d'objets fascinants : des poupées en porcelaine, des éventails, des petits animaux, des perles transparentes. Je suis entrée une ou deux fois dans cette salle à manger quand une copine, qui était leur nièce, était venue avec sa mère jeter un coup d'oeil à la maison pendant que les Tissot étaient chez leur fils à Lyon. Sinon, je pense, personne n'est jamais entré chez eux. Lui, un ancien juteux, ne parlait à personne, c'était un ours comme monsieur Bally ou pire. Elle, elle disait un mot en passant de

sa petite voix distinguée ou elle esquissait un sourire à quelques personnes, dont mes parents, mais elle ne s'attardait pas : toujours chic, mince et coiffée avec des crans impeccables. Eux aussi n'avaient qu'un enfant. Ce fils venait de temps en temps avec sa très belle femme et ses deux garçons qui regardaient à travers leurs grilles les gosses du quartier jouer dans la rue ; ils n'avaient pas le droit de sortir de leur cour. Tout d'un coup, le fils n'est plus venu ; ses parents allaient, eux, le voir à Lyon mais il n'était plus possible de le recevoir à Dole parce qu'il s'était séparé de sa femme. Je ne sais comment ça c'est su, les parents n'avaient sûrement pas raconté cette honte à qui que ce soit. Tout le monde était bien content qu'ils aient leur tuile, eux aussi, comme s'ils avaient payé pour leur fierté.

Les Plassot avaient eux aussi une jolie maison avec une cour devant pleine de végétation. Ils auraient pu être fiers mais ils parlaient à tout le monde et tout le monde leur parlait. Le soir, ils étaient tous les trois en ligne sur leur banc sous le gros noisetier, le père, la mère et le fils célibataire, le Fifi. Les gens qui passaient s'accoudaient un moment à leur clôture pour causer. Comme leur maison était à côté de la nôtre, on les voyait aussi au jardin derrière et ma

mère taillait de bonnes bavettes avec madame Plassot en pendant le linge le lundi. De temps en temps, on entendait le père Plassot pousser des grands coups de gueule mais on ne savait presque rien de plus sur eux. Le Fifils partait tous les soirs avec son violon, on ne savait pas trop où ni pour quoi faire. Dans la journée, il coupait les cheveux dans un bistrot de la ville. Il venait de temps en temps le dimanche tailler les cheveux de mon père à la maison. Il riait sans arrêt, pour tout et pour rien et, à chaque éclat de rire, sa tondeuse arrachait un peu les cheveux de mon père, qui sortait en sang de ces séances. Mon père râlait une fois que l'autre était parti mais il était bien d'accord avec ma mère : il ne pouvait pourtant pas changer de coiffeur, ça aurait été trop injurieux pour les parents du Fifils.

★

Dans le quartier, il y avait les “grands soûlots” et les autres, c'était le plus important pour différencier les hommes, et donc les familles, Tout le monde le savait et tout le monde savait ce que cela représentait pour les femmes et les enfants.

Sur la vingtaine de bonhommes que j'ai en tête, il y avait cinq ou six qui étaient des grands soûlots, ceux qui ne se gênaient pas pour “trateler” (zigzaguer) sur les trottoirs deux ou trois fois par semaine, en chantant, gueulant, invectivant. Je crois que c'était surtout des ouvriers de la fonderie Monniotte et des wagonniers, donc des “pas grand choses”. Non, pourtant : il y avait là-dedans aussi d'autres cheminots, pas des mécaniciens (“l'aristocratie du rail”) mais des conducteurs et des chefs de train qui buvaient ensemble dans les postes, le père Alliot, le Thévenet, le Thiriet, l'Aimé ; ils étaient même propriétaires de leur maison, de belles maisons à deux étages. Mes parents en parlaient souvent. Alors que la plupart des gens du quartier n'avaient qu'un enfant, ils avaient tous des tripotées de gosses, des gosses genre voyou, vous savez, qui ont fait de la prison dès qu'ils sont devenus grands et dont la plupart ont divorcé je ne sais combien de fois.

Aucune de leurs femmes ne buvait ; elles étaient travailleuses et honnêtes, ne laissaient pas traîner leurs enfants, même si certaines étaient un peu “grandes gueules”. Leurs maris les battaient. Certains jours toute la rue ne parlait que de la crise de la veille chez l'un ou l'autre, la femme battue et les gosses jetés à la rue en pleine nuit par la pluie ou la neige et répartis chez les voisins pendant les deux ou trois jours que durait la colère du bonhomme. A l'école, on voyait

les filles arriver le matin toutes mal ficelées et les yeux rouges, pas peignées ; on savait ce que ça voulait dire. Des fois, elles se mettaient à pleurer pendant la classe, la maîtresse les emmenait dans le couloir pour leur parler. Quand elles revenaient du couloir, on aurait dit qu'elles avaient un air supérieur, qu'elles se croyaient. Les femmes, c'était un peu pareil, certaines en tout cas qui, chaque fois qu'elles rencontraient quelqu'un, se mettaient à raconter la dernière de leur bonhomme, pleuraient mais avaient quand même l'air d'être comme fières. Sinon, elles n'auraient pas parlé. Ma mère, elle, n'a jamais dit un mot de ce qui se passait chez nous. Peut-être que c'était des femmes qui aimaient se faire plaindre. C'est vrai que les gens les respectaient et les plaignaient, ils le disaient en tout cas et ils leur donnaient un coup de main après les comédies du bonhomme ; mais je crois qu'au fond tout le monde s'en fichait un peu et aurait eu tendance à rigoler en racontant les drames de chez Alliot, de chez Aimé et des autres. Les soucis des voisins aidaient chacun à supporter les siens ; de ne pas faire partie d'une famille à soûlot, ça donnait le sentiment d'être une élite.

Pourquoi ces femmes s'étaient-elles mariées avec des types pareils, surtout qu'elles n'étaient pas plus mal fichues que les autres et pas plus bêtes ? Peut-être qu'ils ne buvaient pas dans leur jeunesse ou qu'elles avaient cru qu'elles allaient pouvoir les tenir ? Pour une jeune fille à l'époque, il était plus valorisant de se marier que de trouver un travail. Toujours est-il qu'elles s'en mordaient les doigts mais il n'aurait pas été question pour elles de divorcer ou se séparer : elles ne travaillaient pas, elles étaient coincées avec les gosses et la maison à payer. Je me demande même si elles se rendaient bien compte de leur situation ; on aurait dit qu'elles n'étaient pas rancunières ; une fois les crises passées, elles repartaient comme si de rien n'était. On savait qu'il y avait eu par exemple de la bagarre chez les Thévenet le jeudi soir et qu'est-ce qu'on voyait le samedi soir ? Toute la famille bien sapée, les deux parents se donnant le bras, les gosses autour, partant au cinéma en jacassant. Ma mère les voyait en levant le nez de sur son évier et disait :

- Tiens, voilà les Thévenet raccommodés... jusqu'à la prochaine !

Le pire, c'était chez les Lavaux, qui avaient deux jumelles ; chez eux, c'était le cirque toutes les semaines. Eh bien, ces gens-là ont quand même fini leur vie ensemble.

A l'opposé de cette catégorie, il y avait ceux qui ne buvaient pas. Quelques-uns seulement dans le personnel roulant ; les autres, c'était des cheminots de la gare ou des mécaniciens et quelques autres avec des métiers divers. En premier lieu bien sûr, les bourgeois : on n'aurait pas imaginé que monsieur Bally ou monsieur Plassot tratèle sur le trottoir. Peut-être qu'ils picolaient chez eux, en tout cas personne n'en savait rien et leurs femmes ne parlaient pas de ça. Le personnel roulant supérieur, les mécaniciens, ne buvaient pas non plus, au moins pas au point de se donner en spectacle. On savait que le PLM, plus tard la SNCF, ne l'auraient pas admis ; si on arrivait au grade de mécanicien, c'est qu'on était quelqu'un de bien. Ils le savaient et ils ne se croyaient pas rien, rentrant vite chez eux, la tête haute, avec un tout petit bonjour renfermé aux gens qu'ils rencontraient.

Mais ce qui étonnait beaucoup les gens, c'était les quelques roulants du bas de l'échelle qui ne buvaient pas. On les admirait, c'était eux qu'on venait chercher quand il y avait du grabuge dans les familles. Eux aussi, ils se sentaient supérieurs, j'en suis sûre, mais, comme ils étaient au niveau de tout le monde, on se sentait plus à l'aise avec eux et on les aimait bien, nous, les enfants, au moins. Les femmes parlaient d'eux comme les enfants, en disant " Monsieur Bernard, Monsieur Alliot " ; les hommes disaient " le Bernard, l'Alliot " au lieu de dire " le père Bernard, le père Alliot ". Je ne sais pas pourquoi ils ne s'étaient pas mis à boire comme presque tous leurs compagnons de travail. Surtout que ça les rendait ridicules à leurs yeux, parce qu'ils n'allaient presque jamais au café, même en tournée et qu'ils emportaient du vin mêlé d'eau dans leurs paniers. Dans les engueulades entre mes parents au sujet du vin, mon père sortait souvent comme argument :

La gare de Dole, côté quai et côté rue...
Ci-dessous, un café ; lieu où quelques «roulants» du PLM passaient un peu trop de temps...

- C'est ça que tu voudrais, que je fasse comme le Bernard [notre voisin], l'eau dans le vin, hein ! Plutôt crever !

Ou bien, quand ça allait bien entre eux, et qu'il voulait être gentil, il versait une larme d'eau dans son verre plein de vin en souriant :

- Tu vois, je suis pas si poivrot que ça, je fais comme le Bernard.

J'y pense, ce monsieur Bernard n'était pas très bien vu de ses collègues. Ils disaient qu'il se croyait parce qu'il était " ventre jaune " (Bressan), mangeur de " gaudes " (une sorte de polenta) et que tous les autres venaient des campagnes aux alentours de Dole. Peut-être que dans la Bresse on buvait moins que dans le Jura ? Peut-être qu'il ne se sentait pas très copain avec ces Dolois et qu'il n'avait pas envie de faire comme eux ? En tout cas, il fit partie des quelques roulants du quartier à vivre longtemps ; à 85 ans, il zozotait pas mal mais il était là, tandis que les grands soûlots sont tous morts autour de la cinquantaine, plus ou moins tôt suivant ce qu'ils avaient absorbé d'alcool. Non, j'oubliais : l'un d'eux, l'Aimé, a vécu longtemps, gâteux et invalide ; il s'était fait désintoxiquer trois ou quatre fois.

Entre les ivrognes de spectacle, les grands soûlots, et ceux qui ne buvaient pas s'échelonnaient la plupart des autres, dont mon père. J'en reparlerai une autre fois.

Il n'était pas imaginable qu'il puisse y avoir des soûlots femmes. On n'en voyait pas, sauf une en ville, une clocharde qui habitait avec son mari dans des carrières au dessus de Landon. Ça ne comptait pas. Et pourtant, un jour, dans notre quartier, on en découvrit une, la Germaine, la femme la plus aimable, conviviale et serviable possible. Son mari mécanicien ne buvait pas du tout et ses enfants étaient très mignons. Pendant vingt ans ou plus, en étant soûle pratiquement tous les soirs, elle avait réussi à cacher son malheur à tout le monde, à son mari aussi, malgré toutes les bouteilles de bière qu'elle devait trimballer dans sa remorque. Il faut dire que le Totor était un peu " beuzenot " (niais), il ne devait pas la regarder souvent en face ni lui adresser plus d'une phrase par jour. Dès qu'il rentrait du boulot, c'était le jardin et, quand il était de congé, il partait en forêt faire du bois. Peut-être, après tout, qu'il le savait et que c'est pour ça qu'il ne restait jamais tranquillement chez lui avec le journal ? Enfin je ne sais pas mais ce qui a soufflé tout le monde, on en parlait encore vingt ans après, c'est comment cette Germaine avait pu réussir

à ne pas se faire pincer avec ses bouteilles. Nous, par exemple, on habitait juste la maison à côté, on la voyait vingt fois par jour dans le jardin, elle venait faire un saut à peu près tous les matins pour dire bonjour, pour apporter quelque chose de son jardin ou pour demander si on n'avait besoin de rien en ville au cas où ma mère n'aurait pas voulu y aller ce matin-là. Le soir, c'est vrai, on la voyait moins, elle devait hésiter à se montrer à ce moment-là, ça devait commencer à chauffer. A y repenser, c'est vrai aussi qu'elle jacassait haut et riait pour quatre fois rien, des vraies crises de rigolade. On disait :

- Elle est un peu fofolle mais elle est bien gentille.

On a réalisé après coup pourquoi elle avait le nez rouge et pourquoi elle puait l'ail à vingt mètres ; quand il fallait lui faire la bise, c'était une corvée. Elle disait que c'était une habitude de famille, que chez elle on était pauvres et que sa tante (elle avait été orpheline très jeune) les nourrissait au pain frotté d'ail. On a compris après : l'ail fait passer la gueule de bois et l'haléine d'alcool. Vers les quarante ans, elle a commencé à être sérieusement malade du foie et de la tête ; elle se faisait soigner sans dire la cause de ses maux ; vous pensez bien qu'elle ne pouvait pas guérir.

Je ne me rappelle plus comment son mari a découvert l'affaire. En tout cas, la pauvre Germaine, à partir du moment où le Totor l'a su, ça a été un martyr pour elle. D'abord il l'a dit à tout le monde dans le quartier. Lui qui ne parlait presque pas d'habitude, il était devenu un maniaque de bavardage : il arrêtrait les gens dans la rue, allait de maison en maison pour raconter son malheur. On le plaignait et on l'encourageait ; c'était sincère en général parce qu'il était estimé. On prenait son parti : pensez, une femme qui boit, ça faisait horreur. Qu'elle nous ait tous trompés comme ça si longtemps, on était comme vexés de s'être faits avoir ; tout le monde l'a laissée tomber. " Une soûlasse " : les hommes rigolaient en douce, même ceux qui buvaient comme des Polonais. L'ivrognerie de la Germaine, c'était autre chose que la leur, bien pire, et tout le monde pensait comme eux. Ma mère ne lui a pas fermé sa porte au nez comme l'ont fait d'autres voisines à cause du mauvais exemple que ça faisait pour les jeunes ; mais elle lui parlait sur un ton lointain, en regardant la ligne bleue des Vosges, pour lui faire sentir son mépris. La Germaine l'a bien compris, elle n'est plus venue. A cette époque, j'avais les mêmes idées que tout le monde sur tout ça ; je ne peux pas dire que je lui en voulais comme si elle nous avait fait quelque chose de mal mais, vraiment, elle me dégoûtait, comme mon père, plus que mon père

parce que c'était une femme. J'avais l'impression qu'en ayant ce défaut-là, elle pouvait avoir tous les autres : coureuse, voleuse et pire, je ne savais pas trop quoi d'ailleurs. Elle qui avait tant d'amitiés dans le quartier, du jour au lendemain elle s'est retrouvée toute seule. Elle a raconté ce martyre quand elle a été désintoxiquée.

En plus, le Totor lui faisait la vie dure. Lui qui avait été si doux, un peu mollasson jusque-là, il l'engueulait sans arrêt et la tabassait tant qu'il pouvait. Elle pouvait rester des jours sans sortir parce qu'elle avait la figure toute bleue, puis de toutes les couleurs. Quand elle réapparaissait avec les traces, le quartier rigolait et disait qu'il avait bien raison, que ces gens-là, ça ne comprend que les coups. J'ai l'impression que les femmes d'ivrognes se trouvaient un peu vengées : la Germaine avait fait au Totor ce qu'elles ne pouvaient pas faire à leurs hommes. Il avait mis aussi ses deux gosses au courant, l'un qui avait dix douze ans, et l'autre un peu plus jeune. Ils se mettaient tous les trois après elle. Je ne sais pas comment elle a pu tenir le coup.

Plus tard, quand on s'est mis à dire que l'alcoolisme est comme une maladie, les gens, ceux qui restaient, trouvaient que le Totor et le quartier avaient été trop durs, qu'elle devait être déjà assez malheureuse de son vice sans qu'en plus tout le monde lui tombe dessus, qu'avec l'enfance qu'elle avait eue, orpheline, sa tante qui la battait et l'avait envoyée travailler dans les fermes à huit ans, l'Assistance, elle avait bien des excuses. Tout ça, on n'en parlait pas dans le temps, personne ne voyait les choses sous cet angle-là, tout le monde était dur pour tout, pour tout le monde. Pour la Germaine en tout cas, ce n'était peut-être pas plus mal au fond : quand elle en a eu marre de se faire tabasser et de ne plus fréquenter personne, elle s'est fait désintoxiquer à Ste Ylie. Une fois, deux fois, elle est retombée ; la troisième, ça a réussi. Elle s'était mise aussi dans une association d'anciens alcooliques qui se racontent leurs malheurs et s'encouragent mutuellement. Après cela, tout le monde était comme avant avec elle ; le Totor, lui, n'avait pas digéré l'affaire et, à la moindre dispute, il lui jetait son alcoolisme à la tête ; il partait dans les bois toute la journée, il avait honte mais enfin il ne la battait plus. Les enfants, eux, se sont mariés, sont devenus pères de famille, ça va.

Manifestation de cheminots, à Dole en 1920.

Les grands soûlots étaient souvent communistes, ce qui ne veut pas dire que tous les communistes du quartier buvaient. Il y en avait même, ceux qui étaient un peu chefs dans le Parti, qui avaient plutôt le genre curé. Mais les soûlots, c'était le gros de la troupe, ceux qui faisaient nombre : ils étaient dans toutes les réunions, tous les défilés, ils nous cassaient les pieds à toujours essayer de nous vendre l'Huma Dimanche ou à nous faire cotiser pour des trucs invraisemblables. Quand ils arrivaient à l'autre bout de la rue, le dimanche, avec leur chemise blanche et leur cravate rouge, ma mère tournait la clé dans la serrure. Mon père la rouvrait :

- T'es bien contente quand ils me font avoir une augmentation, hein !

Quand l'un d'eux mourait, ils étaient tous derrière le corbillard, plutôt petits, mal vêtus avec leurs bannières et leurs "têtes de communistes". Ma mère disait à chaque fois :

- Pas besoin de demander si c'est un communiste qu'est mort, y a qu'à regarder la mine des gens.

Mon père se mettait en rogne :

- Oh, mon Dieu, ce qu'elle est con, mais ce qu'elle est con !

Et la bagarre partait.

Si en plus ils étaient basanés, cheveux et yeux noirs, c'était pire pour elle : ils étaient non seulement communistes mais Espagnols, réfugiés de la guerre civile.

Mais quand ils racontaient qu'ils tutoyaient le député communiste et quand on voyait comme ils avaient l'air de bien rigoler entre eux pour le bal de la cellule, on était un peu jaloux. On sentait qu'il se passait là des choses dont on n'avait pas idée et qui leur faisaient du bien. Même les soûleries des hommes prenaient une autre allure ; ce n'était plus l'Alliot ou l'Aimé qui tratelait d'un platane à l'autre avec son panier à la main la semaine passée, c'était plutôt comme quelqu'un qui serait venu d'un monde étranger et ferait dans le nôtre des choses qu'on avait tort de mal juger.

La plupart des hommes du quartier étaient communistes de coeur mais très peu avaient le courage de prendre leur carte du parti. Mon père disait dans ses grands moments d'enthousiasme, quand il entendait Maurice Thorez à la radio ou que le prix du tabac augmentait :

- Le mois prochain, après la paye, je prends ma carte.

Mais je crois qu'il avait trop de souvenirs d'enfance qui tournaient autour des curés et de la religion pour faire le grand saut. Ma mère tirait aussi dans l'autre sens ; la religion, elle s'en balançait comme presque tout le monde mais, pour elle, les communistes, c'était de la racaille, des gueulards et des ivrognes. Mais, en empêchant mon père de prendre sa carte au Parti, elle voyait plus loin. Il aurait fallu non seulement payer la cotisation mais, à ce qu'on disait, donner une partie du salaire. On les voyait, les communistes de la rue, les hommes, les femmes, les gosses, toujours fourrés à la permanence, toujours à courir partout pour le Parti, à semer les gens, faire des quêtes, distribuer des tracts, vendre des journaux, des billets de tombola, perdre leur temps dans des réunions à la permanence, organiser les congrès. Pas de ça, Ninette ! Il y avait assez de travail comme ça au jardin et pour scier du bois. Déjà assez que mon père soit trésorier du syndicat, qu'il passe ses matinées de congé à se mélanger dans ses timbres à coller, et à payer la goutte aux bavards qui venaient verser des acomptes sur leur cotisation. Entre les communistes et la bande des curés, qui vendaient les mêmes babioles pour leurs propres fêtes, ça faisait trop ; à chaque fois, il fallait sortir le pantalon à rayures, la casquette puis, plus tard, le béret propre ; autant d'occasions pour boire un coup.

Du reste mon père n'avait qu'une conscience de classe larvaire, qui se limitait à une haine théori-

que des 200 familles, des " gros ", qu'il n'avait que peu d'occasions de rencontrer. Il en voulait au père Charne, l'employeur de son père, parce qu'il avait donné une somme dérisoire après l'accident de travail dont il était mort. Il racontait aussi qu'un jour un " gros " qui fumait un cigare lui avait donné cinq francs pour surveiller ses bagages ; mon père en avait été profondément humilié. Cela ne l'empêchait pas du reste d'avoir un comportement de larbin vis-à-vis des bourgeois : il avait bien surveillé les bagages. Il n'était pas encore au PLM lors de la grande grève de 1920. Cependant, comme la plupart des hommes du quartier, il était syndiqué, au syndicat le plus révolutionnaire (la CGTU puis la CGT) et il a participé activement à la grève de 1936.

Mais les cheminots de la rue ne connaissaient pas vraiment le capitalisme. Dans le quartier, il n'y avait pas de misère matérielle. On était tous propres, habillés convenablement. On mangeait bien, grâce aux jardins. La plupart avaient, comme nous, une salle à manger avec de la vaisselle chic pour les invités. Ils ne se considéraient pas comme au bas de l'échelle sociale et regardaient avec un certain mépris les quelques ouvriers qui habitaient la rue. Ma mère disait tout le temps que les marchands n'hésitaient pas à faire crédit aux cheminots à cause de leur bonne réputation, qu'ils savaient que c'étaient des gens qui " savaient s'arranger ". Du reste mon père n'était pas loin de se considérer comme riche. Je l'entends encore :

- Grandet, tous les matins en se levant, il a 50 francs qui tombent. [c'était avant la guerre]

Quand il sortait de son portefeuille tant de billets les jours de paie, je voyais bien que nous étions riches. Pour moi, les pauvres, c'était comme les deux trois familles de " camps volants " (des nomades) qui vivaient au bout de notre champ dans des cabanes de tôle ; ou encore, à l'école, les filles " dégnapées " (mal nippées), qui travaillaient mal et couraient déjà les garçons. Nous vivions dans des conditions matérielles que maintenant l'on qualifierait de misérables : logements étroits, pas de chambres pour les enfants, pas d'eau, un poêle à charbon qui ne tirait pas les jours de bise, des courants d'air partout, mais, à quelques détails près, c'étaient les mêmes pour presque tous les gens de la rue. Sur le chemin de l'école, on longeait de belles demeures mais elles faisaient partie du paysage, elles ne nous concernaient pas. Il a fallu qu'à l'âge où l'on commence à se regarder, entre adolescents, on en voit sortir des garçons et des filles à la fois

si pareils et si loin de nous pour que nos premiers doutes apparaissent, et un début de conscience de classe.

Les quelques petits bourgeois du quartier, dont je vous ai parlé, n'étaient pas détestés, seulement surveillés. Ma mère avait été placée jeune chez de riches commerçants avec lesquelles elle avait des relations amicales, plus tard elle a fait des ménages chez des dames qui lui manifestaient du respect. Elle avait sans doute trouvé là des modèles qui correspondaient à ses principes moraux et à son goût des bien-séances : après la mort de mon père, elle s'est mise à prendre le thé et elle est retournée à l'église. Son respect des classes supérieures remontait plus loin car toute jeune elle avait baigné dans la bigoterie de sa mère, ma grand-mère, dont je vous reparlerai plus tard, qui avait un respect absolu pour l'autorité, pour les grands bourgeois et surtout pour le châtelain de son village, qui se conduisait comme les seigneurs de l'Ancien Régime.

On était loin des analyses marxistes. Moi-même plus tard, malgré le sentiment de révolte permanent contre les professeurs dans lequel j'ai vécu pendant mon adolescence, malgré la conscience de classe que j'ai acquise à cette époque, malgré ma participation à une association de jeunes communistes, je ne suis jamais tombée dans l'idéologie marxiste.

★

A part mon père peut-être, ce n'était pas la religion qui freinait l'engagement politique des gens de notre rue. Seules quelques familles du genre bourgeois allaient à la messe tous les dimanches mais on savait que les patrons faisaient pareil : ce n'était pas quelque chose qui nous concernait.

Par contre, la plupart des gens du quartier tenaient dur comme fer à baptiser leurs enfants, à leur faire faire leur première communion, plus tard à les marier à l'église. Ceux qui ne le faisaient pas vivaient comme des bêtes et étaient mis dans la même catégorie que les camps volants, les

Les derniers grévistes du PLM, en 1920.

voleurs, les putains, les "barbeaux" (les maquereaux), les chômeurs. Mais attention, il ne fallait pas davantage tomber dans la calotte, aller à la messe une fois la première communion faite, être pendue aux basques des curés. Quand, la veille de ma communion, j'avais dit à mon père que j'allais prier pour eux, il m'a répliqué, furieux :

- Nous fais pas chier avec ton Bon Dieu !

Même si de temps en temps on riait des prêtres et de la religion aux repas de famille, on ne leur était pas hostiles, on était à côté. Sans bien s'en rendre compte, on considérait comme des minables les rares personnes de notre milieu qui avaient besoin de passer par ces contes de bonnes femmes pour marcher droit. Pour moi, je me rendais compte que l'église était toujours pleine de vieux, d'estropiés, de gens à l'air malade.

Mon père était comme les autres, mais il avait fréquenté le petit séminaire pendant deux ans et il en avait gardé une espèce d'amour pour les cérémonies religieuses, les chants d'Eglise, le latin. Le dimanche matin, il écoutait la messe à la radio et il ne fallait pas faire du bruit

En première communiant.

pendant ce temps-là. Quand il allait aux enterrements, il suivait l'office jusqu'au bout pendant que les autres hommes étaient dehors ou au café. En voyage, il se précipitait dans les églises et les cimetières. Il était plus ou moins communiste, violemment anticlérical, mais si un curé lui serrait par hasard la main, il glissait ça dans les conversations sans en avoir l'air et, quand il pouvait, il parlait de son ami de jeunesse l'abbé Rodot, de ses professeurs du séminaire et, à ce moment-là, ses yeux se mouillaient, c'était vraiment la plus belle époque de sa vie.

★

Le quartier avait peu de religion mais il avait des règles morales strictes, qu'il ne faisait pas bon enfreindre, surtout quand il s'agissait du sexe, je vous en parlerai à propos de mes amours... si on peut appeler ça des amours ! Il y avait surtout un fort sentiment collectif, chacun était prêt à aider les autres dans la mesure de ses moyens. Mes parents n'y manquaient pas, ma mère surtout parce qu'elle était plus débrouillarde et plus active. Dès qu'il y avait une personne malade dans la rue, ma mère proposait ses services même si elle ne la fréquentait pas tellement. Sans se mettre en avant : si quelqu'un d'autre, famille ou non, était là, elle ne restait pas. Mais si un vieux ou une vieille étaient isolés ou malades, elle y passait tout le temps qu'il fallait, leur portant à manger, de la soupe en particulier, courant en ville faire les courses et donnant tous les soins même dégoûtants. Elle s'est aussi occupée de quelques personnes âgées chez qui, après la guerre, elle avait fait le ménage et avec lesquelles elle avait des relations de confiance et d'amitié.

Pendant plusieurs années, elle a eu aussi à s'occuper de monsieur et madame Cabot. La dame ne sortait pas mais lui venait presque tous les jours, à petits pas, les mains derrière le dos, les yeux fixés à terre. Quand il arrivait, mon père disait :

- Voilà la colique !

Quand il réussissait à ne pas se faire coincer, il se sauvait dans la chambre ou ailleurs. Pourtant monsieur Cabot ne disait pas grand chose ; parfois il racontait un peu son ancien temps, quand leur fils unique faisait ses études et que sa femme préparait de la bonne cuisine en lisant des recettes dans des livres. On disait qu'il avait eu une bonne situation dans la banque. Ils habitaient la plus belle maison du quartier, une grande maison d'au moins neuf pièces dans un petit parc mais ils n'avaient pas de retraite

et avaient mis tout leur argent pour pousser leur fils aux études. Celui-ci avait eu une bonne place, je ne sais pas quoi, au chemin de fer ; il était entendu qu'il les aiderait quand ils seraient vieux. Je le vois, ce fils, arrivant bien habillé avec sa canne, son canotier et une barbiche ; il détonnait dans la rue. Mais, voilà, le fils était mort jeune et les deux vieux n'avaient presque rien pour vivre, il n'y avait pas de retraite des vieux alors. Ils ne mangeaient presque rien, n'achetaient rien d'autre que ce peu de nourriture. De temps en temps, monsieur Cabot disait à ma mère :

- Il ne me reste plus que 10 000... 9 000... 8 000 francs. Qu'est-ce que ça fera après ?

Ils étaient orgueilleux et ne demandaient pas la charité. D'ailleurs, du temps de leur vie facile, ils avaient regardé les gens de la rue un peu de haut et n'avaient entretenu aucune relation avec qui que ce soit. Ma mère trouvait des façons pour leur donner à manger sans que ça les vexes : ou bien elle avait fait trop de soupe, ou bien le lapin risquait de se perdre, un bout de gâteau particulièrement bon etc. Les voisins n'osaient pas leur donner directement, ils donnaient à ma mère pour qu'elle leur porte. Quand en plus ils ont été malades, tous les deux ensemble, ça a juste tombé quand ils n'avaient vraiment plus un sou. Ma mère s'est occupé complètement d'eux, peut-être avec l'aide d'une ou deux autres voisines, je ne sais plus trop. Heureusement ils n'ont pas duré longtemps. Ils sont morts à huit jours d'intervalle.

Pareil pour la tante Aurélie et l'oncle Amédée, sans enfants. Ma mère allait en bicyclette jusqu'à Plumont pour les soigner. Mais lui, il avait plus d'argent, il était retraité des Eaux et Forêts. Encore un que mon père ne pouvait pas voir en peinture. Avant d'être gravement malade, il arrivait sur sa bicyclette noire avec son pantalon gris rayé et son canotier. Il descendait de son vélo, en sueur. Il entraînait d'abord dans la salle à manger pour enlever sa chemise de flanelle trempée et en mettre une propre, qu'il avait dans sa sacoche. Ma mère le savait : on devait alors fermer porte et fenêtre, même en plein été, à cause des courants d'air. Au bout d'un quart d'heure, il crevait de chaud, et nous avec ; on ouvrait le vasistas et il courait se mettre de l'autre côté de la cuisine pour que le vent coulis ne lui tombe quand même pas sur les épaules. Quelques minutes après, il fallait refermer le vasistas à moitié et il sortait de sa sacoche un cache-nez. Tout le temps qu'il restait à la maison passait en cérémonies de ce genre. Quand il se mettait en selle pour partir, on aurait dit un alpiniste :

passer-montagne, lunettes de moto, gants, deux ou trois cache-nez, les chaussettes jusqu'aux genoux par dessus le pantalon. Il enlevait ses accessoires l'un après l'autre en roulant et il arrivait chez lui en gilet et tout suant. Sa femme avait eu à subir ses habillages, déshabillages et rhabillages depuis qu'il avait attrapé une pleurésie dans les tranchées. C'était du reste le seul homme de la famille à avoir été victime de la Grande Guerre. Lors de la seconde Guerre mondiale, deux cousins ont été tués, l'un dans la Résistance, l'autre par les résistants, à la Libération.

★

Autres tante et oncle que mes parents, surtout ma mère, ont accompagnés dans leur fin de vie mais sans avoir à se déplacer puisqu'ils habitaient dans notre maison, dans les trois pièces mansardées du premier étage : la tante Odile et "le Cadet" (un beau-frère de ma grand-mère paternelle), ainsi surnommé, parce qu'il appelait tout le monde, homme ou femme, jeune ou vieux, "mon Cadet", quitte à varier ensuite par "Eh, Bon Dieu de cornard...". Il faisait partie de la première génération des cheminots de Dole. Un moment affecté au triage, il avait été rétrogradé au balayage de la gare parce qu'il s'occupait moins des convois à aiguiller que des paniers qu'il confectionnait et accrochait aux leviers de commande.

Marié en première noce avec une sœur, morte jeune, de ma grand-mère paternelle, il s'était remis en ménage avec une Alsacienne, la tante Odile, la Titantole, que tout le quartier appelait aussi "la Boche". Je ne sais pas où il avait dégoté cette curieuse bonne femme osseuse, que souvent on ne comprenait pas parce qu'elle mélangeait l'alsacien au français. Un véritable dragon, qu'on entendait vociférer dans sa langue à travers le plafond mais qui tenait son petit logement et son bonhomme impeccables. Au moins elle essayait, parce qu'avec la chique du Cadet et ses habits pleins de terre du jardin, elle avait à faire. La pauvre vieille ne sortait presque pas de son étage, elle se rendait bien compte que les gens la regardaient de travers et elle aggravait son cas avec ses airs de dragon. Comme personne ne lui causait, le Cadet pas plus que les autres, elle n'était pas arrivée à bien parler français et, quand elle ouvrait le bec, c'était pour dire des conneries qu'on se répétait d'une famille à l'autre. Ça n'arrangeait pas son cas. Bien après sa mort, on disait pour rire les mots à sa façon, en ajoutant "comme disait la tante Odile". Je me rappelle la puanterie au lieu de la buanderie, outre les mots carrément différents comme les carafons (?) au

L'Oncle Cadet dans la tenue des employés du PLM dans les années 20.

28. — Dôle. - Boulevard de la Liberté.

Vve Karrer, lib., Dôle.

Le boulevard de la Liberté et l'Octroi, à deux pas de la gare...

lieu des giroflées. Mon père avait cru pouvoir l'utiliser : il la traînait devant le poste de radio en la sommant de lui traduire les discours d'Hitler ; devant son impuissance, il l'engueulait :

- Alors, quoi, vous êtes Boche ou pas ?

Elle n'avait pas eu d'enfants et elle nous détestait particulièrement, le René Bernard (le fils du voisin) et moi ; on se vengeait en lui cassant deux ou trois fleurs chaque fois qu'on passait au pied de son escalier et en allongeant des coups de savate à son misérable roquet qui hurlait comme un perdu. Dès qu'il nous voyait, il remontait son escalier en geignant. Elle apparaissait aussitôt sur son seuil :

- « *Sales cosses, che fais fous tire à fos parents pour fous pattre.* »

Mais on avait la conscience tranquille, on savait bien que, venant de la Titantole, les plaintes resteraient sans effet. Elle avait une amie, une seule, la Torine, qui arrivait tous les après-midi où il faisait beau, avec son joli petit panier à ouvrage en osier, pour coudre auprès d'elle. Ma mère lui disait :

- Bonjour, Torine, comment ça va ?

A chaque fois elle répondait :

- Oh, bien mal, je m'en vais.

Ça a bien duré une quinzaine d'années comme ça avant qu'elle " parte " vraiment. Les gens racontaient qu'elle était si sale qu'elle avait le cuir chevelu plein de vers.

Le Cadet, lui non plus, ne parlait pas trop bien français ; il était incapable de faire une phrase sans tout d'un coup passer au patois. Il le parlait avec mon père et avec le père Baudriot, un autre retraité du chemin de fer juste la maison à côté. Dès que le printemps arrivait, ces deux vieux-là passaient leur journée au jardin, jusqu'à la Toussaint, du lever au coucher du soleil. C'était figolé !

Le Cadet et la Titantole sont morts, lui le premier, à quelques mois d'intervalle vers la fin de la guerre. Elle a traîné un peu seule dans son logement ; on n'emmenait pas les gens isolés à l'hôpital dans ce temps-là, il fallait qu'ils se débrouillent. C'est ma mère qui s'est occupé d'elle : les repas, les soins, la compagnie, tout. Mon père s'est occupé de l'enterrement. Puis les enfants du premier mariage du Cadet sont arrivés de Nice ; en remerciements, ils nous ont laissé l'usage du jardin et de la vigne que le Cadet avait près des

nôtres, non sans demander qu'on les ravitaillât à Nice. Cela dura jusqu'à la mort de mon père.

★

Ma mère a bien assisté comme ça dans leurs derniers moments une demi-douzaine de vieux ou vieilles, la dernière alors qu'elle avait elle-même 83 ans ! Elle disait en riant qu'elle était comme le curé : quand elle arrivait dans la maison d'un malade, il n'y en avait plus pour longtemps ! Elle qui n'était pas commode et ne passait rien à personne, sa compassion était sans borne devant la maladie, la solitude des gens, du moment que ses sous n'étaient pas en cause. Elle ne faisait pas de discours, juste : " Pauvre vieux ", " Pauvre vieille ", " Pauvre homme ", " Pauvre femme " et elle faisait ce qu'il fallait faire sans même que personne s'en rende compte.

Elle ne donnait pas sa confiance et son amitié facilement, elle avait l'oeil critique et la dent dure mais, quand elle avait pris les gens en charge dans son monde de service et de sympathie, c'était à vie. Je ne l'ai jamais vue se fâcher avec qui que ce soit et elle avait horreur de ces tatas qui " cautaient " (cancaient) à la légère et changeaient d'amis comme de chemise.

Mon père aussi, tant qu'il a été normal, si l'on peut dire, tant qu'il buvait " normalement ", rendait facilement service, mais différemment. D'abord il n'en aurait pas eu l'idée tout seul, c'était ma mère qui lui disait :

- Il faudrait bien que tu ailles monter le charbon, chercher la bonbonne de gaz, bêcher le jardin pour tel ou tel vieux de la rue.

Quand il a été amoindri, il n'a plus voulu faire ce qu'elle lui disait. D'abord parce qu'il se sentait faible, il ne faisait déjà presque plus rien pour nous. Puis aussi parce que tout ce que ma mère disait, il aurait fait systématiquement le contraire rien que pour la contredire. Par ailleurs, même avant, il n'aurait peut-être pas été capable d'une aide continue et discrète ; il aurait plutôt rendu un gros service, quelque chose qui se voyait, ne durait pas trop longtemps, qui montrait sa force à défaut d'une habileté technique qu'il n'avait pas.

★

Mes parents étaient bien avec tous les gens de la rue, j'ai l'impression que la plupart des réseaux passaient par eux, mais leurs relations étaient différentes d'une famille à l'autre. Avec les moins amies, c'était

seulement “ Bonjour bonsoir ”, pas de petit mot sur le temps. Avec d’autres, ils se parlaient dans la rue et chez les commerçants mais on n’allait pas chez eux et eux ne venaient pas chez nous. Il y avait seulement deux familles que, au moins au début, on a fréquentées dans les maisons, à la veillée surtout. En dehors de nous, je crois que personne n’allait ainsi chez personne, je n’en ai jamais entendu parler, ça se serait su. Les gens semblaient considérer les préférences comme préjudiciables à l’équilibre général.

Nos plus grands amis du quartier étaient les Brulez. Comme je les ai toujours connus comme amis, je n’ai aucune idée de la façon dont on était devenus si intimes alors qu’ils habitaient à quatre ou cinq maisons de chez nous. C’était un appartement d’une ancienne baraque, une ancienne usine, paraît-il, transformée en logements. Trois sœurs et un frère, tous célibataires, vivaient là ensemble ; leurs autres frères et sœurs, six ou sept, étaient déjà morts ou habitaient ailleurs. Leur mère venait de mourir quand je suis née, alors qu’elle était veuve. L’aînée, la Marraine, nommée ainsi parce qu’elle était la marraine de la plus jeune, avait été mariée, puis divorcée. Lors de ma petite enfance, c’est elle qui tenait la maison, à la baguette. Je l’ai peu connue, elle est morte très vite. L’âme de la famille devint alors l’aînée des trois autres, Yvonne, “ la Vonne ”, qui travaillait aux renseignements à la gare de Dole. C’était valorisant d’aller la voir à son bureau ; elle me donnait un papier, un crayon. Elle était sans doute la personne la plus instruite de la rue car elle avait eu le brevet élémentaire et avait enseigné tant que ce diplôme avait suffi. Elle lisait des livres que les autres gens de la rue ne lisaient pas, elle aimait l’histoire de France, qu’elle savait d’un bout à l’autre avec les dates. Quand une troupe de théâtre passait à Dole, elle y allait toujours, en réussissant quelquefois à y emmener ma mère, qui aimait bien ça mais trouvait que c’était ficher l’argent par les fenêtres.

Elle aimait aussi voyager et, après deux ou trois ans de manoeuvres à chaque fois pour les convaincre, elle avait réussi à emmener mes parents en Bretagne, à Venise, au fort de Vaux et à Douaumont - mon père vénérât les cimetières de la Grande Guerre - et, avec moi cette fois, à Nice. Deux jours à chaque fois, organisés de façon à dépenser le moins possible. Première nuit dans le train (on ne payait pas le train du fait que mon père était cheminot). Première journée : visite ; on mange le ravitaillement qu’ils ont emporté : des oeufs durs, la boîte de thon, le jambon, le fromage et les pommes. Ils ont même emporté le “ kilbus ” (le litre de vin) et mon père a droit à quelques canons en plus par-ci par-là pendant

La Vonne,
à 50 ans.

que les femmes prennent un viandox ou un café. Deuxième nuit : on couche sur place, généralement chez des religieuses, la Vonne ayant des accointances avec la curatillerie ; mon bouffeur de curés de père en profite comme les autres. Deuxième jour : on visite encore, en mangeant si possible dans le même couvent ou dans des petits bistros que la Vonne a déjà expérimentés lors d'autres voyages ; on peut aussi acheter la baguette et faire des sandwiches. Dernière nuit, le train. Arrivée à Dole le lendemain matin, mon père pour repartir à son chemin de fer, ma mère pour me reprendre en main quand elle m'a laissée à Dole, où je suis comme en vacances chez la chère cousine Léonie, qui me gâte.

A cette époque-là, les petites gens ne voyageaient pas comme maintenant, cheminots ou pas. Je me demande comment ma mère acceptait de dépenser des sous, même peu, pour voyager. Mon père avait horreur de sortir de son champ, de " s'habiller " et de traîner dans les rues, à regarder quoi ? Ma mère aurait davantage aimé se faire belle pour aller voir le monde mais elle n'en avait pas les moyens et elle partait avec ses vieilles nippes, ce qui devait lui faire honte même auprès de gens qu'elle ne connaissait pas. Quant à voir des choses nobles, des églises, des châteaux, des musées, l'un et l'autre s'en fichaient comme de l'an quarante et ils s'épouventaient d'avance à l'idée de ce que la Vonne allait leur faire subir de marche et de paroles pour aller voir des monuments et les expliquer. Au moins, ils ont vu la mer, il n'y avait pas tant de Dolois qui à cette époque pouvaient s'en vanter. En Bretagne, ils avaient mis les pieds dans l'eau et on a raconté cent fois depuis, jusqu'à la mort de mon père et de la Vonne, comment ma mère avait glissé sur un rocher et était tombée à l'eau, entraînant mon père qui lui avait tendu la main pour la sortir. Moi, je connaissais la mer par les images du livre de géographie, la pointe du Raz en tempête, et je m'imaginais mal comment mes parents avaient pu se tirer de là et comment ma mère, qui ne voulait même pas monter dans une barque sur le canal à Dole, avait pris des risques pareils en Bretagne. Venise, là, ils avaient bien aimé : les petites rues, où il suffit de se promener, l'eau partout, les gondoles, la petite cloche du couvent. Ils y sont retournés une fois, plus tard.

A Nice, j'y étais aussi, j'avais cinq six ans. Je ne me rappelle pas la mer mais le restaurant où, si l'on ne prenait pas de fromage, on avait droit à deux desserts. Deux desserts, je n'avais jamais vu ça. On a voulu me faire faire une promenade en âne mais ma mère est intervenue quand l'âne a commencé à m'éloigner

Le voyage à Nice. De gauche à droite : ma mère, moi, la Vonne, mon père.

un peu d'eux ; elle s'est mise à courir après lui et l'ânier m'a descendu de l'âne avec un air furieux :

- On va pas vous la voler, votre gosse !

A ce voyage-là, la Vonne avait bien fait les choses : on était allés voir La rose de Beaucaire au casino, sur la mer. Je me vois très bien debout, au fond d'une salle en velours rouge, regardant des gens habillés en seigneurs chanter sur la scène. On était debout, rapport au prix des places. Après, on a visité beaucoup de couloirs jusqu'à ce qu'un monsieur vienne nous dire qu'il fallait nous en aller, que les enfants n'avaient pas le droit de venir là. J'ai su après qu'il s'agissait des salles de jeux.

Les deux autres frères et soeurs de la famille Brulez, le Robert et la Suzanne (" la Sussu "), n'étaient pas du tout du genre de la Vonne, plutôt le contraire, un peu simples. Depuis, ma mère m'a raconté qu'ils étaient nés, ainsi que plusieurs autres de la famille déjà morts à l'époque ou habitant ailleurs, alors que leur père était devenu alcoolique au dernier degré. La Vonne, plus âgée, et quelques autres, dont la Marraïne, avaient été conçus alors qu'il était encore en bon état.

Le Robert, qui n'était pas un vilain homme, prenait lui aussi des cuites sensationnelles bien qu'il n'y eût jamais une goutte de vin chez eux. Il ne parlait pratiquement que pour énumérer avec force rigolades les canons qu'il avait réussi à dégouter à droite et à gauche en rendant des petits services. Il avait obtenu par relation une place d'homme à tout faire dans une petite fonderie dont les patrons venaient du même village qu'eux (près d'Arbois) et qui avaient déjà essayé le père Brulez et plusieurs des autres frères. Je crois que ses patrons le gardaient par pitié, par attachement à la famille : à l'entendre, il passait presque tout son temps soit à dormir dans les coins, soit dans les cuisines à chahuter la bonne et les cuisinières qui lui filaient à boire en échange de seaux à charbon montés de la cave ou de lapins égorgés. On l'appelait " le boqueneuillot " (le traînard, le bon à rien), mot

Robert avait obtenu par relation, une place d'homme à tout faire dans une petite fonderie.

qu'il appliquait lui-même à tous ses interlocuteurs. Même toute petite, je me rendais bien compte à quel point il était bête. Il répétait toujours les mêmes plaisanteries, par exemple sur leur nom de famille - " les Brulez pas cuits " -, mimait toute la basse-cour, les grognements des cochons, le chant des tourterelles et d'autres oiseaux ; on l'appelait d'ailleurs le " Croa-croa ". Plus il vieillissait, plus il devenait con, et de mauvaise humeur en plus à cause des maladies dues à son alcoolisme. Pendant ces années-là, parfois la Vonne en avait marre, elle le mettait à la porte. On n'en entendait plus parler, je ne sais comment il se débrouillait. Puis, quand elle apprenait qu'on l'avait ramassé dans un fossé ivre mort, sale comme un peigne, elle se sentait coupable et le reprenait. Il a fini ses jours chez elle, après un long séjour à l'hôpital, où on lui avait coupé une jambe, puis l'autre. Finalement il est mort après des mois de douleurs, il souffrait des jambes qu'il n'avait plus, il hurlait.

La Sussu était tout aussi bizarre dans un autre genre. Dernière née de la famille, elle était toute petite, maigrichonne, malade et bossue. Pendant toute son enfance et sa jeunesse, elle avait été au bord de la tombe, avec, entre autres, un mal de Pott qui l'empêchait de bouger de son lit. Mon père racontait toujours que la Vonne la menait à Lourdes tous les ans. C'était lui qui la descendait dans ses bras de son premier étage jusqu'à l'ambulance, puis de l'ambulance au train. Une bonne fois, certainement aux alentours de ma naissance puisque je l'ai toujours connue debout, elle est revenue de Lourdes guérie, elle trottait. C'était donc un miracle mais les gens du quartier en parlaient comme de quelque chose d'ordinaire, ce qui m'étonnait toujours en comparaison du tintouin qui se faisait pour d'autres miracles de Lourdes. Mon père en parlait quelquefois, il recon-

naissait que cette guérison était inexplicable mais ça ne faisait pas changer d'un poil ses idées sur les curés et la religion. Enfin, voilà la Sussu guérie, qui se met à s'occuper de la maison, d'abord avec la Marraine, qui lui faisait la vie dure et lui tapait dessus. C'est vrai qu'elle était agaçante, cette Sussu, bornée, fantasque, toute la famille l'avait trop gâtée à cause de sa maladie. La Marraine morte, la Sussu a tout régenté dans la maison, les courses, la cuisine, tout sauf l'argent, que la Vonne lui donnait au compte-gouttes parce qu'elle aurait fait danser l'anse du panier. La Vonne la traitait comme une petite fille, elle supportait ses bouderies, ses criaileries et ses idées biscornues comme une espèce d'épreuve que Dieu lui envoyait pour gagner son Paradis. Elle avait adoré sa mère, une martyre en ménage, et je crois qu'à sa mort elle avait dû lui promettre ou se promettre de ne jamais laisser tomber ses frères et sœurs un peu bébêtes.

Dans leur salle à manger, la maman trônait dans un grand cadre, exactement la tête de la Vonne en plus vieux et cette tête de martyre-là, la Vonne l'a prise à son tour peu à peu. Du papa, on ne parlait jamais et il n'avait pas sa photo au mur.

Mes parents considéraient la Sussu et le Robert comme moins que rien ; ils étaient comme des embarras pour la mère, puis la Marraine, puis la Vonne ; il fallait qu'eux aussi les supportent par amitié pour elle. Mon père parlait à la Sussu toujours en plaisanterie et au Robert par boutades. En s'aigrissant avec l'âge, il n'a plus pu les supporter, il ne leur adressait plus la parole. Ma mère a toujours eu avec eux ce ton tranchant et sans réplique qu'elle prenait avec tous les gens qu'elle n'estimait pas - avec elle, il fallait peu de chose pour ne pas être estimé ! - ; la Sussu s'en plaignait à moi.

C'est donc la Vonne qui était l'amie de mes parents mais, par nécessité, les deux autres étaient toujours là. On disait du reste " les Vonne ". Il ne passait pas un jour sans que la Sussu ne vienne faire un tour l'après-midi, plus toutes les fois où elle venait demander ou apporter quelque chose. Si on faisait un gâteau, ils en avaient un morceau et vice versa. Si l'un d'eux ou de nous avait un vêtement nouveau ou était allé chez le coiffeur, il fallait aller le montrer. A plus forte raison quand on achetait un meuble ou même un simple objet de cuisine. La Vonne passait aussi tous les jours avant d'aller travailler, vers une heure, et elle prenait quelquefois le café quand on était en train de le boire à ce moment-là. Le dimanche, tous les trois bien habillés, ils passaient en revenant de la messe et mon père les plaisantait régulièrement sur l'hostie qui devait leur avoir coupé l'appétit. Ils étaient les seuls voisins chez qui ma mère allait sans crainte de gêner, pour un oui ou un non ; je ne crois pas que dans la rue il y ait eu d'autres familles aussi unies qu'on l'était avec les Brulez. Quant on ne me trouvait pas, on savait où j'étais, je ne prévenais même pas ma mère que j'y allais. La Sussu me bourrait de tout ce que j'aimais, gâteaux, bonbons, chocolat ; au goûter un grand bol de phosphatine si épaisse que la cuillère tenait debout dedans, avec une grosse tranche de biscuit de Savoie ; le coeur me tournait et je n'arrivais pas au bout. Les cadeaux arrivaient à tout bout de champ ; que de fois ma mère disait, plus tard, d'un des objets de son ménage, vase, nappe, service, coussin, bijou :

- Tiens, c'est encore un souvenir de la pauvre Vonne.

Nous n'étions pas du reste les seuls destinataires de sa générosité. Profondément religieuse, elle prenait des familles entières sous sa protection et les couvrait de bienfaits. Mais, dans la plupart des cas, les relations ne duraient pas trop, les gens abusaient, ce qui n'était évidemment pas le cas avec nous. Je suis sûre que ma mère ne leur a pas offert le centième de ce qu'on a reçu d'elle mais elle payait autrement, en services, en dévouement au moment des maladies. La Vonne pouvait compter sur elle s'il arrivait quelque chose ; du reste, tout le monde dans la rue savait que madame Grandet représentait le sérieux, la sécurité à tout point de vue.

Chez les Vonne, on allait non seulement en veillée et pour des petites visites rapides mais on était aussi invités pour de vrais repas. Ma mère invitait moins facilement : pour la Pentecôte, pour la Libération ; mais, toutes les fois qu'il y avait un événement chez nous, ma première communion, plus tard mon mariage, les noces d'argent de mes parents, elles étaient de la fête et, comme ma mère, elles se faisaient faire des habits neufs pour la circonstance chez madame Deforge. Chez nous, comme tout le monde pour de telles occasions, on mettait les petits plats dans les grands mais, chez les Vonne, c'était des festins incroyables, dans une chaleur étouffante. Ma mère se demandait " comment elles y arrivaient " en étant si généreuse avec tant de gens, en faisant de pareils repas à toute occasion. Elle a compris le jour de l'enterrement de la Vonne : il n'y avait pas un sou d'avance pour le payer ; c'est un neveu de Bergerac qui a avancé la somme, pour la dernière classe, en espérant se rembourser sur la vente de leur ménage. Furieux d'ailleurs qu'il était, le neveu, parce qu'à la voir toujours donnant par ci, donnant par là, à lui tout le premier, il s'était imaginé qu'elle avait du bien et que ça lui reviendrait à leur mort.

Pour les veillées la Sussu préparait toujours des tartes, des beignets, des oeufs à la neige. Ces soirs-là, on soupait légèrement chez nous parce qu'il allait falloir remanger là-bas. Mes parents s'en seraient bien passé, ils n'étaient pas forts sur la pâtisserie, mais pour moi quelle aubaine ! Surtout qu'elle ne disait pas à l'avance ce qu'il y avait, c'était la surprise. En arrivant, ils parlaient un peu, de la politique, des maladies des gens autour, de l'augmentation de la vie, des menaces de guerre puis de la guerre, des Boches. Le Robert ne disait pas ouf - il ne savait parler de rien -, la Sussu pas grand-chose, elle lançait surtout des méchancetés sur les uns et les autres en ricanant dans sa vaisselle ou son fourneau. Mes parents n'étaient pas très bavards non plus, ils disaient juste

ce qu'il fallait ; c'est la Vonne qui prenait le crachoir et se mettait à raconter tous les malheurs possibles, ceux des gens, la vie chère, le mauvais gouvernement, la guerre, l'Occupation. Sur le chemin pour aller chez eux, chaque fois mon père disait :

- Ah ! la voilà qui va encore nous faire ses litanies !

On savait d'avance de quoi elle allait parler ; nous aussi, on était au courant mais elle le disait bien, elle parlait bien ; dites par elle, ça faisait des réalités plus vraies qu'avant qu'on les ait entendues. Elle prenait son " air de mater dolorosa et sa petite voix de sacristie ", comme disait mon père, qui essayait de la contrer en lui montrant que tout n'allait pas si mal que ça. Ils n'avaient pas les mêmes idées politiques, j'imagine, puisqu'elle allait à la messe et que lui était pour les communistes mais je ne me rendais pas trop compte de ce qu'ils racontaient à ce sujet. Il n'avait pas d'éloquence et, de voir qu'il n'arrivait pas à la remettre à sa place, ça l'énervait, il se mettait à lever les bras en l'air et à tordre la bouche comme quand la bagarre allait prendre chez nous.

C'était le moment pour commencer à jouer aux cartes, surtout que le Robert et la Sussu poussaient à la roue pour qu'on s'y mette ; les discussions, eux, ils étaient toujours à côté. Tous les deux, avec mes parents, ils prenaient la table pour leur jeu. La Vonne, qui ne jouait jamais, et moi, on se serrait du côté du fourneau. Elle cousait, tricotait, brodait, tout en me faisant la conversation, en m'interrogeant sur l'école. J'ai vite compris qu'elle n'écoutait pas trop ce que je lui disais ; dès que je commençais quelque chose, elle s'embarquait dans ses souvenirs à ce sujet ou me faisait une sorte de morale sur les bonnes petites filles, les bonnes écolières. J'écoutais, j'enregistrais ; ça me paraissait normal de recevoir des conseils de ce genre, tout le monde nous en donnait, les parents, les maîtres et, plus tard, les demoiselles du catéchisme ; c'était comme ça que les adultes parlaient aux enfants. Pendant ce temps-là, les joueurs de cartes s'animaient, riaient ou se disputaient parce que les partenaires s'étaient fait des signes, ou que le Robert avait triché, ou que la Sussu jouait comme un con. Dans les cas graves, le Robert fichait ses cartes au milieu de la table, criant qu'il en avait marre, marre - il ne disait jamais au juste de quoi - et qu'il allait se coucher. La Vonne réussissait ou non à le calmer, selon que la Sussu se taisait ou mettait de l'huile sur le feu avec ses criailleries. Mes parents rigolaient, ils ne se prenaient pas au jeu ; je crois qu'ils se sentaient trop supérieurs au Robert et à la Sussu pour vraiment se disputer avec

eux. Mais, comme pour tout, en vieillissant mon père n'a plus supporté ces scènes et il n'a plus voulu venir jouer aux cartes. Les dix ou quinze dernières années de sa vie, il ne venait même plus du tout chez les Vonne, repas de fête y compris.

En général, je somnolais assez vite ; je n'avais rien à faire et il faisait toujours une chaleur à crever. C'était une autre forme de la générosité des Vonne : elles bourraient leur cuisinière de charbon jusqu'à rougir le dessus. Il ne serait jamais venu à l'idée de ma mère de me faire prendre un livre pour la veillée, les livres : d'abord la lecture ne pouvait que mener à la neurasthénie, à la tuberculose, à la paresse ; ensuite ça aurait été impoli de lire en société. Alors je me couchais sur le lino au pied de l'armoire et je dormais. On me réveillait une ou deux heures plus tard une fois le jeu de cartes fini, pour l'arrivée du gâteau. J'étais toute éberluée et je mangeais comme une somnambule, ce qui les faisait tous bien rire. Pendant le jeu de cartes, les deux hommes avaient bu quelques canons ; pour le gâteau, la Vonne ouvrait du blanc. Elle aimait beaucoup le vin blanc et, quand elle allait en voyage, elle goûtait toujours les différents vins blancs des pays où elle se trouvait. Là, elle en prenait un verre. Après, la tisane pour les femmes ; les hommes finissaient la bouteille. Souvent la Vonne commençait les chansons, mon père savait à peu près les mêmes puisqu'ils avaient été à l'école à la même époque. Je n'arrivais pas à comprendre qu'en ayant été à l'école dans des villages si éloignés l'un de l'autre, ils aient appris les mêmes chansons. La plus belle, que je leur redemandais chaque fois, c'était l'Inconstante bergeronnette, pauvre petit oiseau des champs, qu'ils chantaient ensemble. Ma mère savait des petits bouts de tout mais elle était allée si peu à l'école qu'elle n'avait pas dû avoir le temps d'en apprendre une en entier. On chantait aussi des chansons à la mode, entendues à la radio : «Les gars de la marine», «Le chaland qui passe», «Mon légionnaire», où il se passait des choses si bizarres : " Les gars de la marine, quand une fille les chats grillent [les chagrine], ils se consolent avec la main [mer] ". Il me semble que maintenant un enfant demanderait aux adultes ce que peut vouloir dire une phrase pareille. De notre temps, on entendait ça, on l'acceptait sans rien dire, c'était quelque chose qu'on comprendrait plus tard ou pas du tout, ça n'avait pas d'importance. Un peu plus tard «Le petit vin blanc qu'on boit sous la tonnelle», et «Boire un petit coup, c'est agréable», revenaient à chaque fois, je les ai prises en haine ; des dizaines d'années après, je m'aperçois qu'ils sont encore dans les répertoires des familles et des gens du troisième âge et là, tout le monde sait, tout le monde chante avec un air d'entendement ravi.

La Vonne avait en plus ses airs, qu'elle seule savait ; elle avait dû les apprendre quand elle avait préparé le brevet ou en allant au théâtre : «Rêverie», et d'autres, J'étais fascinée par des bouts de phrases, je les guettais au passage : "l'ineffable étreinte de mes désirs fous", "Nous autres Chinois, nous ne disons rien mais quand nous souffrons, nous le cachons bien", "Quand on conspire avec ardeur, on peut se dire conspirateur". Elle savait toutes les paroles, ça n'en finissait plus, on appréhendait qu'elle se mette à son récital mais, une fois commencé, il fallait bien aller au bout. Cela non plus, mon père n'a plus pu le supporter plus tard.

Les Vonne m'emmenaient dans des endroits qui n'étaient pas du genre de ceux que je voyais avec mes parents : chez les Michaud, à la montagne, où la Sussu passait un mois l'été pour sa santé ; chez les Sœurs à Foucherans où, là encore, elle allait pour sa santé ; en pèlerinage aussi, je ne sais plus où. J'observais, je voyais tout mais on ne m'entendait pas, on ne me voyait pas. Tous les gosses d'alors étaient comme ça, c'était comme ça qu'il fallait être, sinon on faisait "son petit intéressant" ; ma mère n'aurait pas aimé ça du tout mais ça ne me venait pas à l'idée, je n'avais rien à dire aux grandes personnes. Je n'ai pas de souvenirs bien précis de ces sorties, il a fallu l'adolescence pour que les paysages, la montagne ou les rassemblements de gens me remuent quelque chose dans la tête et dans le cœur. Petite, je ne me rappelle que d'une chose, c'est que les Vonne, la Sussu surtout, n'étaient pas les mêmes avec moi quand mes parents n'étaient pas là. Leur ton de voix en me parlant n'était plus aussi gentil qu'à Dole et, du reste, la plupart du temps, elles ne s'adressaient plus à moi mais parlaient de moi entre elles et à d'autres gens en disant "elle" et en prenant une voix confidentielle comme si je n'aurais pas dû entendre. Pareil quand elles parlaient de mes parents. Une fois, je sais même où, au rassemblement eucharistique de Lons-le-Saunier, on mangeait à de grandes tables dans une foule et l'oeuf en principe "cuit dur" que m'avait préparé ma mère n'était pas cuit. La Vonne m'en avait donné un de leur sac en pinçant les lèvres et en disant :

- Ta mère, alors !

Ça m'avait fait un drôle d'effet, je n'en ai évidemment rien dit à ma mère. Elles ne me laissaient rien faire, bien pire que ma mère, sans doute parce qu'elles avaient peur qu'il m'arrive quelque chose pendant qu'elles étaient responsables de moi. Dans ces moments-là, je les aimais beaucoup moins que d'habitude et je pensais qu'à la prochaine occasion

je demanderais à ma mère de ne plus me laisser aller avec elles. Mais, quand elles me ramenaient à la maison, qu'elles disaient à mes parents comme j'avais été obéissante et polie, tout rentrait dans l'ordre.

★

Les Bernard, c'était normal qu'on les fréquente : on habitait la même maison, le même étage, on partageait la même cour ; on avait emménagé en même temps, alors que j'avais cinq ans. La vie des Bernard et la nôtre, ça ne faisait aucune différence. Même les logements étaient pareils : la cuisine, la salle à manger, la chambre, sauf qu'eux avaient deux pièces au nord et nous deux au sud sur le jardin ; les mêmes meubles ou presque, la même façon de s'habiller, de vivre. Les parents avaient à peu près le même âge ; eux, avaient un fils, le René, de quelques années mon aîné. Les deux hommes étaient cheminots ; ils montaient à peu près en même temps dans les grades : wagonniers, conducteurs, chefs de train ; ils avaient toujours les mêmes échelons, les mêmes intérêts professionnels.

Pendant cinquante ans, jusqu'à ce que la maison soit vendue et que le nouveau propriétaire vienne l'habiter, les Bernard et mes parents, puis ma mère

Foucherans - L'Eglise

Les Vonne m'emmenaient chez les sœurs, à Foucherans.

Foucherans.

une fois mon père mort, sont restés comme ça côte à côte, sans la moindre dispute, sauf des discussions sur la politique entre monsieur Bernard et mon père, plus à gauche ; ça mettait un froid entre eux pour quelques jours. Mais, s'il ne s'est jamais rien passé de grave entre les deux familles, c'est peut-être parce qu'ils n'étaient pas tout à fait amis comme on l'est maintenant ; chacun gardait pour soi ce qu'il avait sur le cœur pour ne pas faire d'histoires.

Les hommes se retrouvaient au jardin l'été ; l'hiver ils faisaient le bois ensemble dans le bûcher, chacun sur son "plot" (billot). Ils faisaient aussi souvent ensemble le petit bricolage, le nettoyage des vélos, plus tard des mobylettes. Cependant ils n'avaient pas les mêmes distractions : outre que monsieur Bernard ne fréquentait pas les cafés, il ne pêchait pas : mon père, pêcheur émérite, avait tenté de l'emmener avec lui et de lui apprendre mais il n'avait pas réussi.

Madame Bernard et ma mère se croisaient mille fois par jour dans la cour quand elles allaient nourrir les lapins et les poules (mais, assez vite, les Bernard, un peu moins "peuple" n'en ont plus eu), quand elles apportaient du bois à la cuisine ou de la cendre à la buanderie. Elles faisaient la lessive le même jour pour allumer un seul feu. Elles se rencontraient aussi au jardin pour y travailler ou cueillir des légumes. Durant ma petite enfance, ma mère faisait du filet, pour le compte d'un commerçant, l'après-midi devant le bûcher. Parfois madame Bernard prenait son ouvrage : elle brodait des coussins ; elles étaient assises l'une à côté de l'autre et parlaient. Quand on arrivait de l'école, le René et moi, on les trouvait là ; les mères rentraient pour nous donner notre quatre heures. Quand ma mère n'était pas là - oh, ça arrivait trois ou quatre fois par an -, j'allais chez madame Bernard qui me donnait mon quatre heures et je commençais à faire mes devoirs sur sa table de cuisine. Parfois les deux familles se retrouvaient pour une même tâche, ramasser les patates par exemple.

Les soirs d'été, quand la journée avait été brûlante, mon père s'assoit sur le seuil après le repas, la cigarette au coin de la bouche, la tête un peu penchée pour ne pas avoir la fumée dans les yeux. Monsieur Bernard s'assoit aussi sur son seuil ; le Cadet descend quelquefois pour se mêler quelques instants à la conversation. Il commence à faire plus frais. Quand elles ont fini leur vaisselle, ma mère et madame Bernard prennent chacune une chaise dans leur cuisine, les mettent l'une à côté de l'autre dans la cour près des bûchers et elles parlent. Moi, après avoir parfois aidé ma mère à essuyer la vaisselle, je tourne

un peu à droite et à gauche puis je passe dans la rue rejoindre d'autres enfants également sortis de leur cour. Les parents ne sont pas loin et surveillent nos jeux. Tout le monde rentre à la nuit et va se coucher.

Au début qu'on était dans la maison, on allait souvent à la veillée chez eux et eux chez nous. Il suffisait de passer d'un seuil à l'autre mais on se préparait pourtant comme si on allait chez le roi de Prusse. Ma mère mettait une blouse propre, de la poudre et, l'après-midi, elle s'était lavé la tête et avait fait ses crans au fer à friser. Mon père râlait mais fallait aussi qu'il mette une chemise et un pantalon propres, moi un nouveau tablier et des chaussettes propres.

Il ne se passait pas grand-chose. On buvait la tisane ; pour les "occasions" il y avait un gâteau. On ne jouait pas aux cartes, madame Bernard ne savait pas ; on parlait. On était en visite, on ne parlait pas comme d'habitude mais plus nerveusement, surtout au début de la soirée ; les hommes faisaient des plaisanteries, riaient fort et les femmes souriaient. Au bout d'un quart d'heure les hommes discutaient entre eux, sans doute du chemin de fer ; les femmes de leur côté, en tricotant, devaient raconter les maladies et les malheurs des gens. Le René et moi, on ne disait rien ; les enfants ne parlaient pas beaucoup en ce temps-là, sauf un oui ou un non quand on leur posait une question :

- Oui, monsieur.
- Oui, madame,
- Non, monsieur.
- Non, madame.

On ne discutait pas non plus entre nous, le René et moi. Chacun était sagement sur sa chaise, ne perdant pas un mot de ce que racontaient les parents et rêvassant autour de tout ça. Moi, en tout, cas, je ne m'ennuyais pas, j'étais comme à une fête. Il faisait chaud, on était bien. Tout d'un coup, pouf, j'avais sommeil, je m'endormais ; c'était le signal du retour. De toute façon, il n'était pas question de dépasser les dix heures même si on n'allait jamais en veillée quand il y avait école le lendemain.

Il me semble qu'on allait plus souvent chez les Bernard qu'ils ne venaient chez nous. Dans la rue, ils ne fréquentaient personne ; polis et aimables, mais ça s'arrêtait là. C'est pour cela qu'on y est allés de moins en moins et finalement plus du tout. Mes parents se sont aperçus peu à peu que les Bernard étaient "personnels", ce qui voulait dire, je crois, très réservés, ne livrant rien d'eux sous des airs aimables. Par exemple, au début, ma mère n'hésitait pas à

aller demander un peu de farine ou de sucre quand, exceptionnellement, son paquet se trouvait vide au moment de s'en servir. Madame Bernard en prêtait volontiers - on le rendait bien sûr, souvent le jour même - mais jamais elle n'en aurait demandé. Il arrivait à mon père de laisser traîner son arrosoir dans la cour, monsieur Bernard le lui rapportait sans un mot devant notre bûcher ; lui, ne laissait jamais rien traîner. Ma mère ne racontait pas ses petites histoires mais elle sentait que madame Bernard essayait de lui tirer les vers du nez, ou même à moi, sans jamais rien dire d'elle. Au début mon père disait :

- Le Bernard, c'est comme un frère.

Il lui prêtait tous ses outils, l'aidait au jardin et peut-être qu'il lui faisait des confidences, sur je ne sais quoi. Avec les années, mon père s'aperçut que le Bernard ne prêtait pas ses outils (c'est vrai que mon père n'était pas très soigneux), qu'il ne l'aidait jamais au jardin, que dans les discussions c'était toujours lui qui voulait avoir raison, qu'il lui cachait des choses que mon père lui disait toujours, qu'il se croyait supérieur à tout le monde. Mon père sortait furieux de leurs discussions :

- Sacrée tête de Bressan, va !

On ne les appelait plus "monsieur et madame Bernard" mais "ceux d'à côté". Moi, je n'étais pas sensible à tout ça et je les aimais toujours bien, comme au début ; je faisais toujours des grandes conversations à madame Bernard sur la mode, sur mes rares sorties. Ma mère n'aimait pas ça :

- Qu'est-ce que tu lui racontes encore, tu ne vois donc pas qu'elle essaye de tout savoir ?

Comme, en ce temps-là, avant l'adolescence, je n'étais pas en très bons termes avec ma mère, j'étais bien contente de sentir qu'elle était jalouse de mes parolotes avec sa voisine.

Pendant tout ce temps qu'ils ont habité côte à côte avec des cloisons comme du papier de cigarette, mes parents n'ont jamais entendu ce qui se passait chez les voisins, aussi bien entre les parents qu'entre eux et le fils. Tandis que nous on gueulait et on s'engueulait sans retenue, eux chuchotaient. On a su plus tard, je ne sais plus par qui, que, quand mes parents commençaient une sérénade, le René, qui couchait derrière la cloison de notre cuisine, appelait ses parents pour écouter. Vous vous représentez les trois Bernard assis dans leur salle à manger à s'étouffer de rire à entendre les trois Grandet se jeter les

Dole. — La Pêche au bord du Doubs

Mon père, pêcheur émérite...

Ma mère à son métier devant le bûcher et la buanderie.

Les Grandet et les Maurice ramassent les patates ensemble, au "champ". De gauche à droite : mon père, M. et Mme Maurice, moi mangeant du raisin. A l'arrière ma mère cueille des prunes.

pires horreurs à la tête. C'est vrai qu'ils entendaient toujours à peu près les mêmes injures, les mêmes vidages de sac ; à la longue ils ont dû en avoir assez.

Pour moi, cette famille qui avait l'air de toujours bien s'entendre, qui se parlait toujours d'un ton aimable, c'était le rêve, j'aurais voulu être leur fille. J'ai été bien surprise quand, beaucoup plus tard, j'ai appris que monsieur Bernard avait une réputation de coureurs de jupons. Monsieur et madame Bernard s'appelaient par leurs prénoms, Henri, Marie-Louise, je trouvais que ça faisait chic ; mes parents, eux, même dans leurs meilleurs moments, ne se sont jamais appelés Rose ou Roger, mais "la mère, le père" ou "le vieux, la vieille" quand ils voulaient se faire des gentilles. Ça les aurait gênés de s'appeler par leurs prénoms, ça faisait trop chic, c'était une des raisons qui leur faisaient dire que les Bernard étaient orgueilleux. Quand ils n'étaient plus trop amis, mon père les singeait en disant d'une voix de fausset :

- Henri, tu voudrais bien aller me vider mon pot de chambre ?

Rien que de voir madame Bernard, toujours bien coiffée, avec ses beaux cheveux frisés, très droite et coquette, aller prendre son vélo au bûcher pour partir faire ses commissions, ça le mettait en rogne :

- Regarde-moi ça si ça se croit; c'est pas la peine d'avoir mangé que des gaudes jusqu'à son mariage [elle aussi était originaire de la Bresse] pour se redresser comme ça !

Mon pauvre père, il voyait toujours des gens en train de se redresser. Il appelait parfois ma mère "la Marquise", parce qu'elle aussi, elle "se redressait" quand elle allait prendre son vélo pour aller en ville. Pourtant lui, qu'est-ce qu'il était droit jusqu'à la fin de sa vie malgré sa décrépitude.

★

L'Avenue de Landon en 2004 : ce qu'est devenue la maison d'enfance de Colette Moreux, ci-dessus...

... Et celle de ses anciens voisins.

Le Pont Tordu en 2004, côté ville.

Tous ces gens sont morts les uns après les autres. À la fin des années 70, un bon nombre de leurs enfants avaient aussi disparu et les rares qui restaient étaient déjà des vieux, des octogénaires. Les seuls survivants de cette génération étaient les Aimé, qui étaient restés avec leur famille, ma mère, qui n'habitait plus le quartier mais y revenait toujours, et madame Labbé, qui est venue à la retraite de son mari vivre dans la maison de son beau-père. C'étaient donc les seuls à avoir connu la fermeture socioculturelle du quartier, qui a duré jusqu'à la guerre : la ville de Dole a "éclaté" après la guerre, surtout à partir des années 60. Les survivants du quartier se parlaient toujours entre eux mais ne connaissaient pas les nouveaux arrivants, même ceux qui étaient arrivés juste après la guerre. C'est que les Vergnole avaient vendu tous leurs champs à des gens qui sont venus se bâtir des petites maisons ; elles étaient plus jolies d'apparence que les nôtres, avec de petits volets à jours et des fleurs aux fenêtres, mais j'ai toujours pensé qu'elle faisaient toc, pas solides comme les nôtres. J'ai compris depuis que c'est parce qu'elles étaient faites en parpaings. Il y en a partout maintenant, sans interruption de la ville jusqu'au Tumulus. Les vieilles maisons, dont la

nôtre, ont été refaites pour qu'elles ressemblent aux nouvelles. Le Pont Tordu a été rectifié.

Ça nous a bien embêtés, tous ces gens qui sont venus s'établir par là, avec un tas de gosses un peu loubards et des mobylettes ; on ne s'entendait plus dans la cuisine le matin, le midi et le soir. On ne les connaissait pas même s'ils vivaient à cent mètres de chez nous. Ils ne se connaissaient pas non plus entre eux et c'est ce qui se passe encore maintenant : les gens restent dans leur maison et ne sortent que pour sauter dans leur auto filer au travail. Dans la rue, il n'y a que des autos et des mobylettes ; même au cimetière, les gens viennent en auto. Du bruit, plus d'arbres, plus de bancs de pierre, plus de promeneurs, des tas de petites maisons nouvelles dans tous les anciens champs. Ce n'est pas joli, je n'aime pas retourner dans mon quartier. Ma mère, ça ne lui faisait rien ; elle disait que les autos et les mobylettes, c'est la vie, que les arbres et les bancs, ça ne sert plus à rien puisqu'il n'y a plus personne pour se mettre à l'ombre et s'asseoir en allant au cimetière, et que, si les gens ne font plus la causette comme avant, c'est aussi bien, ça évite les cancans.

CHAPITRE II

Mes parents

Enfance et jeunesse de ma mère

Ma mère était née en 1901 dans un village de Côte d'Or, d'une centaine d'habitants, situé au pied du plateau de Langres, Cussey-les-Forges. Ma grand-mère y a vécu presque jusqu'à sa mort.

- C'est un pays de tuberculose, disait tout le temps ma grand-mère.

Un joli paysage de vallons boisés, pleins de ruisseaux à truites et à écrevisses mais traversés par des courants d'air humide d'un bout de l'année à l'autre, avec des culs-de-sac étroits, sombres, où même les conversations à voix normale faisaient écho. Quelques terres du fond des vallées étaient assez riches pour porter des céréales, du houblon, des jardins mais, dès le bas des coteaux, la roche saillait, on ne pouvait qu'y faire paître des vaches ou des moutons. Aussi, sur les 250 habitants environ que comptait le village dans mon enfance, on ne comptait que quatre gros cultivateurs : la plupart des autres familles avaient trois ou quatre vaches, faisaient un peu de houblon et du jardinage pour subsister toute l'année.

Bien que ma grand-mère soit morte à 95 ans (en 1973) et que j'aie passé toutes mes vacances seule avec elle à Cussey pendant six étés, c'est inimaginable à quel point j'ignore à peu près tout de la vie de mes grands-parents, à plus forte raison de mes arrière-grands-parents. Ça ne m'intéressait pas et quand ma grand-mère, qui ne parlait pas beaucoup, citait quelques anecdotes, toujours les mêmes, j'étais prise d'un ennui irrésistible. Pareil de la part de ma mère. Quand j'ai commencé, à la fin des années 70, à m'interroger à ce sujet, la grand-mère avait disparu et, avec elle, tout un pan de la mémoire familiale.

Mes grands-parents étaient des paysans sans terre, des ouvriers agricoles qui louaient leurs bras aux propriétaires locaux. Durant la saison creuse, ils bûcheronnaient, c'est-à-dire qu'ils allaient dans la forêt pour faire du charbon de bois. Des parents de ma grand-mère, je ne sais rien, sinon la phrase, souvent répétée par mon arrière-grand-mère à sa fille :

- Tu vois, Angèle, on est bien pauvres mais mes parents disaient que leurs propres parents l'étaient encore plus.

Un mystère plane du côté de mon grand-père dont la souche aurait été naguère parmi les plus riches propriétaires de la commune mais auraient "tout perdu" pour des motifs inavouables. C'était l'époque où Cussey était prospère, grâce aux minières de fer et aux hauts fourneaux alimentés par le bois (le dernier s'éteindra en 1878). Le père de mon grand-père, le Tintin, était un modeste maréchal-ferrant ; son fils, mon grand-père, appelé le Tintin comme son père, s'était brouillé avec lui et se trouvait absolument démuné lors de son mariage à 21 ans avec ma grand-mère, qui en avait 19 (c'était en 1897). Leur seul bien était la maisonnette héritée de ses parents par ma grand-mère, où elle passa presque toute sa vie de femme mariée puis de veuve.

Ma mère, la petite Rose, naquit quatre ans après. Avant son entrée à l'école, durant la période agricole ils l'emmenaient avec eux dans les champs, où elle s'occupait comme elle pouvait. La poussette déposée au bout du champ, elle jouait avec des poupées de chiffons ou avec des petits rongeurs et des oiseaux que son père tuait pour elle. Sa mère lui jetait un regard, un rappel à l'ordre de temps à autre. Très vite, elle dut prendre des règles de discipline et d'autosuffisance, l'aptitude à s'occuper avec rien.

L'hiver, au temps du bûcheronnage des parents, la vie de la petite Rose devenait plus héroïque. Au milieu de l'automne, les grands-parents empruntaient à un paysan une charrette attelée d'un cheval sur laquelle ils empilaient tous les outils, les ustensiles, la literie nécessaires aux quatre ou cinq mois du séjour en forêt dans l'une ou l'autre des cabanes des différents districts prévus pour le bûcheronnage. Le grand-père ramenait la charrette au village le soir même. Là encore, Rose, livrée à elle-même, élément docile et muet du décor, vivait ses jours et ses nuits au rythme du labeur de ses parents. La surveillance était relâchée, surtout attachée à ce que l'enfant, bien que très emmitouflée, ne reste pas immobile dans le froid. La journée de bûcheronnage tôt commencée durait jusqu'à la nuit tombante et l'enfant, lasse, s'endormait sur le sol. Une fois, au moment de rentrer à la cabane, la petite ne répondait pas aux appels ; à l'époque le loup rôdait encore la nuit ; panique des parents qui couraient dans

Cussey-les-Forges

tous les sens, pour la retrouver enfin, recroquevillée dans un profond sommeil au pied d'un arbre ; ma mère se rappelait qu'elle avait eu froid. Parfois, elle se mettait à marcher droit devant elle en espérant rejoindre le village, la maison.

Le samedi soir, la petite famille redescendait au village pour faire le ravitaillement de la semaine suivante : pain, lard, pommes de terre, choux et carottes pour la potée quotidienne, des pommes, un ou deux fromages. Il faut dire que le gibier de la forêt, lièvres et lapins, oiseaux, adroitement piégés, enrichissait le menu. Le dimanche matin, ma grand-mère, qui a toujours été très pieuse, allait à la messe mais mon grand-père était au café : en arrivant au village, il n'allait même pas jusqu'à la maison mais entrait au café, d'où il ne sortait que pour repartir au bois le dimanche soir.

A partir de cinq ans, après son entrée à l'école, au lieu de suivre ses parents au bois l'hiver, elle vivait chez sa grand-mère paternelle, la Cicie (Félicité).

Ce furent les plus belles années de son enfance. La Cicie habitait une toute petite maison de deux pièces derrière le cimetière, avec son frère, l'oncle Tambour. Ils étaient tous deux boiteux de naissance. Quelques années après son mariage, son mari, forgeron ivrogne, l'avait chassée en pleine nuit de la maison conjugale. Il avait installé chez lui sa maîtresse, à qui la Cicie reprochait surtout de vivre dans son linge. La Cicie s'était réfugiée chez son frère, tisserand et tambour de ville, qui lui avait cédé la pièce principale avec son foyer et avait installé son grabat dans son atelier de l'arrière ; ma mère se rappelait qu'elle entendait ses ronflements à travers la cloison. Elle-même couchait dans le lit de sa grand-mère, en face de l'âtre où elle voyait s'éteindre les dernières bûches. La Cicie lui racontait tout ce que l'imaginaire local savait inventer pour "épouvanter" (épouvanter) et ravir les enfants, en y mêlant le récit des amours maudites du Mauvais Sujet (son ex-mari) avec la Monnier, comment il était parti en emportant même la chemise de sa femme, que la Monnier portait sans vergogne. On apprenait à

La petite Rose, ma mère, à cinq ans.

ma mère à cracher en passant devant sa maison et à tourner la tête s'il lui disait :

- Si tu étais gentille, si tu me disais bonjour, je te donnerais des bonbons.

La Cicie était fabricante de chaussons. Dans la journée, tout en tirant continuellement son fil sur un morceau de cire pour qu'il pénètre mieux dans l'épaisseur des chaussons, elle remuait dans sa petite casserole sa soupe au lait et au vermicelle, ou de la bouillie, seuls mets que pouvait supporter son estomac ulcéré. Le Tambour et ma mère mangeaient, à midi les légumes et le morceau de lard de la potée - cuite dans une marmite pendue à la crémaillère dans la cheminée -, le soir le bouillon, des oeufs et un morceau de fromage ou de la confiture. Après souper, on n'allumait pas la chandelle, par économie ; tous les trois autour de l'âtre, ils chantaient, la petite et les deux vieux. Un cri dans la nuit : c'était le Mauvais Sujet qui, de chagrin et de remords, hantait les rues. Aux passants qui lui demandaient :

- Mais qu'est-ce que vous faites, Tintin ?

Il répondait :

- Je cherche mon femme.

Sa quête le menait quelquefois jusqu'à la maison de la Cicie, moment redouté car il se mettait alors à marteler les volets de ses poings en hurlant ; Rose et sa grand-mère restaient muettes de terreur. L'oncle Tambour se serait bien gardé d'intervenir : le Tintin était un violent. Même une fois mort, il a continué à tracasser les vivants : il avait sa place parmi les esprits et les revenants de la maison ; si le feu pleurait, c'était le Mauvais Sujet qui réclamait des prières ; c'est lui qu'on entendait siffler dans les branches du vieux tilleul du cimetière aux nuits d'hiver.

Durant la journée, l'école était une corvée. Rose, têtue, bornée, ne comprenait rien à ce qui s'y faisait et s'y disait ; le maître lui tirait les oreilles jusqu'à les décoller. Elle réussit cependant à lire, compter, plus ou moins bien, et écrire, presque phonétiquement. Pour le reste, ni les connaissances scolaires, ni la pensée le moins abstraitement abstraite ne l'intéressaient jusqu'à la fin de sa vie. Indépendamment des aptitudes personnelles de l'enfant, le rythme de sa scolarité peut en partie expliquer ce désintérêt. Dès sept ans, elle a quitté l'école et, chaque printemps, elle entrait "à maître" dans une ferme du village où elle menait les vaches aux champs le matin et le soir et, le reste du temps, s'occupait du ménage, plus tard du linge. Elle était vraisemblablement rétribuée en nature : jambon, farine, services. Cette période était elle aussi considérée comme heureuse par ma mère qui, à y bien regarder, s'est toujours trouvée très heureuse dans les différentes places qu'elle a occupées jusqu'à son mariage. A Cussey, chez la Maria, où elle resta six ans jusqu'à ce qu'on l'expédie comme bonne dans une autre commune, on était bien : le lit était bon, la nourriture abondante, la patronne amène et faire la vaisselle, raccommode le linge ou balayer la salle n'avait rien d'éprouvant.

Surtout, vivre là était la solution de rêve pour échapper à l'enfer familial. En effet, lorsque ma mère eut environ dix ans, le père de mon grand-père mourut ; celui-ci hérita de son matériel et installa dans un appentis de leur maisonnette un atelier de maréchal-ferrant et de taillandier ; il était particulièrement réputé pour ses haches et ses serpettes, pour lesquelles il utilisait d'anciennes lames de ressorts de wagon qu'il achetait aux ateliers de chemin de fer à Chalindrey. Mes grands-parents vivaient donc là toute l'année, ils n'allaient plus au bois l'hiver. Lui travaillait à plein temps à la forge ; ma grand-mère ajoutait à son activité d'ouvrière agricole celle de couturière, qu'elle avait apprise étant jeune fille. Or, ni ma mère ni ma grand-mère ne me l'avaient dit, Tintin le fils, avait suivi la voie de Tintin le père : tous les deux, surdoués manuellement, travailleurs,

sociables, pleins d'entregent à leurs bonnes heures, ils devenaient fous furieux lorsque la boisson les prenait, et c'était souvent ; ils cassaient tout autour d'eux, tapaient sur leurs proches et cherchaient querelle partout. C'est cinquante ans plus tard ou davantage que j'ai connu l'origine des marques bizarres et des cicatrices que ma grand-mère portait sur la tête, les bras, les chevilles. La cicatrice du front, c'était un pot à eau lancé à toute volée qui s'était cassé sur elle ; elle était tombée évanouie cette fois-là en saignant comme un boeuf ; le grand-père avait eu une belle peur et n'avait plus bu de tout l'été. Périodiquement, il disparaissait pour plusieurs jours, hantant les cafés du village et des alentours, jusqu'à ce qu'une grange l'accueille ivre mort, en bout de course.

La famille Cornetet trois ans avant la mort du père : ma mère (23 ans), mon oncle, mon grand-père, ma grand-mère.

Un jour, on était venu le chercher pour qu'il essaye de calmer un vieux bonhomme qui se disputait avec son gendre dans un café. Au moment où il arrivait chez eux, le vieux tira un coup de fusil et c'est mon grand-père qui le reçut en pleine tête. Ma grand-mère s'est alors retrouvée seule avec un petit garçon de six ans à élever, mon oncle.

Ma mère n'était plus à Cussey depuis une dizaine d'années. A onze ans, elle en avait terminé une fois pour toutes avec l'école et avait pris le statut de servante à plein temps, qu'elle garda jusqu'à son mariage. Après la mort de la Maria, elle fut engagée dans un village des alentours chez des commerçants, qu'elle quitta à vingt ans grâce à des relations de cousinage pour servir à Dijon chez des épiciers limonadiers, les Vannier. La patronne était jeune et très douce, elles rigolaient ensemble du patron, gueulard mais bon garçon ; il y avait deux jeunes enfants qu'elle considérera toujours comme étant un peu les siens.

J'ai moi-même bien connu ces Vannier, que nous retournions voir très souvent jusqu'à ce qu'ils quittent leur boutique. J'ai toujours été là comme chez un oncle et une tante, pas comme chez des patrons. D'abord leur sombre logement derrière leur magasin n'était ni plus grand ni plus chic que le nôtre (je me demande où ma mère pouvait coucher) ; les cabinets étaient dans la cour. Le Vannier, on ne le voyait presque pas ; il nous embrassait en coup de vent avec sa grande moustache ; il passait son temps à camionner des bouteilles de vin et de bière. Quand on allait les voir, on s'asseyait dans la cuisine en buvant du café et on mangeait des gâteaux que madame Vannier me

La famille Vannier devant l'épicerie ; à gauche, ma mère.

faisait choisir parmi tous ceux de son épicerie. Elle nous quittait sans arrêt pour aller servir ses clients et on attendait en silence. En même temps que la machine à calculer cliquetait, elle reprenait le fil de la conversation en criant :

- Je vous disais donc...

Ma mère et elle passaient en revue tous les gens qu'elles connaissaient en commun et, quand ma mère savait d'eux quelque chose que madame Vannier ignorait, celle-ci se renversait en arrière en s'exclamant :

- Mais ne me dites pas !

Elle parlait comme ma mère, elles étaient de la même région, elles avaient l'air de s'intéresser aux mêmes choses, aux mêmes gens, on aurait dit deux soeurs.

Plus tard, je me suis demandé comment tous les sous que les Vannier avaient entassés dans ce commerce qui marchait très bien les laissaient si peu différents de nous qui n'en avions pas. Ma mère paraissait étonnée quand je lui demandais si madame Vannier ne l'avait jamais attrapée quand elle était bonne chez eux :

- Pourquoi elle m'aurait attrapée ? Je faisais rien pour.

Je n'avais jamais vu de patrons et de bonnes en présence. J'avais dans la tête les scènes des livres qui en parlaient, où la dame appelait la domestique "ma fille" et la secouait parce qu'elle cassait tout. En même temps, j'avais sur les patrons des idées qui venaient de mon père : des gros bonhommes arrogants, avec des cigares, des cannes et des chapeaux haut-de-forme. Monsieur Vannier, avec son tablier bleu de limonadier et ses maigres épaules ne correspondait pas à ça. Plus âgée, j'ai su aussi que les patrons soulèvent les jupes des bonnes et les pelotent dans les coins sombres. Quand j'ai demandé à ma mère si monsieur Vannier avait cherché à la séduire, cela la faisait rire aux larmes :

- Les femmes ne l'intéressaient guère, la sienne pas plus que les autres ; ce qui l'intéressait, lui, c'était les sous.

Hum !...

Ma mère n'était pas restée longtemps sans amoureux. A vingt ans, elle était très jolie. Elle hésita

longtemps entre deux galants assidus. Le Barbier, employé de service (ou surveillant) au lycée voisin, l'intéressait par son sérieux, sa dévotion manifeste à la coquette. Pour le mariage, c'était du sûr. Mais il n'était ni très séduisant ni très drôle. Et il y avait l'autre, le fringant Roger Grandet, récemment embauché au PLM, beau gosse, enjôleur et rigolo, qui passait plusieurs fois par jour au bar Vannier pour le double plaisir du petit blanc et de la mise en route, puis du développement de la cour à la serveuse émoustillée... jusqu'à l'aboutissement classique entre deux jeunes célibataires du même âge, que rien n'empêchait a priori de suivre la voie normale de la reproduction par l'union. Celle-ci fut d'abord seulement physique, comme le montre la date de naissance du premier enfant, six mois après le mariage, puis institutionnelle, par le mariage civil et religieux.

Enfance et jeunesse de mon père

Les parents de mon père vivaient à Orchamps à une quinzaine de kilomètres de Dole en direction de Besançon, dans cette région vallonnée au bord de la forêt de Chaux.

Sur la branche paternelle de mon père, enracinée dans une commune voisine, Lavans-les-Dole, silence total, la mère de mon père, Louise, ayant non seulement évité toute relation avec sa belle-famille mais défendu à son mari, Prosper, d'en avoir. Je sais seulement que celui-ci, mon grand-père paternel donc, avait hérité d'un parent une petite ferme qu'il dut hypothéquer puis vendre après la grande sécheresse de 1892. Il devint alors charroyeur de farine chez Charne-Nouveau, meunier, marchand de grains et négociant en bestiaux à Orchamps, village où la famille s'installa. Le patron achetait pour un petit prix des chevaux difficiles aux paysans. C'est ainsi que mon grand-père reçut un coup de pied de cheval dans la poitrine ; il mourut quelques années après, en 1916, à 54 ans, d'un cancer à l'estomac.

Par contre, mes parents avaient des relations fréquentes et riches avec la branche maternelle, les Lance, dont la souche agricole aisée, située dans une autre commune proche, Audelange, concentrait autour de l'aïeule, "la maman de la Route" (la grand-mère de mon père), une dizaine d'enfants ; ils étaient apparentés à presque tout le village. Mariés ou non, fixés alentour comme agriculteurs ou dispersés dans tous les coins de France au hasard de l'offre d'emploi (dont celui de personnel de service dans

les familles bourgeoises et nobles), tous ces enfants s'écrivaient régulièrement, comme en témoignent plusieurs albums de cartes postales pieusement classées et conservées par mon oncle Henri, qui, toutes les fois que l'occasion pouvait se présenter, débarquait chez ses parents, à Orchamps, par le train Dole-Besançon de 11h27. Une solidarité familiale active unissait ceux qui étaient restés dans la région. Ma grand-mère Louise, l'aînée ou au moins parmi les plus âgées de la fratrie, était très fière de son clan, l'aimait, allait chez ses parents à Audelange, avec ses enfants, recevait ses frères et sœurs et leurs enfants. Après la mort de son mari, elle avait dû s'engager comme gouvernante chez un vieux monsieur, monsieur Robinet, chez lequel elle vivait à demeure dans un minuscule appartement. Nous allions la voir une fois par an pour la fête patronale d'Orchamps ; nous y retrouvions l'oncle Henri et sa famille.

Pour mon père, Audelange fut un pôle de référence précoce inconditionnel, un objet de nostalgie, de même que la profession d'agriculteur qu'il apprit parfaitement dès l'enfance, de même que la conduite des chevaux, avec un oncle célibataire, le Patut. Dans la famille, il était admis que Roger reprendrait l'exploitation du Patut, jusqu'à ce que, la quarantaine passée, celui-ci épouse Marguerite, "une espèce de folle, binoclarde, moche comme un pou, incapable de cuire une patate", mais qui fit à son mari, outre une fille très handicapée qu'elle laissait dans un état de saleté repoussant, un héritier costaud et décidé, le Riquet (il fut tué par les Allemands à la Libération). Fin du rêve agricole de mon père, même s'il garda de bons rapports avec "la Route" où il retournera travailler ses jours de congé alors qu'il était cheminot à Dole.

En fond, une des colonnes de la forêt de Chaux.

Ma grand-mère paternelle (Louise); ma mère me porte dans ses bras (1929).

La grande place d'Orchamps.

L. Jeannot, Edit., Orchamps

50 - ORCHAMPS (Jura) - Place du Jevot

Lettre de Maria Lance à sa belle-soeur Louise et son beau-frère Prosper (mes grands-parents) :
 " Deux mots pour demandé si Prosper peut venir nous aidé Dimanche à rentré nos gerbes si fait beau ... ". (1908)

Lettre d'Hélène Lance, fille des précédents, à sa tante :
 " Je t'écris au sujet de ces pommes de terre. Mon papa a dit qu'il n'y en avait plus ". (1914)

Mes grands-parents Grandet, Prosper et Louise, eurent trois fils. Marcel, le second, connut une fin violente à 13 ans, en tombant d'un second étage lors d'un déménagement. Il est resté dans la mémoire familiale comme " le pauvre petit Marcel ", sans plus. L'aîné, Henri - " l'oncle Henri " -, né en 1896 à Lavans-les-Dole, prit informellement dès son adolescence, après la mort du père, le statut de chef de famille que je lui ai connu jusqu'à son décès en 1963. Il soutint financièrement sa mère et son frère Roger, mon père, né en 1901 à Orchamps. Je ne sais exactement quand ni comment, avec une scolarité inférieure au Certificat d'Etudes, il était devenu préparateur en pharmacie, à Besançon puis à Baume-les-Dames, activité où il s'employa avec assez de génie pour savoir " à peu près tout ce que sait un pharmacien ", comme le disait admirativement l'un de ses patrons. Les cartes postales qu'il envoyait à sa famille permettent de mesurer la densité des relations familiales, l'amour pour le petit frère, conseillé, grondé, félicité, bénéficiaire de cadeaux, surtout en vue de sa formation géographique et botanique, le tout accompagné de beaucoup d'humour. Plus tard, il acquit une épicerie dans un autre village, Etrepigny, où j'eus l'occasion de passer quelques mois pendant la guerre, je vous en reparlerai.

Mon père menait la vie intense des garçons de son village, qui hantaient la campagne dans leurs jeux, leurs sottises et leurs prouesses ; par exemple ils plongeaient à la file dans le Doubs depuis le pont d'Orchamps, noir et bouillonnant à cet endroit-là. Sa socialisation se singularise par des rapports affectifs positifs marqués, une valorisation sans réticence de l'ego et, sauf peut-être à Audelange, aucune

L'oncle Patut et sa femme

L'oncle Henri, préparateur en pharmacie.

La branche paternelle de mon père, enracinée à Lavans-lès-Dole.

demande de prise de responsabilité : son frère aîné lui reprochait son peu d'empressement à aider sa mère devenue veuve alors que lui-même était mobilisé au front. Il était gâté par sa marraine (une tante) et, surtout, par sa mère. Cela se voyait encore quand, plus tard, nous allions la voir. Quand on arrivait, elle disait :

- Roger, veux-tu du café ?

Elle le servait et ne pensait pas aux autres. Ma mère le faisait remarquer ; selon elle, cette éducation relâchée expliquait " ses défauts et ses vices ". Quoi qu'il en soit, la différence de l'atmosphère formative entre lui et ma mère est criante, plus décisive sans doute que celle entre la pauvreté d'un côté, la misère de l'autre.

L'enfant Roger se différenciait pourtant des autres galopins de sa bande par son goût pour l'école, sa réussite scolaire exceptionnelle et ses bonnes notes au catéchisme. Selon une variante du schéma typique de l'ascension sociale du petit " pauvre " par l'action des hussards noirs de la République, ici, dans cette Comté où la tradition de la Contre-Réforme catholique était encore vivante, c'est le curé - dont j'ai oublié le nom, pourtant répété cent fois par mon père - qui joua cette fonction, alerté par la vivacité de son polisson d'enfant de chœur, qui fréquentait pourtant l'école laïque mais pratiquait, comme toute sa famille. Roger entrera comme interne en première année du petit séminaire de Courtefontaine, situé dans un ancien couvent aux alentours. Le patron du papa, le père Charne, paiera la pension ; le frère Henri aidera aux fournitures ; la famille, peut-être aidée par " la Route ", fera l'effort du trousseau et des cent dépenses que supposent les études secondaires et, plus encore, l'internat. Roger s'adapte très bien, il se met avec enthousiasme au grec et au latin, figole ses connaissances et sa pratique en grammaire, orthographe et composition française. Toute sa vie, la maturité, le style et l'orthographe de ses écrits seront pour lui un sujet d'orgueil sans cesse renouvelé, d'autant plus qu'il pourra répéter :

- Moi, je n'ai pas le Certificat d'études !

Une statue de l'église de Courtefontaine.

Bonne les Dames 15 Février
 Mon cher Roger
 Je crois qu'il me sera impossible d'aller
 te voir comme je te l'avais promis, vu
 le mauvais temps qu'il fait aujourd'hui
 une vraie tempête, je ne sais pas si la
 route sera assez bonne pour ^{COUREFONTAINE} rouler en
 bécane dimanche, j'espère que ce
 beau temps reviendra d'ici là, car
 ça me ferait grand plaisir d'aller te
 voir. Et c'est une promenade qui est
 très agréable. A propos du certificat
 la date n'est toujours pas fixée mais
 au plus tard à mi-juin, j'espère que
 ma carte te trouvera en bonne ^{ADRESSE} santé
 quant à moi, je vais assez bien. Je
 te quitte mon cher Roger en
 t'embrassant bien affectueusement
 C. Henri

Lettre d'Henri à son jeune frère Roger.
 L'orthographe est impeccable. (vers 1916)

COURTEFONTAINE - Deuxième Division (1913-1914)

Mon père au séminaire : deuxième rang en partant du bas, le premier à gauche. En haut et à droite, l'église et le prieuré de Courtefontaine.

Dans les palmarès des distributions des prix, il apparaît effectivement premier ou deuxième dans toutes les matières, en rivalité avec son copain, l'André Rodot qui, lui, deviendra prêtre. A ma connaissance, mon père n'a rien gardé ultérieurement des contenus de cet enseignement, pas même l'écriture du grec pour laquelle il essaiera plus tard en vain de m'apporter son aide, sous mes sarcasmes insolents. Il se contentait de placer quelques citations latines, comme *alea jacta est*, ou la blague pseudo-grecque *ouk elabon polin*. Plus tard, il se mettra en tête d'apprendre des rudiments de latin et de grec à son neveu... apprenti mécanicien. Mais, j'y reviendrai, ces deux années d'immersion dans le savoir, dans la culture classique, par le truchement de l'Eglise de surcroît, le démarqueront de sa culture et de son milieu natifs d'une manière indélébile, pas forcément positive. Ma mère sera au premier rang pour en payer les retombées négatives ; moi je bénéficierai des retombées positives.

A la fin de la deuxième année (peut-être de la troisième, je suis un peu perdue dans les dates), son père meurt, les études s'arrêtent d'un coup. Roger revient à la maison, réintègre les petits boulots et les grands plaisirs de sa classe d'âge. Il n'y faisait certes que des allusions très voilées, mais n'éprouva-t-il pas une secrète satisfaction à tourner le dos à un milieu étranger au sien, la plupart des jeunes séminaristes émanant de la paysannerie aisée ? Le sentiment, toujours mis en avant, de constituer une trop lourde charge pour sa famille, malgré l'insistance quasi-paternelle d'Henri, ne recouvrait-elle pas l'allégresse d'une libération, d'un retour à la matrice collective initiale ? Les copains étaient tous là, disponibles et bien rôdés à l'usage de toutes les tolérances que les sociétés rurales d'alors concédaient aux jeunes hommes avant le service militaire, début institutionnel des choses sérieuses. Toujours adulé par sa mère, qui lui repassait soigneusement ses pantalons, même si elle faisait le pli au mauvais endroit, conforté par le grand frère, tous deux valorisés par ses prouesses de valseur, de râfleur de filles aux communes voisines, ce beau gosse, mince et grand, moustache avantageuse et jolis cheveux souples, rieur et gentil, se distinguait de la masse. C'est durant cette période que, selon ma mère, tous ses vices se seraient mis en place : l'alcoolisme, " la couraillerie ", l'insouciance, le machisme. A la même époque ses beaux projets professionnels dans l'agriculture tombent à l'eau, en dehors de sa volonté certes mais sans que manifestement il en soit affectivement atteint.

Le service militaire lui donne l'occasion de valorisations modestes qui, elles aussi, s'inscriront dans ses discours : il est reçu premier de sa promotion successivement à l'examen de caporal, puis à celui de maréchal des logis. Les multiples photos où il pose, seul ou en groupe, dans des attitudes plus avantageuses les unes que les autres, mettent en évidence la finesse de la taille prise dans l'immense ceinture de flanelle, dont il gardera l'habitude jusqu'à la fin de sa vie (on voit la même sur l'oncle Patut), les muscles des bras que dénude la manche de chemise roulée et, comme un symbole de sa virilité, le fin de la moustache sans doute taillée quotidiennement. Affecté à un régiment d'artillerie, il passe une grande partie de son service dans la Ruhr. Il papillonne du charme des Gretchen à celui des multiples marques des bières " Fritz ", c'est vraiment la vie qui lui convient. Au retour, son niveau d'étude lui permet d'hésiter entre le concours d'entrée dans la gendarmerie et celui du chemin de fer. Ce sera le second, Roger ne se sentant pas " une âme de flic ". Il sera affecté à Dijon, où, on l'a vu, il rencontra ma mère.

Mon père en militaire

Quelques mois après le mariage, Roger obtient son changement et sa titularisation comme wagonnier du PLM à Dole. L'oncle Cadet lui trouve un deux pièces dans la paisible avenue de Landon où il demeure lui-même.

Peu de temps après, ils eurent un enfant mort-né qui aurait dû s'appeler Jean. Trois ans après leur mariage, en 1928, naquit une fille qui resta leur seul enfant ; c'était moi. Je devais cohabiter avec eux, dans le même quartier, jusqu'à dix neuf ans, âge auquel je quittai mes parents et Dole.

Ma petite enfance

Pendant les sept ou huit premières années de leur mariage, mes parents furent les locataires d'un deux-pièces cuisine au rez-de-chaussée, avec jardin, avenue de Landon. Les propriétaires, les Bally, habitaient à l'étage. J'ai beaucoup de souvenirs très nets de ma vie dans ce logement que nous avons quitté lorsque j'avais cinq ans.

Pendant une année entière, je pleurais toute la nuit ; ma mère me berçait de son lit, à moitié endormie, mon père ronchonnait. Je dormais un peu dans la journée. Ma mère m'allaitait, sans autre nourriture jusqu'à un an. Ensuite, je revois ma mère ouvrir le placard de la salle à manger pour aller y prendre une nourriture délicieuse (j'ai su après que c'était de la bouillie Nestlé), qu'elle ne me donnait que par exception. Sans doute parce que je mangeais mieux, je me mis à bien dormir la nuit. Je commençai à marcher mais je continuais à geindre pour tout et pour rien dans la journée. Je pleurais quand je voyais de nouveaux visages, je pleurais pour sortir, je pleurais pour rentrer, pour manger.

Surtout, je pleurais à gros sanglots quand ma mère sortait sans moi de la maison, même si ce n'était que pour aller au jardin. Dès que j'ai su marcher, je ne la quittais pas d'une semelle du matin au soir d'un bout de l'année à l'autre, au marché, au jardin, dans toutes les tâches ménagères qui l'appelaient en dehors de la maison. Dans la maison, j'étais tellement accrochée à ses jupes que, si elle faisait un mouvement un peu inattendu, je tombais à terre, en hurlant évidemment. Elle était affolée à l'idée de m'avoir fait mal.

Quand mon père était là, elle essayait quelquefois de me laisser sous sa garde pour aller plus vite ; c'était le drame. Je hurlais "Maman, maman !" comme si on m'étranglait, sans une seconde de répit.

Je revois ma mère ouvrir le placard de la salle à manger pour aller y prendre une nourriture délicieuse (j'ai su après que c'était de la bouillie Nestlé)...

Mon père essayait de m'apprivoiser, de me prendre sur ses genoux mais je continuais à me presser contre la porte en hurlant. Il eut enfin l'idée de mettre une chaise contre la fenêtre : juchée dessus, je voyais ma mère au loin, qui vidait les ordures, jetait les cendres sur la terre ou arrachait les poireaux ; ça allait mieux ; je piaillais toujours mais moins fort.

Il devenait fou avec cette sale gamine et finissait souvent par me laisser à mes hurlements en criant plus fort que moi :

- Ta gueule, sale gosse, elle est pas foutue, ta mère !

Quand elle revenait, je me jetais sur elle comme sur une bouée de sauvetage, elle me grondait tout en engueulant mon père pour son incapacité pédagogique.

Quand il rentrait du travail, je me cachais et me débattais en pleurant. Il voulait m'embrasser, je hurlais :

- Ça pique, ça pique !

- Sale gosse, fous le camp, disait-il, vexé et attristé.

Une fois, à l'époque de Carnaval, pour faire une surprise à mon père, ma mère m'avait déguisée avec une grande chemise blanche de jour comme les femmes en portaient à l'époque, en me faisant promettre de l'embrasser à son retour. Les choses se passèrent comme d'habitude, en plus mal encore à cause de la fête escomptée et ratée. Il s'ensuivit une scène de ménage.

Et pourtant mon père m'aimait. Il me refaisait vite des avances mais il fallait vraiment qu'il me propose des jeux extraordinaires pour que je daigne jouer avec lui. Est-ce que c'était à cause de sa barbe, mal rasée quand il venait de passer la nuit ou la journée dans un train ? Est-ce que c'était parce qu'il puait le tabac froid ? le vin ? Peut-être. Je crois aussi que, toute petite, j'avais senti chez lui, sans doute aidée par l'attitude de ma mère à son égard même si elle ne m'en parlait jamais, quelque chose dans sa personnalité que je n'ai jamais pu souffrir ensuite chez personne, une immaturité qui m'a toujours empêchée d'avoir pour lui du respect. Je suis comme cela : si je ne respecte pas, je n'aime pas. Ma vision des hommes (des mâles) a été définitivement déterminée par ce mépris pour mon père.

J'étais donc exclusivement attachée à ma mère, telle alors que je l'ai connue toute ma vie, telle qu'elle fut toute sa vie : à la fois presque exclusivement occupée, préoccupée par ma personne aux dépens de son mari, du reste du monde et d'elle-même, mais sévère en même temps, inexorable aussitôt que je déviais du droit chemin. J'ai senti très vite que, si elle était sans faiblesse pour les autres, elle l'était aussi pour elle-même, qu'il n'y avait aucun écart entre ses principes, plus ou moins conscients, et son comportement. Cela m'empêchait de souffrir de ne pas recevoir de marques de son amour. Je pensais même, pendant un certain temps, que toutes les femmes étaient comme ça.

A part mes parents, je ne voyais guère, dans notre premier logement, que madame Bally. Et encore, je n'avais pas le droit de monter chez elle, pour ne pas la déranger et à cause de l'escalier métallique raide qui montait à leur appartement. Mais j'aimais bien aller jouer dehors avec son fils, Claude, quand il était dans le jardin avec sa mère. Elle était pleine d'imagination ; elle nous faisait jouer au tournoi, chacun à califourchon sur un chevalet, avec un manche à balai comme épée et un couvercle de lessiveuse comme bouclier.

- Quelle idée de montrer des jeux pareils, disait ma mère, qui prévoyait toujours le pire. Ils vont se crever les yeux.

Madame Bally disait que j'avais " des yeux de chat qui chie dans la braise ", qu'au Tumulus il y avait des corbeaux gros comme des moutons et que la Marinette, sa cousine parisienne, mettait des boucles d'oreilles vertes comme des yeux de crapaud. Et les histoires... pas celles que tout le monde connaît, Le petit chaperon rouge et Le chat botté, mais des histoires qu'elle inventait au fur et à mesure, en les arrêtant aux moments palpitants pour les reprendre le lendemain.

Les infidélités de mon père

Madame Bally était une belle femme comme les hommes les aimaient à l'époque, costaud, bien charnu, avec une belle grande tête avenante. Mon père, qui avait deux ou trois ans de moins qu'elle, lui rendait des tas de services, plaisantait beaucoup avec elle. Ma mère voyait ça d'un mauvais oeil, surtout qu'à cet âge-là mon père était beau gars. Une bonne fois, la mère Baud, de la maison d'à côté, l'aurait vu monter l'escalier de la mère Bally juste quand ma mère venait de partir en ville, et en redescendre une

demi-heure après. Elle l'avait raconté à ma mère. Vous vous imaginez la déduction de ma mère et sa rage ; je n'avais pas cinq ans mais je me rappelle vaguement les grands cris dans la maison. Du coup, dès qu'un logement a été libre dans le quartier, on a déménagé.

J'ai beaucoup pleuré. J'ai dit, et on l'a cru, que c'était parce que je quittais la maison. Pas du tout, je m'en souviens comme si c'était hier : je pleurais de soulagement à voir ma mère enfin calmée ; je sentais que mes parents s'étaient mis d'accord, qu'ils s'étaient réconciliés, même si bien sûr je n'avais pas compris la cause de leur grande querelle. Les petits enfants sentent ces choses un peu comme les animaux, sans y penser. Je ne pouvais me douter que, dans cette nouvelle maison, les disputes deviendraient de plus en plus vives, au point finalement de rendre la vie infernale, surtout lors de mon adolescence, à cause de l'alcoolisme de mon père.

A cette époque-là, il n'était plus question de jalousie mais ça n'avait pas toujours été le cas. Mon père avait un tempérament de "chaud lapin", il l'avait montré dans sa jeunesse. Il aimait bien faire des allusions sexuelles. A ce moment-là, ou bien quand il rapportait un événement scabreux, il baissait la voix et escamotait certaines lettres ; par exemple, il prononçait mahin au lieu de machin, souvent en plus avec un petit gloussement et en tordant la bouche. Là j'étais fixée : il s'agissait des organes sexuels, même si je ne savais pas trop à quoi ça servait. Les femmes étaient pour lui comme des machines à sexe, dont il parlait brutalement, tout en portant des jugements intraitables sur celles qui se conduisaient mal.

Quand j'étais petite, il essayait tout le temps d'embrasser ma mère, de la tripoter quand il croyait que je ne faisais pas attention. Elle se rebiffait parce que ce n'était pas des façons mais aussi, je pense, parce que ça ne l'intéressait pas : elle n'avait pas beaucoup de goût pour la gaudriole et il l'embêtait déjà assez comme ça en la sollicitant tous les soirs au lit (elle me l'a raconté plus tard), au moins jusqu'à ce que l'alcool l'emporte sur le sexe.

Peu comblé chez lui, il a cherché ailleurs. D'abord il y a eu un second épisode Bally. Peu après notre déménagement, juste en face de notre premier logement, des voisins avaient fait courir le bruit qu'on voyait Grandet traverser la rue à la nuit tombée et monter par derrière l'escalier de la mère Bally. Mon père a reconnu qu'il l'avait effectivement fait une fois, mais de jour, pour lui porter des plants de choux ! Quelques semaines plus tard, l'horloger

« Une fois, à l'époque de Carnaval, pour faire une surprise à mon père, ma mère m'avait déguisée avec une grande chemise blanche de jour comme les femmes en portaient à l'époque. »

La Fête des Fleurs, comme le carnaval était l'une des nombreuses occasions de se distraire un peu.

ouvre devant ma mère le boîtier de la montre de mon père, qu'il devait réparer. A l'intérieur une boucle de cheveux noirs... et ma mère était châtain clair !

L'épisode le plus violent eut lieu à l'occasion du mariage de ma marraine, trois ou quatre ans après. C'était un gros mariage à la campagne, moi avec une longue robe rose de taffetas, une couronne de roses dans les cheveux ; souvenirs de gâteaux, de brioches au petit déjeuner, de gens qui me faisaient danser en m'embrassant. Mon sacré père, toujours bel homme à l'époque, s'était bien amusé lui aussi ; il avait passé tout le temps du bal et la nuit qui suivait avec je ne sais quelle cousine de la mariée, laissant ma mère à des danseurs occasionnels puis seule au lit. Le lendemain, elle était prête à divorcer ; il a fallu toute l'autorité de l'oncle Henri, le chef de famille, pour remettre la paix dans le ménage.

Ma mère supposait aussi qu'il pouvait avoir des bonnes amies dans les villes où il passait la nuit pour son travail. Elle trouvait qu'il allait souvent à Chagny, mais là il avait beau jeu de dire que ce n'était pas lui qui commandait les trains. D'ailleurs, tant que ses fredaines, ou supposées telles, se passaient loin de Dole, ça ne la tracassait pas plus que ça mais les deux histoires que je viens de vous raconter étaient plus graves parce que l'une avait la rue comme théâtre et l'autre la famille.

Notre nouveau logement

Nous n'avions eu qu'à traverser la rue pour un appartement identique (deux-pièces cuisine, jardin, bûcher, clapier, buanderie) mais qui, raison officielle, présentait l'avantage de "ne pas avoir les propriétaires au-dessus de la tête". Au-dessus de nous, il y avait la tante Odile et le Cadet, à côté de nous, dans l'appartement symétrique au nôtre, les Bernard. Mon père est resté dans ce logement jusqu'à sa mort en 1968 et ma mère jusqu'à la vente de la maison par un nouveau propriétaire qui voulait l'occuper, en 1975, treize ans avant sa mort.

Dans ce logement comme dans le précédent, on vivait, on mangeait dans la cuisine. J'y faisais mes devoirs. L'hiver, ma mère y amenait ses baquets pour

Drame au mariage de ma marraine. La dame séduite par mon père (l'avant-dernier homme à droite, derrière moi) se pavane, détachée au premier plan à droite tandis que ma mère (au deuxième rang au centre) la fusille du regard. Je suis à droite au premier rang. (vers 1937).

faire la lessive quand il faisait trop froid à la buanderie ; quand elle a fait du filet, elle y apportait son métier. Elle y faisait aussi sécher le linge sur des fils quand il gelait dehors, la pièce était alors traversée par ces grands draps humides qui vous collaient après quand on passait. Bien sûr on n'avait ni salle de bain, ni lavabo pour la toilette nulle part, on se lavait devant l'évier dans une cuvette. On n'avait même pas l'eau courante à la maison, on allait la prendre à la buanderie dans un arrosoir placé sous l'évier ; trois à

Devant le bûcher et la buanderie.

Le coin de la nouvelle maison ; ma mère, âgée, et ma grand-mère.

quatre fois par jour, ma mère allait remplir l'arrosoir d'où l'on versait l'eau pour la cuisine, la vaisselle, la toilette, le lavage du petit linge et des légumes. Il

*Ma mère rinçant son linge devant la cabane à lapins ;
l'avenue de Landon en arrière-plan.*

devait tomber des tas de saletés dans cette eau, qu'on buvait aussi. A côté de l'arrosoir sous l'évier, un seau qui servait de poubelle mais où toute la famille pissait. Ma mère vidait son seau matin et soir sur le fumier du jardin ; elle le tenait très propre mais qu'est-ce qu'il puait ! Quand il faisait très froid et que j'avais envie, petite, de " faire la grosse commission " le soir, on m'autorisait, mais rarement, à la faire aussi dans le seau pour ne pas courir au fond du jardin. Ma mère, à ce moment-là, allait la vider aussitôt dans le jardin parce que mon père gueulait " qu'on n'était pas des Plathey [des voisins], que sa mère à lui n'aurait jamais supporté ça etc. ". Quand il râlait trop, ma mère m'accompagnait avec une lampe électrique aux cabinets, au fond du jardin.

C'était quelque chose, ces cabinets. Une petite maison en planches, bien faite, avec un toit de tuiles, où chacune des trois familles de la maison avait sa petite pièce. Dedans, une sorte de banquette, très confortable, que ma mère, comme les deux autres femmes, lavait toutes les semaines à la brosse de paille de riz et à l'eau javellisée. L'hiver, on s'y glaçait les fesses. Dessous, un seau énorme, que mon père vidait sur le fumier à peu près tous les mois, en rouspétant à chaque fois. Avec le fumier des lapins, le contenu des seaux suffisait à engraisser notre jardin. Pour papier de toilette, il y avait, accrochés à la cloison par un clou, des journaux bien coupés en petits rectangles et des horaires de chemin de fer fournis par la Vonne. Il ne fallait pas laisser traîner des papiers sur le siège, mon père était terrible à ce sujet, comme d'ailleurs chaque fois que le moindre papier traînait dans la cour ou dans le jardin. Pour lui, le papier, c'était la merde pas loin et le laisser-aller des Plathey et des " camps-volants " (les romanichels). Par contre, il paraît que, quand il pissait dans le seau à la cuisine, il laissait tomber des gouttes à côté, qu'il n'essuyait jamais. Quand ma mère lui fichait ça à la tête lors des engueulades, il devenait enragé :

- Quoi ? Moi ?

Selon qu'il était de bonne humeur ou non, il faisait une plaisanterie ou rappelait à ma mère que, " quand on avait été élevée dans une cabane de charbonnier, c'était pas la peine de faire la marquise ".

Les cabinets, si loin placés, en plein air, n'étaient pas tout inconvenient. Je me sauvais là au moment d'essuyer la vaisselle ; ma mère appelait par la fenêtre de la salle à manger :

- Colette, Colette, la vaisselle !

Mais je n'entendais pas, quitte à recevoir la semonce au retour. Quand j'avais un livre que j'avais trop envie de lire, je le fourrais sous mon tablier et je pouvais tirer dix minutes un quart d'heure au calme plusieurs fois par soirée sous prétexte de courante. Enfin, c'est drôle à dire, ça faisait comme une promenade dans le jardin. Plus tard, ma mère et moi, quand on a été copines, après le dîner, quand il faisait beau, on y allait tout doucement en commentant le jardin en détail et on arrivait tout naturellement à notre but. Celle qui attendait l'autre mangeait des groseilles à maquereau près de là.

Pour la toilette, on avait une petite cuvette, une seule, bleue et blanche, avec l'émail écaillé ; ma mère l'a gardée jusqu'à sa mort. Heureusement qu'on ne se lavait pas beaucoup, parce que l'eau était sale rien qu'à se débarbouiller, ce qu'on faisait tous les matins. Avant d'aller à table, en principe on se lavait les mains : c'était important pour les microbes. Quand j'étais petite, ma mère me dégrassait en entier une fois par semaine, le dimanche matin, debout sur l'escabeau, contre le fourneau. Après, elle me frottait le dos avec un gant de crin et de " l'eau de Cologne de lavande " : le médecin l'avait prescrit parce qu'il avait repéré que j'avais une jambe plus grande que l'autre et le dos rond ; ça devait me fortifier la colonne vertébrale. A l'adolescence plus question, bien sûr, de me mettre nue devant mes parents, même devant ma mère ; il fallait attendre qu'ils soient couchés, le dimanche soir. Le reste de la semaine, j'ai bien l'impression d'avoir continué à ne me laver que la figure et les mains jusqu'à ce que j'entre dans le monde, à dix-neuf ans. Une année, notre maîtresse, madame Rougemont, avait proposé de nous emmener à la douche. Mon père avait fini par accepter parce qu'il la connaissait. Du coup, la veille du jour de la douche, ma mère me lavait en entier et changeait mon linge pour être propre devant madame Rougemont !

Je crois - je n'y avais jamais pensé - que ma mère devait faire une toilette complète de temps en temps. Quant à mon père, je suis sûr qu'il ne s'est jamais lavé le corps de sa vie, ou alors au régiment peut-être, ou au chemin de fer, et pourtant il ne puait pas. Le corps se dégrassait tout seul contre les vêtements ? Le dimanche matin, ma mère faisait chauffer un baquet pour qu'il se lave les pieds. Comme toutes les fois qu'il y avait le moindre événement chez nous, c'était l'occasion d'engueulades soit parce qu'il fichait de l'eau par terre, soit que ma mère l'ébouillantait ou que l'eau était " glacée ". Je revois bien ses pieds et ses mollets tout blancs et maigres, aux veines saillantes, le caleçon

retourné presque sous les genoux et les ongles de pied aux formes monstrueuses qu'il devait faire ramollir une heure avant de pouvoir les couper. Pendant la cérémonie du bain de pieds, des voisins passaient, ils lui faisaient des courants d'air sur les jambes :

- Fermez la porte, Bon Dieu !

Ma mère coupait son lapin, pan, pan, pan :

- T'as pas fini de nous casser les oreilles, tu le fais exprès, oui ? Il est pas si dur ce lapin, il a six mois.

Moi, au bout de la table de cuisine, écoeurée par l'odeur des oignons qui frigoussaient sur le fourneau, je mangeais les tartines de mon déjeuner ou je travaillais sur mes devoirs.

- Pousse-toi, je vais mettre du sang sur tes feuilles.

- Gare ton livre, il va être plein de farine.

Quand elle faisait sa tarte ou le gâteau de Savoie, je profitais des moments où elle allait dans le placard pour tremper mon doigt dans la pâte et en piquer un bout. Ce n'était pas la grande concentration.

Le dimanche, mon père dépiautait les mégots qu'il avait gardés pendant la semaine dans un gros pot. Un certain temps, pendant la guerre et un peu après, il cultivait des plants de tabac, séchait les feuilles, les roulait en boudins et les coupait. Là il lui fallait toute la table !

De toute façon, quel que soit le jour, on n'était pas très à l'aise dans cette cuisine. Elle était tournée au nord et, quand la bise soufflait, avec notre petit fourneau on n'arrivait pas à avoir chaud. La porte, munie d'un rideau et de bourrelets, donnait directement sur la cour. Comme il y avait toujours quelque chose à faire dehors ou à la cave, elle s'ouvrait et se refermait sans arrêt. Il fallait même la tenir ouverte, ou au moins le vasistas, quand la marmite bouillait sur le feu ; sinon la pièce était pleine de vapeur et on ne se voyait plus.

- Ferme la porte !

- Ouvre la porte !

- Pas tant ! Tu nous gèles !

- Plus que ça !

Qu'est-ce que mes parents ont pu répéter ça, et moi aussi quand j'étais adolescente, pendant les quinze ans que j'étais là !

Le plus dur, c'était vers cinq six heures, quand, avant de préparer sa soupe, ma mère " faisait son ouvrage ". Au début elle disparaissait complètement : elle nourrissait ses poules et ses lapins ; calme complet dans la cuisine. Mais ensuite, pendant au moins une heure, elle entrait et sortait continuellement, apportant, dans un ordre consacré : les oeufs des poules, les sarments de vigne ou le petit bois pour allumer le feu du lendemain matin, le moyen bois, un arrosoir d'eau, un seau de charbon, des légumes pour la soupe, le vin, quelquefois un bocal de fruits ou une bouteille de haricots verts ou de petits pois. Elle emportait dehors une marmite d'épluchures de légumes pour le repas du lendemain des bêtes. A chaque voyage, il fallait bien qu'elle ouvre les volets et la porte ; la bise entrait avec elle. Elle enlevait puis remettait ses sabots en tapant dans le seuil, elle nous faisait pousser, nous heurtait avec l'arrosoir, accrochait ses sarments de vignes dans nos cheveux. Par-dessus mon livre, je lorgnais mon père en biais ; il n'avait l'air de rien mais ses yeux n'allaient plus de gauche à droite comme quand on lit vraiment, il se retenait. De son côté, ma mère faisait plus ou moins attention ; si elle lui en voulait pour une raison ou une autre, elle pouvait toujours accrocher comme par hasard son pied de chaise ou lui renverser un peu d'eau de l'arrosoir sur le genou ! Quand la séance de l'ouvrage finissait sans accrochage, c'était une belle victoire, on avait des chances d'avoir la paix pour la soirée.

Ensuite mon père l'empêchait de faire quoi que ce soit. Elle ne bougeait plus, on était tranquilles, mon père et moi. Petite, j'étais dans mes cahiers, assise de travers sur une chaise au bout de la table de la cuisine ou devant le poêle. Plus grande, j'avais les pattes en l'air, les pieds sur les barreaux d'une autre chaise devant moi ou dans le four ; j'occupais pas mal de place. Quand mon père était là, il tenait l'autre bout de la table ou l'autre place devant le four, les pattes en l'air aussi, déployant son journal et traficotant dans les ustensiles de fourneau. En nous couchant, on était rouges comme des crêtes de coq, on avait emmagasiné de la chaleur pour partir dans nos chambres froides. Moi du moins j'emmenais une brique chaude enveloppée dans du papier journal. Quelques rares fois, par les grands froids, quand la braise n'était plus trop vive, on faisait " le Paradis " : la bassinoire promenée dans les lits glacés.

Avant de se coucher, quand il n'y avait pas de voisins à la veillée - c'était de plus en plus le cas à mesure que mes parents vieillissaient -, mon père trifouillait dans le poste de radio, incapable de s'arrêter à un poste plus de cinq minutes ; il croyait tou-

jours que ça serait plus intéressant au poste à côté. Ça nous énervait, ma mère et moi, surtout quand en grandissant j'ai eu des devoirs à faire. J'essayais d'aller me mettre dans la salle à manger mais j'avais froid et je n'avais pas la tête à ce que je faisais. Je revenais à la cuisine, en essayant de ne pas écouter la radio ; vous pensez ! Ma mère voyait mon remue-ménage et se mettait à secouer mon père :

- C'est malheureux, il est même pas capable de laisser cette gamine travailler ; c'est toujours lui, lui qui compte.

Engueulade jusqu'à ce que mon père furieux ferme le poste :

- C'est malheureux, on se crève toute la journée, et le soir on peut même pas écouter les informations !

C'était vrai aussi.

En général, à 9 heures tout le monde était au lit. Pas question de prolonger la soirée par de la lecture : la lecture, qui ne pouvait que mener à la neurasthénie, à la paresse ; ma mère racontait toujours deux ou trois histoires de catastrophes familiales provoquées par la passion de la mère pour la lecture. De temps en temps, j'avais quand même le droit d'emprunter un livre à la bibliothèque. Quand il y avait des compositions, je mettais le réveil à quatre ou cinq heures du matin.

★

Dans notre premier logement, je couchais dans un petit lit de fer pliant dans la chambre de mes parents. Quelque temps après notre déménagement, on m'a mise dans un vrai lit, dans la pièce à côté de la cuisine. C'était la salle à manger, toujours astiquée et impeccable, où, sauf moi pour dormir, on ne venait que deux ou trois fois par an, pour les grands repas de fête. Sinon, on y passait sur des patins de chiffon, pour ne pas salir le lino. Il aurait été plus raisonnable, il me semble, d'en faire une chambre pour moi ; j'aurais pu y mettre mes livres, mes affaires, et y travailler tranquille quand il n'y faisait pas trop froid. Ça n'était pas imaginable, il fallait la salle à manger, tout le monde en avait une et tous les enfants des voisins, généralement uniques aussi, couchaient dans la salle à manger. Par rapport à chez ma grand-mère, qui couchait et mangeait dans la cuisine, avec une vilaine petite pièce n'importe comment à côté où on mettait dormir les enfants, l'agencement des logements des gens du quartier de mes parents représentait un progrès. J'ai toujours vu les mêmes meubles - une table, six chaises, un meuble à deux étages avec vitres -, ce

qui veut dire que mes parents les avaient achetés au début de leur mariage, quand ils avaient vraiment très peu d'argent. Pour eux, ça avait donc été une urgence, il était important d'avoir une " salle à manger ".

La chambre à coucher de mes parents, la dernière pièce, qui communiquait avec la salle à manger, a longtemps été meublée du lit et de l'armoire de campagne que ma mère avait eus de sa famille à son mariage. A peu près au temps de ma première communion, ils ont acheté une armoire à glace et un " 140 ", en chêne. Ma grand-mère a fait le matelas, comme elle avait toujours fait ; les draps du trousseau étaient trop étroits, on les a remplacés. La vieille armoire a été tassée dans un coin de la chambre, l'ancien lit a servi d'étagère au bûcher, puis un beau jour mon père l'a démolì pour en faire du petit bois (maintenant ces lits-là valent plusieurs milliers de francs chez les antiquaires). On a gagné un fauteuil en peluche à la Fête de la Pentecôte ; il a été mis dans la chambre, personne ne s'est jamais mis dedans. Du reste, personne ne venait dans cette chambre, sinon mes parents pour y dormir. Elle était, comme la salle à manger, briquée tous les jours et brillante.

Sur trois pièces, il y en avait donc deux qui ne servaient pratiquement que pour dormir, quand on ne se rendait pas compte de ce qu'il y avait dedans. Et, tout le reste du temps, on se tassait dans cette cuisine glacée, humide. C'était comme ça ; à l'époque, je ne pensais pas non plus qu'on aurait pu s'organiser autrement et, bien sûr, ce que j'aurais pu dire n'aurait servi à rien.

La seule chose qui me manquait vraiment, dès le début de l'adolescence, c'était une chambre ou au moins un coin à moi où j'aurais pu travailler tranquille, ou faire semblant, ou être simplement au calme sans entendre leurs criailleries éternelles. Pour mes affaires, j'avais juste au début, dans la cuisine, un coin dans le placard sans porte au rideau rouge, où l'on rangeait toute la vaisselle. Mon père ne bricolait pas (" Ah, si ton grand-père était là ! ", disait ma mère), tout ce que j'avais pu obtenir après bien des demandes, c'était une sorte de caisse avec deux rayons dans un coin de la cuisine pour ranger mes affaires de classe (pas question de jouets, heureusement je n'en avais pas). Quand mon père s'était décidé à arranger quelques planches pour bâtir cette espèce d'étagère, j'avais eu un sentiment d'indépendance démesurée pendant plusieurs semaines. Tous les soirs en revenant du collège, je sortais tous les livres et les cahiers de mon étagère, juste pour le plaisir de les ranger de nouveau, autrement que la

veille. Mon enthousiasme s'est vite ralenti ; ma mère appelait cette étagère " ton foutoir " ; livres et cahiers y étaient gerbés n'importe comment, les pages cornées, froissées, les choses les plus petites tombées derrière au fond et introuvables jusqu'à ce que je me décide à tout sortir pour y aller voir.

Ma copine Gisèle Vallet, qui avait sa chambre à elle, et même un piano, me donnait des envies et des idées de grandeur. Une fois sa mère était en train de lui coudre des rideaux en organdi ou un dessus-de-lit à fleurs, une autre fois on lui achetait un bureau pour son travail. Elle se laissait dorloter sans y faire attention ; c'est moi qui avais le plus de bonheur avec ses affaires quand j'allais faire mes devoirs chez elle et que je m'asseyais un moment à son bureau ou que je touchais timidement quelques notes de son piano. Mais son père à elle était mécanicien et ils n'avaient pas de loyer à payer, la maison leur venait des parents de madame Vallet.

Le comble du luxe dans mon cas, ça aurait été un cosy, j'aurais pu y mettre toutes mes affaires dans les rayons fermés et dessus on aurait pu poser une lampe. J'avais dû voir tout ça dans les magasins de la rue de Besançon (la grande rue commerçante de Dole) mais cette idée, une obsession qui m'a poursuivie jusqu'à ce que je quitte la maison, n'avait aucune chance de se réaliser. Ma mère, qui aurait donné toutes ses économies et plus pour ma santé et qui était prête à faire aussi des prouesses pour que je sois bien habillée, écoutait mes demandes, qui revenaient souvent, comme une fantaisie de conte de fées ; elle n'a jamais su se rendre compte que ce qui n'était pas important pour elle pouvait l'être beaucoup pour les autres (moi, de mon côté, c'est vrai, le reste du monde, je m'en fichais).

- Tu nous vois avec un cosy ? Qu'est-ce que les gens diraient : " Les Grandet sont mabouls ? ". Toi t'as toujours des idées pas comme tout le monde.

Qu'est-ce que j'ai pu entendre cette dernière phrase, à propos de tout ! J'avais mon lit, une bonne couverture piquée et un bon matelas en laine faits par ma grand-mère, mes draps brodés et ajourés par ma mère, qu'est-ce que ça aurait ajouté quelques planches autour du lit ? Une lampe, il y en avait déjà une au milieu de la pièce, le lustre rose en verre, orné de quatre petits paquets de cerises en fer forgé avec leurs feuilles ; on n'allait pas mettre deux lampes dans une pièce ! On allumait déjà si peu le lustre, juste pour passer et cinq minutes pour se coucher. D'abord il n'y avait pas de prise de courant dans la

salle à manger. Quelquefois, quand j'avais un livre de bibliothèque trop passionnant, j'attendais que mes parents soient endormis et je me hasardais à réallumer la lampe. La voix de ma mère ne tardait pas :

- T'es malade ?

- Non.

- Alors, éteins.

J'ai essayé aussi quelquefois de prendre la lampe de poche pour lire sous mes couvertures mais si je la prenais en me couchant, ils me voyaient faire (je devrais dire elle parce que mon père ne voyait rien du tout). Si je me relevais une fois tout le monde couché, elle m'entendait. De toute façon, il faut le dire, j'avais du mal à faire ce qui était défendu même sans l'idée de me faire disputer ; et j'avais la plupart du temps trop sommeil le soir.

Pour en revenir à mon cosy de rêve, j'ai cru un moment avoir trouvé le bon argument pour convaincre ma mère. A force de coucher la tête directement contre le mur, le papier de tapisserie était très sali, une grosse tache grasseuse déparait la propreté de la pièce. J'expliquais à ma mère :

- Tu vois, s'il y avait un cosy, ça ferait plus propre.

Elle était ébranlée et cherchait une solution de son côté. Elle l'a trouvée. Tous les soirs, il fallait tirer un peu le lit par les pieds pour le décoller un peu du mur. C'était désagréable, le " pelochon " (le polochon) tombait dans le trou, j'avais l'impression d'être sur une île dans le vide mais, jusqu'à ce que je quitte la maison, chaque soir j'ai dû tirer mon lit par les pieds ou entendre ma mère :

- Tire ton lit.

Quelques années après mon départ, quand mon père est venu coucher dans ce lit, et qu'il n'a certainement pas accompli la cérémonie du tirage, elle a mis une planche pour éviter la tache.

D'autres meubles de la maison ont comme ça toute une histoire autour d'eux, alors que certains ont passé leur vie chez nous sans se faire remarquer ; ils étaient là, c'est tout. Autour du fourneau de cuisine par exemple, ce qu'il y a pu avoir de disputes et de passion ! Jusqu'après la guerre, nous avons eu dans la cuisine, pour chauffer et cuire les aliments, un de ces petits fourneaux en fonte noire tout maigrelets et hauts sur pattes, avec bouillotte incorporée, qu'on trouve maintenant à prix d'or chez les antiquaires.

Ma mère avait envie d'une cuisinière comme toutes les cuisinières de maintenant, de même qu'elle avait envie de l'armoire à glace et du 140. Mon père se fichait de ces meubles-là, comme de tout ce qui regardait la maison, et, même si ma mère était le grand patron de l'argent, il trouvait toutes sortes d'arguments pour qu'on garde le vieux fourneau et la vieille armoire. Par exemple, ce fourneau fumait, ma mère ne manquait pas de le signaler chaque fois qu'un poil de fumée s'en échappait. Mon père, lui, était à l'affût des moments où il ne fumait pas et, chaque fois, d'un air innocent :

- Il est très bien, ce fourneau, il fume pas.

Il demandait un entretien fou. Ma mère passait au moins une demi-heure chaque jour, après le repas de midi, à le briquer à la toile émeri et à le noircir au zébra, en grognant bien sûr. Le plaisir de mon père, c'était de citer en exemples des gens qui avaient le même genre de fourneau que nous, avec des dessus pleins de taches d'eau et de marques et qui " s'en portaient pas plus mal ". Mais je suis certaine que, si ma mère n'avait pas eu un fourneau impeccable, il le lui aurait lancé à la figure un jour de colère ! L'argument qui mettait ma mère dans une rage froide et qui revenait pour tout, c'était la comparaison avec sa mère à lui. Quand il avait dit " Ma mère ne faisait pas comme ça ", il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle.

Finalement, à peu près en même temps, on a remplacé le rayonnage à rideau rouge par un vrai meuble de cuisine et ma mère a eu une vraie cuisinière. Après la guerre, notre niveau de vie a dû monter ou alors on s'est trouvé les derniers à ne pas avoir une cuisinière convenable et ma mère a dû se décider, malgré mon père. Par contre la radio, on a été une des premières familles à l'avoir. Les gens venaient chez nous écouter les informations ; autant d'occasions pour mon père d'offrir une petite goutte à des bonhommes... qui venaient peut-être plus pour la goutte que pour les informations ; ma mère a dû mettre le holà.

★

Fourneau sorti des
Forges de Dole &
Foucherans, modèle
1923.

Tous les jours, ma mère passait à fond chaque pièce, époussetant, lavant, cirant. C'est vrai qu'avec la fumée que nous envoyait le dépôt des locomotives, juste derrière chez nous, elle aurait pu épousseter d'heure en heure. Avant de faire la lessive, elle s'inquiétait toujours de la direction du vent ; s'il se mettait à souffler de l'ouest quand le linge séchait au jardin, il n'y avait qu'à recommencer à le laver. Elle s'évertuait aussi à tenir bien ciré le lino des trois pièces. On n'avait pas le droit de s'appuyer aux murs, de mettre la main sur les meubles. Dans la chambre et la salle à manger, ça pouvait aller mais notre cuisine était de plain-pied avec une cour boueuse l'hiver, poussiéreuse l'été. Quand mon père et moi arrivions, elle criait :

- Vos pieds !

On frottait deux trois coups nos semelles mais pas assez pour empêcher les traces sur le beau lino cité du matin.

- Cochons, vous vous en foutez, c'est pas vous qui cirez !

Elle se précipitait sur nous pour nous retirer nos chaussures. Quand mon père était de bonne humeur, il jouait les outrés et ça s'arrêtait là ; s'il se rebiffait- " Ben, Bon Dieu, t'as rien que ça à foutre ? " -, et qu'elle riposte, le feu prenait.

A y bien penser, elle devait se sentir coupable de ne contribuer aux rentrées d'argent que par les quelques ménages qu'elle faisait en ville et par la confection de filet pour un commerçant. Sa sois-disant paresse venait en premier dans les arguments de mon père lors de leurs querelles. Il l'opposait à sa mère à lui, mais aussi à sa mère à elle qui, à soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans, allait encore piocher les betteraves ou faire les foin. Alors, de façon à ne jamais rester sans rien faire, elle s'appliquait dans ses tâches de ménagère, de mère et d'épouse, qui n'étaient pas en soi démesurées puisqu'elle n'avait que trois pièces et deux personnes dont prendre soin.

C'est sans doute pour cela qu'elle ne me demandait jamais de faire mon lit, de cirer mes chaussures ou de mettre la table, seulement d'essuyer la vaisselle et encore, si je prétextais un devoir ou une leçon, elle n'insistait jamais. Au contraire, je lui donnais du travail sans jamais lui rendre aucun service : je laissais tout traîner, mes vêtements, mes affaires de classe.

Les jardins

En plus de son travail de maison, ma mère jardinait, comme mon père, comme tous les gens du quartier.

Nous avions deux jardins, ou même trois car, outre les deux jardins potagers, un derrière la maison et l'autre dans la campagne, il y avait le petit jardin de fleurs devant la maison. Mais on se contentait de peu en fait de jardin d'agrément ; du reste les hommes les voyaient d'un mauvais œil et n'auraient pas aimé que les femmes passent trop de temps dedans. Mon père menaçait toujours ma mère, en plaisantant, de mettre des carottes dans ses plates-bandes, il donnait des noms tout de travers aux fleurs et, pour m'amuser, il inventait des mots extravagants, "ortibigalus", je me rappelle, pour les capucines ! Ma mère, elle, aimait les fleurs et s'en occupait très bien, tout en ne dépensant presque rien pour elles. Elle récoltait ses graines pour l'année suivante et elle échangeait des plants et des boutures avec les voisines. Au printemps, mon père lui apportait une brouette de notre fumier et il lui bêchait de fond en comble ses deux parterres, sauf bien sûr les plantes vivaces : il ne les connaissait pas et, quand il bêchait, elle ne le quittait pas d'une semelle, pour lui montrer une racine ou un bout d'herbe minable qui allaient devenir un phlox ou une marguerite.

On ne connaissait pas beaucoup d'espèces différentes en ce temps-là ; on revoyait toujours les corbeilles d'argent pour les bordures, au printemps les pensées, l'été les zinnias, les soucis, les reines-marguerites, les dahlias, les capucines (leurs graines servaient pour les cornichons), une grosse touffe d'iris dans un coin et des roses pompons sur la barrière. Il me semble que les impatiens, les pétunias, les sauges, les œillets et les roses d'Inde sont arrivés bien plus tard. Quant aux géraniums, on en avait un pot ou deux sur les fenêtres derrière, au sud, mais on n'en mettait pas dans les plates-bandes et on n'en fleurissait pas systématiquement les fenêtres et les escaliers comme on fait maintenant. Pour la maison, c'est pareil, on se contentait de peu : on mettait un bouquet de fleurs coupées sur la table de la cuisine mais on ne mettait pas des plantes vertes partout comme on le fait aujourd'hui. Une seule pour toute la maison - trois longues feuilles dans une potiche - ; elle n'est jamais morte mais n'a jamais fait de petits pendant plusieurs dizaines d'années. Ma mère ne lui donnait pas d'engrais et oubliait la plupart du temps de l'arroser ; elle se conservait comme ça, presque comme une plante en plastique, on n'y faisait pas attention.

Ouvriers, potagers, fleuris, derrière la maison ou dans la campagne, les jardins d'aujourd'hui ressemblent encore parfois à ceux d'autrefois...

Madame Bernard avait aussi, comme tout le monde, sa corbeille et sa plate-bande devant chez elle mais elle n'aimait pas plus les fleurs que son mari. Ils le disaient et c'était vrai car ils s'étaient arrangés pour s'en occuper le moins possible en ne plantant que de la végétation vivace qui ne demandait presque pas de travail. Pour la corbeille, ils avaient mis une sorte de corbeille d'argent qui aurait dû servir seulement de bordure mais qui recouvrait tout. Au printemps c'était joli, tout blanc, des fleurs en forme d'étoiles, mais le reste de l'année il n'y avait que le vert des feuilles. Ils ne les arrosaient pas, de sorte que, par les années de sécheresse, les feuilles se ratatinaient et on ne voyait plus qu'une sorte de croûte jaunasse. Ma mère s'étonnait qu'une femme fière comme l'était madame Bernard laisse ça comme ça. Dans la plate-bande, de chaque côté de la porte d'entrée de la cour, des pivoines au printemps et le lilas qui faisait face au nôtre ; à part ça, rien que du vert, dans mon souvenir en tout cas.

Les jardins potagers, c'était sérieux ; comme tout le monde dans la rue, on vivait dessus toute l'année pour les légumes et les fruits et ils nous fournissaient presque toute la nourriture des lapins. Pendant une bonne partie de l'année, dès le mois d'avril, mon père y passait tous ses jours de congé, dimanches y compris, à part quelques parties de pêche. Ma mère encore plus puisqu'elle travaillait dedans quand mon père était au chemin de fer ; mais elle en revenait plus tôt, vers la fin de l'après-midi, pour faire le souper. Lui arrivait à la nuit tombée.

Nous avions deux jardins potagers, un derrière la maison, d'environ deux ares, comme chacun des deux autres locataires. C'était "le jardin". On y mettait les légumes fragiles, qui demandaient de l'arrosage ; on y travaillait par petits coups.

L'autre jardin, situé dans la campagne, à environ un kilomètre, était beaucoup plus grand, 14 ares. C'était "le champ". Mes parents l'avaient acheté au tout début de leur mariage. Mon père avait derrière la tête l'idée de bâtir sur ce terrain, ce que beaucoup de ses collègues ont fait. Ma mère l'en a toujours empêché, sans doute parce qu'elle était obsédée par l'idée de mettre de l'argent de côté "s'il arrivait quelque chose", je vous en reparlerai.

D'être propriétaires du terrain leur a en tout cas permis d'y planter de nombreux arbres fruitiers. A part la vigne, qui occupait presque la moitié du terrain et prenait un temps fou à mon père, ils y faisaient pousser les gros légumes, patates, carottes,

navets, céleris, asperges, betteraves fourragères, de la luzerne pour les lapins. Tout cela avait l'avantage d'être difficilement démenagé... Nous avions aussi des fraises, plus tard des framboises, des cassis.

Autant la terre du jardin était bonne, noire, facile à travailler, autant celle du champ était ingrate, rouge et éreintante à retourner. Elle était pleine de cailloux, en bêchant mon père en tirait chaque année de gros paniers qu'il transportait pour bâtir un mur ; mais il en revenait toujours qui remontaient des profondeurs, il était découragé. Mes parents se répartissaient les tâches de la même façon que tous les voisins : jamais ma mère n'aurait donné un coup de bêche ni pioché ni arraché les gros légumes ; elle a commencé à le faire après la mort de mon père. Elle n'entrait dans la vigne qu'au moment de la vendange, En revanche, jamais mon père n'aurait semé les petites graines, ni sarclé ni cueilli les pois, les haricots, les salades et autres légumes verts.

Quand j'étais petite, ma mère me préparait mon quatre heures dans le placard pour quand je revenais de l'école. Je devais aller la retrouver au champ pour ne pas rester seule à la maison. Les jours de congé de mon père, nous mangions, lui et moi, pas ma mère ;

Mes parents à leur "champ" (1950)

lui buvait sa chopine, assis devant la cabane à outils. C'était en général un moment heureux. Mon père racontait ce qu'il avait fait au jardin, ce qui poussait bien ou mal, les dégâts des courtilières et des vers blancs, les promesses de la vigne et des fruits.

Moi, je ne faisais rien du tout, sauf cueillir un peu les fruits au début de la récolte. Mais il y en avait tant que ça devenait vite une corvée qui ne concernait que ma mère. A la fin, personne n'en mangeait plus ; une fois que ma mère avait fait le maximum de confitures et de bocaux de cerises, de pêches, de pommes, de poires ou de prunes, qu'elle en avait séché, mis en compote autant qu'il fallait, elle donnait le reste par paniers aux lapins, sauf les cerises, les fraises et les framboises, qui se vendaient bien ; le reste, personne n'en voulait même en les donnant, il y en avait trop.

Je ne supportais pas la sensation de tiraillement que laissait la terre desséchée sur la peau et surtout sous les ongles. Et puis ce qui poussait, comment ça poussait, ça ne m'intéressait absolument pas. Du reste mes parents ne m'ont jamais demandé de leur donner un coup de main. Quand j'étais au collège, j'étais sacrée parce que je faisais des études : j'étais assez fatiguée et pas costaud (en fait je n'ai presque jamais été malade), le ménage, le jardin, c'était leur travail pour élever au mieux cet objet de fierté que j'étais pour eux.

Quand j'étais petite, je retrouvais souvent des camarades de classe qui habitaient près du champ et on jouait jusqu'à ce que ma mère me demande de rentrer avec elle ; parfois je ne rentrais qu'avec mon père. Quand on s'était disputées ou qu'elles n'étaient pas là je devais attendre mes parents dans le champ et je m'ennuyais beaucoup. Plus grande, j'apportais mon cartable, je lisais mes leçons mais je rêvassais plutôt. Je mangeais continuellement, je passais d'arbre en arbre à grignoter, selon la saison, des cerises, des fraises, des framboises, une pomme, une pêche, un " raisin " (une grappe) ; mais je n'ai commencé à aimer vraiment les fruits que plus tard, quand j'étais en ville et que je devais les acheter. Je m'arrachais une carotte, m'écosais quelques gousses de pois, me coupais une tige de rhubarbe ; quand il n'y avait rien d'autre, je mangeais des haricots, des côtes de bettes, des épinards. Ma mère rouspétait :

-T'as pas fini de te couper l'appétit, non ?

Mon père, à chaque fois :

- Mais laisse-la donc, c'est du bon " butin " [de la bonne marchandise], ça peut pas lui faire de mal !

Planter et récolter ? Une scène de la vie rurale.

Mon père à son " champ " (1950).

En plus ma mère trouvait que je " tripais " (piétinais) la terre, que je massacrais le pied de rhubarbe, que je prenais les fraises pas mûres. Je n'avais pas le droit de monter aux arbres pour ne pas " dégrapper " (abîmer) mes habits.

Quand c'était la vendange, je participais un peu plus. Les Vonne et le Cadet venaient nous aider. En une grosse après-midi, c'était fait, et le lendemain on pouvait aller vendanger la vigne du Cadet, qui était à

La distillation
à l'alambic...

côté. On mettait le raisin égrappé dans des tonneaux et mon père les transportait à la maison, en trois ou quatre voyages, dans sa brouette, une cordelette passée aux épaules et reliée aux bras de la brouette pour forcer dans les passages difficiles.

Mon père distillait lui-même sa goutte en la faisant monter jusqu'à 55 degrés. Plus elle était forte en alcool, plus il était content et fier. Les copains l'admiraient et ceux qui avaient un bout de vigne lui demandaient de distiller pour eux.

Le raisin noir n'était pas mangeable. Pour la consommation mon père nous donnait au compte-gouttes des grappes d'un raisin blanc qui devenait roux, avec de petites taches comme de rousseur quand il était mûr. Ma mère et moi on en chapardait en douce quand il était au chemin de fer, parce qu'il voulait en garder le plus possible pour mélanger au noir et en faire du vin. Il acceptait pourtant qu'on garde les plus belles grappes, une cinquantaine, pour les pendre aux tringles des cantonnières, qu'on enlevait alors, dans la salle à manger et dans la chambre. Ces pièces donnaient au sud, elles étaient bien ensoleillées et sans feu ; le raisin s'y conservait un ou deux mois à peine desséché et doux comme du miel. Je revois mon père le dimanche matin arrivant en caleçon dans la cuisine, sa grappe de raisin à la main, qu'il croquait d'un air béat pendant que son café chauffait.

Il faisait la goutte entre novembre et janvier, suivant que l'année était bonne ou non : quand l'année était mauvaise, il fallait faire un "second vin", en ajoutant du sucre et du raisin de Corinthe au premier moût. Le mois précédent, il ne prenait pas de congés pour avoir trois ou quatre jours de libres de

suite pour l'occasion. L'alambic était à demeure dans la buanderie d'un voisin, le Vergnole, le fermier-facteur dont je vous ai déjà parlé, qui le louait à la journée. Si je regarde bien, sur la trentaine de familles de notre rue, nous étions bien une dizaine à avoir une vigne. Certains distillaient eux-mêmes, d'autres le faisaient faire par le Vergnole ou par un voisin, par mon père par exemple.

La veille de la distillation, il raffutait dans sa cour, préparait ses tonneaux, transportait le moût, le bois et tous les ustensiles chez le Vergnole. Il distillait deux fois de suite, d'abord la blanquette qui, à l'entendre, était déjà si bien qu'on aurait presque pu la boire comme goutte, puis la vraie eau-de-vie qui suintait goutte à goutte de l'alambic au bout d'une tige de bois. Il commençait avant le lever du jour et finissait tard la nuit ; on lui portait son repas sur place pour qu'il ne laisse pas ses appareils seuls. Il paraît que tout aurait été fichu si le feu avait été un peu trop vite ou un peu trop lentement, si quelqu'un en passant avait laissé la porte ouverte plus d'une seconde. Quand on allait le voir, il était toujours en train de tripoter des petites portes ou des tirettes de l'alambic, de manipuler des bouts de tissu humides, de faire des commentaires sur ce qui était en train de se passer, des prévisions sur la quantité de goutte finale. Toutes les connaissances de la rue, du chemin de fer défilaient. Il y avait toujours plusieurs litres de son pinard pour faire goûter ; tout le monde goûtait aussi le marc qui tombait dans la cuve, bien que, tout chaud comme il était, c'était plutôt infect.

Durant tout le temps de la distillation, mon père vivait dans l'excitation du résultat. Comme il pouvait aussi boire la goutte et le vin tant qu'il voulait

presque officiellement, avec toutes ses visites à qui il fallait bien faire honneur, le soir il était bien parti. Il disait que c'était la fatigue et la vapeur d'alcool de l'alambic. Tout cela nuisait sûrement à la qualité du résultat : son frère Henri, ancien préparateur en pharmacie, modèle de méthode et de propreté, comparait ses bouteilles de goutte à des aquariums, à cause des impuretés qui y restaient en suspension.

Le dernier jour, ma mère allait chercher un laissez-passer chez les "gabelous" (ça devait être les Contributions indirectes) et les bouteilles regagnaient la cave. Aussitôt elle en planquait trois quatre dans ses cachettes à elle. Il lui en donnait officiellement deux ou trois pour les cerises et les prunes en bocaux et pour la liqueur de cassis. Lui-même en avait certainement prélevé une demi-douzaine pour ses petits extras.

Mon père au quotidien

Ma mère et moi, on considérait mon père comme un "gnôlu", quelqu'un de pas bien malin. Dans la vie courante, des petites choses qui d'abord pouvaient être amusantes devenaient exaspérantes.. Ce n'était pas qu'il était bête ; au contraire, pour le savoir et la réflexion, il l'emportait de beaucoup sur ma mère : avec la scolarité si courte qu'elle avait eue, elle écrivait et comptait difficilement et, surtout, elle avait un désintérêt total pour tout ce qui sortait de la famille, en particulier pour la politique, qui préoccupait tant mon père. Mais nous n'étions pas impressionnées par cette espèce de supériorité intellectuelle, qu'il ne manquait pas de souligner :

- Ce qu'elle est con, Bon Dieu !

Lui, dans la vie, manquait de bon sens, de jugement ; il n'avait pas le coup d'oeil pour évaluer les gens et les situations ; il ne pigeait pas, disait n'importe quoi sur les gens. Je me rappelle le mal qu'il avait à comprendre les relations de parenté ou l'enchaînement des événements dans une affaire un peu compliquée. Il en remettait quand il était de bonne humeur, c'était une des rares occasions de rigolades à la maison. Au contraire, ma mère avait une certaine façon de coller aux choses quand elle était de bonne humeur. Elle sentait le détail qui ferait plaisir, par exemple les petits paniers bien arrangés pour aller en pique-nique au Tumulus.

Elle aurait aimé avoir un mari bon bricoleur, adroit de ses mains, qui aurait fait des choses dans la maison ; mais il ne pensait à rien, c'est elle qui lui disait :

L'abattage d'un arbre au passe-partout ; une étape incontournable avant le sciage en bûches...

- Tu devrais réparer la cabane aux lapins, mettre une planche à la soute à charbon.

Il ronchonnait, trouvait des excuses et, quand il se décidait, il mettait toute la maison en l'air : il n'avait pas les matériaux qu'il lui fallait, il fallait aller sans arrêt lui donner un coup de main, il tordait les clous. Il arrivait à la maison jurant qu'il en avait marre, qu'il avait assez de son boulot au chemin de fer, que, si elle avait besoin d'un valet, qu'elle se trouve un autre type etc.

La seule chose qu'il faisait correctement, c'était le jardin, et encore seulement les gros travaux et l'entretien de la vigne, je vous en ai parlé. Toutes les autres tâches délicates, ma mère prétendait qu'il n'en était pas capable.

Il était pourtant courageux. L'hiver, il faisait le bois, dehors tant qu'il faisait doux, dans le bûcher s'il gelait. Pendant des heures, en crachant dans ses mains de temps en temps et en aiguisant les dents de sa scie à main deux ou trois fois par jour, il sciait les morceaux de bois. Pendant toute mon enfance et toute ma jeunesse, j'ai entendu de la cuisine le han vif de l'aller et le hon plus sourd du retour de la scie. Quand on n'entendait plus rien, c'est qu'il fumait une cigarette ou allait faire un tour à la cave boire un coup. De temps en temps il venait aussi à la maison se réchauffer ; il commençait par ouvrir la porte, enlevait ses sabots sur le seuil, la main sur la poignée, prenait son temps, la cuisine déjà si difficile à chauffer se glaçait.

- Ferme donc cette porte !, criait ma mère.

J'entends mon père :

- Ben, Bon Dieu, si on peut plus venir se chauffer un coup, dis-le tout de suite !

Les plantes médicinales, souvent présentes dans les remèdes des grands-mères. En haut, à gauche : le sureau noir ; à droite, le tilleul ; en bas, de gauche à droite, la mélisse ; le coquelicot ; le bouillon blanc et la saponaire... On soignait bien nos maux de tête avec un bandeau mouillé au vinaigre...

En fait, il n'était pas question qu'il ne vienne pas se chauffer, ma mère lui demandait seulement de se presser de passer dans la porte mais on aurait dit qu'il faisait exprès d'agacer les gens pour des niaiseries ; si on rouspétait, il commençait par dire n'importe quoi. C'est vrai qu'elle, de son côté, n'était pas douce non plus ; en ripostant à tort et à travers, c'était une façon pour lui de se plaindre à ma mère de sa brusquerie.

Et puis il y avait son travail au chemin de fer, qu'il a toujours fait avec conscience. Il était appelé à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Le coursier venait, remettait un bulletin donnant l'heure de départ, la plupart du temps dans l'heure qui suivait. La nuit, ma mère se levait avec lui, préparait son panier, deux ou trois repas qu'il ferait réchauffer dans les réfectoires des gares où il passait. Pendant les trente ans qu'a duré ce travail, ma mère ne savait vraiment plus quoi faire pour varier ses menus ; surtout qu'il était difficile : il rouspétait qu'elle s'en foutait, que ce n'était pas elle qui se détraquait l'estomac avec les cailloux des lentilles et le cassoulet. Il emportait aussi son sac à puces, sa lanterne à carbure, ses agrès, tout son attirail de travail lourd comme un paquetage de soldat au front. Quand il rentrait à l'aube après avoir roulé toute la nuit, il se couchait mais c'était l'heure où le Cadet et un autre voisins, cheminots en retraite, entamaient leur conversation du matin, juste sous sa fenêtre, en tapant leurs pioches. Il leur avait demandé plusieurs fois d'aller discuter à l'autre bout du jardin, ils y pensaient deux trois jours mais, rien à faire, ils revenaient se coller près de la maison. Mon père n'ar-

rivait pas à dormir, avait mal à la tête, se faisait mettre par ma mère un bandeau mouillé de vinaigre sur le front. Au bout d'une heure ou deux, sans prendre le temps de boire son café, il fonçait au jardin :

- Ah, ces deux vieux cons, tu vas voir comment je vais les mettre au pas.

Et, chaque fois c'était la même chose, il se mettait dans la conversation patoise des deux autres sans dire un mot de travers. De retour à la maison, ma mère le secouait :

- Ben alors, tu t'es encore laissé avoir !

- Bah, qu'est-ce que tu veux, c'est des vieux.

Finalement il partait à son champ de mauvaise humeur. et ça recommençait huit jours après.

L'argent

C'était ma mère qui prenait toutes les décisions importantes du ménage et c'est elle qui s'occupait des dépenses. Quand la paye de mon père arrivait, elle la prenait et faisait ses répartitions dans des enveloppes. J'ai retrouvé des traces de ses comptes, qu'elle ne faisait que dans les périodes difficiles, pendant la guerre ou pendant ma scolarité au secondaire. Ces quelques feuilles volantes jaunies, écrites recto verso, arrachées à des cahiers d'écolier sont difficilement compréhensibles : les chiffres sont dispersés un peu partout, on se demande comment elle pouvait faire ses additions, approximatives du reste. Je vous ai déjà dit qu'elle avait été très peu à l'école ; ça se voit aussi dans l'agenda qu'elle a tenu dans la dernière partie de sa vie : les noms y sont rangés dans l'ordre où ils arrivaient, sans souci de l'ordre alphabétique.

Mon père avait droit à une petite somme, pour son tabac et ses canons mais il en prenait après de temps en temps dans le porte-monnaie de ma mère et de plus en plus à mesure qu'il a vieilli. Une autre partie était réservée à l'imprévu et aux grosses dépenses : chauffage, loyer, assurances. Le reste, pour le courant, était partagé en quatre enveloppes, une par semaine. Le plaisir de ma mère, c'était de pouvoir dire, le dimanche matin :

- Cette semaine, j'ai rabioté 200F, 300F sur mon enveloppe.

Cette somme n'allait pas à l'enveloppe de la semaine suivante, elle entrait dans le paquet des imprévus.

Quelques banques
à Dole...
Toutefois, celles-ci
étaient bien peu utili-
sées par les ouvriers !

Malgré tout, quand il n'y avait pas d'imprévu, ma
mère emmenait l'argent «rabioté» sur ses envelop-
pes à la Caisse d'Épargne à la fin du mois.

Quand il n'y avait pas d'imprévu, tout ça allait à la Caisse d'Épargne à la fin du mois. Le but était de toujours mettre sur le livret de Caisse d'Épargne et de ne jamais retirer. Ma mère a réalisé son rêve ; elle a dû, si je me souviens bien, ouvrir son livret un peu avant la guerre ; en 1968, à la mort de mon père, elle avait deux millions d'anciens franc dessus. Quand on pense que mon père gagnait moins de 1 500 francs avant la guerre et pas plus de 30 000 à la fin de sa carrière en 1956, je ne sais pas comment elle a pu s'y prendre. C'est vrai qu'elle était regardante, plus que les autres femmes du quartier, je crois. Je vous ai déjà dit qu'elle ne me donnait jamais un sou pour les bonbons, pas plus que pour autre chose.

Elle m'a fait bien peu de cadeaux. Le premier, c'était dans notre premier logement, une poupée, la Catin. Mais ça a mal fini. Je la câlinais tellement qu'elle s'est complètement démantibulée ; ma mère l'appelait " la gouine " (la vieille poupée). Un jour elle n'y a plus tenu ; je la revois très nettement la mettre au feu. De sa main droite elle soulevait le rond de la cuisinière avec le crochet, dans sa main gauche elle tenait la Catin, bien haut, en me montrant qu'elle était vraiment dépenaillée, qu'il fallait la brûler. Je pleurais mais mes larmes n'ont jamais empêché ma mère de faire ce qu'il fallait.

Après ça j'ai eu une fois à Noël un baigneur que j'ai bien dû garder jusque vers onze douze ans mais j'aurais voulu avoir une fille parce que ce baigneur-là, avec son gros ventre raide en celluloïd, était difficile à habiller. Quand ma mère me donnait un peu de laine, je lui tricotais tous les habits qu'on peut mettre à un garçon, mais les vêtements en tissu ne lui allaient pas et je demandais tout le temps une poupée. Ma grand-mère disait à ma mère :

- Ça fait rien, tu pourrais quand même lui acheter une petite poupée.

J'entends encore la réponse :

- Oh ! elle s'en passera.

Dans ces coups de temps-là, elle regardait droit devant elle, c'était pas bon signe. Quand Noël arrivait, je me disais que j'en aurais peut-être une cette année-là. Jamais.

Ce n'était pas seulement pour faire des économies, c'était aussi pour m'apprendre à être économe. Là encore, ça a été un échec. Dès que j'ai eu un petit

peu d'argent, quand j'étais pionne, je le dépensais pour n'importe quoi, des cafés crème, des fringues.

Mon père, lui, aurait voulu me gâter comme lui-même l'avait été dans sa jeunesse, reportant sur moi cette affectivité qui n'avait plus d'autre objet. Il aurait volontiers été gaspilleur pour mes plaisirs comme pour les siens. Il me donnait des chocolats et des bonbons qu'il tirait des distributeurs de gare ; je me rappelle surtout les délicieux chocolats qu'il rapportait de Vallorbe (la ville suisse frontalière).

- Il irait lui chercher la lune, disait ma mère.

Il ne pouvait pas m'acheter de jouets, ma mère tenait le porte-monnaie serré. Il ne savait pas non plus m'en fabriquer. Mais, quand j'ai voulu des patins à roulettes, puis, bien plus tard, quand j'étais étudiante et pionne à Paris, un scooter, c'est lui qui me les a achetés sur son livret de Caisse d'épargne de la Poste. Chaque fois ça a été le sujet d'une grande dispute avec ma mère, qui lui interdisait de toucher à ce livret. Pour le scooter, la bagarre a duré un mois. C'était le temps des scooters, j'en avais une envie folle et j'avais réussi à persuader mon père que ça m'économiserait du temps et de la fatigue d'aller en scooter de chez moi au travail plutôt que de prendre le bus et le métro. Ma mère ne voulait rien entendre. Il se trouvait que mon père avait sur son livret juste ce qu'il fallait pour acheter le scooter. On complotait l'affaire tous les deux, on en parle quand même à ma mère, qui fait une belle comédie. Mon père faiblissait mais je le tarabustais tellement qu'on a quand même acheté le scooter. On l'a payé cher, mon scooter ; pendant tout le temps des vacances de Noël, ma mère n'a pas ouvert la bouche, nous jetant les plats sur la table et allant manger seule au coin du feu, se couchant en pleurant dès le souper fini. Moi, je ne la ramenaient pas ; je m'en fichais un peu, huit jours ça passe vite. Mon père, comme toujours dans ces engueulades, essayait de " revenir " ; ça la déchaînait encore pire. Il m'a dit qu'après mon départ la gueule a duré encore une semaine.

A l'époque, je trouvais ça normal, je ne jugeais pas ma mère ; j'aurais plutôt pris son parti contre mon père parce qu'on ne faisait pas ce qu'il fallait ; il n'aurait pas dû me soutenir, ça n'était pas son rôle de grande personne, quand j'avais des envies comme ça. Dans l'histoire, c'était lui et moi les coupables, les enfants, pas ma mère.

Quand j'étais petite, je n'avais bien sûr pas idée de la peine qu'avait ma mère pour arranger son budget mais j'avais quand même compris que c'était un

domaine sacré, que ce qu'elle faisait il n'y avait pas à revenir dessus. Pensez, rien que pour son tabac, le vin de la maison et les canons à l'extérieur, mon père réduisait déjà la paye d'une bonne somme. Ça, il n'y avait rien à dire, elle l'avait admis, il fallait s'arranger avec ce qui restait, aller jusqu'à la fin du mois et ne jamais rester démunis " s'il arrivait quelque chose ".

Ce fameux quelque chose n'est jamais arrivé puisque nous nous portions tous bien et que mes parents sont tous les deux morts à la suite d'une courte maladie. Mais ça a été longtemps l'obsession de ma mère. A partir d'un certain âge, elle répétait :

- On est appelés à être malades.

Elle a fini par se rendre compte que, quoi qu'il lui arrive, elle serait prise en charge par la société, et que ses misérables économies ne seraient rien à côté de l'inflation. D'ailleurs, après la mort de mon père, et alors qu'elle ne touchait qu'une demi-retraite, elle s'était mise à économiser tout son soûl. Jusqu'à soixante-quinze ans ou plus, elle avait assez de force pour faire des ménages ; plus de vin et de tabac à payer, de mobylette à entretenir, elle se trouvait riche, organisait ses petits comptes comme il lui plaisait, vivait sur les revenus de ses ménages et mettait toute sa retraite à la Caisse d'épargne. Le livret une fois plein, elle se mit à acheter des coupons qu'elle mettait à l'abri dans un coffre à la Caisse d'épargne. Elle pouvait les manipuler, les découper en leur temps autant qu'elle en avait envie. Je n'ai jamais pu savoir au juste le montant de sa petite fortune ; quand je lui demandais, elle souriait simplement :

- Oh, il n'y en a pas tant que tu crois, tu verras bien quand je ne serai plus là, c'est pour toi.

Par contre, elle me renseignait abondamment sur ses caches d'argent liquide à la maison. Chaque fois que je passais chez elle, on faisait le pèlerinage des caches, parce qu'elles changeaient de place d'une année sur l'autre et que les sommes variaient, marquées sur un petit bout de papier dans chaque cache. Ça commençait comme ça :

- Si je venais à mourir, je suis sûre que tu ne te rappellerais même pas où il y a du liquide pour l'enterrement.

- Mais si : sous le tapis de la salle à manger ; au pied de la table, du côté de la porte dans la chambre ; dans la boîte à coudre ; dans le double-fond de la boîte à boutons.

Elle éclatait de rire :

- Eh bien, là, tu trouverais rien, j'ai tout changé de place. Maintenant, c'est dans un pot de confiture vide au milieu des autres pots pleins et dans le troisième obus de cuivre en partant de la gauche sur la cheminée.

On allait à chaque endroit, comme aux reposoirs des processions. On comptait. On faisait le grand total à la fin, c'était bien.

Quand j'ai eu quitté la maison et que j'ai pu comparer ma mère à d'autres personnes qui n'avaient pas plus d'argent qu'elle, je me suis dit qu'elle était extraordinairement radin et qu'elle aurait pu tirer un peu moins la ficelle sur quelques douceurs. Mais, à y bien regarder, je la juge moins sévèrement maintenant ; c'est vrai qu'elle était dure pour l'argent comme pour tout mais elle savait dépenser pour les choses importantes et les petits grignotages qu'elle faisait sur des babioles lui permettaient justement de pouvoir avoir assumer ces choses importantes.

En premier lieu, la santé. On allait chez les docteurs, tous, on les faisait venir autant qu'il fallait avec les médicaments qu'ils donnaient même si, je crois, jusqu'en 1945, une bonne part des soins médicaux étaient à la charge des gens (1). Par exemple, jusqu'à l'adolescence, j'étais maigre, paraît-il : " des mollets de bique " et des poignets si fluets que mon père prenait les deux à la fois d'une main entre le pouce et l'index. J'étais en bonne santé ; je n'ai pratiquement jamais manqué l'école, sauf pour une scarlatine, mais ma mère se faisait un souci fou pour ma santé à cause de mon manque d'appétit, de ma mine de papier mâché et de ces fameux mollets de bique. J'avais droit à l'huile de foie de morue, à l'ovomal-

1 - A cette époque, le personnel des Compagnies de chemin de fer bénéficiait de la gratuité des soins médicaux à condition de se faire soigner par un médecin de la Compagnie (d'après L. Thévenet, " Aux origines de l'action sociale aux Chemins de fer ", dans M.-F. Charrier et E. Feller, *Aux origines de l'action sociale*, p. 37) Cependant, me précise G. Ribeill (que je remercie vivement), dans certains cas, l'employé du PLM pouvait faire appel à un autre médecin, gratuitement ou non (J. Chaintreau et al. - *Les Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée, La Vie du*

Rail, 1993, p. 370 - parlent d'un contrôle par le médecin du PLM ; selon eux, les médicaments auraient été délivrés gratuitement dans des pharmacies agréées). De toute façon les syndicats de gauche étaient hostiles au paternalisme social et l'on peut penser que l'engagement syndicaliste et la " fierté " de Roger Grandet l'empêchaient de profiter de cette facilité, de même que, plus tard, il acceptera difficilement l'octroi d'une bourse à sa fille (cf. ch. V). (Note de B. Moreux)

tine, au foie de veau et aux jaunes d'oeufs battus dans le cacao du matin. Pour un oui ou un non, on me menait chez le Bonnard, notre médecin habituel, qui ne pouvait que me donner du fortifiant. Quand j'étais enrhumée et qu'il me voyait vêtue de plusieurs épaisseurs d'habits, il s'écriait :

- Vous allez la faire crever !

Une fois, à sept huit ans, le Bonnard n'était pas encore à Dole, un de ses collègues m'avait fait prendre toutes sortes de positions, pour sortir en fin de compte que j'avais une jambe plus grande que l'autre, que ça allait dégénérer avec l'âge mais qu'on pouvait peut-être essayer la gymnastique avec Monsieur Ronce. Je me demande encore s'ils n'étaient pas de mèche tous les deux. Vous imaginez la panique de mes parents : leur gamine estropiée à vie ! Pendant au moins un an, deux ou trois fois par semaine, j'ai été faire le zigoto dans la salle de gymnastique de Monsieur Ronce ; ça ne devait pas être donné, je suppose, mais pas question de ne pas le faire autant qu'il faudrait, puisque c'était pour la santé. Il paraît que c'est après ça que j'ai commencé à devenir costaud ; la jambe courte a dû s'arranger aussi puisque, quand on est retournés chez le médecin au bout du temps prévu, tout était bien. Du coup, de joie, en sortant de chez lui, on est entrés dans le magasin de vélos juste en face et on m'a acheté un joli petit vélo blanc. Oh, ce vélo, qu'est-ce que j'ai pu regretter après de l'avoir eu si jeune, j'ai dû le traîner toute mon adolescence alors que les autres avaient des beaux grands vélos ; j'ai dû attendre de travailler moi-même pour en avoir un autre.

L'autre chose importante, c'était l'école. Dès que la maîtresse disait qu'il fallait quelque chose pour la classe, même des babioles, ma mère filait l'acheter en ville. Elle prenait toujours le meilleur marché, faisait quatre ou cinq magasins pour trouver l'article le moins cher, mais je l'avais.

Elle aurait bien pu m'envoyer à l'usine ou en apprentissage après le Certificat d'étude, tout le monde le faisait dans la rue, pour des filles ou des garçons qui travaillaient bien à l'école primaire. Je lui ai demandé plus tard pourquoi j'avais été au collège. Réponse :

- On n'avait que toi.

- Mais, pour mon frère [mort-né deux ans avant ma naissance], qu'est-ce que vous auriez fait ?

- Je me serais arrangée pour vous envoyer tous les deux, s'il avait bien travaillé.

C'est quand même bizarre, sa décision : elle ne connaissait personne dans sa famille ni dans la rue qui avait fait des études secondaires. Est-ce que c'est le fameux " orgueil " de mon père, si fier des succès de sa petiotte à l'école primaire, qui l'avait influencée ? Du fait qu'il était allé deux ans au petit séminaire et qu'il avait toujours regretté de ne pas avoir continué, ça lui avait peut-être donné l'idée de faire faire à sa fille ce qu'il n'avait pas pu faire lui-même. Mais, en général, les idées de mon père n'influaient pas sur les décisions de ma mère.

Elle ne pensait même pas à profiter de l'aide qu'on aurait pu avoir pour mes études. La maîtresse avait dit à la fin du primaire que je devais passer le concours des bourses pour aller en sixième et elle avait donné le formulaire à remplir. D'abord mon père ne voulait pas ; toujours son sacré orgueil :

- Il ne sera pas dit que Grandet aura demandé la charité pour faire faire des études à sa fille !

Ma mère n'insistait pas, elle ne savait pas trop ce que ça voulait dire d'avoir une bourse. Madame Rougemont était revenue à la charge ; elle avait expliqué que c'était plutôt un honneur d'avoir une bourse puisqu'il fallait passer un concours pour l'avoir ; cela voulait dire que j'étais intelligente. Ils ont accepté mais ils se sont débrouillés pour avoir la plus petite des bourses, une bourse d'entretien, quelques centaines de francs par an, je pense. Comme on habitait loin du collège, à l'autre bout de la ville, j'aurais pu au moins avoir une bourse de demi-pension, ça aurait divisé par deux ces marches que j'avais à faire quatre fois par jour, au moins deux heures en tout, avec le cartable plein de livres. Ils ne savaient même pas que ce genre de bourse existait et ils auraient certainement trouvé anormal que le collège me nourrisse pour rien à midi. Mais de l'argent sonnait et trébuchant, ça pouvait aller.

Bien sûr, ma mère ne lésinait pas non plus sur la nourriture mais elle s'arrangeait seulement pour acheter le moins possible. D'abord il y avait tous les légumes du jardin et toutes sortes de fruits, pour toute l'année, avec des tonnes de conserves en bouteille ou en bocaux à la cave ; des lapins, tous nourris avec de l'herbe qu'on allait ramasser dans la remorque et du maïs que mes parents faisaient pousser eux-mêmes. Dans la ferme de son cousin où mon père allait travailler ses jours de congé, on avait gratuitement le reste des foin, le son. Il nous vendait pas cher des morceaux des cochons qu'il tuait. Mais

j'avais aussi parfois dans mon assiette un bifteck bien gros et bien tendre, qu'elle avait acheté en ville.

Mais il y avait un point où elle aurait pu rabioter davantage, c'était mes habits.

Pour mes parents, c'était le minimum. Pour sortir, mon père a eu jusqu'à sa mort le costume qu'il avait eu pour la noce de ma marraine, quand j'avais huit ou neuf ans. Pour les demi-sorties, un pantalon de cheminot gardé propre et une veste "fantaisie" gris jaunasse ; il les avait en horreur. Plus tard, on lui a acheté un pantalon à rayures gris et noir mais ma mère le lui donnait au compte-goutte, pour les enterrements. Et s'il revenait à la maison avec une tache, il se faisait passer quelque chose. Au travail, il portait ses uniformes, qui ne coûtaient pas très cher, j'imagine (2) ; à la maison, ses bleus avec, l'hiver, un pull sous la veste pour aller au bûcher. Sa seule vêtue un peu convenable, c'était un pardessus, son raglan bleu marine en bonne laine, le même toute sa vie, très court. Quand la mode était aux pardessus courts, ça allait bien mais il devait le porter aussi, en râlant, quand tout le monde avait des manteaux qui tombaient sur les mollets. Quand il était habillé en cheminot dans des vestes et des pantalons à peu près à sa taille, c'était un bel homme, mince avec des épaules carrées.

Ma mère ne se gâtait pas plus. A part les chapeaux - elle en achetait un par an -, elle se faisait elle-même ses affaires. A la maison n'importe quoi, recouvert de la blouse et de deux ou trois tabliers superposés selon qu'elle faisait des besognes plus ou moins sales. Au dehors, toujours en noir :

- Le noir, c'est toujours bien ; ça ne se démode pas et personne ne se rend compte qu'on ne change pas.

Un chef de train, après 1938...

... Un chef de gare, aux environs de 1950.

Elle a été chez la couturière une seule fois, je pense, se faire faire un manteau noir "redingote" et une robe à fleurs noire et blanche pour ma première communion. C'était encore un habit du dimanche vingt ans après. Elle ne se plaignait évidemment jamais mais elle a dû regretter de ne pas pouvoir s'habiller mieux, parce que, après la mort de mon père, dans sa période riche, elle s'est mise à acheter toutes sortes de vêtements, qu'elle ne portait pas pour ne pas les abîmer ; elle devait avoir sept ou huit manteaux. Une année, je me rappelle qu'elle s'en était payé un et en même temps deux robes d'été.

Moi, j'étais toujours bien mise et, comme je grandissais, on me changeait assez souvent mes habits. On me faisait tout faire chez la couturière, une robe d'été bien coquette, même des blouses d'école noires avec des plis compliqués. Je crois que c'était son honneur de me voir bien habillée ; quand je quittais la maison pour l'école avec mes souliers bien cirés, mes belles chaussettes à torsades bien tirées, mes vêtements impeccables de propreté et de repassage, mon col Claudine blanc lavé et empesé tous les

2 - Avant 1914 en tout cas, le PLM retenait une partie du coût des uniformes sur le salaire du personnel. Cf. G. Ribeill, *Le personnel des compagnies de chemin de fer*, t. I, p.158, Paris, 1980. (Note de B. Moreux)

jours, accroché par des pressions à la blouse noire, elle me regardait partir l'air sévère, mais tendre, derrière les carreaux de la cuisine, comme si elle passait l'inspection.

Pendant la guerre, on était plutôt mal nippés, surtout que ma poitrine s'était mise à pousser et qu'en l'espace de deux mois, mes jolies petites robes ne m'allaient plus. J'avais un beau manteau beige en 1940, je l'ai gardé jusqu'en 1946, avec des rajouts en bas, sur les côtés et devant, pour réussir à couvrir tout le corps. La bande du bas en espèce de peluche était particulièrement horrible ; mon amie Janine en avait une du même genre ; on appelait ces manteaux nos peaux de chiens. Après la Libération, j'ai enfin eu un vrai manteau bleu marine ; ma mère était allée faire la queue chez Hudoux à 4h du matin pour avoir le tissu.

La pêche

A part le jardin, c'était notre seule sortie, nos meilleurs moments.

C'était une passion chez mon père, qui était très bon pêcheur. Souvent, quand le travail au jardin ne pressait pas trop, après être rentré du chemin de fer vers midi, s'il n'avait pas de travail à rattraper au jardin, il demandait à ma mère de lui préparer du chènevis et du blé, il se changeait en quelques minutes, farfouillait dans sa boîte en fer pleine d'hameçons, de plombs, de catgut, ligotait ses perches sur le cadre de son vélo et partait à Falletans, à quelques kilomètres de la ville en remontant le Doubs. La veille, s'il avait eu le temps, il avait amorcé avec de grosses boules de terre d'argile remplies de nourriture à poissons : des vers, du chènevis, du blé, des patates ; dans ces coups-là, il prenait davantage de poissons, et plus gros. En moins de deux heures, trajets compris, il nous rapportait notre souper de "rousses" (gardons), et il en restait pour manger froides au dîner du lendemain.

Ma mère et moi, on allait quelquefois avec lui l'après-midi, moi, petite, sur une petite selle fixée sur le cadre du vélo de mon père, puis, plus grande, sur mon petit vélo blanc. Ma mère suivait à un train de sénateur, sur son vieux vélo noir, avec le côté gauche du guidon plus haut que l'autre, ce qui lui donnait un air tordu que je n'ai pas oublié ; mon père la suivait en se fichant d'elle. Ou alors, pour me faire rire, il imitait les coureurs du Tour de France, il zigzagait en me faisant croire qu'il ne savait plus

conduire, ou pédalait aussi vite qu'il pouvait pour semer ma mère. La meilleure place à son idée, c'était aux enrochements, là où on avait versé des monceaux de grosses pierres en bordure de rivière, je ne sais pas trop pourquoi, peut-être parce qu'elle mangeait les champs. Les poissons se mettaient dans les trous entre les pierres et se reproduisaient énormément.

Une fois arrivés, ma mère et moi on s'asseyait sur les pierres à côté de mon père ; ma mère tricotait ou cousait ; moi je travaillais sur ma couture d'école. Mon père m'agençait une petite ligne mais je crois n'avoir jamais pris un seul poisson, je ne pêchais pas plus d'une demi-heure à la suite, je m'impatiais vite. L'intéressant, c'était de surveiller le bouchon de mon père et de le voir piquer, certains jours presque à chaque "descente" (trajet du bouchon, avec ou sans touche, avec ou sans prise). Il nous défendait de dire un mot ou de bouger, pour ne pas effrayer les poissons, mais à ces moments-là on n'y tenait plus, on poussait un cri, on faisait bouger les cailloux, on se dressait sur nos pieds. Il me semblait toujours que la ligne s'enfonçait de plusieurs mètres et que le poisson allait être énorme. Mais mon père sentait si ça allait être un petit ou un gros. Quand il disait à ma mère : "Passe-moi le "requillou" (l'épuisette)", c'était du sérieux. Il se bagarrait un certain temps avec la bête, on était suspendues. Quelquefois ça finissait mal, le poisson se décrochait.

- Merde, la vache, je t'aurai une autre fois, t'en fais pas.

Mais, la plupart du temps, en retenant notre souffle, on voyait pointer le petit museau au-dessus de l'eau, une fois, deux fois, trois fois, c'était suffisant pour qu'on sache la taille du poisson qui venait derrière. Mon père avait déjà compris de quelle espèce il s'agissait. Si c'était une carpe, une tanche, un poisson-chat, un brochet, même énormes, il prenait un air dégoûté et les rejetait au Doubs sauf quelques-uns qu'on rapportait pour les chats. Il fallait que ce soit une rousse pour que ça vaille le coup. Puis le reste du corps sortait progressivement, selon sa taille le poisson passait par le requillou ou allait directement dans la main de mon père. Décroché, il rejoignait les autres dans la "filoché" (le panier à poissons) qui flottait entre deux eaux, accrochée à une pierre ; ils étaient vivants jusqu'au soir et souvent jusqu'à la maison.

Ma mère se mettait sur la grosse pierre du puits perdu et en rien de temps elle coupait les têtes, vidait et écaillait des dizaines de rousses de toutes

Pêcheurs au bord du Doubs (2004)

les tailles, jusqu'à une livre et demie ; c'étaient de beaux poissons à larges écailles franchement argentées, aux nageoires très rouges. On les conservait à la cave et on en mangeait pendant trois jours. J'ai eu une fois l'occasion depuis de manger des rousses, c'est délicieux ; mais, à l'époque, je trouvais ça bien ordinaire et plutôt barbant d'avoir tout le temps à finir ces poissons avant qu'ils s'abîment. On en distribuait aussi aux familles qui n'allaient pas à la pêche, aux Vonne et aux Bernard en particulier, aux parents quand il en venait à la maison. Ma mère devait les écailler car il n'aurait pas été poli de les offrir autrement. Je la vois agenouillée sur la dalle du puits perdu, grattant, lavant, l'air maussade, pendant que mon père gratifiait les voisins accourus du récit de ses coups pleins de rebondissements.

Les vraies parties de pêche duraient toute la journée. On y allait avec de la famille, avec les Vonne et, au début, avec les Bernard, ou même parfois avec d'autres voisins. Depuis la veille, on préparait les provisions, on courait les uns chez les autres pour savoir qui apporterait la salade de haricots verts, le thon au vin blanc ou les oeufs. Le même soir, les hommes allaient amorcer.

Le lendemain, ils partaient à cinq ou six heures du matin. Nous, on arrivait vers onze heures avec le ravitaillement ; les Vonne n'avaient pas de vélo ; on amenait quand même les nôtres pour porter les sacs mais on marchait ensemble avec elles de Dole à Falletans, d'abord au bord du canal, sur le chemin de halage, au frais sous les grands platanes. On croisait ou on doublait des péniches, traînées

encore parfois par des chevaux. En passant au café de Montplaisir, on achetait des bouteilles de limonade fraîche, on marchait un moment en plein soleil, puis on passait le grand pont et on longeait le Doubs, en criant " Ouh, ouh, Roger, Robert, Henri, vous êtes là ? " jusqu'à ce qu'on trouve les hommes au bord de l'eau. On admirait un moment la friture que les hommes avaient déjà prise, ils nous racontaient ce qui leur était arrivé avec les poissons du matin. Ils pêchaient encore un peu puis on s'en allait tous un peu plus loin, en retrait de la route, dans une prairie pleine de reines des prés, sous les peupliers, au bord d'une jolie petite rivière qui venait juste se jeter là dans le Doubs. Je farfouillais dans l'eau pour chercher des têtards, les hommes mettaient les bouteilles au frais dans le ruisseau, les femmes arrangeaient la nappe et sortaient le repas.

On mettait tout en commun si bien qu'on mangeait des tas de choses différentes, inhabituelles, avec plus de desserts surtout que lors des repas à la maison. Nous, on avait toujours à peu près la même chose, un oeuf cuit dur, la salade de haricots verts et de tomates, la boîte de thon, le jambon, le camembert et les fruits. Avec les Vonne, j'étais toujours sûre qu'elles apporteraient quelque chose d'imprévu et deux ou trois gâteaux différents. Mes parents faisaient des manières pour accepter leurs trucs, moi pas, naturellement. C'est avec elles que j'ai connu les crevettes, le saumon en boîte, qui n'est venu à la maison qu'après la guerre, les anchois. Ces jours-là, mon père pouvait boire ouvertement autant qu'il voulait, ma mère faisait semblant de ne pas voir ; mieux, elle apportait trois ou quatre litres.

Les Vonne en faisaient autant pour le Robert. On chantait, on jouait au chapeau ; peu à peu les adultes tombaient à la renverse et s'endormaient.

A ce moment-là, quand il y avait d'autres enfants, nous courions les champs, cueillions des fleurs, jouions dans un coin, essayions de pêcher avec les lignes de nos pères. Quand j'étais seule enfant, je m'ennuyais un peu. Je me promenais un peu autour des endormis mais je n'étais pas aventureuse. Je surveillais aussi les abords de notre campement, les grandes herbes, les fouillis de ronces d'où pouvaient sortir les serpents. Il y en avait ; quand on était longtemps sans faire de bruit, on les entendait " fre-guiller " (remuer en faisant bruire les herbes) dans tous les coins. Même, une fois, au bord du Doubs, je lisais sur ma pierre et, en levant les yeux, je vois une tête toute noire avec un bout du corps derrière, dressée entre les cailloux à cinquante centimètres de moi, et qui me regardait elle aussi. Je n'ai pas crié, j'étais trop saisie, mais rien que le mouvement de mes yeux qui se levaient, « la serpente » s'était rentrée sous terre. Mon père a toujours prétendu que je l'avais imaginée. Tu parles !

La sieste finie, le café pris dans le thermos, on revenait tous au bord du Doubs regarder les hommes pêcher. Mais les autres femmes étaient moins bien dressées que nous : elles parlaient, elles bougeaient tout le temps, les pêcheurs ne pouvaient plus rien faire de sérieux. Au bout d'un moment, je commençais à turlupiner ma mère pour la baignade, mais pas question d'y aller tant que le repas n'était pas digéré, trois heures interminables. Enfin on remballait tout et on s'en allait à cinq cents mètres de là, à la gravière. Les femmes entraient dans l'eau jusqu'aux genoux, ma mère seulement jusqu'aux chevilles, les hommes jusqu'aux cuisses ; les enfants devaient rester assis au bord. Aucun des Vonne, même le Robert, ne savait nager, ils mettaient juste les pieds dans l'eau, en relevant robes ou pantalon jusqu'aux genoux. Au début, on gardait nos habits mais plus tard je me rappelle avoir vu les Vonne et ma mère avec des maillots noirs descendant aux genoux. Seul mon père nageait - il avait appris à Orchamps dans sa jeunesse -, il traversait la rivière, plongeait où c'était profond, s'en allait tout seul bien loin en remontant le courant ; il s'amusait à nous faire peur en disparaissant complètement sous l'eau pendant de longs moments. Il voulait m'apprendre à nager, ce qui voulait dire m'emmener où il y avait au moins cinquante centimètres d'eau ; avec la mère que j'avais, ça n'a jamais été possible, elle ne lâchait pas ma main. Mais on s'amusait bien avec ma mère au bord, à " trebiller " (marcher en trébuchant) sur

les galets et à s'envoyer de l'eau dessus. Là aussi, on voyait passer les serpents, de grandes couleuvres vertes qui se tortillaient à toute vitesse d'un bord à l'autre de la rivière, le nez relevé. Elle hurlait ; moi j'étais fascinée, pétrifiée.

On sortait de l'eau affamés. On faisait prendre le quatre heures aux enfants, le reste de gâteaux du midi. Les hommes buvaient un coup avec un bout de fromage puis se remettaient à pêcher. Pendant ce temps-là, les femmes allaient chercher les poissons pris le matin, on allait les faire cuire et les manger sur la plage. C'était mon père qui savait faire le feu ; ça aussi il l'avait fait à Orchamps dans sa jeunesse. On avait la grande poêle, l'huile, du pain ; on faisait la fricassée et tout le monde se bourrait de roussets sans assiettes et sans couverts, juste avec la serviette pour s'essuyer les doigts et se protéger les habits. Souvent on ne s'asseyait même pas, à cause des moustiques, il fallait bouger sans arrêt pour les fuir. On se mettait sous la fumée parce que plus on était dedans, moins on risquait d'être piqués ; mais ce n'était pas tenable ; on toussait, on s'étranglait, on riait. A la nuit tombante, on rentrait à Dole en chantant, à pied à cause des Vonne.

C'est en allant à la pêche un de ces après-midi-là qu'est arrivé " l'accident ", dont on parlait encore cinquante ans après avec ma mère. On arrivait presque à Falletans et mon père, pour nous faire rire, " faisait le Dudrault ", le sacristain qui passait devant chez nous en vélo. Mon père s'amusait donc à le singer, en roulant comme un escargot sans jeter un regard sur les côtés ; moi, assise jambes pendantes sur ma petite selle fixée au cadre de son vélo, je me retourne pour mieux voir et je coince mon pied dans les rayons de la roue avant. Le vélo se bloque du coup et nous passons par-dessus, mon père et moi ; ma mère, qui roulait à quelques mètres derrière, affolée, lève les bras au ciel, perd les pédales - c'est le cas de le dire - et vient encore nous tomber dessus avec de grands cris. Rien de cassé ni personne, seulement une grosse plaie à la cheville pour moi (j'ai toujours la cicatrice) et de la chaise longue très longtemps avec des bandes et des pommades dont je sens encore l'odeur. Pour ne pas me laisser seule à la maison quand elle allait aux courses, ma mère me traînait dans une poussette pour bébé qu'elle avait empruntée à une voisine. La plupart des gens qu'on rencontrait savaient de quoi il s'agissait, ils demandaient des nouvelles, j'étais plutôt fière d'être un personnage intéressant. Mais, une fois, on a croisé une connaissance lointaine qui ne savait pas trop ce qu'elle devait penser de cette fillette de cinq ou six

ans dans une poussette ; je la voyais qui me jetait des regards interrogateurs tout en parlant d'autre chose puis, tout d'un coup, elle n'y a plus tenu, elle prend un ton de pitié et demande à ma mère :

- Je ne savais pas que vous aviez une petite fille infirme.

Ma mère a vite remis les choses à leur place mais, l'espace de cinq ou dix secondes, je me suis sentie l'infirme qu'elle croyait que j'étais.

Cette même impression d'étrangeté, de dégradation, je l'ai eue une autre fois, à peu près à la même époque. Je couchais encore dans mon petit lit de fer dans la chambre de mes parents et, un dimanche matin, je traînais un peu au lit pendant que mon père dormait en ronflant dans le grand lit à côté. Tout à coup, arrive dans la chambre, en parlant haut, un de ses copains, le Jules Nicole, qui venait lui demander de lui couper les cheveux. Pendant quelques secondes, je me suis sentie très mal : peut-être la présence de ce poivrot dans ma pièce, où personne d'étranger ne venait jamais, ou le fait d'être en chemise de nuit, couchée, presque comme une malade, en face de quelqu'un qui était habillé, qui s'avancait normalement, je ne sais pas mais c'était une impression très forte et très désagréable.

Mon père, ma mère et moi

Je vous ai déjà parlé de mes rapports opposés avec ma mère et mon père : pour elle un amour exclusif, avec un refroidissement entre ma petite enfance et l'adolescence ; pour lui une répulsion éprouvée toute petite, qui s'estompa ensuite pour ressurgir à l'adolescence jusqu'à devenir de la haine.

Tous les deux m'aimaient, mais différemment. Elle ne le montrait jamais : jamais un mot gentil, pas de câlineries, pas d'embrassades, pas de gâteries. Cet amour transparaissait parfois comme à son insu, par exemple lorsque qu'elle me suivait d'un regard tendre et admiratif à travers la vitre quand je parlais en classe. Mais elle, qui n'a jamais eu aucune faiblesse pour elle-même, pensait, sans se le dire certes parce qu'elle n'avait jamais réfléchi à ces questions-là, qu'elle ne devait pas m'en permettre davantage ; elle ne me passait rien, me réprimandait sans cesse et gardait toujours son air sévère. Elle suivait ainsi inconsciemment, avec un sens suraigu des responsabilités - qu'elle m'a transmis -, les principes rigi-

Au-dessus, mes parents, sur leur seuil, avec leur neveu (env. 1946).

Au centre, ma mère et ses deux petits-enfants (1951).

Ma mère vers 45 ans.

Mon père à 50 ans

des, hérités de sa mère, qui devaient faire de moi une parfaite jeune fille, polie, propre, rangée (“ordrée”, comme disait ma grand-mère), calme. Là, ce fut l’échec complet ; mon tempérament fougueux se calma à l’adolescence mais je suis restée désordonnée et inorganisée. Elle voulait surtout éviter que je ne devienne gâtée et que je ne “ tourne mal ”, comme le Pierrot Bally ou le René Bernard, qui ont longtemps vécu chez leurs parents sans trouver de métier sérieux. Elle ne s’est adoucie qu’avec le neveu qui habita chez nous pendant quelques années à son adolescence, plus tard avec ses petits-enfants et enfin quand, veuve, elle a mené une vie de retraitée sans responsabilité.

Cela ne l’empêchait pas d’être aux petits soins pour moi. Je n’avais rien à faire dans la maison, sauf parfois la vaisselle. Le matin, elle me préparait mon déjeuner, cacao et tartines beurrées, me mettait mes chaussures bien cirées au four pour qu’elles soient bien chaudes avant que je parte. Mon linge était toujours impeccable ; elle faisait faire mes habits par une couturière. Dès que j’avais quelque chose qui n’allait pas, elle appelait le médecin.

★

Mon père, au contraire, était affectueux. C’était un “ léchou ”, un “ suçon ”, un homme tendre, sans doute sensuel, qui aimait embrasser, cajoler, bousculer, agacer aussi. Jusqu’à presque douze ans, je pense, après tous les repas je montais sur ses genoux, trempais un sucre dans son café. Ça commençait doucement, soit qu’il me raconte une histoire, ou me fasse des tours avec des bouchons, des cartes, des allumettes. Puis on chahutait un peu ; je voulais le coiffer ou lui couper sa moustache, lui sortir des points noirs ; il me pinçait ou me tapait pour rire, faisait semblant de m’égorger, de me couper un bras ; on riait aux éclats. Souvent ça finissait mal :

- Tu vas encore la faire piailler, grondait ma mère.
Je me souviens bien du jour où il n’a plus voulu que je m’assoie sur ses genoux parce que j’étais trop grande. J’ai fait une belle comédie.

Ma mère, détendue, autour de ses 50 ans

Par beaucoup de côtés c’était encore un enfant. Il était drôle, chantait, sifflait, riait aux larmes pour rien, pour

un événement presque ordinaire qui n’amusait personne, ou une histoire qui ne semblait drôle qu’à lui, il n’en finissait plus de recommencer à pouffer, on riait rien qu’à le voir. Il aimait tous les enfants, ne savait rien leur refuser, pas plus qu’à ses copains, Ceux-là, il aurait bien voulu les recevoir de temps en temps à la maison, mais ma mère faisait la gueule car c’était l’occasion de boire un coup. En plus, il était prêt à faire tout pour eux ; même, une fois, un de ses “ pays ” d’Orchamps l’a tapé de quelques centimes, qu’ensuite il “ oubliait ” de lui rendre. Ma mère a fait la comédie tous les jours, jusqu’à ce que mon père obtienne le remboursement. Quel cauchemar ça a dû être pour lui, qui était timide et aimait jouer au grand seigneur auprès des gens !

Il n’était pas éloquent, ne savait pas raconter les histoires mais plaçait par-ci par-là un mot un peu fou. Toujours prêt à s’occuper de moi dès qu’il était à la maison, il m’amusait par des petits jeux, faisait des petits trains avec des bouchons. Il m’emmenait au jardin et me supportait pendant qu’il y travaillait. Il était malheureux parce qu’il ne pouvait me gâter comme il aurait voulu.

Il était fier de moi, vantait mes succès scolaires, me complimentait. Il a toujours été certain d’avoir mis au monde une espèce de merveille ; ce que je disais, ce que je faisais, c’était cela qui était vrai, qui était bien ; il jugeait le monde et les gens d’après moi. Pour lui, sa fille était un sujet d’orgueil, il fallait que je sois parfaite à tous points de vue, la plus costaud (il n’aimait pas que ma mère dise le contraire), la plus belle, la plus intelligente, la plus dégourdie. Quand quelqu’un lui disait le contraire, ou que j’avais l’air de ne pas répondre à ses attentes, par exemple en ayant des mauvaises notes ou en ayant des boutons sur la figure, il était blessé à vif et devenait lui-même blessant, à mon égard aussi. Gâté et n’ayant connu aucune contrainte dans son enfance, il ne supportait pas la contradiction et n’avait aucune patience, par exemple pour m’aider dans mon travail scolaire.

★

C'était ma mère qui, la plupart du temps, me punissait. La première image, peut-être, que j'ai gardée de ma vie, dans notre premier logement, c'est celle d'une volée pour un saladier de fraises que nous avions vidé en cachette presque en entier, le fils des propriétaires, mon copain Claude, et moi, avant le repas. Par cette fessée elle punissait trois fautes : le vol, la gourmandise et le fait de manger entre les repas. Elle tapait de tout son coeur sur mes fesses avec un gros martinet en criant :

- Charogne, tu ne recommenceras plus !

J'ai su plus tard que ce mot de charogne était une injure très grossière ; ma mère ne le prenait pas ainsi, elle ne savait pas ce que ça signifiait.

Quand elle me battait, une gifle pour pas grand-chose, une fessée pour les cas graves, mon père avait les larmes aux yeux et il l'engueulait. Lui ne m'a battu que deux fois dans ma vie. Une fois que j'avais vagabondé avec d'autres petites filles tout l'après-midi et qu'il m'avait cru perdue. L'autre fois, c'était parce que j'avais pris cinq sous. Presque toutes les gamines recevaient de temps en temps deux trois sous de leur mère pour acheter des bonbons chez la mère Jeandot ; chez nous, jamais un sou : c'était de mauvaises habitudes à donner aux gosses, de leur laisser gaspiller de l'argent pour des cochonneries ; d'abord ça gâtait les dents, puis ça coupait l'appétit. Ma mère me donnait en principe un bonbon par jour, avant de repartir à l'école à 1h. mais c'est souvent que le bonbon sautait : si j'avais répondu, si je m'étais filée aux cabinets au moment d'essuyer la vaisselle ou si j'avais sali mon tablier. Un jour, je devais avoir six ou sept ans, je n'ai pas pu résister à la tentation du porte-monnaie de ma mère, toujours rangé dans son panier à provisions ; je me rendais tout à fait compte comme c'était affreux de faire ça mais j'ai quand même pris cinq sous pour acheter une boîte de zan avec un couvercle bleu argenté, je m'en souviens très bien. Toute la soirée j'ai tenu ma boîte cachée mais après souper je n'y tenais plus de honte, je la montre à mes parents.

- Où t'as eu l'argent ?

Quand j'étais petite, je ne mentais pas (c'est venu plus tard) ; mon père m'avait appris qu' " un menteur, c'est pire qu'un voleur ". J'ai répondu bravement :

- Dans le porte-monnaie !

Bonbons, biscuits, chocolat et confiseries...

Je vois encore mon père, qui était en train de lire son journal, les pieds dans le four de la cuisinière, sauter d'un bond de sa chaise, attraper la boîte, la flanquer au feu et m'envoyer une de ces baffes qui marquent la joue, tout ça en l'espace de quelques secondes.

- Y a jamais eu de voleurs chez nous !

Cinq minutes après, il m'avait déjà prise sur ses genoux pour m'embrasser et m'expliquer - je n'avais pas besoin d'explication - que même prendre dans le porte-monnaie de ses parents et aussi peu que deux sous, c'était un vol. Les choses étaient rentrées dans l'ordre ; j'ai bien pleuré mais j'aimais mieux ça.

Les bonbons m'ont valu une autre volée, de la part de ma mère cette fois. Il y en avait presque toujours "au fin dessus" du placard de la cuisine, dans une boîte ronde qui a servi à ma mère jusqu'à sa mort. Je n'y avais pas accès et, même en son absence, il fallait que j'en aie une sacrée envie pour en prendre un : elle savait combien il en restait. Le jour où je le fis, j'eus donc la volée que j'attendais. D'ailleurs le seul fait de grimper sur une chaise et d'ouvrir cette boîte me donnait des battements de coeur : je vous l'ai déjà dit, je n'aimais pas faire ce qui ne se faisait pas.

J'avais du reste des moyens plus sûrs d'obtenir des bonbons. Des copines qui en achetaient ou en avaient de chez elles beaucoup plus que moi m'en donnaient un peu. J'en échangeais aussi contre la solution d'un problème ou la promesse de ne pas dire du mal d'elles pendant une semaine ou un mois. J'étais bien copine à l'école primaire avec la Gisèle Peyronnet, qui, pendant une ou deux années, m'a régulièrement donné à l'étude ses deux crans de chocolat pour pouvoir copier ses devoirs sur moi ; j'avais pour mon goûter un carré d'un affreux chocolat, le Pranola, que je n'aimais pas malgré ma gourmandise (mais il donnait droit à des primes), tandis qu'elle avait du Suchard ; ces deux crans merveilleux, je les suçais après le mien, sans pain. Elle a fini par en avoir assez, je ne sais pas pourquoi ; elle a raconté le marché à sa mère qui l'a redit à la mienne. Quelle tournée j'ai reçue, d'aller faire croire aux gens qu'on ne me nourrissait pas chez nous !

Quand j'étais gardée par la cousine Léonie, elle me donnait d'énormes caramels pour un oui ou un non, quelle fiesta ! Je ne m'étonne pas qu'en ayant été privée de sucreries à ce point-là, j'aie toujours maintenant des fringales de bonbons et de chocolat.

A part les cas exceptionnels, c'était donc toujours ma mère qui faisait le gendarme chez nous. Elle n'avait pas à se forcer, ça correspondait à son caractère, tandis que mon père n'avait pas de défenses devant moi. Quand ma mère me grondait ou me battait et que je pleurais, il avait les larmes aux yeux, tandis qu'elle me sortait l'immanquable "Pleure, tu pisseras moins". J'ai compris cela très vite et, au début, quand ma mère me battait, je criais :

- Je vais le dire à mon papa !

- Ah, va le dire à ton papa, tiens !

Pan pan pan, les coups redoublaient.

J'avais trouvé un autre moyen de parer les fessées : comme tous les enfants, je coupais les lanières du martinet ; ma mère a tapé avec le manche.

Si vous pensiez que ma mère était une méchante femme, vous vous tromperiez ; battre les enfants, en ce temps-là, c'était normal. On ne connaissait pas d'autre façon pour les faire obéir et il n'était pas imaginable qu'ils n'obéissent pas. Ils payaient une sorte d'amende pour les bêtises qu'ils faisaient ; plus la bêtise était grosse, plus la gifle ou la fessée était forte ; après, les comptes étaient réglés, on n'y pensait plus. Sans l'avoir appris, je savais les prix des diverses désobéissances, des "polissonneries", comme on disait.

Ce n'étaient pas les mêmes pour mon père et ma mère. Par exemple, me salir quand j'étais habillée en dimanche, avec ma mère ça ne pardonnait pas, ou bien ne pas dire gentiment bonjour à la dame. Mais mon père se fichait complètement que je sois sale ou propre ; lui se salissait comme un gosse et ma mère lui disait qu'il était "sauvage comme un Bressan". Ça lui était aussi égal que je sois polie ou non ; à lui, je pouvais lui dire n'importe quoi, plaisanter sur lui, lui répondre, il rigolait. Ma mère ne le supportait pas :

- Un jour elle va te monter sur la tête, te cracher à la figure.

Mais si je vexais son amour-propre en lui disant qu'il puait l'ail (il adorait manger du pain frotté d'ail) ou qu'il n'était même pas capable de m'aider à faire un problème, là il devenait mauvais. Mais dès mon plus jeune âge, je n'ai jamais accepté de lui aucune remontrance, aucune gronderie et, s'il s'aventurait à oser la moindre remarque, je le remettais à sa place, de plus en plus durement avec les années.

Avec elle, c'était autre chose. J'ai bien essayé, étant petite, de faire la sourde oreille à ses ordres ; plus tard, j'ai tenté d'argumenter, j'ai répondu quelquefois avec impertinence, mais jamais elle ne s'est laissé faire. Oh ! Elle ne me prenait pas en traître :

-Tu vas voir, tu vas voir ce qui va t'arriver !

- T'en veux une, oui ?

Ou bien, " patassant " (trafiquant) dans sa vais-selle :

- Dis donc, tu veux ma " patte à relaver " (ma lavette) à la figure ?

Il fallait que je sois moi-même bien enragée contre elle pour oser continuer à la braver quand il y avait de la patte à relaver dans l'air. Elle avait la rancune tenace et, si je me sauvais dans la cour au moment du châtiment, elle me le servait quand je ne m'y attendais plus. Jamais elle ne liquidait la question par un mot gentil ; elle faisait la gueule tant qu'on n'avait pas expié la faute ; elle y revenait même à l'occasion bien longtemps après.

Je me rappelle une promenade au bord du canal Charles Quint un dimanche après-midi avec la cousine Hélène et ses enfants ; j'avais une dizaine d'années. Je jouais à taper dans les cailloux du chemin avec mes souliers vernis. Avertissements répétés de ma mère ; j'obéissais quelques minutes puis je recommençais. Elle se fâche vraiment, je murmure pour moi-même " Zut ! " mais elle m'avait entendu ; elle se précipite sur moi, je courais plus vite qu'elle. Elle feint d'oublier, me laisse me rapprocher et s'élance de nouveau ; j'étais aux aguets, je lui échappe encore. Ce petit jeu a duré tout le temps de la promenade, les cousins se sont bien amusés. Finalement, ce jour-là, je n'ai pas eu ma gifle mais quelque chose du genre :

- Tu ne mettras plus tes souliers vernis pendant un mois.

Je l'avais sec.

Un autre de mes défauts l'exaspérait et m'a valu de sa part je ne sais combien de gronderies : mon tempérament de " garçon manqué ", disait-elle. Dès toute petite, j'étais très tonique. Ma mère m'a raconté comment, alors que j'avais trois ans, une fois que nous attendions une correspondance à la gare de Dijon pour aller chez ma grand-mère, j'avais couru pendant deux heures en rond dans la salle d'attente. Au début,

J'avais pour mon goûter un carré d'un affreux chocolat, le Pranola, que je n'aimais pas malgré ma gourmandise, tandis que la Gisèle Peyronnet avait du Suchard.

Je me rappelle une promenade au bord du canal Charles Quint un dimanche après-midi avec la cousine Hélène et ses enfants ; j'avais une dizaine d'années...

les autres voyageurs avaient souri, puis ils s'étaient énervés. Ma mère avait essayé de me prendre sur ses genoux en me racontant des histoires, rien à faire, je n'aimais que courir en rond en tapant bien fort mes petits souliers sur le parquet sonore. Finalement un homme avait pris la laisse de son chien et m'avait enchaînée ; terrorisée, je n'avais plus bougé.

Jusqu'à l'adolescence, je suis restée petite et maigri-chonne mais j'avais une vitalité démoniaque. Tandis que ma mère s'évertuait à me faire rester assise avec des occupations de petite fille, mon père, qui aurait tant aimé avoir un fils, se réjouissait que je le remplace un peu. Il m'encourageait à grimper aux arbres, à faire la pirouette autour des clôtures, à courir avec les gamins de la rue, le René, le Guy et d'autres. Il riait fièrement quand je les battais à la course. Tous les jeudis jusqu'au temps du collège, nous jouions aux soldats. Nous faisions des guerres extraordinaires qui duraient tout l'après-midi, avec des stratégies, des alliances, des batailles, des traités. Quand par hasard il y avait une autre fille, pas de problème, elle faisait l'infirmière, je pouvais me joindre aux combattants, les garçons avaient reconnu que je me battais assez bien pour ça. Mais quand j'étais seule fille, ils voulaient que je reste dans la tente pour faire l'infirmière. Rien à faire, je voulais aller moi aussi au feu ; s'ils ne cédaient pas et me renvoyaient du jeu, j'arrivais chez nous en miaulant :

- Y veulent pas que je sois soldat, y veulent pas que je sois soldat !

Je me salissais, me déchirais les manches, les poches et la peau comme j'ai rarement vu d'autres enfants le faire. Un ressemblage de chaussures me durait quinze jours ; ma mère me disait qu'on me mettrait des fesses en cuir comme monsieur Cerise, le ramoneur. Je fatiguais mon entourage avec mes exploits.

Ça embêtait ma mère de ne pas avoir une petite fille " posée ", tranquille, assise des heures durant avec sa couture, qui se serait intéressée au ménage, à la cuisine, et surtout qui aurait bien rangé ses affaires, plié ses habits le soir sur une chaise au lieu de les jeter n'importe où, même derrière mon lit. Elle avait un modèle, la nièce des Bernard, la Paulette Moncornet, qui venait quelquefois coudre l'après-midi du jeudi chez sa tante. Le comble de la perfection, c'est qu'elle avait toujours trois ou quatre travaux d'aiguille en cours et qu'elle se reposait de l'un en reprenant l'autre. Je m'ennuyais avec elle. Quand elle voulait bien sortir de sa couture, on

jouait à la ménagère avec le joli petit fourneau et la vaisselle que mon oncle m'avait donnés. J'en avais vite assez et l'idée d'avoir à nettoyer et ranger tout ça me refroidissait avant de commencer. Avec les filles du genre de cette Paulette, ça ne bougeait pas assez pour moi, et puis avec elles il fallait toujours faire tout comme il faut, ce n'était pas mon genre.

Ma marraine m'avait acheté un petit coffret en bois recouvert de cuir jaune, tout capitonné dedans, très joli, avec des aiguilles, des ciseaux accrochés à l'intérieur du couvercle ; il y avait aussi dedans un canevas, représentant un petit canard qu'il fallait broder au point de croix ; toutes les laines étaient là. Tous les dimanches après-midi, il fallait prendre le canard ; quel martyre ! Je faisais trois points et les jambes me faisaient mal d'ennui. Je l'ai retrouvé, fait au quart, une dizaine d'années plus tard. Pourtant, à la puberté, tout d'un coup, je me suis mise à aimer coudre et tricoter, j'ai accordé une grande importance à mes habits, bien que toujours " souillon ". J'ai arrêté de jouer avec les garçons. D'abord ce n'était plus convenable ; à partir de cet âge-là et jusqu'au mariage, c'était une portion de l'humanité qui ne devait pas exister pour une jeune fille bien !

★

Chaque fois qu'une dispute prenait entre mes parents, pour tout et pour rien, mon père était tellement maladroit, enfantin dans ses arguments que je ne me demandais même pas qui avait tort ou non, je prenais spontanément parti pour elle, même quand elle simulait une crise de nerfs.

En fait, ni l'un ni l'autre n'a jamais été capable de se contrôler, de maîtriser sa colère ; au contraire, j'avais l'impression qu'ils allaient chercher au fond d'eux-mêmes les injures les plus blessantes, qu'ils inventaient les arguments les plus humiliants pour l'autre, sans rapport avec la vérité ni avec le sujet de leur dispute. L'important, c'était de se vider, de profiter de la crise pour sortir tout ce qu'ils avaient sur la patate : les petits coups de patte, les sous-entendus, les allusions aux frictions des jours précédents qui n'avaient pas encore fait l'objet d'un règlement de compte, tout sortait sans ordre, sans rime ni raison : attrape, mon vieux, et débrouille-toi avec ça. L'adversaire ramassait et renvoyait, pas de souci à se faire pour ça. Vous pensez, pendant quarante ans de vie commune, combien de fois ils se sont relancé les mêmes horreurs à la tête, des trucs souvent ridicules du genre :

- T'as jamais vu pisser le loup sur la pièce de bois !

Ça, c'était un argument choc de ma mère, ça faisait un effet terrible sur mon père même si on n'a jamais su ce que ça voulait dire.

Mon père, lui, cherchait plutôt à tirer avantage de sa supériorité intellectuelle :

- (Re)garde-moi le con, elle sait même pas sa table de multiplication du 9 !

- Non, mais je sais bien compter les bouteilles.

Et pan ! Il mettait plusieurs secondes à s'en relever.

Il y avait plusieurs catégories de scènes, qui ne dépendaient pas tellement des raisons pour lesquelles elles avaient éclaté que de la bonne ou mauvaise humeur de mes parents à ce moment-là. Les petites passes d'arme, traditionnelles, anciennes, devenues presque chroniques, pouvaient ne pas avoir de suite. Si elles dégénéraient, c'était soit en petites soit en grandes comédies. Les premières n'avaient qu'un ou deux actes dans la même journée. Ça pouvait tourner au beau dans la soirée, par petites phrases d'abord hésitantes puis de plus en plus longues ; ma mère se faisait un peu tirer l'oreille puis cédait, ils se rabibochaient. Ou bien alors ils se couchaient en colère ; j'ai encore dans l'oreille leurs chuchotements furieux, ceux de mon père surtout. Mais il partait au travail dans la nuit ou le lendemain matin ; à son retour, c'était calme.

Les grandes comédies, elles, pouvaient durer une semaine. Elles se rallumaient jour après jour pour tout et pour rien, ils n'avaient jamais fini de vider leur sac. Dans ces occasions-là, on sortait les grands thèmes : l'ivrognerie, l'infidélité de mon père, le mauvais caractère de ma mère. Il lui jetait à la tête sa " paresse ", je vous l'ai déjà dit : il ne lui pardonnait pas de continuer à dormir alors qu'il partait travailler la nuit. Elle lui avait gâché sa vie. Et d'abord il y avait une tare dans sa famille (elle n'a jamais compris à quoi il faisait allusion), tandis que chez lui on était normal et que si l'Alice (une cousine à lui) était dingue, ça lui venait de sa mère (une rapportée : elle était mariée au frère de ma grand-mère). Ils étaient alors sur le point de se battre ; mon père se dressait de sa chaise, levait en l'air sa grosse patte droite, paume étendue et doigts écartés, ou la portait à la hauteur de l'épaule gauche, dans la position du soldat au garde-à-vous, comme pour prendre de l'élan pour envoyer une baffé, en hurlant :

Tous les jeudis jusqu'au temps du collège, nous jouions aux soldats. Nous faisons des guerres extraordinaires qui duraient tout l'après-midi, avec des stratégies, des alliances, des batailles, des traités.

Les jeux de guerre des enfants pouvaient s'inspirer des exercices effectués par les militaires en garnison à Dole.

- Bon Dje, si je... !

Mais ni la phrase ne finissait ni la main ne retombait. Ma mère, de son côté, pleurait. Elle tenait le coup un moment. Je voyais les mains qui tremblaient, le menton qui tombait ; le nez devenait tout rouge, les lèvres s'arc-boutaient et elle chevrotait :

- Ah, si ma mère voyait ça !

ou :

- Ma pauvre petite, tu vois ce qu'il me fait ?

Je pense qu'il a dû la frapper une seule fois, au moins du temps où j'y étais. Ma mère est alors tombée dans les pommes, ou a fait semblant. Elle paraissait suffoquer, il a dû la porter sur son lit. Il a eu tellement peur, j'imagine, qu'il n'a pas recommencé.

Tout ça aurait dû s'user. Pas du tout, pour eux ça gardait toujours la même fraîcheur. Quelqu'un qui n'aurait pas été impliqué dans leur querelle aurait pu en rire. Ça m'est arrivé plus tard, quand je me retrouvais par hasard à la maison et que je réécoutais comme de vieux disques les phrases entendues quinze ou vingt ans plus tôt. Mais, au moment où je vivais avec eux, je ne trouvais pas ça drôle du tout parce que, sous les mots idiots, je sentais bien toute la rancœur, la déception qui s'accumulaient d'année en année. Pendant toute mon enfance et mon adolescence, j'ai vécu dans l'appréhension de ces scènes. Ce doit être en partie pour cela que les séjours d'été chez ma grand-mère m'apparaissent encore comme des périodes de félicité, même s'il ne s'y passait rien, seulement la paix.

Même chose pour l'école ou le collège. Quand j'y étais, même si j'avais là aussi mes soucis, j'oubliais la maison et je n'y repensais qu'en repassant le Pont Tordu. Quand j'arrivais chez nous, je sentais ma gorge se serrer. La plupart du temps, mon père était au jardin en train de scier du bois, je ne le voyais pas. Mais j'évaluais la situation à la tête de ma mère ; ou bien elle fricotait méchamment dans ses casseroles ou, au contraire, elle me demandait en souriant si j'avais faim. Quand je ne devinais rien et que mon père n'arrivait pas, je n'y tenais plus, il fallait que je sois fixée : j'allais lui dire que le repas était prêt, même si ça n'était pas vrai. Il venait et je savais. S'ils étaient en guerre, le repas marquerait la reprise des combats. J'avalais en vitesse et je repartais au plus vite, en larmes moi aussi assez souvent.

Je n'étais pas la seule dans ce cas-là ; à l'école primaire surtout, les filles arrivaient souvent avec les yeux bouffis et l'air égaré. Par pudeur, on disait aux copines qu'on avait reçu une danse, pour telle ou telle bêtise qu'on racontait, mais tout le monde connaissait les familles où l'on s'accordait et celles où les parents se disputaient : c'était toujours quand le père était un "grand soûlot", j'en ai déjà parlé. J'étais dans la moyenne.

J'avais honte de ce qui se passait à la maison, de ces bagarres entre mes parents. Même plus petite, alors que la situation était moins infernale, je me rappelle que j'essayais de donner le change. Quand j'avais une copine avec moi, je prenais un air dégagé avec mes parents ou avec les Bernard quand on les rencontrait dans le jardin : je me mettais à leur parler non plus comme une enfant mais d'égal à égal comme aurait pu le faire mon père ou ma mère. Je faisais des considérations sur le jardin d'une voix provocante, incongrue, avec les plaisanteries d'usage, des poncifs. Ils me regardaient un peu interloqués, riaient jaune, répondaient de manière un peu distraite pour me montrer que je n'étais pas dans le ton. Je faisais toute cette comédie, à laquelle mes parents assistaient, parce que je faisais partie de ces enfants uniques à qui on a fait sentir qu'ils étaient "intéressants", mais aussi parce que je voulais donner l'image d'une famille où régnait une bonne entente, une bonne entente à laquelle je participais.

Le jeudi et le dimanche étaient de mauvais jours : pas d'école pour oublier. Les bons moments, c'était ceux où mon père partait pour de longues tournées, un jour entier ou même deux. Pas de cris, on mangeait quand on voulait, ce qu'on voulait, on parlait de tout, sauf de mon père, comme s'il n'avait plus existé.

Ma mère, se rendant compte que ce carnage familial m'affectait, me disait :

- Ma pauvre petiotte, qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?

Mais elle ne faisait rien pour rendre les disputes moins violentes.

Moi, depuis le début de mon adolescence, j'avais comme passé une alliance avec elle et je m'acharnais sur lui autant qu'elle, avec les mêmes colères. Il avait deux ennemies dans la maison. Ce que je trouvais vraiment méprisable chez lui, c'était son air de gosse vexé dans son amour-propre, incapable de se retenir

de lancer les pires grossièretés, des menaces sans aucun rapport avec l'objet de la dispute. Je lui disais :

- Mais tais-toi donc !

Dès douze treize ans, je mettais mon grain de sel dans leurs querelles. Mes arguments étaient peut-être moins injurieux que ceux de ma mère mais ils étaient plus acérés. Moi aussi, ça me faisait du bien de me défouler. Il me disait :

- Toi, ta gueule !

Ça ne me faisait pas taire. Je pleurais, je piaillais, je criais, je me mettais dans des états de rage épouvantable, je claquais les portes.

Pendant nos querelles de famille, on savait que les voisins d'à côté et d'au-dessus entendaient tout ce qu'on disait mais rien ne nous retenait. Celui de nous trois qui avait gardé le plus son sang-froid disait tout d'un coup :

- Les Bernard doivent rigoler, tiens !

On baissait le ton quelques minutes et ça repartait.

Contre les ripostes bien plus à propos et bien plus cinglantes de ma mère, il se laissait aller mais, quand il avait sorti tout ce qu'il avait sur le coeur, c'était fini, il n'y pensait plus. Tout au moins durant mon enfance ; après, c'est devenu plus grave mais il était toujours le premier à "revenir" sans honte, à chercher une occasion de reparler, de faire une plaisanterie sur la dispute qui venait de finir, ou même de l'embrasser. Pour moi, c'était comme un manque de dignité. Parfois ça marchait, elle s'adoucissait, Il pouvait alors y avoir des moments de détente. Mais, en général, ça l'exaspérait, elle remettait ça, évoquait des épisodes antérieurs. Finalement elle boudait, de plus en plus longtemps avec les années. Le lendemain matin, elle lavait, repassait sans un mot. On se demandait jusqu'à quand ça allait durer. De temps en temps, la bagarre repartait parce qu'elle "lui faisait la gueule". Quand l'atmosphère devenait intenable, on m'envoyait passer quelques jours chez la cousine Léonie, où je passais des journées merveilleuses. Ces incessantes bagarres familiales m'ont donné une répulsion durable pour les discordes, les disputes et même pour les discussions.

La tante Léonie

Un moment de détente, quelques années avant la retraite de mon père (1950)

Je crois que c'est en partie à force de l'entendre lancer à ma mère ou à moi les pointes les plus méchantes possible et souvent sans raison, juste parce que son amour-propre était vexé, que j'ai peu à peu accumulé de la haine contre lui. Moi aussi, j'avais l'amour-propre et la vanité à vif ; nous étions aussi puérils l'un que l'autre, je l'ai vite méprisé de l'être alors que j'aurais certainement voulu compter sur lui pour mûrir, moi ; je lui en voulais d'être un père-enfant.

Je sentais que, par rapport à ma mère, il ne faisait pas le poids, ses gentillesse m'agaçaient plutôt et finalement, à l'adolescence, je me comportais comme elle avec lui. A partir d'un certain moment, non seulement je m'associais à elle mais j'ai eu mes propres disputes avec lui. Ma mère trouvait même que j'y allais fort, elle me disait :

- C'est quand même ton père, fais attention à ce que tu dis !

Mais j'étais à bonne école. Comment et pourquoi aurais-je fait attention, ce n'était pas le style de la maison.

Je me demande bien pourquoi lui et moi on s'enquêlait. Peut-être une petite remarque qu'il me faisait au sujet de l'école et que je n'acceptais pas : il était tellement maladroit ou peut-être trop perspicace et il savait piquer juste là où ça faisait mal. Ou alors il me plaisait sur mes boutons, mes grosses hanches, je ne sais plus trop, ça dégénérait. De toute façon, je ne lui reconnaissais aucun droit à se mêler en quoi que ce soit de ma vie, je m'estimais plus adulte que lui. Tout ce qu'il pouvait me dire, même en y mettant les formes, m'agaçait au plus haut point, je ne lui faisais grâce de rien, son alcoolisme me faisait oublier tous les autres aspects de sa personnalité. Lui, de son côté, ne pouvait quand même pas perdre continuellement la face devant cette jeune harpie, plus venimeuse encore que sa mère. Il contre-attaquait comme il pouvait, avec sans doute dans le cœur un sentiment de honte. Il devait être très malheureux. Nous l'étions tous les trois.

★

Pendant toute mon adolescence, la vie à la maison fut un enfer. Les querelles habituelles entre mes parents étaient devenues de plus en plus fréquentes et violentes, pour une raison que j'ai ignorée jusqu'à l'âge de quinze seize ans, l'alcoolisme de mon père.

Selon ma mère, " il avait appris à boire " quand il travaillait chez un marchand de vin d'Orchamps, avant d'aller au service militaire. Pourtant, une fois embauché au PLM, jeune père de famille, il était classé dans ceux qui ne buvaient pas, ma mère me l'a dit souvent, ce qui veut quand même dire qu'il avalait un litre de vin par repas mais, tant que c'était aux repas, c'était normal, ma mère ne disait rien ; elle a commencé à rouspéter quand la goutte d'après le repas de midi revenait plus souvent. Je suppose aussi qu'en jouant aux cartes ou en discutant avec les copains en déplacement dans les postes, il ne devait pas boire de l'eau. Ma mère le savait, bien sûr, mais, du moment que la vie de famille n'en souffrait pas et que les voisins ne se rendaient pas compte, elle menait sa petite guerre en douce, sans drame visible. C'était sans doute pareil pour tous les autres alcooliques ordinaires, parce que leurs femmes n'en parlaient pas et qu'eux avaient la fierté de ne pas apparaître ivres en public. Lui surtout avec son orgueil de beau mec, avec l'instruction qu'il avait reçue, il n'aurait pas supporté qu'on puisse dire :

- Grandet, mon vieux, il en avait une bonne, hier soir !

Sa conscience professionnelle aussi le retenait. De fait, jusque dans les dernières années de sa vie active, il se modérait ; les boissons alcoolisées étaient formellement interdites pendant le service. Même s'il buvait avec les copains dans les postes, je ne l'ai jamais vu revenir du travail en titubant comme certains de nos voisins. Il arrivait parfois du travail très aimable, souriant de cet air lâche qu'ont les alcooliques, il nous posait des questions sur notre journée. C'était pourtant mauvais signe : généralement il disparaissait dans son lit sans tarder. Mais il avait encore de bons moments.

Comme il buvait de plus en plus, quand il avait dans les 45 ans tout le monde finit par savoir, et moi (j'avais à peu près quinze ans) par me rendre compte que le père Grandet en avait un coup dans l'aile plus souvent qu'à son tour et qu'il n'allait pas toujours droit sur sa mobylette. Les gens n'en parlaient pas trop à ma mère, par égard pour elle mais, de droite et de gauche, elle savait les cafés où il allait, quatre ou cinq en ville et dans les faubourgs. Plus tard, après sa mort, quand on passait devant, elle me rappelait, attendrie :

- Tiens, c'était un café de pépé, ça.

Elle savait aussi où il buvait du blanc, celui qui rend méchant, plus que le rouge ; c'était au café du Pont Tordu.

Tant qu'il travaillait, ça n'était pas difficile pour lui, il partait un peu plus tôt de la maison, revenait un peu plus tard, il pouvait faire ses "stations" en route. Quand il allait au champ, il passait de bons moments avec le Cadet, qui avait un champ à côté du nôtre, où il avait construit une cabane qu'il avait aménagée avec table, sièges, outils et trésors de toute espèce accrochés aux cloisons. Une fois en retraite, il n'avait pas beaucoup d'occasions de quitter la maison pour des courses, parce qu'il ne s'occupait de presque rien à part s'acheter ses attirails à tabac, à pêche et à mobylette. Alors il racontait toutes sortes d'histoires, il faisait semblant d'avoir oublié quelque chose, d'avoir trouvé le magasin habituel fermé. Pour acheter un paquet de tabac, il était parti une heure. Ma mère savait très bien tout ce que cela voulait dire et je crois qu'il savait bien qu'elle le savait. Tout ce qu'il espérait, c'est de ne pas se faire trop engueuler au retour. Elle commençait par :

- T'as pas dû sucer de la glace !

Et ensuite ça dépendait de son humeur. Tout ce que j'espérais, moi, quand j'étais à la maison, c'était qu'il rentrerait dans un état convenable et que la bagarre n'allait pas prendre dès le repas de midi. Je voyais dès qu'il passait la grille s'il avait son air de chien battu.

Il buvait aussi à la maison en dehors des repas. De novembre à janvier, il lui suffisait de descendre à la cave et de tirer ce qu'il lui fallait dans les gros tonneaux, deux ou trois, qui contenaient le produit de notre vigne, deux à trois cents litres d'un vin acide et fort. Là, il pouvait également puiser dans la vingtaine de litres de goutte, qui duraient également quelques mois. Tous les prétextes étaient bons : il fallait vérifier les tonneaux, voir si le rat s'était pris au piège, ou n'importe quoi.

Les méfaits de l'alcool étaient déjà connus, mais n'empêchaient en rien les publicités conviviales.

Ma mère ne pouvait pas vérifier ce qu'il buvait à la cave ; elle faisait simplement une grande colère chaque fois qu'un des tonneaux était déjà vide. De toute façon il ne disait jamais exactement combien il avait fait de bouteilles. Et puis il essayait de faire croire que le vin avait débordé au moment de la fermentation, ou au soutirage, ou à la mise en perce, et plus qu'il n'avait cru d'abord ; ou qu'il serait bien possible que le Robert, le Jules Nicole ou n'importe quel autre poivrot de ses copains soit venu se servir

en son absence. Ces excuses ne prenaient pas et souvent c'était ma mère qui les disait avant lui pour se fiche de lui.

Une fois les gros fûts vides, on allait en acheter par plus petits tonneaux, de cinquante litres, à la "Coop" (la Coopérative du PLM, puis de la SNCF). Comme il les descendait à grande vitesse, ma mère n'a plus voulu de ce système et elle allait elle-même acheter le vin au litre, dix ou vingt à la fois, je ne sais plus ; elle les tirait dans sa remorque. Le contrôle était plus facile pour elle et les engueulades plus fréquentes parce que la ration prévue pour la semaine était épuisée dès le jeudi ou le vendredi. Comme les bouteilles n'étaient plus à la cave mais dans la cuisine, qu'est-ce qu'il devait ruser pour ne pas se faire pincer ! Il s'embusquait dans son bûcher et, dès que ma mère sortait de la maison, il fonçait au placard. Quand j'étais là, ça compliquait les choses. Le soir, il allait toujours se coucher après nous, soi-disant pour finir sa cigarette ou son journal. Il manipulait un moment le poste de TSF, se mouchait comme un coup de tonnerre puis, depuis mon lit, j'entendais ding ding, les bouteilles qui s'entrechoquaient. Quand j'étais de bonne humeur parce que je ne faisais que passer chez nous et que ma vie était ailleurs, je lui criais à travers la cloison :

- Eh, le vieux, ding ding !

Il rigolait aussi. Dans ces moments-là, je le détestais moins et je m'en voulais d'avoir si peu essayé de l'épauler, de l'avoir laissé absolument seul devant son problème et en général ; mais c'était rare, tant il m'inspirait de dégoût.

Ma mère essayait de limiter les dégâts par toutes sortes de moyens. D'abord elle planquait les alcools forts et le bon vin dans tous les endroits possibles, dans les fourneaux non allumés l'été, sous le manteau de la cheminée, dans les manches des vêtements pendus dans les armoires, sous le matelas du côté de sa tête à elle, sous les lattes du plancher. Mais, dès qu'elle avait les talons tournés, je pense qu'il devait se mettre en quête. Il trouvait souvent ; quand elle passait l'inspection, je l'entendais :

- Ah ! le cochon, il a encore sifflé mon guignolet ou mon Côte du Rhône !

Elle comptait parfois sur une bouteille d'apéritif ou de bon vin pour les invités. Au moment de servir, plus rien. Une fois les invités partis, les comptes se réglaient :

- Dis donc, vieux, t'aurais pas vu une bouteille de Bordeaux sous la pile du drap de gauche ?

- Quoi ? hein, moi ? Ah ben, t'as du culot ! Quand il manque quelque chose, c'est toujours moi !

Ou bien, pendant la visite, elle ouvrait un pot de cerises à l'eau-de-vie... où il n'y avait plus d'eau-de-vie !

Il lui arrivait d'oublier certaines cachettes. Quand elle a déménagé dix ans après la mort de mon père, elle a retrouvé deux ou trois bouteilles dans son armoire à chiffons. Mais, comme chaque fois qu'elle évoquait l'alcoolisme de mon père après sa mort, ça l'attendrissait plutôt, elle en rigolait.

Elle "ramburait" aussi, c'est-à-dire qu'elle mettait de l'eau dans les bouteilles entamées ; un verre, disait-elle, plutôt deux quand la colère la tenait. Mon père n'était pas dupe et ça le poussait plutôt à boire davantage. Selon ses humeurs, il râlait, ne disait rien ou plaisantait :

- Tiens, je suis bon chrétien aujourd'hui, je suis baptisé une seconde fois.

Elle feignait l'indignation :

- Comment ! Comment ! T'as le gosier tellement brûlé que tu ne sens même plus le goût du pinard.

Une fois à la retraite, à cinquante cinq ans, il n'avait plus rien d'autre à penser, l'alcool était devenu pour lui une obsession. Rien ne pouvait l'empêcher de boire, ni son orgueil, ni les criailleries de sa fille - même si je n'étais plus à la maison que de passage -. Au début ma mère croyait que, de le prendre en faute, de lui faire honte, de le menacer de le dénoncer à son frère Henri qu'il craignait et respectait, cela le retiendrait un peu. Mais assez vite, tout ce qu'on pouvait lui dire ne servait qu'à l'énerver et plus il était nerveux, plus il avait besoin de boire. Ma mère lui faisait une scène de temps en temps quand, de son côté, elle n'en pouvait plus mais elle se rendait compte que ça ne servait à rien, pas plus que toutes ses petites ruses.

Quand sa femme lui a fait la vie invivable, que sa fille lui a craché son mépris à la figure, que les voisins lui riaient au nez, qu'est-ce qui lui restait comme soutien, comme plaisir dans la vie, sinon boire ? Nous ne voyions presque plus personne, même pas les Bernard, seule la Vonne nous supportait.

Il était devenu abruti, sombre et méchant. Je ne passais plus guère à la maison ; je travaillais ailleurs, je me suis mariée, j'ai eu mes enfants ; mais, chaque fois que je revenais chez nous, je le retrouvais un peu plus bas. Pendant ses dix dernières années, on ne pouvait même plus dire quand il était soûl ou non, il ne comprenait plus rien, ne s'intéressait plus à rien et, quand il faisait semblant de participer à la conversation, ça tombait tellement à côté qu'il aurait mieux valu qu'il se taise. Il était comme coupé de nous par cette obsession qui l'obligeait à mentir continuellement. Sa seule consolation a été l'un de ses petits-fils, qui, encore petit, ne se rendait pas compte de son état et l'adorait.

Maigre comme un clou, il ne mangeait presque rien, vivait de fumée et d'alcool. J'ai une petite photo d'identité de lui dans les derniers temps ; c'est exactement comme il était, plus le teint gris marbré qu'on ne voit pas sur la photo. Ce qu'il avait toujours eu de pas beau dans la figure s'était accentué, les yeux en triangle, qui m'étonnaient déjà quand, toute petite, je lui montais sur les genoux après dîner ; la paupière retombait tellement sur l'angle extérieur qu'elle semblait parfois gêner sa vue. Ses grosses lèvres violacées retombaient de chaque côté avec un mouvement de soubresaut qui lui donnait un air méprisant. Et, surtout, quelque chose que je n'ai vu qu'à lui et qui commence à se mettre sur ma propre figure en vieillissant, deux bourrelets de chair verticaux, du bas du nez au menton, de chaque côté de la bouche. C'est difficile à décrire mais c'est pas beau ; on dirait que toute la figure vient aboutir dans ces bourrelets qui donnent une tête toute carrée et lamentable. Mais ce qu'il y a de plus vrai et de plus pitoyable dans cette petite photo de mon père, c'est son regard de chien battu. Il l'avait depuis longtemps quand il était soûl ; un air gentil, triste et honteux, un peu comme celui que présentent les mendiants pour vous apitoyer, alors qu'on voit bien qu'ils ont plutôt envie de vous voler votre porte-monnaie ou de vous taper dessus. Je crois que c'est cet air-là qui me faisait le plus haïr mon père : un air de se reconnaître inférieur aux autres et de leur demander la charité de l'aimer encore un peu malgré ses vices, de quémander timidement un peu d'affection. Quand il gueulait, ou disait des conneries grosses comme lui avec un air bravache, j'aimais mieux, on pouvait le traiter sur le même ton et se défouler de la colère qu'il vous inspirait. Mais quand il cherchait à faire oublier ce qu'il était, prenant cet air d'enfant doux et innocent, je lui aurais tapé dessus, parce que j'avais honte pour lui. Dans ces moments-là, il avait une façon de vous regarder avec intérêt en penchant la

Mon père tenant dans ses bras l'un de ses petits-enfants (1960).

Mon père âgé

tête en avant et de côté, et de ricaner pour tout et pour rien ; c'était insupportable. Vers la fin de sa vie, cet air-là s'était incrusté dans ses traits, c'est ce qu'on voit sur la petite photo d'identité.

Bien plus tard, quand j'ai moi-même été mère de famille, j'ai réalisé combien il avait dû souffrir d'être malmené et bafoué par la personne qu'il aimait le plus au monde. Car il continuait, dans l'intervalle de nos querelles et de ses soûleries, à être gentil avec moi et à m'appeler la Petiotte, comme il l'avait toujours fait. Mais c'était trop tard, il s'était complètement refermé sur lui-même ; si j'essayais de lui faire des avances affectives, il me répondait par des sarcasmes. Il est mort en 1968 : durant un séjour à l'hôpital, il avait été sevré d'alcool, ce qui provoqua la crise de delirium tremens qui l'emporta.

Même dans ma meilleure période, je ne l'ai jamais vraiment aimé parce que, je vous l'ai déjà dit, je ne l'ai jamais respecté. Il a fallu qu'il meure, bien plus tard, quand j'avais quarante ans, pour que les souvenirs de sa tendresse pour moi me reviennent. Je crois que je n'y avais jamais pensé, surtout que les côtés désagréables de son caractère n'avaient fait que s'accroître avec l'âge.

Bonheurs d'enfant et d'adolescente

Je ne voudrais pas vous laisser sur l'impression d'une enfance et d'une adolescence entièrement vouée au malheur.

Quand j'étais petite, j'ai vécu dans une sécurité, une absence d'inquiétude presque complètes, troublées seulement par les disputes familiales, qui n'en étaient qu'à leur début. Dans l'ensemble, la vie à la maison, à l'école, dans le quartier se déroulait petitement, paisiblement, sans changements, sans comparaison avec d'autres milieux ou d'autres temps. Même si je n'y pensais pas, je me considérais certainement comme la plus jolie, la plus dégourdie, la plus gentille des petites filles, parce que mes parents, mon père bien sûr mais aussi ma mère au-delà de ses airs de dragon, me renvoyaient continuellement cette image-là de moi. Les adultes avaient beau parler des malheurs du monde, de la vie chère, de la guerre, qu'est-ce que cela pouvait nous faire à nous, les enfants du quartier, si nous avions un petit lit bien propre, un papa qui venait nous chahuter avant de dormir, des petits souliers bien cirés tous les matins. Quant aux conditions matérielles difficiles de la vie quotidienne, nous n'en avions pas conscience, faute de point de comparaison.

Mon adolescence fut certainement pour moi, dans l'ensemble, une période affreuse. Le collège me permettait certes de me sortir des problèmes familiaux, d'élargir mes intérêts mais, en même temps, le contact avec d'autres milieux fut pour moi une cause de frustrations et d'humiliations permanentes, je vous en reparlerai.

J'avais pourtant gardé de mon enfance une insouciance une gaieté fondamentales. Et j'avais des moments de vrai bonheur.

D'abord je rigolais avec mon amie Janine et les autres copines, parfois jusqu'à en pisser dans la culotte. Puis il y avait des moments de félicité. A peu près tous les matins au printemps et l'été, quand je me réveillais, j'entendais la voix des voisins mêlée à celles des oiseaux et au bruit des arrosoirs qu'ils brinquebalaient et de l'eau qu'ils versaient. Dans mon souvenir, cette sensation fait un tout avec les petits bouts de ciel bleu qui filtraient dans les persiennes et la fraîcheur déjà douce des matins de beau temps. J'écoutais toujours un peu tout cela avant de me lever, ça me plaisait beaucoup et j'y pense toujours comme si c'était hier. J'ai aussi quelques images qui me sont restées dans la tête : le champ de betteraves d'Orchamps, les talus à

Audelange à l'arrivée du printemps. J'ai en tête bien des événements précis de mes jeunes années, mais ce qui me reste de plus vif, ce sont des sentiments, des émotions de ce genre, qui me reviennent exactement comme ils étaient il y a quarante ans ! Et les rêveries amoureuses... je vous en reparlerai. Si j'avais eu la moindre orientation religieuse, ces moments d'extase auraient été mystiques.

Il y avait aussi les retours du collège, quand je restais seule à la maison. J'avais l'excuse des devoirs mais je considérais ces moments-là comme des moments trop heureux pour les gâcher à travailler. J'étais la maîtresse de la maison, je pouvais compter sur deux trois heures tranquilles sans me faire gronder et sans entendre mes parents se chamailler. Je n'arrêtais pas de me lever de ma chaise pour me faire des plaisirs : un petit coup de la radio qu'on n'avait absolument pas le droit d'ouvrir en dehors des informations et le soir à la veillée ; quand c'était trop beau, des chansons à la mode, je n'arrivais plus à éteindre et, quand ma mère rentrait vers 7h., le poste était tout chaud, elle le sentait. Devant la glace de la cuisine, à me faire toutes sortes de coiffures, en me mettant un peu de la crème et de la poudre de ma mère. La tournée des placards et des boîtes : les gâteaux au bas du meuble de la salle à manger, les bonbons, le lait Nestlé en poudre qu'on nous avait donné à la débâcle et que ma mère gardait encore en réserve au bas des rayonnages trois ou quatre ans après, le chocolat, le sucre, les confitures, les restes de viande, le fromage, tout y passait successivement, à toutes petites doses parce qu'il ne fallait pas que quoi que soit ait l'air d'avoir diminué. Finalement, la boîte de lait y est quand même passée en entier ; quand ma mère l'a ouverte un beau jour, elle était vide. J'ai eu ma danse.

Vers six sept heures, il m'arrivait d'avoir ma "crise", comme disait ma mère qui parfois arrivait à l'improviste. J'étais pleine d'euphorie, d'un sentiment de force et de bonheur incroyable ; je ne pouvais plus tenir en place, j'arpentais la cuisine et les chambres en chantant à tue-tête et en prenant des poses comme une actrice. A la radio, j'écoutais les chansons que tout le monde chantait mais je commençais aussi à prendre goût aux airs d'opérette et d'opéra dont j'essayais d'attraper les paroles que je copiais sur une feuille ; quand je ne savais pas, je faisais tra la la. Tout un répertoire y passait. Plus je chantais, plus j'étais enflammée d'enthousiasme, je montais de plus en plus haut, à la fin ma voix s'égo-

sillait. Quand les fenêtres étaient ouvertes, l'été, tous les voisins devaient m'entendre, je ne sais pas trop ce qu'ils en pensaient. Certains venaient voir mes parents, j'avais un peu honte. Ils leur disaient :

- Elle chante bien, votre fille.

Mais je sais bien que, pour eux, bien chanter ce n'était pas hurler des airs d'opéra jusqu'à s'étrangler ! Je sifflais aussi, même dehors quand il fallait absolument que j'aie en ville, des airs qui me trottaient dans la tête. Les femmes, les jeunes filles ne sifflaient pas, je pense d'ailleurs que ce n'est pas encore trop bien vu. Une fois, nous allions faire des courses avec ma mère, mais j'étais sortie un peu avant elle pour m'arrêter d'abord prendre un rendez-vous chez le dentiste ; je sifflais en pleine rue ; un cycliste qui

J'ai aussi quelques images qui me sont restées dans la tête : le champ de betteraves d'Orchamps, le chocolat...

nous a croisées, moi, puis ma mère, n'a pu se retenir de lui lancer ce qu'il avait sur le cœur :

- Ah bien ! celle-là, elle en a du culot, elle siffle comme un homme !

CHAPITRE III

Chez la grand-mère et chez l'oncle

Des querelles familiales, qui finalement ont dégénéré en un véritable enfer, je sortais quotidiennement grâce à l'école puis, malgré les humiliations que j'y ai subies, au collège. J'en sortais aussi, à partir de l'adolescence, par mes rêveries amoureuses, dont je vous reparlerai. Mais j'ai eu également des échappatoires à l'intérieur même de la famille : par mes séjours chez l'oncle Henri et, surtout, chez ma grand-mère.

Chez la grand-mère à Cussey

Ma grand-mère maternelle habitait à Cussey-les-Forges, en Bourgogne, près du plateau de Langres. Je vous ai déjà décrit ce pays sauvage et charmant, où ma mère avait passé son enfance.

Quand j'étais petite, j'y passais avec ma mère quelques semaines l'été et, de temps en temps, quelques jours au printemps et à l'automne. A partir du moment où ma mère a jugé qu'elle pouvait me laisser seule, quand j'avais dix ans, et jusqu'à seize ans, j'y ai passé tous les étés, ou presque, à l'exception d'un que j'ai passé chez l'oncle Henri.

Je me demande bien ce que je pouvais faire là toute la journée quand j'étais adolescente. Il n'y avait évidemment pas de télévision, mais pas de radio non plus, rien pour se distraire.

Ma grand-mère habitait dans une toute petite maison de deux pièces : une cuisine, où elle avait son lit, et une chambre où je couchais. Sa maison était disposée en biais, assez loin de la rue ; elle occupait un côté d'une cour située au bout d'une sorte d'allée fermée par un portail, qui la reliait à la rue. Quand j'étais petite, cette cour était remplie de matériel de forgeron, des grosses roues surtout, je me rappelle. Parce que mon grand-père avait été forgeron à la fin de sa vie ; contre la maison, du côté opposé à la rue, au fond de la cour, il avait construit sa boutique (on disait " la boutique " je ne sais pas pourquoi puisque c'était un atelier de forgeron). En face de la maison, il y avait un grand mur avec, derrière, des bâtiments de ferme qu'on voyait au-dessus. Tout ça appartenait au plus riche cultivateur du pays, le Maurice Gros. Je pense que ça devait être le coin des poules, là derrière, parce que ça caquettait toute la journée ; sans arrêt les poules s'envolaient sur notre mur, ma

grand-mère les chassait avec une perche qu'elle avait là pour ça, en criant :

- Sacrées sales poules, allez donc chier chez votre patron !

Je voulais le faire aussi mais ma grand-mère me défendait, elle avait bien vu que moi, j'essayais de taper sur les poules.

Sur le quatrième côté, au fond de la cour, c'était le hangar. Vous voyez, avant de vous en parler, je n'ai jamais pensé à tous ces mots qu'on disait : " la boutique ", ça n'était pas une boutique ; " le hangar ", ce n'était pas un hangar. Mon grand-père l'avait construit pour ferrer les chevaux en dessous, c'était plutôt comme un préau d'école : des montants en bois, gros comme des troncs d'arbre, avec des anneaux en fer pour attacher les chevaux. Sur ces montants prenaient toutes sortes de poutres compliquées et de plus en plus petites jusqu'à un toit complètement penché ; d'un côté, en arrière, il touchait presque par terre ; en avant, il avait bien cinq ou six mètres de haut. Au-delà du hangar, c'était la campagne : la prairie, les collines.

Je n'ai jamais connu mon grand-père. Juste l'année de ma naissance, il avait été tué accidentellement d'un coup de fusil, je vous l'ai déjà raconté. Après sa mort, ma grand-mère avait loué la boutique à un autre forgeron, le Perchet. Je me souviens un peu des chevaux qui venaient encore se faire ferrer sous le hangar. Le Perchet disait à ma grand-mère, le matin en arrivant :

- Vous ferez attention à la petite ce matin, je vais ferrer.

Pour que je voie quand même, ma grand-mère me faisait asseoir derrière " le claie " (c'était un grillage, avec un cadre de bois, protégeant des mouches). J'étais là sur ma petite chaise, bien avant la cérémonie. Tout d'un coup le cheval descendait la cour ; il paraissait toujours énorme dans cette petite cour et il remplissait presque le hangar où il y avait déjà tellement d'autres choses. Il devait avoir peur, il y avait toujours deux ou trois hommes pour le faire tenir tranquille, un qui le tenait à la bride en plus de la corde qui l'attachait au poteau, deux pour tenir la patte en l'air. Tous ces bonshommes discutaient un

temps fou avant de se décider à le ferrer ; puis, tout d'un coup, le Perchet sortait de la boutique avec le clou tout rouge de chaleur au bout d'une pince, il l'enfonçait dans la corne, à grands coups de marteau, ça fumait, ça sentait bon la corne ; le cheval ne bougeait plus du tout à ce moment-là et les hommes ne parlaient pas non plus. Quand ils avaient fini, ils remontaient tous la cour ensemble et ma grand-mère disait à chaque fois :

- On n'est pas près de les revoir aujourd'hui.

Ils allaient arroser ça !

Je ne sais pas ce qui est arrivé avec ce Perchet, mais, quand je devais avoir sept huit ans, il a quitté la boutique, il s'est fait une boutique chez lui. On a été fâchés un temps. Alors ma grand-mère a mis toutes ses affaires dans le hangar et la boutique : des piles de bois, des lapins, ses paniers. Les outils de mon grand-père sont restés accrochés au mur de la boutique à côté du gros soufflet et du foyer de forge. Quand mon petit oncle venait (je disais mon petit oncle parce qu'il avait vingt ans de moins que ma mère, sa sœur), je le serinais pour qu'il aille faire marcher le soufflet. Je crois que ça devait l'embêter parce qu'il donnait deux trois coups, puis il se rappelait à chaque fois qu'il avait quelque chose à faire ailleurs. J'aurais bien pu faire marcher ce soufflet moi-même mais il était au fond de la boutique, dans le sombre et l'humide, j'avais trop peur pour y aller toute seule. Même à l'entrée, je n'y restais pas longtemps.

★

En haut, devant la maison de ma grand-mère. Ma grand-mère âgée, des cousins, des petites filles qu'elle avait en garde. Au milieu, toujours devant la maison, mon oncle Raymond en communion.

En bas, l'entrée de l'allée menant à la maison de ma grand-mère, devant la façade de la maison voisine (maison du Fréri). Ma grand-mère âgée avec la famille de son fils Raymond.

La campagne derrière la maison de ma grand-mère (2004).

Quand je me réveillais le matin, s'il y avait le silence, c'est que ma grand-mère était déjà partie aux champs; si elle était là, la Singer marchait. Je ne sais pas à quelle heure elle commençait son travail, je ne l'ai jamais entendu se lever, ni vue autrement qu'habillée, lavée, coiffée, assise à sa machine à côté de la porte toujours ouverte sur la cour, même s'il pleuvait ou faisait frais dehors. Elle aimait l'air et mettait sa pèlerine plutôt que de fermer la porte. Quand je me levais, elle me regardait en souriant par dessus ses lunettes ; on se disait comment on avait dormi, moi bien, elle mal, sans qu'elle arrête de pédaler. Je traînais en chemise de nuit sur mon bol de chicorée au lait. Je détestais ce goût et j'étais écœurée par les morceaux de la peau de lait qui s'étaient formés à la surface en attendant depuis des heures sur le coin du fourneau ; j'arrivais quelquefois à toute la retirer d'un coup mais le plus souvent elle se brisait en filaments que je m'évertuais à attraper à la cuillère ; je n'osais pas prendre une passoire, ma grand-mère aurait trouvé que j'étais gâtée. Quand elle n'était pas là, je jetais le déjeuner dans le trou d'écoulement d'eau dehors, avec bien de l'eau dessus pour qu'elle ne voie plus de traces. Ça l'énervait que je traînaille comme ça en chemise de nuit, recroquevillée sur ma chaise, avec un lit pas fait, la table pleine de miettes, les cheveux dans la figure. Je l'entends encore :

- Mange, lave-toi, habille-toi, prépare-toi, s'il venait quelqu'un.

C'était net : quand on était malade, on restait dans son lit mais si on n'était pas malade, on " se préparait ". Ça voulait dire que la maison et ses habitants étaient mis en état de réception dès le réveil : les lits étaient ouverts, retournés, battus puis refermés jusqu'au soir, la poussière des meubles enlevée tous les jours, le plancher lavé à grande eau, la vaisselle faite au fur et à mesure de l'utilisation.

Les personnes devaient avoir le même traitement, pas seulement nettoyées et habillées mais " allurées " : on devait tenir son corps bien droit, s'asseoir seulement sur les chaises et faire attention à ce qu'on disait, tout cela " à la façon ". Quand je gesticulais trop ou que je repliais mes jambes sous moi, elle me disait :

- Allons, fais pas ta Mimie-patte-en-l'air .

Jusqu'à sa mort, à 95 ans, elle a toujours eu le souci de ne pas " s'avachir " ; l'idée des robes de chambre, des chaussons fourrés, des divans, des fauteuils, lui faisait horreur. Elle ne s'est jamais assise que sur une chaise et encore avec " quelque chose dans la main ".

- Même si on ne gagne rien, il faut travailler.

Pendant la guerre, la femme de mon jeune oncle prisonnier en Allemagne, ma tante Madeleine, avait passé quelque temps à Cussey. Après le déjeuner, pendant que les enfants dormaient, elle aurait bien voulu faire une petite sieste, il n'y avait pas trop de travail à la maison ; mais avec la grand-mère, ça n'était même pas pensable. Alors on faisait semblant d'aller au jardin, elle et moi et, pendant que je faisais la garde à la porte, elle s'assoupissait quelques minutes dans le foin d'une petite remise. Je ne serais pas étonnée que ma grand-mère se soit rendu compte du manège, mais elle n'était pas femme à mettre cartes sur table ; elle aurait plutôt fait une allusion des années après, à l'occasion d'un grand règlement de comptes.

Dans les premières années, je passais presque toutes mes journées sous le hangar. Il y avait là-dessous toutes sortes d'objets qui avaient dû servir à la forge ou pour le travail du houblon, je ne sais pas trop, je ne l'ai même jamais demandé à ma grand-mère. J'en faisais des maisons, des bateaux, ou n'importe quoi, tous les jours ou plusieurs fois par jour des nouveaux. Je meublais tout ça avec des planches, des sacs à patates, des pierres et je vivais là au milieu, dans mes aventures d'imagination. Quand ma grand-mère rentrait des champs, elle me demandait :

- Alors comment ça va, ton chantier ?

Je lui disais deux mots de ce que j'avais voulu organiser mais pas trop parce que ce qu'elle voulait savoir, c'était seulement si j'allais bien ; le détail de mes histoires, ça n'était intéressant que pour moi.

Des fois elle trouvait quand même que j'étais trop solitaire, trop tranquille, elle voulait m'emmener avec elle quand elle allait chez des gens, elle voulait que j'aille jouer chez les petites Vittaut qui avaient à peu près mon âge. J'y allais quelques après-midi ou bien elles venaient chez nous avec leurs voitures, leurs poupées et les habits, les dinettes des poupées. Je crois qu'on s'amusait bien mais je n'ai vraiment pas le souvenir de les avoir vues souvent ; peut-être qu'on se disputait ou qu'elles s'ennuyaient d'avoir une amie sans jouets, rien que des chevalets à couper le bois ou des établis de forgeron. Pourtant j'aimais aller dans leur maison avec le magasin de chaussures et de tissus sur le devant et plusieurs étages où chacun avait sa chambre. Dans leur cuisine il y avait toujours la même odeur de confitures refroidies, de fruits en conserve, que leur mère faisait tout l'été. Quand les petits grelots sonnaient à la porte de son magasin, elle enlevait son " devanté " (son tablier), se passait les mains sous le robinet du " lavier " (de l'évier) et nous laissait

quelques minutes seules. J'avais assez de temps pour convaincre une des filles de tremper une cuillère ou le doigt dans les marmites ; après, je faisais pareil, mais, comme ça, ça n'était pas moi qui avais commencé si on s'était fait prendre. On ne s'est jamais fait prendre mais on s'est brûlé les doigts plusieurs fois.

Je vous ai raconté que ma mère, après avoir brûlé ma première poupée, avait toujours refusé de m'en acheter une autre. Ma grand-mère m'en aurait peut-être acheté une si elle avait été plus riche, au moins je le croyais. En tout cas elle me donnait des " pattes " (des chiffons), des chutes de toutes les couleurs qui tombaient des tissus où elle coupait des pantalons, des chemises d'hommes et, plus rarement, des habits de femme. Mais je n'avais pas de fil, c'était trop cher. J'avais tellement envie de faire des habits que je m'arrangeais quand même pour faire tenir les morceaux ensemble, par exemple avec des petits morceaux de bois passés dans des trous de l'étoffe comme des épingles ; ou bien, quand le tissu était très solide - les gros pantalons d'hommes en coutil allaient bien pour ça -, j'en tirais des fils et, en en tordant plusieurs ensemble, je pouvais coudre avec. J'habillais tout ce qui me tombait sous la main, le baigneur, les petits jouets en caoutchouc de mon cousin qui était encore bébé. Je faisais aussi des habits pour personnes ; heureusement, parce qu'ils avaient des formes tellement biscornues que je n'aurais jamais pu les mettre à une vraie poupée. Quand j'entreprenais un vêtement, je n'en sortais plus jusqu'à ce qu'il soit achevé. Ma grand-mère disait :

- " Mets donc bas " (arrête), tu vas te faire mal au dos [j'avais le dos rond quand j'étais petite et on faisait bien attention à ce que je ne reste pas trop longtemps sans bouger].

Je voulais finir pour voir comme ce serait mais à mesure que j'avancais, il me venait d'autres idées pour mettre un volant ou faire des fronces - des smocks on disait -, ou toutes sortes de folies. Des fois, quand j'étais couchée le soir, je n'arrivais pas à m'endormir tellement j'étais excitée par toutes ces idées qui me venaient pour ma couture du lendemain. Quand c'était fini, je montrais ma pièce à ma grand-mère, elle s'exclamait chaque fois :

- " Gade " (regarde) donc ça, si ça a de la façon ! ".

Quand la Blanche, notre voisine, venait, elle lui montrait aussi mon travail, elles s'exclamaient toutes les deux ; j'étais vraiment très contente.

Dans les premières années, je passais presque toutes mes journées sous le hangar. Il y avait là-dessous toutes sortes d'objets qui avaient dû servir à la forge.

La Blanche venait aussi quand le tambour était passé.

La Blanche, dont la maison faisait le coin de la rue, venait deux ou trois fois par jour à la maison, juste quelques minutes pour nous apporter un œuf frais ou un bout de fromage qu'elle venait de sortir de la "couloire" (du moule à fromage). Elle venait aussi quand le tambour était passé : au fond de notre cour on ne comprenait pas ce qu'il criait, surtout qu'il parlait à toute vitesse en bafouillant. Ma grand-mère avait tout le temps peur qu'il ait annoncé la mobilisation générale, alors la Blanche venait nous rassurer : c'était en général une coiffeuse ou un marchand de poisson qui allait passer au pays ou bien les bornes-fontaines qui devaient fermer un moment de la journée. La Blanche commençait à nous crier ce qu'elle avait à dire depuis le dessus de la cour, c'était une manière de s'annoncer ; à mesure qu'elle descendait, elle continuait son histoire et, quand elle arrivait sur le seuil, elle en était souvent à la fin, on n'y comprenait rien. Je ne l'ai jamais entendu parler à voix normale, elle s'exclamait, elle criait, elle grognait aussi, "roûnait" (grognait), poussait des oh ! oh ! qui n'en finissaient plus. J'aimais tout ça et j'essayais de l'imiter mais ma grand-mère disait qu'elle lui cassait les oreilles avec ses bramelements.

Elles s'attrapaient assez souvent, la plupart du temps parce que la Blanche aurait voulu que ma grand-mère donne ses opinions sur les commérages qu'elle venait nous rapporter. Mais ma grand-mère ne voulait rien savoir, elle prenait un ton lointain et ne faisait que répéter :

- Il ne faut pas croire tout ce que les gens disent.
- Ou bien :
- Le monde est bien méchant.

J'imagine qu'elle prenait plaisir autant que nous à toutes ces histoires de village mais elle tenait à être gentille, elle avait cette réputation-là à Cussey. La Blanche, ça l'énervait ; tout d'un coup elle se levait du seuil où elle s'était assise et s'en allait en marmottant :

- La voilà qui fait sa sainte !

On ne la revoyait plus de la journée, elle "faisait sa reue" (faisait la tête). C'était toujours ma grand-mère qui revenait ; elle lui portait quelque chose de son jardin ou un morceau du lapin qu'elle tuait en l'assommant puis en lui arrachant un œil et qu'on faisait cuire le dimanche matin.

Elles étaient à peu près du même âge, elles avaient vécu toute leur vie dans leurs deux maisons voisines,

elles savaient tout l'une sur l'autre, mais ça ne les empêchait pas de se cacher des choses comme des étrangères et de dire des choses assez méchantes l'une de l'autre. A ma mère, ma grand-mère disait de la Blanche :

- Elle en a, va ; elle en "serre" (elle en met de côté) pour son Maurice, il aura pas besoin de travailler vieux, celui-là.

Et souvent elle me rappelait :

- Fais attention à ce que tu lui dis, tu sais comme c'est une curieuse.

Moi, je racontais n'importe quoi à la Blanche pour qu'il n'y ait pas de cachotteries entre elle et nous ; elle en profitait ; elle s'inquiétait beaucoup par exemple de savoir si ma grand-mère me faisait assez à manger, parce que

L'Angèle, elle aime pas les lâcher, hein ?

J'avais beaucoup d'affection pour elle. Ma mère me disait :

- T'es pas dégoûtée.

Je sentais qu'elle ne l'aimait pas et ça me faisait de la peine.

Pour ma grand-mère, j'avais plutôt du respect. Elle avait l'air d'une dame. Petite, mince, avec une très jolie figure fine, jusque dans son extrême vieillesse, elle parlait toujours doucement et, comme disait ma mère :

- Elle était toujours d'accord avec tout le monde.

J'ai dû arriver moi-même à un âge assez avancé pour connaître autre chose de son caractère ; mais, tant que je suis allée en vacances chez elle, je l'ai toujours vue comme une sorte de perfection avec qui il n'était pas question de faire de la fantaisie. Je n'aurais jamais eu l'idée, tenez, de m'asseoir sur ses genoux ou de l'embrasser à un autre moment que quand on arrivait chez elle ou qu'on en repartait. Si je disais un mot de travers, ou même si je riais fort, elle faisait ts, ts en tapant sa langue sur son palais ; ça me coupait l'envie de continuer.

Avec la Blanche, je me défoulais, comme on dit maintenant. Elle, c'était une paysanne, grande et forte, qui marchait comme un dragon dans des gros souliers ferrés. Elle était veuve, je n'ai jamais vu son mari, mais elle avait un fils, le Maurice. Tant que le père de la Blanche, le Tintin, a vécu (il

s'appelait Justin, comme mon grand-père et mon arrière-grand-père), c'est lui qui gardait les cinq ou six vaches qu'ils avaient ; quand on allait au jardin, " en Molveau ", avec ma grand-mère, on voyait son grand parapluie bleu ouvert contre le vent, la pluie ou le soleil, tout en haut de la Rochette et ses vaches tout autour :

- Elle le fera mourir à l'ouvrage, disait ma grand-mère.

C'est vrai qu'on l'a finalement trouvé mort dans un de ses prés ; les vaches étaient redescendues toutes seules au pays à la nuit tombante. Son mari mort, c'est la Blanche qui est allée " aux champs les vaches " (garder les vaches), en plus de cultiver toute seule d'autres champs pour se nourrir avec son fils et nourrir aussi les vaches l'hiver. Le matin, elle partait vers 6 heures ; à 11 heures on entendait la cloche de la Rouge passer au-dessus de la cour. L'après-midi, elle travaillait dans ses champs et à 4 heures elle repartait jusqu'à 6 ou 7 heures garder ses vaches au pré.

L'après-midi, j'allais avec elle par tous les temps, c'était le plus beau moment de la journée. Bien avant le départ, ma grand-mère avait préparé mon petit panier avec mon quatre heures, une tartine de confiture, une autre de fromage et une bouteille d'eau. Je prenais ma baguette déposée la veille sous le hangar et je rejoignais la Blanche déjà en train de crier après la " grande salope " qui essayait d'attraper quelque chose dans le petit jardin qu'elle avait près de la maison. Je restais un peu de côté pour ne pas gêner la sortie des vaches et des chiens, qui au début allaient dans tous les sens. Cigarette, le vieux chien noir, marchait devant le troupeau, puis deux ou trois vaches que je connaissais moins parce que c'étaient les veaux de l'année d'avant et à la fin la Jaune, puis la Rouge, toujours la dernière. Ces deux-là, je crois qu'elles ont été là d'année en année, elles étaient familières et tranquilles, on pouvait les caresser sans danger, la Rouge surtout. On laissait les veaux à l'étable, ils étaient trop fous. On traversait tout le village en croisant les autres troupeaux qui portaient aussi ; il y en avait quelques-uns petits comme le nôtre, mais d'autres très grands, de cinquante bêtes ou plus, qui n'en finissaient plus de vous empêcher de traverser et remplissaient les rues de bouses en l'espace de cinq minutes. Les Parisiens s'extasiaient ; je jouais mon rôle pour eux un peu comme les Indiens pour les touristes.

Chaque jour on changeait de pré pour que l'herbe ait le temps de repousser ; quand il ne faisait pas

Ma grand-mère
à 69 ans

Son mari mort, c'est la Blanche qui est allée " aux champs les vaches " (garder les vaches), en plus de cultiver d'autres champs.

La maison
de la Blanche (2004)

beau ou qu'on était en retard, on restait en bordure du village, derrière les Ponts ; mais on pouvait marcher aussi une demi-heure ou plus, pour aller loin, loin, en Molveau, au milieu des bois, dans un vallon très humide plein de menthe sauvage. En fait, je n'ai jamais vu la Blanche marcher ; elle courait sans arrêt à grandes enjambées, déjà cassée à la taille dès la quarantaine ; bien des années avant sa mort, à 83 ans, sa tête touchait presque les genoux. Pendant ce temps, on ne parlait guère ; il fallait surveiller les bêtes qui ne pensaient qu'à manger dans les champs de betteraves, de pommes de terre ou de céréales qu'on longéait. Je leur courais derrière et je tapais aussi fort que je pouvais mais ça ne les faisait pas bouger, la Blanche devait venir en renfort ou envoyer Cigarette. Les vaches sentaient venir le coup, elles fermaient les yeux mais, avant de partir, elles s'arrangeaient pour donner encore un grand coup de langue dans la nourriture défendue.

Tous les prés avaient un caractère différent. Certains étaient désagréables, ceux du Bout de la Velle surtout parce qu'il fallait encore surveiller les champs autour et qu'on ne pouvait pas rester assises cinq minutes. Mais d'autres étaient de petits paradis, bien fermés avec des haies, assez grands pour que les vaches puissent faire de longs allers et retours, pas trop pour qu'on les ait toujours sous les yeux. Deux d'entre eux, en Nezouard et en Molveau, avaient aussi des cabanes que le Tintin avait faites, avec des "plots" (des billots) pour s'asseoir et une table faite d'une planche posée sur des plots aussi. On pouvait même accrocher son imperméable à un clou. Quand le temps n'était ni pluvieux ni trop chaud, la Blanche se mettait dehors, à l'ombre d'un parapluie bleu, mais moi je commençais toujours par rester un moment dans les petites maisons, pour être bien. On avait apporté notre ouvrage, elle des chaussettes à tricoter ou raccommoder, moi mes habits de poupées. Mais on s'arrêtait tout le temps, on n'était pas pressées :

- Heureusement qu'on n'est pas payées à l'heure, disait la Blanche.

On parlait sans arrêt. Je lui racontais tout ce qui se faisait à l'école de Dole, à la maison, chez Untel ou Untel et elle me racontait les histoires du pays, avec les gestes et les voix des gens qu'elle imitait. Je me tordais de rire et je lui faisais recommencer les mêmes histoires plusieurs fois dans l'été. Je lui posais aussi des questions à n'en plus finir sur tous les habitants de Cussey, leurs parents, leurs grands-parents morts, leurs enfants et leurs petits-enfants partis en ville. Elle savait toujours beaucoup plus d'histoires que ma grand-mère et ses histoires étaient toujours

plus drôles ; et avec elle on pouvait dire vraiment ce qu'on pensait, ça ne la fâchait jamais. Avec ma grand-mère, c'était plutôt ennuyeux ; si j'essayais de dire un peu les choses comme elles étaient, elle me traitait de "grande bique qui ne connaissait pas la vie". Il ne fallait jamais rien raconter de personne ; c'était toujours "des bien bonnes gens". Tout ce qu'on pouvait dire sur eux, c'était s'ils étaient travailleurs ou non ; à part ça on aurait dit qu'ils n'avaient rien d'autre dans leur caractère.

Une autre différence entre la Blanche et elle, c'est que ma grand-mère, je ne la touchais jamais, je n'y aurais même pas pensé. Mais la Blanche par exemple, aux champs, je la peignais. Elle avait de grands cheveux blancs jaunes coiffés en chignon au-dessus de la tête comme toutes les femmes de son âge et tenus par des épingles qui tombaient partout. Ils étaient gras, elle ne les avait jamais lavés de sa vie et ils se peignaient très bien. Je lui faisais des nattes, des anglaises, une raie sur le côté ou au milieu. Elle disait :

- Tu me dévores !

Mais elle se laissait faire.

Quand j'avais fini une coiffure, je l'emmenais se regarder au-dessus du ruisseau ; chaque fois on cherchait à quoi elle ressemblait : une vieille truie, le curé d'Auberive, la Rouge en train de chier... et on rigolait.

J'essayais aussi de lui arranger des costumes avec la cape du Tintin et ses cotillons ; mais là, elle était moins patiente et quand j'étais accroupie près d'elle, elle m'envoyait bouler dans l'herbe d'un coup de hanche. Je n'ai jamais compris comment elle était habillée. Ma grand-mère, je savais : une chemise sans manches en tissu fin, une autre en droguet à manches courtes l'été, longues l'hiver, des camisoles tricotées en laine ou en coton selon la température, des jupons, puis une blouse en satinette et, par dessus, des tabliers. Quand elle faisait des travaux salissants, elle ne changeait pas de vêtement, elle rajoutait seulement une blouse et des tabliers. Il y avait le tablier pour coudre, le tablier pour aller au jardin, le tablier pour tuer les lapins ; de cette façon, elle en salissait cinq ou six par semaine. Quand j'avais moi-même besoin de protéger ma robe, pour faire la vaisselle par exemple, et que j'enfilais le premier qui me tombait sous la main, ma grand-mère me l'enlevait :

- Pas celui-là, tu vois bien que c'est le devanté du jardin, ou le devanté des lapins.

VIPÈRES : 1. Aspic; 2. Péllade; 3. Tête de couleuvre vipérine; 4. Tête de vipère aspic; 5. Tête d'aspic montrant la glande à venin.

L'habillement de la Blanche était bien plus compliqué. De l'extérieur, cela apparaissait comme une grande robe sombre qui la couvrait du cou aux pieds, avec des manches jusqu'aux poignets toute l'année ; mais ce n'était pas une robe, c'était en haut des camisoles, en bas des cotillons serrés à la taille. Camisoles et cotillons étaient pleins de poches, de soufflets, de fentes. Quand elle mettait ses mains dedans pour en tirer sa grosse montre, des ficelles, son couteau, des noix, son œuf à raccommorder les bas et tout l'attirail de couture, j'apercevais des couches d'autres camisoles et d'autres cotillons de plus en plus clairs à mesure qu'ils étaient profonds. A une grande profondeur, la croix, pendue au cou à une chaîne, et la forme vague des seins qui faisaient un bourrelet continu à peine plus haut que la taille. Des jambes je n'ai jamais vu que quelques centimètres du tricot noir des bas au-dessus des souliers ferrés. Quand elle voulait pisser, elle s'éloignait de quelques pas de l'endroit où nous étions assises, elle pinçait ses cotillons de la main droite devant, de la main gauche derrière, les soulevait un peu et pissait debout en continuant à discuter. Je trouvais ça admirable et je m'exerçais à faire pareil ; je n'ai jamais réussi.

Selon les champs où on était, on ramassait des herbes à sécher, le thym, le serpolet, le bouillon blanc, l'aigremoine ou des petits fruits sauvages, les griottes, les "coneules" (les cornouilles), les noisettes plus tard à l'automne, des "prevets" (des champignons) que ma grand-mère me faisait griller au beurre le soir. En Molveau, la Blanche avait dans son pré un petit ruisseau à écrevisses ; elle m'en attrapait quelques-unes pour mon souper, ou des grenouilles qu'elle dépiautait sur place. Elle n'aimait pas trop que je m'aventure seule loin d'elle, les prés avaient aussi des dangers : des ruisseaux pas très gros mais rapides, des trous d'eau qu'on voyait à peine dans les hautes herbes. Le trou des Quatre Bœufs Blancs, où quatre bœufs avaient disparu dedans d'un seul coup, n'avait même pas de fond : le Maurice, son fils, était venu avec d'autres gars du village jeter dedans une très grosse pierre au bout d'une corde, ils n'avaient jamais touché le fond.

Mais le plus effrayant de tout, c'était les vipères. Tous les gens du pays racontaient des histoires de vipères, qui s'enroulaient autour des pattes des vaches et buvaient leur lait au pis, ou qui remontaient dans les évier par les trous d'écoulement ; ou encore ces nœuds de vipères mêlées ensemble au printemps qui volaient en éclats quand on tirait

dedans au fusil, mais une au moins s'en sortait toujours pour venir "revenger" ses copines. J'ai quelquefois entendu parler de chiens de troupeau ou de chasse mordus à mort par des vipères, jamais de personnes. Mais tout le monde en parlait et faisait peur aux enfants avec ça. Moi, vous voyez, quarante ans après, j'en ai encore une si grande peur que, quand je retourne à Cussey, je ne peux marcher tranquille dans les chemins de campagne et j'en rêve toutes les nuits. Quand on cueillait des noisettes, il fallait entrer un peu dans les buissons ; je le faisais toujours avec le cœur serré. Je regardais bien par terre avant de poser le pied, tout était tranquille, puis tout d'un coup, juste à côté, ça se mettait à "freguiller" (remuer en faisant bruire les herbes). Ou bien je m'apercevais que la petite tête triangulaire que je n'avais pas vue était déjà là, dressée, immobile, à me fixer de ses petits yeux jaunes. Je hurlais sans faire un mouvement ; un seul cri d'horreur, aussi fort que je pouvais, le même que je pousse encore quand je vois une vipère maintenant. Le temps que la Blanche arrive avec sa baguette, la bête avait disparu.

Ça, c'était les grands jours, ceux où on avait vu une vipère ; on en parlait souvent ; moi, tout au moins, je les avais toujours à l'esprit, mais les voir, ça devait arriver une fois ou deux par été. J'en restais toute à l'envers plusieurs jours après : je refaisais complètement mon lit avant de me coucher, je n'ouvrais plus la fenêtre de ma chambre malgré son grillage, dans les champs je me tenais seulement dans les endroits bien à découvert. Ma grand-mère me traitait de grande bique mais elle n'arrêtait pas pour autant d'entretenir ma panique. Un matin, elle me racontait que ça avait freguillé dans la maie pendant la nuit, mais pas comme des souris ; elle ne disait rien de plus mais, si ça n'était pas des souris, ça ne pouvait être que des serpents. Une autre fois, une espèce de bête longue était sortie de dessous son édredon en s'étirant, elle était tombée par terre avec un drôle de bruit étouffé puis elle s'était glissée sous l'escalier du grenier, là où on mettait les patates au frais. Mais, la journée, on regardait là avec une bougie, il n'y avait que les légumes. Elle me disait même qu'elle en avait entendu dans la cour, ou dans le petit passage humide, plein de broussailles, qui nous séparait de la maison du Guénot. Elle ne manquait pas aussi de me raconter comment son frère, mon oncle Auguste, dormait dans sa cabane avec une vipère enroulée autour du cou ; c'était sa seule compagnie quand il restait toute la semaine dans la forêt à faire du charbon de bois.

Mais notre plus belle histoire de vipère, ça a été quand on en a trouvé tout un nid dans le tas de fumier de lapin, derrière la maison. Déjà rien que la manière dont on arrivait là : une porte dans le hangar, une espèce de couloir entre des cabanes disloquées, rafistolées qui abritaient des lapins, un tournant entre deux murets plein de trous, un autre tournant, les cabinets en planches tout penchés, encore un tournant, des broussailles avec juste un petit sentier au milieu, encore un tournant, le fumier à côté de la cabane aux lapins, ça me coupait la respiration. Je vous assure que je reculais tant que je pouvais le moment d'aller aux cabinets, j'y allais en chantant très fort et en continuant à chanter tant que j'avais à y rester. Après j'en sortais en courant d'un trait jusqu'à la cuisine où j'arrivais le cœur battant. Un jour donc, ma grand-mère dit à mon jeune oncle :

- J'ai vu une serpente [quand on ne savait pas encore s'il s'agissait d'une couleuvre ou d'une vipère, on disait "une serpente"], près du fumier, va donc voir si tu pourrais la tuer.

Avec une fourche il creuse, il trouve d'abord la mère, grande, grosse, furieuse. Il la tue, puis les petits. Plus il creusait, plus il en trouvait, des petites vipères de dix ou quinze centimètres, déjà malignes et qui essayaient de se sauver dans tous les sens. Ma grand-mère m'avait fait reculer ; j'avais peur bien sûr, mais je me ravanais toujours ; j'étais toute ensorcelée par tous ces serpents, tant à la fois !

Le dimanche matin, j'apercevais la Blanche à la grand-messe avec des habits noirs et un chapeau cloche. Là, elle ne nous parlait pas, elle était dans son banc, avec un air sévère et ennuyé. A la sortie, elle passait à toute vitesse sur la tombe de son père et de son mari, faisait des signes de croix et quittait le cimetière avant tout le monde en courant presque. Quand on arrivait à la maison après avoir été nous-mêmes sur la tombe de mon grand-père et de l'oncle Félix, qu'on avait parlé à deux ou trois personnes, elle était déjà avec ses "biaudes" (blouses) et ses caracos à arranger ses vaches et à nous bramer quelque chose.

A la fin de sa vie, elle était perclue au point de ne plus quitter son lit. J'allais la voir un peu le soir.

★

A part la Blanche, qui est-ce qu'on voyait ? D'abord le Jules Monnet. C'était déjà un vieillard quand ma grand-mère avait une soixantaine d'années. Il venait tous les soirs avant le souper. On entendait la canne

qui se rapprochait depuis le haut de la cour et ses sabots qui traînaient sur les graviers. Il s'asseyait sur la deuxième marche de l'escalier du grenier et se mettait à raconter ses histoires de jeunesse, quand il allait à Paris avec son cousin Grégoire voir La Dame aux camélias ou les défilés du 14 Juillet. Je les connaissais par cœur, tous les ans il racontait les mêmes ; quand il s'embrouillait dans ses phrases, je les finissais pour lui. C'était plaisant. Ma grand-mère prenait un air sérieux en hochant la tête mais elle pensait à autre chose. Veuf, il vivait tout seul derrière ses murs de pierre, dans une grande maison froide, sombre, qu'on ne voyait pas de la rue. Ma grand-mère m'envoyait lui porter de la nourriture qu'elle avait cuite, ou du linge qu'elle avait lavé et repassé pour lui. Pendant que j'attendais dans sa cuisine, il s'enfonçait dans d'autres pièces que je n'ai jamais vues et revenait avec un œuf, des pommes, des noisettes ou des vieux numéros de L'Illustration qu'on feuilletait à la veillée. Ceux de Noël avaient des images toutes dorées ; dans les suppléments il y avait des gravures de mode comme j'en ai vu depuis chez les antiquaires. On ne faisait pas grand cas de tout ça et, quand il nous en apportait, ma grand-mère se demandait où elle allait encore pouvoir fourrer toutes ces paperasses. On était plus contentes quand il nous donnait des paniers ; il en avait des réserves qu'il avait fabriqués étant plus jeune, des grands paniers bruns à pommes de terre, des corbeilles à linge, des jolis petits paniers clairs, ronds, ovales à une anse, deux anses, avec ou sans couvercle, pour mettre n'importe quoi. Mes enfants se sont assis sur le petit fauteuil en osier qu'il avait donné à ma mère pour ma naissance.

Il passait encore beaucoup d'autres gens à la maison. Ma grand-mère avait deux métiers : elle était couturière et ouvrière agricole à journée. On voyait les clients de couture et des fermières qui venaient lui demander de travailler pour elles les jours suivants. Quand les clients arrivaient avec leurs tissus, ma grand-mère "s'épantait" (s'épouvantait) : que c'était trop d'ouvrage, qu'elle ne fournirait pas, qu'elle ne pouvait pas prendre cette commande. Les clients disaient que ça ne pressait pas, elle cédait et finalement le travail était toujours fait avant la date fixée. Elle coupait les tissus aussitôt selon ce qu'elle devait en faire, pour ne pas risquer de mélanger les commandes, et elle les empilait sur la table de la chambre sous un drap à cause de la poussière. Si elle avait beaucoup de demandes pour aller faire les foins ou cueillir le houblon, la pile de tissus attendait. Quand il n'y avait pas de travail aux champs, au jardin, elle passait ses journées à coudre.

L'église de Cussey, le cimetière,
la place (2004)

Comme familiers de la maison, il y avait aussi les femmes et les filles du chœur de chant. Elles venaient le samedi répéter le cantique du dimanche.

C'était toujours les mêmes cantiques mais les dames du chœur, une demi-douzaine en tout, changeaient à mesure que les jeunes filles partaient travailler ou se marier en ville ou que les vieilles dames mouraient ; alors il fallait apprendre les chants aux nouvelles, en même temps qu'on les rapprenait à quelques-unes qui les oubliaient d'une fois l'autre. Ma grand-mère les savait tous sans papier et elle chantait juste ; pas fort, mais très juste et joliment. Ce n'était pas le cas de toutes nos dames mais, comme il n'y avait pas beaucoup de bonnes volontés dans le village, toutes celles qui voulaient chanter pouvaient venir. Quand celles qui chantaient faux étaient plus nombreuses que celles qui chantaient juste, ça faisait des drôles de messes, mais on n'avait pas le choix. Ma grand-mère avait honte quand ça c'était mal passé, surtout s'il y avait des "Monsieurs" (prononcé Mon-sieu) en vacances à la messe.

Il n'y avait pas de curé à demeure à Cussey, il venait seulement pour une messe le dimanche, puis de moins en moins. Depuis que ma grand-mère a quitté le village en 1970, il ne vient que pour les enterrements et une fois par mois pour une messe à laquelle n'assistent plus maintenant que quatre vieux.

L'intérieur de l'église (2004). L'autel et le chœur (2004).

Les vieux numéros de « L'illustration » qu'on feuilletait à la veillée. Ceux de Noël avaient des images toutes dorées et dans les suppléments il y avait des gravures de mode comme j'en ai vu depuis chez les antiquaires.

Le Christ (2004)

bout de l'église, près de la porte, où il y avait de la lumière. J'allais en tournant le dos au chœur pour ne pas voir le grand Christ blanc pendu entre le chœur et le reste de l'église ; j'étais certaine qu'une fois ou l'autre il allait détacher sa main gauche de la Croix et me la tendre comme dans l'histoire du petit garçon abandonné qu'il avait protégé. Pendant que ma grand-mère finissait le balayage et l'époussetage des bancs et des statues, je m'occupais de laver les vases argentés et d'y mettre les fleurs ; c'était presque toujours des phlox ou des marguerites jaunes, que tout le monde avait dans son jardin et qu'on nous donnait pour l'église, quelquefois des lys. Je me rappelle très nettement l'odeur des phlox mélangée à celle de l'humidité, qu'on retrouvait en venant à la messe le lendemain. Depuis, quand je respire l'odeur des phlox, n'importe où, n'importe quand, pour moi c'est toujours l'église de Cussey que je sens.

Ma grand-mère était la responsable de l'église, la sacristine, elle n'était pas payée pour ça. Tous les jours quand il faisait beau, on allait ouvrir l'église. Elle n'était pas chauffée l'hiver ; on ne l'aérait que l'été ; quand on y entrait au début de mes vacances, l'humidité et l'odeur du moisi nous saisissait ; les murs, surtout dans les petites chapelles du pourtour, étaient tout verts de moisi. Ça faisait un tout avec la voûte basse, les gros piliers qui ne laissaient presque pas de place sur les côtés ; la porte grande ouverte n'éclairait que l'entrée, tout le reste était sombre, même l'été. Quand on arrivait du plein soleil de la place, on voyait juste les six grands Saints des vitraux du fond du chœur. On s'habituaient et les statues qui avaient des figures claires commençaient à vous regarder ; celles qui avaient des figures sombres, comme le roi Salomon, il fallait aller se mettre sous leur nez pour les voir.

Vous pensez bien que je n'en menais pas large, je collais ma grand-mère pas à pas. On arrivait avec nos balais et nos pelles, ma grand-mère portait dans un linge les nappes d'autel qu'elle avait lavées pendant la semaine. On remontait l'allée centrale, on s'agenouillait devant l'autel et on prenait la grosse clé de la sacristie sous la deuxième chaise du chœur. Là c'était un mauvais moment pour moi ; chaque fois ma grand-mère disait :

- Je vais sortir les habits du temps, va commencer à balayer.

Je commençais par le chœur, comme ça je n'étais pas loin d'elle. Si elle restait plus longtemps dans la sacristie, j'allais continuer mon travail à l'autre

A la messe du dimanche, je regardais nos fleurs, nos bancs bien cirés, les habits verts, jaunes, rouges ou blancs du curé et tous ces vêtements que ma grand-mère avait préparés la veille. Les autres fidèles me faisaient l'effet d'être des étrangers de passage, tandis que nous on était presque chez nous. Après la messe, ma grand-mère allait parler au curé ; tous les gens étaient déjà sortis que nous, on continuait à vivre dans l'église.

J'aimais l'église mais je n'aimais pas la messe. Ça durait des heures dans ce temps-là et, dans mon souvenir, on était presque tout le temps agenouillés sur des bancs de bois qui talaient les genoux. J'essayais en douce de m'appuyer un peu le dos à la chaise mais ma grand-mère le voyait bien, elle me repoussait doucement en avant ; alors je me tortillais, je passais d'un genou sur l'autre, je m'asseyais sur mes mollets. Ma grand-mère ne me faisait pas grâce, elle me touchait l'épaule, je comprenais qu'il fallait reprendre la position. Pendant toute la messe, j'attendais l'arrivée de la corbeille de pain bénit portée par un enfant de chœur ; c'était du pain de Michaud, comme tous les pains de Cussey mais, à la messe, ça ne ressemblait plus à du pain, celui qu'on mangeait tous les jours : dans l'ennui de la messe, il devenait une espèce de gâteau, plus qu'un gâteau. Je ne me servais pas moi-même, ma grand-mère en prenait une poignée de trois ou quatre morceaux et elle me les donnait, n'en gardant pour elle qu'un tout petit bout. Je les mâchais le plus possible pour occuper le temps, ils devenaient sucrés, parfaits.

A la sortie de la messe, tout le monde allait sur les tombes des familles. C'était un moment toujours

*Raymond,
jeune père et rigolard*

agréable : la messe était finie, il faisait bon et chaud dehors, on allait manger le lapin qui bouillottait sur le coin du feu. Pendant que ma grand-mère gratouillait dans les graviers des tombes et remplaçait les pots de fleurs, je regardais tous ces gens qu'on ne voyait qu'ici tous ensemble. Pendant la semaine ils étaient chacun chez soi ou éparpillés dans les champs, on n'en rencontrait que deux ou trois en traversant le pays. Le dimanche matin, ils étaient bien cent ou plus, dans ce cimetière, chacun à sa tombe tout seul ou en groupes de deux, de trois, qui priaient ou arrangeaient les fleurs en silence. C'était beau : au milieu, l'église grise ; tout autour, le cimetière fleuri, les gens en noir un peu partout dedans. Le tilleul, planté pendant la Révolution, mettait dans l'ombre tout le côté gauche de la Grand-Place, du côté du lavoir ; en juillet son parfum entraînait dans l'église et, quand c'était la bise, on le sentait presque sur les Ponts, à l'autre bout du village. Toutes les rues du pays partaient de la place, les gens de la messe y disparaissaient peu à peu.

★

Le cimetière ; au fond la maison des Martin (2004)

En rentrant chez nous, on s'arrêtait pour voir mon oncle Raymond, chez Charnay, où il était "à maître". Ma grand-mère l'avait eu à quarante ans, vingt ans après ma mère ; il avait cinq ans lorsque son mari était décédé. Il n'avait que sept ans de plus que moi mais je l'ai peu vu à la maison : il avait été placé comme berger chez ces fermiers du village aussitôt après son Certificat d'études, à douze ans. Je ne vois de lui que de longs tabliers à plis en satinette noire, qu'il portait pour aller à l'école et une cicatrice de la morsure d'un chien à la lèvre supérieure. Autour de Noël, ou de Pâques peut-être, je le regardais traverser la cour du Maurice Gros, qui a servi de passage à tout le village jusqu'à la mort de sa première femme (sa deuxième, l'Henriette, qui n'était pas commode, avait mis un chien de garde aux deux bouts pour qu'on n'y entre plus). Après, il longeait encore un bout de mur devant chez Bouhot et la blouse noire tournait à gauche ; je ne le voyais plus.

Avant de quitter le pays pour aller en apprentissage chez un garagiste à Chalancey, il a dû rester quatre ou cinq ans chez Charnay. Leurs bâtiments de ferme

L'oncle Raymond... « Je ne vois de lui que de longs tabliers à plis en satinette noire, qu'il portait pour aller à l'école... »

occupaient tout le côté droit de la rue qui va de l'église à chez nous. Ma grand-mère leur était un peu apparentée, je ne sais pas comment, mais eux étaient très riches ; ils étaient maires du pays de pères en fils, à tour de rôle avec les hommes de la famille des Gros, l'autre grosse ferme. Ma grand-mère travaillait souvent pour eux aux foins, à la moisson, au sarclage ; pour les battages, à la Fête du village, aux noces, elle épluchait les légumes et faisait la vaisselle. La plus vieille dame de la famille, la Marie, était très gentille ; elle me parlait et me donnait des tartines quand ma grand-mère m'amenait avec elle chez eux. Je les mangeais à contre-cœur : tout était sale dans leur cuisine et ça puait la vache ; les hommes crachaient dans le fourneau, les poules venaient se balader sur la table de cuisine et les gens, cul nu, pissaient par terre. La jeune patronne, la Marie, était un peu dingue, elle dépensait l'argent des vieux à acheter des babioles en ville. On disait dans le pays que c'était une maison qui allait couler. C'est ce qui est arrivé.

Le dimanche après la messe, quand on allait voir mon jeune oncle, c'était l'heure où il curait les vaches. L'impression me reste qu'il était toujours en train de pleurer, il se faisait toujours attraper par les vieux Charnay, je ne sais pas pourquoi. En plus ma grand-mère l'engueulait, qu'il ne ferait donc jamais rien de bon, qu'il faisait honte à la famille. Ça la mettait en colère pour tout le reste de la journée, elle répétait en descendant la rue :

- Il me fera mourir, il me fera mourir.

Le dimanche après-midi, il venait apporter son linge sale et s'habiller pour aller faire un tour avec les autres gars du village. Chaque fois ils se disputaient ; il ne voulait pas mettre les habits qu'elle lui avait préparés, elle lui rappelait les mauvais coups qu'il avait faits avec ses copains le dimanche avant. Ça faisait de l'animation dans la maison. Je crois qu'il se fichait complètement de ce que sa mère pouvait raconter ; il avait sa vie à lui, le Rigadin (son surnom), avec ses copains et ses très jeunes bonnes amies. J'étais trop petite pour savoir tout ça mais dans la vie sans événements que nous vivions avec ma grand-mère, les passages de mon oncle marquaient. Il ne faisait pas beaucoup attention à "l'emmerdeuse", comme il

m'appelait, mais moi j'aimais beaucoup et j'admirais mon "nononcle". Tout en se préparant pour sortir, il faisait l'andouille : grimaces, mimiques, pitreries, histoires qu'il inventait pour me faire rire. Ma grand-mère voulait garder son sérieux mais c'était tellement drôle que, de se retenir de rire, elle gloussait.

- Imbécile ! disait-elle.

Il mettait tellement de temps pour se laver les pieds, mettre sa genouillère, se disputer avec sa mère tout en faisant le clown, que tous les copains arrivaient pour le chercher. Ma grand-mère n'aimait pas ça, ça mettait le charivari dans la maison. Mon oncle se déchaînait, les gars étaient pliés en deux de rire ; on croyait qu'il avait fini un numéro, on se calmait à peine, qu'il relançait quelque chose d'encore plus drôle, souvent en patois. Je le revois, les pieds dans son baquet d'eau mousseuse, à mimer le Cadet, une sorte de clochard du pays, s'en allant à un banquet à l'Hôtel de la Cloche à Dijon. Il prenait le chapeau des dimanches de ma grand-mère pour faire le curé d'Auberive (le même que celui des histoires de la Blanche) en train d'enterrer par erreur sa bonne vivante. Quand ils étaient enfin partis, ma grand-mère disait :

- Je suis rendue.

Il a fait du théâtre dans une troupe à Grancey. Vingt plus tard, j'ai vu son fils, puis sa fille refaire des spectacles de ce genre devant les copains hilares ; mais, à la génération suivante, les adultes riaient aussi.

Raymond, après le S.T.O. et le sana, et toujours rigolard.

Vers seize ou dix-sept ans, il a quitté Cussey, on le voyait de moins en moins puis plus du tout. Une fois il est passé sur une moto et m'a emmenée faire un tour avec. Il choisissait les chemins, ou même les champs je pense, les plus cahoteux. Sur le siège arrière, je faisais des bonds d'un mètre, on ne voyait plus le chemin dans la poussière ; quel plaisir !

Il s'est marié très jeune, avec une fille encore plus jeune, que ma grand-mère était allée demander en mariage à ses parents, à pied, à une dizaine de kilomètres. Il a travaillé dans des garages dans plusieurs villes aux alentours puis est parti en Allemagne au titre du S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). A son retour, il dut passer plu-

sieurs années dans un sanatorium. Il prit ensuite un petit garage à son compte à Cussey mais, bien que réparateur réputé dans tout le canton, il nourrissait difficilement ses cinq enfants car il avait horreur de se faire payer ; il fallait toute l'insistance de sa femme pour qu'il consente à présenter une facture.

Je ne l'ai revu qu'une demi-douzaine de fois depuis mon enfance mais j'ai chaque fois eu l'impression que mon oncle était quelqu'un à part. Il vivait comme tout le monde mais ce qu'il disait n'était jamais ce que disaient les autres gens, il voyait les choses et en parlait d'une façon qui faisait tout comme neuf. Je pense que s'il était né chez des gens avec les moyens, il aurait fait quelque chose sortant de l'ordinaire, peut-être un chansonnier.

★

Quand j'ai eu treize ou quatorze ans, la façon de passer mes vacances changea. Je ne jouais plus dans le hangar, je trouvais moins de plaisir à aller aux champs avec la Blanche. A part celle-ci de temps en temps, je ne voyais personne d'autre que ma grand-mère. Je ne fréquentais aucune fille de mon âge et le seul garçon du voisinage, le neveu de la Blanche, avec ses grosses fesses et ses boutons, ne m'intéressait pas. C'était presque comme si j'avais vécu toute seule et sans rien autour de moi pour m'occuper. Alors, vous voyez, les petits événements, les objets que je n'aurais même pas vus le reste de l'année, grossirent et mon temps était aussi meublé que si j'avais eu beaucoup de compagnie et d'activités autour de moi.

Ma grand-mère n'hésitait plus à me laisser seule pour aller travailler des journées entières à l'extérieur, de moins en moins dans les champs à mesure qu'elle vieillissait et de plus en plus comme couturière-raccommodeuse à la journée (plus tard, elle gardera des enfants). Elle préparait le repas de midi avant de partir. Quand je me levais vers neuf heures, il mijotait au coin du feu. La maison était vide et silencieuse. Je trouvais un mot sur la table, pour me dire soit qu'elle reviendrait pour manger, soit que je devrais aller la retrouver chez l'Odette, chez Vittaut ou chez d'autres et à quelle heure.

Toutes les matinées se passaient de la même façon. D'abord la toilette. On se lavait peu dans ma jeunesse mais on se coiffait longtemps ; raie à droite, à gauche, au milieu, ou pas de raie ; cheveux sur les épaules, en queue de cheval, ou en couette, relevés avec des peignes, des barrettes, des élastiques, des

Mon oncle a fait du théâtre dans une troupe à Grancey. Vingt plus tard, j'ai vu son fils, puis sa fille refaire des spectacles de ce genre devant les copains hilares ; mais, à la génération suivante, les adultes riaient aussi.

Le Château - Cueillette du Houblon

« Ma grand-mère travaillait dans les houblonnières. »

rubans. Tous ces choix prenaient bien une heure et je pouvais changer de coiffure plusieurs fois par jour, personne n'était là pour me gronder. Après, j'allais voir les fleurs devant la maison ; notre façade était tournée plein sud ; dans mon souvenir, il y a toujours du soleil, il fait toujours chaud, on entend toujours les poules du Maurice Gros caqueter et aucun autre bruit.

Le jardin, il avait été arrosé la veille au soir et il aurait bien pu se passer de moi. Je le gâtai ; il n'avait pas une fleur fanée, pas un brin d'herbe, pas de tiges emmêlées. La terre était bonne, nourrie de fumier de lapin. C'était un beau petit jardin bien exposé : les phlox à l'arrière, dans l'ombre du mur qui nous séparait du Monnet, une forêt de marguerites jaunes du côté de la boutique, des roses trémières contre le grillage de la cour à l'autre bout, un réséda au pied de la maison. Toutes ces fleurs se reproduisaient seules d'année en année. Les autres, ma grand-mère les semait, systématiquement : on aurait dit qu'elle vidait toutes les graines au même endroit. Elle n'achetait pas de graines, elle prenait celles que les fleurs avaient faites l'année d'avant et elle faisait des échanges avec la Charlotte et madame Vittaut. C'était toujours les mêmes : les zinnias, les œillets d'Inde, les gueules de loup qui duraient tout l'été ; les reines marguerite, les plus belles, qui venaient tard et ne duraient pas. Mais notre réussite, c'était les capucines, je n'en ai jamais réussi de pareilles depuis ; elles formaient des branches fleuries si longues qu'elles recouvraient la moitié de la cour. Je mettais ma serviette de toilette dessus pendant la nuit pour que la rosée me donne un beau teint ! Pendant la journée, on sentait les phlox ; le soir et le matin, l'odeur du réséda l'emportait ; quand le temps était à l'orage, ça en devenait entêtant.

Nous avons un autre jardin derrière la maison. Pour y aller il fallait passer dans les remises à foin et à bois de chez les Guénou, au rez-de-chaussée d'une aile de sa maison, des endroits répugnants qui grouillaient. C'était un petit jardin à légumes mais, comme il était très humide et ombragé à cause des murs des maisons qui le bordaient de deux côtés, il était presque à l'abandon ; dans des broussailles, des phlox et des marguerites jaunes encore, il n'y avait que des groseilliers racornis et un prunier. Ma grand-mère comptait sur les groseilles et les prunes pour les confitures et je ne devais pas en manger ; aussi les deux ou trois fruits que je m'offrais en cachette le matin avaient une sacrée saveur !

Le reste de la matinée, je travaillais. Ou plutôt je faisais semblant. Au collège on nous laissait nos livres pendant les vacances pour qu'on puisse réviser. Je les gardais presque tous et j'arrivais à Cussey avec mon cartable bourré. Tous les jours, je les disposais sur la table de la cuisine, avec mes cahiers, mes crayons, ma plume et je jouais à l'école plutôt que de faire quelque chose de sérieux : un quart d'heure de maths, un coup de peigne ; un quart d'heure de français, une cuillère de confiture ; un quart d'heure

d'allemand, un tour dans la cour ; trois minutes de récitation, un dessin... la matinée passait. Jusque vers onze heures, ça allait comme ça, j'arrivais à garder la tête tranquille. Mais, à un moment ou un autre, ça y était, je commençais à avoir peur. Je me mettais à regarder la porte de la chambre de plus en plus souvent, je ne pouvais plus penser à ce que je faisais, j'avais froid. Je ne savais pas trop de quoi j'avais peur mais c'était quelque chose que je verrais sortir par la porte de la chambre. Le petit loquet qui la fermait allait se soulever tout seul et la porte s'ouvrir lentement en crissant. Ce qui entrerait serait abominable ; je l'appelais Dieu parce que ma peur ressemblait à celle que j'avais devant le Christ aux grands bras blancs de l'église.

Pourtant toutes les choses de la religion ne me touchaient guère. Chez nous on ne s'en occupait pas et ma grand-mère, qui était plutôt bigote comme les femmes de son âge, ne m'en parlait jamais non plus. Peut-être ne voulait-elle pas aller contre les idées de mon père ? Je crois plutôt que, pour elle, la religion faisait partie de ces choses dont on ne parle pas, comme l'amour et même tous les sentiments. C'était presque machinalement qu'elle allait à la messe toutes les fois qu'il y en avait, qu'elle disait son chapelet la nuit quand elle ne dormait pas. Elle se mettait en quatre quand le curé venait à la maison lui dire quelque chose mais jamais un mot sur Dieu, sur ce qu'elle croyait, ressentait, sur ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Quand je lui demandais si elle croyait au Paradis et à l'Enfer, ou comment elle se représentait le Bon Dieu, elle souriait un peu et s'en sortait par des phrases toutes faites :

- Personne n'est revenu pour dire ce qu'il y avait de l'autre côté.
- Sans l'Eglise pas de salut.

Rien sur elle, sur sa peur d'aller en Enfer ou ses espérances de Paradis, sur Dieu le Père, le Christ. Elle n'avait jamais dû y penser sérieusement.

A mesure que midi approchait, l'angoisse montait. Je jetais n'importe comment mes livres dans mon cartable et je finissais par me sauver dans la cour au soleil, ou même dans la rue où quelqu'un passerait peut-être. Le loquet de la chambre devenait énorme, il n'y avait plus que lui et moi dans la maison. A midi, l'angélus sonnait, ça allait mieux, je savais que ma grand-mère allait rentrer. J'arrivais en général à mettre la table et à faire repartir le feu avec la charbonnette pour chauffer la marmite du repas. Pour m'encourager je commençais à penser à l'odeur et la

saveur de l'huile de colza dans la salade, au café à la crème épaisse. Après le repas je chassais les mouches qui avaient réussi à entrer depuis la veille malgré le " claie " (le grillage) ; on fermait le volet de la fenêtre plein sud au dessus du grand " lavier " (l'évier) plat en grès ; la pièce était dans l'ombre et la fraîcheur.

L'après-midi, vers quatre heures, je prenais la brouette et les outils, j'allais rejoindre ma grand-mère dans la maison où elle travaillait et nous partions dans les jardins. Elle en avait plusieurs, certains pour l'herbe des lapins, leurs betteraves et leurs carottes, d'autres pour ses légumes à elle. La terre de Cussey est comme de la cendre, grise, légère à travailler ; pour bêcher ce n'est même pas la peine de mettre le pied sur le fer de bêche. Dans ce temps-là on y faisait encore beaucoup de houblon et chaque habitant avait son houblon à côté de son jardin, dans des petits champs. Ma grand-mère n'en avait plus ; elle n'était plus assez forte pour arracher les perches à l'automne et les remettre en terre au printemps et elle n'avait pas d'homme dans sa famille qui aurait pu le faire pour elle. Mais elle travaillait dans les houblonnières des autres, sarclait, désherbaït et, au début de l'automne, faisait la cueillette pour plusieurs propriétaires. On la demandait tout le temps parce que, comme pour tout, elle allait deux fois plus vite que n'importe qui et pouvait travailler du lever de soleil jusqu'à la pleine nuit sans se fatiguer. Quand j'allais avec elle cueillir le houblon, je ne pensais qu'à une chose, aller aussi vite qu'elle. Jusqu'au milieu de nos corbeilles, je pouvais croire que j'étais à son niveau mais la différence augmentait progressivement. Je me mettais les doigts en sang, rien à faire, elle avait fini quand j'en étais aux trois quarts ; alors elle finissait ma corbeille avec moi et nous recommencions la suivante en même temps. Mais toutes les femmes qui étaient là avaient dit que j'étais vaillante, que je tenais de ma grand-mère. Cependant, dans les dernières années, j'avais de moins en moins de plaisir à rejoindre ma grand-mère dans les jardins ou les houblonnières.

À l'adolescence, j'étais grande et forte, j'aurais pu travailler facilement dans les jardins, mais aussi bien chez mes parents qu'à Cussey, j'allais au jardin pour me promener, comme une sorte d'aristocrate qui ne doit pas se salir les mains. Ma grand-mère s'échinait sous mes yeux à bêcher, piocher ou arracher les légumes, je la regardais en traînaillant dans les allées et en faisant des commentaires sur tout et sur rien. Ma seule tâche consistait à pousser la brouette à l'aller et au retour. J'aimais qu'elle soit très lourde, les légumes au fond, l'herbe aux lapins par dessus, pour

que ma grand-mère, la Blanche et tous les gens qui me rencontraient s'exclament sur ma force et mon courage. À y penser maintenant, ce n'était rien du tout à côté de ce qu'eux tous faisaient mais quand on est jeune, on est fier pour pas grand-chose. J'arrivais à la maison vannée et contente. On allait chercher un pot d'eau fraîche à la borne-fontaine, on mettait nos deux chaises dehors, on buvait notre eau, à petites gorgées pour ne pas attraper du mal tellement elle était glacée, et je mangeais une tartine de confiture.

Il n'y avait pas encore l'eau dans les maisons. Tous les gens du pays allaient la chercher aux fontaines. Elle venait d'une source à cresson, la source de Sapho, qui devenait tout de suite une rivière à truites. On prenait deux seaux le matin, un en réserve et l'autre qu'on posait à gauche du lavier. À côté, accroché par l'anse à un clou, un quart de soldat que mon grand-père avait rapporté de la guerre de 14 servait à puiser l'eau dans le seau. Même quand on n'avait pas soif, tous les enfants qui passaient par la maison, les enfants du voisinage, moi-même, on allait boire au quart pour le plaisir de le décrocher, de le tremper dans le seau, de renverser le trop plein dans l'évier et de raccrocher le quart. Tant qu'on avait l'air de boire, ma grand-mère ne disait rien, mais quand on se mettait à vider le seau pour l'amusement de jouer avec le quart, elle le rependait sans un mot ; on avait compris.

En buvant son eau, ma grand-mère disait :
- Maintenant on va se reposer.

Elle allait chercher des légumes à éplucher ou de la laine à étirer ou sa chaussette à tricoter. Se reposer, ce n'était pas ne rien faire, c'était faire quelque chose assis. Pendant ce temps-là, on parlait, elle me racontait sa journée et moi la mienne ; la chaleur de la journée diminuant, on était bien. Tout d'un coup elle disait :

- Ah, faudrait quand même pas que je m'endorsme !

Elle se levait d'un bond et se mettait à aller partout, soigner les lapins, fendre et scier le bois pour le lendemain, transporter des fourches de foin ou de fumier. Quand il lui restait du temps avant le souper, elle faisait encore tourner sa machine à coudre un moment.

Le souper n'était pas long à préparer : tous les soirs, la soupe au lait au vermicelle, un œuf, du fromage blanc. Quand je suis arrivée à l'âge où on a toujours faim, j'aurais bien aimé avoir deux œufs et les restes du midi qu'on gardait pour le lendemain ;

pour rien au monde je n'aurait osé le demander ; je me rattrapais sur le pain ou je chapardais quelque chose dans la maie quand ma grand-mère avait les talons tournés. Le midi, on mangeait la potée. Dans le caveau, une petite pièce noire et fraîche au bout de ma chambre qui servait de cave, il y avait un tonneau où l'on conservait la viande, le saloir. Je n'aimais pas trop le lard qui en sortait noirâtre et qui dessalait longtemps sur le coin du lavier dans une eau grise ; ma grand-mère gardait pour elle le gras et me donnait le maigre. On n'achetait pratiquement jamais de viande ; il n'y avait pas de boucher au pays et je ne nous vois pas acheter quelque chose à celui qui passait en voiture. Il y avait aussi un poissonnier qui passait ; on lui prenait quelquefois des harengs.

Tous les dimanches matin, on tuait le lapin. Ça nous durait trois jours ; on faisait le devant noir avec le sang de la bête délayé avec du vinaigre, et le derrière jaune à la moutarde. C'était tellement bon que j'aurais bien mangé le plat entier à un seul repas. Ma grand-mère me disait :

- Mange donc si tu as faim.

Mais je savais bien qu'elle comptait dessus pour les jours suivants. J'arrivais assez bien à me retenir et à calmer ma faim avec le pain trempé dans la sauce. Sauf une fois où elle avait cuit son lapin en pot-au-feu ; on en reparlait encore l'année de sa mort, de ce pot-au-feu de lapin : j'avais tout mangé en un repas. La chair était si légère que c'était comme si j'avais avalé du vent.

Après le souper je pouvais lire jusqu'à la nuit tombante. Ma grand-mère parcourait un journal que le Jules Monnet lui prêtait, quand elle ne retournait pas encore à sa machine pour un travail urgent. C'était le seul moment de la journée où je pouvais lire sans arrière-pensée. Le reste du temps, si je le faisais, j'avais honte parce que ma grand-mère, comme ma mère, n'aimait pas qu'on lise le jour ; la lecture était une récompense du travail, le soir ou le dimanche après-midi. Il y avait deux histoires qu'elles me racontaient tout le temps : le fils de madame Chaffraix qui était devenu tuberculeux parce qu'il lisait trop ; et cette femme du bout de la ville, j'ai oublié son nom, qui laissait ses enfants sans manger pour lire des romans toute la journée ; finalement elle était devenue neurasthénique. Je ne croyais pas à leurs histoires mais je n'osais quand même pas lire, sauf en me cachant et je n'aimais pas ça. En plus, je n'avais pas beaucoup de livres, un ou deux pour les deux mois d'été et il fallait que j'économise pour les faire durer le plus longtemps possible.

★

Mais j'ai eu de la chance. Tant que j'ai été petite, je vous l'ai dit, je n'ai pas quitté la maison, le hangar, la cour. En grandissant, je me suis mise à aller partout : au grenier, où il n'y avait pas grand-chose à part les légumes qui séchaient ; dans la boutique de mon grand-père, pleine d'outils rouillés ; mais surtout, bien qu'elle m'ait toujours impressionnée, dans la maison du Guénot. Cette maison, beaucoup plus grande que la nôtre, presque collée contre elle en remontant la cour, ne nous appartenait pas mais, je ne sais pas pourquoi, on en avait les clés. Peut-être que ma grand-mère la louait au Guénot, qui habitait une autre ferme à l'entrée du pays : ou plutôt il devait la laisser à sa disposition parce qu'il n'en faisait rien. Elle avait un grand nombre de pièces sur deux étages et, comme elle était en angle, ça faisait des couloirs, des escaliers compliqués, des recoins sombres, des paliers. Dans une pièce du premier, il y avait un lit, seulement un lit et un pot de chambre ; on venait coucher là quand les deux lits de notre maison étaient occupés. Dans la plus grande pièce du bas se trouvait un métier sur lequel ma grand-mère faisait des couvertures piquées. Encore une de ses professions que j'avais oubliée : elle faisait des couvertures piquées, laine au milieu, satinette dessus et dessous.

Les autres pièces étaient vides mais, dans une toute petite, toute noire, sous le toit, un jour j'ai trouvé un tas de livres énorme que je voyais à peine dans l'obscurité. J'en retirai quelques-uns au hasard, sales, tout décousus, que j'allai montrer à ma grand-mère. Ils avaient appartenu justement à ce Jean Chaffraix, mort tuberculeux. Sa mère, qui était vaguement cousine à ma grand-mère par son mari, les avait distribués entre plusieurs personnes. Ma grand-mère les avait mis au fond de cette pièce pour s'en débarrasser. Elle me défendit de les lire sinon j'attraperais la tuberculose. Il faut dire que cette maladie avait tué beaucoup de gens au pays, dont la mère, le père et un frère de ma grand-mère ; toutes les fois que quelqu'un était malade à Cussey, on avait toujours l'idée que ça allait être la tuberculose ; même avec ma mère il fallait toujours faire ceci ou cela pour ne pas l'attraper. J'avais assez peur moi aussi de la tuberculose mais pas au point de ne pas lire les livres de Jean Chaffraix. Je n'en reparlai plus à ma grand-mère mais vous pensez que je m'en payais pendant les grandes journées où j'étais seule. C'était quand même assez compliqué car je n'osais pas rester dans les grandes pièces vides et je ne pouvais pas apporter les livres ouvertement chez nous. Je n'en prenais qu'un à la fois, en commençant par les plus petits et, quand ma grand-mère était là, je les cachais dans le bois du hangar. Lorsque je lisais en son absence,

j'avais toujours sous la main un travail de couture ou un livre d'école, au cas où elle arrive par surprise.

J'ai pu lire de cette façon des collections de livres d'aventures. Je me souviens d'un, peut-être très connu, je ne sais pas : quatre équipes de scouts, des Anglais, des Français, des Belges, des Italiens, faisaient une course autour du monde. Il leur arrivait des aventures inimaginables ; par exemple, ils rencontraient un bateau de lépreux. A la fin, on croyait que les Français allaient perdre mais c'était eux qui gagnaient.

Quand ma grand-mère arrivait en plein milieu d'une de ces aventures et que je devais cacher mon livre pour la fin de la journée, je me rongais le sang. Quand nous étions couchées, c'était dès la tombée de la nuit, j'attendais qu'elle s'endorme et j'essayais d'allumer la lampe pour lire un peu. Elle voyait la lumière à travers le carreau de la porte et elle me disait, d'une voix pas du tout endormie :

- Qu'est ce que tu fais donc, tu es malade ?

- Non, non, grand-mère.

J'éteignais, sans autre explication.

Il y avait aussi des livres sérieux qui ne ressemblaient pas du tout à ceux qu'on nous prêtait à l'école. Je me rappelle de *L'homme invisible*, avec des images presque à chaque page, où on voyait des chemises ou des manteaux qui se promenaient tout seuls sans personne dedans ; ou des hommes horrifiés qui essayaient de tenir des portes et des fenêtres fermées pendant que l'homme invisible poussait de l'autre côté. Je me donnais des peurs bleues à lire ça, je n'osais plus bouger d'où j'étais, mais je ne pouvais pas m'empêcher de continuer. C'était une délivrance quand ma grand-mère arrivait.

Beaucoup de livres étaient très grands, gros, avec du papier épais, des images séparées des autres pages par un papier de soie. J'ai oublié leurs titres, sauf *Les Mille et une Nuits*, que j'étais obligée de lire sur place car je n'avais pas trouvé d'endroit pour le cacher. Ce que je lisais et voyais dans les gravures était encore plus dépayasant que les aventures des scouts : de grandes montagnes sèches, avec des tombes effondrées, des châteaux. Là au milieu, des bonhommes à turban sur des petits chevaux qui traînaient des hommes nus et sans tête ; des festins, des femmes en pantalons de zouaves. On pouvait regarder sans arrêter de trouver de nouvelles choses. Les histoires des amours des princes et des princesses commençaient à m'intéresser encore plus que les lampes merveilleuses et les cavernes de voleurs et je n'aurais pas aimé que ma

grand-mère sache que je lisais des histoires comme ça. Le soir dans mon lit, je n'avais même plus besoin d'essayer de lire, j'avais assez d'histoires dans ma tête pour rêvasser plusieurs heures.

Une fois, vers treize ou quatorze ans, il m'est arrivé quelque chose de bizarre. J'avais descendu un livre assez petit avec une couverture en cuir et du papier tout gondolé, il ressemblait à un livre de messe. Je me mets à lire, c'était les sermons de Massillon. Comme tous les sermons, ils parlaient de Dieu, du Paradis, de l'Enfer, du Mal, du Bien. J'avais l'habitude d'entendre ça tous les dimanches ; ça entrait par une oreille, ça sortait par l'autre. Mais là, je me mets à prendre ça au sérieux, je ne peux pas m'arrêter de lire et je deviens de plus en plus terrorisée ; pas une peur comme me faisait l'homme invisible, une peur plus en profondeur, avec la tête toute brouillée. Quand ma grand-mère est revenue, j'étais comme absente, abrutie et ça a duré deux ou trois jours. Je me rappelle être allée à l'herbe aux lapins avec ma brouette en marchant comme dans un rêve. Ma grand-mère voyait bien que j'étais toute drôle, elle s'inquiétait de ma santé, je ne disais rien mais je me demandais si j'allais toujours être comme ça. Quand je suis revenue à mon état normal, j'ai jeté ce livre sous le tas des autres pour ne plus le voir.

★

Je dis " mon état normal " mais je me demande si j'étais dans un état normal quand je vivais à Cussey à cette époque-là. Tant que j'étais une petite fille, j'avais ma grand-mère, la Blanche, les voisines, quelques petites amies ; je jouais très bien seule et les petits événements de la vie à la campagne m'occupaient. Mais, en devenant adolescente, je me détachais de tous ces gens, de ma grand-mère plus que des autres, parce que je la voyais plus souvent et que je n'avais pas d'autre compagnie qu'elle. Après souper, quand on attendait pour allumer la lampe qu'il fasse complètement noir, j'essayais de lui parler de ce que je lisais ou des idées que j'avais sur les choses et les gens, sur la vie, la mort. Elle écoutait toujours gentiment, mais je voyais bien qu'elle ne me prenait pas au sérieux ; elle riait et disait :

- T'en as des idées !

Nos conversations tombaient vite, comme quand je lui posais des questions sur la religion. Elle souriait, gênée, quand je lui demandais si elle avait été amoureuse de son mari. Parfois je la pressais de questions :

- Mais pourquoi tu fais comme ça, et pas comme ça ? Ce serait plus facile ou Ce serait plus rigolo.

Ça finissait toujours par :

- Parce que c'est la " façon " (la bonne manière de faire) ou Parce que c'est pas la façon.

Qu'est-ce qu'on pouvait répondre à ça ?

Toutes ces questions la mettaient mal à l'aise, tout en l'amusant. Elles faisaient partie des idées-pas-comme-tout-le-monde que j'avais, des enfantillages de gosse de ville qui allait à l'école trop longtemps. Elle n'avait jamais pensé à tout ça, elle n'avait rien à en dire. Ce genre de préoccupations ne concernait pas les gens du village. Si quelqu'un au cours d'une conversation s'était imaginé de s'éloigner des formules habituelles, on se serait demandé s'il n'était pas en train de devenir maboul. Si bien que, même si dans sa jeunesse quelqu'un avait des idées à lui sur quoi que ce soit, il se gardait bien de chercher à les exprimer, il aurait eu trop peur de faire rire de lui ; alors, à force de répéter tout le temps les mêmes petits bouts de phrases sur tout, à l'âge adulte il ne savait plus dire autre chose. C'était drôle : les gens qui se rencontraient ou allaient les uns chez les autres, se parlaient beaucoup mais tout le monde disait toujours la même chose et pouvait prévoir ce qu'on allait lui répondre. Je me demandais à quoi ça sert de causer dans ces conditions-là. A l'école, plus on avait d'idées personnelles dans la rédaction, plus on vous mettait de bonnes notes, plus on était intelligente ; là c'était le contraire : pour être bien vu, il valait mieux dire comme tout le monde et ne pas avoir l'air trop malin.

En tout cas moi, je trouvais ma grand-mère un peu bête, très ennuyeuse et radoteuse ; elle avait quatre ou cinq phrases du genre : " Chacun fait comme il peut ", " On ne sait pas ce qui peut se passer " ou le fameux " C'est pas la façon " qu'elle ramenait sans arrêt. Et après ça on pouvait tirer le cordon, elle n'écoutait plus rien et n'avait plus rien à dire. Dans la vie courante, elle se comportait en personne intelligente, elle s'y prenait bien, allait vite mais, dès qu'elle sortait de son train-train, on aurait dit qu'elle jugeait tout de travers, qu'elle était incapable de regarder les choses en face, de gérer sa vie. Cela c'est vu dans les dernières années de sa vie, qu'elle a passées loin de Cussey, chez mes parents à Dole.

J'aurais peut-être aimé aussi qu'elle m'admire davantage et qu'elle se rende compte que j'étais un personnage intéressant. Toutes mes histoires ne

l'impressionnaient guère, beaucoup moins que les vêtements de poupée et les jardins miniature que je fabriquais quelques années avant ; elle me trouvait seulement bizarre.

De son côté, elle ne manquait pas l'occasion de me donner des exemples de ce qu'elle, elle trouvait admirable : le fils de l'Odette qui, à douze ans, allait seul au bois faire des fagots qu'il ramenait sur une charrette ; la fille de la Louise qui tenait toute seule le café de ses parents pendant que le père faisait le maçon de son côté et que la mère s'occupait de la cuisine du restaurant :

- Ils savent s'arranger, ceux-là !

C'était toujours les autres qui faisaient tout bien, De nos affaires et de notre famille, elle ne parlait que pour se lamenter : comment sa maison allait s'écrouler d'humidité d'un jour à l'autre ; comment Raymond puis, quand il fut marié, sa femme et ses enfants, la feraient mourir de souci ; comment elle irait finir ses jours à l'hospice quand elle ne pourrait plus travailler. J'essayais de lui remonter le moral. Une fois, j'avais compté le linge qu'elle avait dans son armoire pour lui montrer qu'elle n'était pas si pauvre que ça : des piles de draps, de torchons, de chemises, de camisoles, qu'elle n'utilisait pas pour garder sa réserve de neuf. Tant que j'ai pris à la lettre ses lamentations, je me couchais le soir certaine qu'on allait recevoir la maison sur la tête pendant notre sommeil. Mais, d'année en année, elle était toujours là, avec son toit de " lave " (de pierre plate) qui ne laissait pas passer une goutte d'eau, ses murs de pierre bossue larges d'un mètre, ses plâtres abîmés, ses planchers en pente qui m'impressionnaient tellement au début ; rien de tout cela ne changeait, c'était rassurant. Je trouvais cette petite maison très belle, surtout la grande pièce, avec son dallage et sa cheminée ; elle servait à la fois de cuisine, de salle à manger, de salon, de chambre pour ma grand-mère ; elle contenait tous les meubles intéressants de la maison. Mais ça, je n'ai jamais pu réussir à le faire comprendre à ma grand-mère. Comme tous les gens de Cussey, elle aimait le genre en moellons que se faisaient construire ceux qui en avaient les moyens. Quand il s'en bâtissait une dans le pays, ou qu'un riche abattait la façade de sa vieille maison pour en refaire une à la mode, elle me faisait passer par là pour voir. Elle aurait sans doute été contente de savoir qu'après sa mort sa maison serait vendue et transformée en un joli pavillon de banlieue par les nouveaux propriétaires.

★

Le "château" des Garneau sur la place de l'église (2004)

Mademoiselle Anne, qui se disait descendante des seigneurs de Cussey, les comtes de Grancey... Ci-dessous, le château de Grancey.

Pour elle, tout ce que disaient ou faisaient les riches, les Monsieurs, était sacré. Quand Mademoiselle Anne, qui se disait la descendante des seigneurs de Cussey, les comtes de Grancey, venait à la maison pour lui faire une commission de la part du curé ou lui donner des indications pour l'arrangement de l'église, elle prenait son air doux, souriait sans arrêt et approuvait tout ce que Mademoiselle Anne disait. Tout le monde au pays savait bien que ce n'était pas une vraie noble ; elle était la fille du palefrenier du comte ; elle avait hérité du titre du patron de son père et du "château" (en fait une demeure bourgeoise cossue tranchant sur les autres maisons par sa hauteur et ses parements de brique). Quand j'ai su cette histoire, pas par ma grand-mère bien sûr, j'ai essayé de la faire parler là-dessus, elle qui connaissait bien le château pour y avoir travaillé dans sa jeunesse. Rien à faire. Elle souriait doucement, elle voulait bien me raconter les vaisselles d'argent qu'elle lavait après les festins, les attelages de chevaux blancs qui

transportaient des êtres d'une beauté merveilleuse et réveillaient le village en pleine nuit, les kilos de dragées que le comte faisait jeter devant l'église pour les baptêmes, l'histoire de sa fiancée enterrée dans la chapelle et jamais oubliée, mais ses relations amoureuses avec son palefrenier... :

- C'est des on-dit. Ou :
- Les gens sont méchants.

- Il y a sur la place de l'église un autre "château", plus grand et plus ancien, une cour pavée entourée d'écuries et de grilles et un vrai parc qui s'étend loin derrière. Je ne sais pas à qui il avait appartenu dans le temps mais les propriétaires de l'époque, les Garneau, étaient des industriels parisiens qui n'y venaient qu'aux vacances de Pâques et d'été. Leur arrivée mettait ma grand-mère sens dessus dessous : c'est elle qui leur préparait le château. Après, on n'y retournait plus, ils amenaient leurs domestiques

avec eux. Plusieurs semaines avant la date fixée, tous les gens qu'on rencontrait disaient :

- Alors, Angèle, les Messieurs vont bientôt arriver.

Ce n'était pas la peine de le lui rappeler ; elle qui dormait déjà si peu d'habitude, elle n'en dormait plus. On balayait tous les planchers et les tapis ; on enlevait la poussière, pas avec un plumeau parce que ça vole et ça se repose ailleurs mais avec un chiffon ; on faisait les cuivres et l'argenterie. Tous les matins, on allait ouvrir les fenêtres ; le soir, on allait les refermer. Pendant deux semaines, on ne faisait rien d'autre que s'occuper du château. Par les fenêtres on voyait le Grégoire qui désherbait la cour ou fauchait l'herbe du parc ; il se dépêchait lui aussi. Le jour où les Messieurs arrivaient, on achetait du pain et du lait qu'on mettait à la cave avec des légumes de notre jardin pour qu'ils aient tout ce qu'il faut en arrivant.

On les voyait à la messe le dimanche, le monsieur, la dame et leurs trois enfants ; c'était des gens croyants. Quand on se trouvait en même temps qu'eux dans la porte de sortie, on les laissait passer et ils faisaient un signe de tête en souriant. On redescendait chez nous en parlant d'eux, de leurs vêtements, de leur air. Pour ma grand-mère, ils étaient toujours mieux que tout le monde ; ce n'était pas toujours vrai, mais elle avait décidé comme ça une fois pour toutes et si on lui disait autrement, elle n'entendait même pas.

Sur la place de l'église, il y a, un peu surélevée, une autre belle maison, longue, où habitaient les Poisot. Ceux-là n'étaient que cultivateurs et forgerons mais tous leurs bâtiments de ferme et de forge se trouvaient par derrière ; devant, leur maison était comme un château, avec un jardin de fleurs et des grilles. La vieille dame de la famille "allait aux champs les vaches" (gardait les vaches) comme tous les vieux du pays ; ma grand-mère était allée à l'école avec elle, elle la tutoyait mais, quand on la croisait, on saluait sans parler. Ses petits-enfants étaient en pension à Dijon, ils ne venaient qu'aux vacances. A la messe, ils étaient dans le deuxième banc, juste derrière Monsieur de la Puisatière. Ils étaient sans doute riches mais pas plus que les Gros ou les Charnay ; leur troupeau était bien moins gros. Quand je demandais à ma grand-mère ce que les Poisot avaient de spécial, elle répondait qu'ils étaient comme tout le monde mais que dans cette famille-là on avait toujours eu de l'orgueil. Elle, en tout cas, elle les traitait comme des Messieurs ; elle faisait son petit sourire doux pour leur dire bonjour et, quand elle parlait d'eux, c'était toujours tout bien : la petite fille, la Lilise, avait dessiné l'église, c'était

une artiste ; le garçon, le René, était toujours dans les livres, ça allait faire un savant. Une fois qu'elle m'agaçait avec ses admirations, je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire :

- Moi, quand je lis, tu me dis que je vais devenir neurasthénique et pis lui, il va devenir un savant ?

Là, elle a été coincée, elle a rigolé vaguement et n'a rien trouvé à répondre.

★

Quand la nuit tombait, on n'allumait pas la lampe tout de suite, par économie et pour le plaisir d'être dans le noir avec le feu. C'était le moment des histoires de vipères et de revenants. Sa mère l'avait élevée dans ces contes-là, elle me racontait les mêmes histoires que sa mère lui avait racontées dans la même maison soixante ans avant, en plaçant les bêtes et les fantômes dans le même caveau, le même grenier, la même soupenette à patates. Elle avait grandi et passé sa vie avec ces esprits-là dans le décor. Elle disait qu'elle n'y croyait pas et que sa mère avait été bien bête d'effrayer ses enfants comme ça, mais elle faisait exactement comme elle, ça avait l'air des fois d'une revanche qu'elle prenait sur moi.

La voilà qui commençait :

- T'entends ?
- Quoi, grand-mère ?
- Oh rien, c'est les poutres dans le grenier.

Les poutres avaient bon dos, je savais bien à quoi elle pensait, mais elle ne voulait pas avoir l'air. D'autres fois, c'était moi qui la mettais sur la voie, je savais que j'aurais peur, mais j'avais envie d'avoir peur :

- Grand-mère, raconte-moi le grand-père.

Elle ne me racontait rien sur sa vie, qui du reste ne m'intéressait pas à l'époque, mais j'avais droit au Grand Récit :

- C'était une nuit. Je n'ai pas rêvé, je ne dormais pas. Tout d'un coup, j'entends rouler une roue de charrette qui descend la cour. Elle s'arrête devant la porte et j'entends la voix de ton grand-père : " Angèle, Angèle ! ". Je ne réponds rien. Il recommence : " Angèle, Angèle, ouvre-moi ! " Je ne réponds toujours pas. Alors je le vois qui se reforme dans la cuisine, avec sa grande plaie dans la joue comme quand il est mort. Je crie. Il disparaît.

Mon grand-père avait rejoint son père parmi les esprits de la maison et sa mort violente les histoires de fantômes.

D'autres fois, c'était sa glace qui tournait imperceptiblement, l'histoire des pieds des morts qui se redressaient, de l'oeuf pondu le Vendredi saint qu'on mangeait un an après parfaitement conservé.

Pour moi, Dieu, les fantômes ou le Tintin, c'était la même chose, c'étaient des contes qu'on ne prenait

pas au sérieux quand il y avait de la compagnie et qu'on faisait normalement son travail. Mais, quand je restais des journées entières toute seule et sans rien à faire de prenant, ça me laissait trop de temps et trop de vide dans la tête. Il faut dire aussi que la maison se prêtait à l'imagination. A Dole je pouvais rester seule, les esprits ne revenaient pas ; mais à Cussey le silence, l'ombre, l'humidité étaient partout dans cette maison isolée au fond de sa cour avec, derrière, les champs et la forêt.

★

Chez l'oncle Henri à Etrepigny

Pendant les vacances de mes onze ans, ma mère et moi nous avons quitté Dole pour aller vivre quelques mois chez mon oncle Henri, qui habitait dans un village à une quinzaine de kilomètres de Dole, Etrepigny. Ma tante Augusta était très malade : elle avait été opérée d'une tumeur au cerveau quelques mois avant. C'était la guerre, mon oncle était mobilisé, il fallait quelqu'un pour s'occuper de ma tante qui ne quittait plus le lit. Il fallait aussi tenir l'épicerie, qui était un peu comme un magasin général : il vendait presque de tout, y compris de l'essence. Ma grand-mère paternelle et la mère de ma tante étaient également venues.

Avec mon cousin Marcel, qui était déjà plutôt gâté en temps normal, et ses copains, on menait la sara-bande dans les grands entrepôts, les greniers et les caves de mon oncle. Dans les réserves, on crevait les

Etrepigny (Jura)

Le magasin de l'oncle Henri à Etrepigny. A gauche, les bidons d'essence vides.

L'oncle Henri dans son magasin, vingt ans plus tard...

sacs en jute de sucre et de café pour en distribuer à l'école, on chapardait les bonbons et le chocolat dans la boutique. La veille de la mort de ma tante, profitant de l'agitation, on avait fait une corrida de tous les diables toute la nuit. Je n'avais aucun attachement pour cette tante qui m'avait carrément prise en grippe depuis que nous étions là.

Mon oncle, affecté au service de santé à Dole, en revenait presque tous les soirs en moto. Quand on l'entendait monter l'escalier de la remise où il garait son engin et qu'on le voyait apparaître dans l'encadrement du couloir, l'heure des règlements de compte arrivait. Ma mère nous soutenait plutôt, elle trouvait mon cousin déjà assez malheureux d'avoir une mère malade et elle n'aimait pas que d'autres qu'elle se mêlent de l'éducation de sa fille. Mais les deux vieilles, que nous avions fait tourner en bourriques, ne le laissaient même pas enlever son manteau de cuir et son casque, elles se coupaient déjà la parole pour lui raconter nos méfaits de la journée. En plus des soucis que lui donnaient sa femme, le ravitaillement de son épicerie et son éloignement de la maison, il fallait encore qu'il se mette à faire le juge. Quand il en avait par dessus la tête de toutes ces histoires, sa colère se retournait contre les femmes :

- C'est malheureux, vous êtes trois bonnes femmes dans la maison à vous tourner les pouces, vous êtes même incapables de faire obéir deux gosses !

On rigolait en douce, mon cousin et moi. Quand on nous recherchait pour nous punir, nous avions deux cachettes imparables. D'abord un grand tonneau de plus de 1.000 litres, que mon oncle avait entreposé au fond de la grange en attendant que sa nouvelle vigne produise ; nous nous y glissions par la porte de vidange ; nous pouvions y tenir un certain temps car nous y avions fait un stock de bonbons et de confiseries. Autre cachette : un alambic dans le grenier qu'on pouvait fermer de l'intérieur avec une rondelle ; là encore nous avions des réserves. Même mon oncle n'a jamais éventé ces cachettes ; ce n'est que lorsque la nouvelle vigne a produit et quand les Allemands ont réquisitionné l'alambic qu'il a découvert les papiers de bonbons et les emballages des confiseries.

Pour punir les deux vieilles d'être aussi méchantes, j'inventais des tourments raffinés, par exemple la marmite qui marchait toute seule sur le fourneau,

tirée de derrière par une ficelle. Une autre fois, nous sommes partis en vélo, mon cousin et moi, en pleine nuit, pêcher des grenouilles dans une mare ; nous les avons cachées et, le lendemain, nous les avons glissées dans le lit de ma grand-mère.

A vrai dire, je ne m'amusais pas franchement de ces gamineries. J'avais peut-être un arrière-goût de remords, oh ! pas beaucoup, mais surtout j'avais conscience de tenir un rôle, que je n'avais jamais eu l'occasion de jouer jusqu'alors, celui du " bon petit diable ". J'estimais qu'il était bien, une fois dans sa vie, de se montrer insouciant, cruels, fous puisque les enfants sont moralement comme ça d'après les livres, mais le cœur n'y était pas, j'avais déjà passé l'âge ou je ne l'avais jamais eu.

Et, surtout, mes vraies préoccupations étaient ailleurs : j'étais amoureuse, mais je vous en parlerai plus tard.

★

A Cussey comme à Etrepigny, mais aussi à Orchamps et à Audelange dans la famille paternelle, j'avais l'occasion de rencontrer des cousins, à l'occasion des mariages ou des communions. Mais bien peu venaient nous voir à Dole. Seul l'oncle Henri passait régulièrement, avec sa remorque, quand il allait prendre sa marchandise chez ses fournisseurs. Avec sa famille il venait chaque année pour le repas de la Pentecôte. Ma grand-mère de Cussey se déplaçait très rarement avant de s'installer avec nous pour ses dernières années. Je vous ai déjà dit que les deux familles que nous voyions le plus, les Vonne et nos voisins les Bernard, nous recevaient plus souvent que nous ne les recevions. Si bien que, de toutes ces années passées Avenue de Landon, je garde l'impression d'une grande fermeture au monde extérieur, rompue seulement par la radio et surtout l'école, j'y reviendrai. Les grands événements de l'époque, les luttes sociales, la guerre, étaient sans doute ressentis fortement par les gens de la rue mais ils ne retentissaient que faiblement dans mon microcosme, sauf par exemple quand les restrictions obligeaient ma mère à faire son ravitaillement dans la campagne et qu'elle m'emmenait avec elle. A cette étroitesse du cercle de relations s'ajoute, dans mon esprit, l'absence d'événements, le tableau permanent des mêmes acteurs, les rythmes spatio-temporels sans surprise de leurs activités, la répétitivité de leur apparence physique, de leurs gestes, de leurs discours.

J'aurais donc dû me mouler dans le modèle que me fournissait ce milieu si stable et, apparemment en tout cas, si homogène. Et pourtant j'ai eu assez vite le sentiment d'un décalage par rapport à ce milieu, d'un malaise. Je l'ai fortement éprouvé lorsque j'ai assisté à un mariage à Chalancey, dans la famille de la femme de mon oncle maternel : les jeunes de mon âge étaient parfaitement à l'aise, ils parlaient exactement comme les adultes et se comportaient comme ceux-ci l'attendaient d'eux. Moi, je restais à l'écart, malgré les remontrances de mes parents.

J'avais d'autres aspirations que celles des jeunes de mon milieu. Sans doute surtout parce que j'avais poursuivi mes études jusqu'au collège ; l'école, par le contenu de l'enseignement mais aussi par le

contact avec les enseignantes et les élèves d'autres classes sociales, m'avait ouvert des horizons nouveaux. Mais j'avais dû aussi être sensible à tout ce qui, dans mon milieu, était un peu différent de la moyenne : les quelques petits bourgeois dont j'ai parlé ; les Bernard : je préférais leurs manières plus policées aux querelles de mes parents et monsieur Bernard me fournissait un modèle d'homme faisant contrepoids à mon père ; la Vonne, avec sa culture, ses livres et ses voyages commentés. Enfin il m'arrivait de tomber sur des livres par hasard, comme à Cussey, et ces lectures, en plus de celles que je faisais dans le cadre scolaire, m'introduisaient dans d'autres mondes ; à l'adolescence, les romans nourrissaient mes rêveries amoureuses. Les amours, l'école, c'est ce dont il me reste à vous parler.

La communion du cousin Marcel à Etrepigny (1941). L'oncle Henri, Marcel, moi, ma mère.

CHAPITRE IV

Mes amours

Jusqu'à mon mariage, à plus de vingt ans, j'étais d'une ignorance presque totale sur la sexualité. Mes parents évitaient ce sujet devant moi ou ils en parlaient de façon voilée. De toute façon, la question de savoir comment naissent les enfants ne m'intéressait pas. Je ne connaissais pas l'existence du plaisir sexuel et sa localisation. Je n'avais pas éprouvé de pulsion sexuelle ; à peine, dans certaines circonstances, quelques troubles dont la nature m'échappait.

Pourtant, dès toute petite, j'ai été en contact avec la sexualité. Avant d'entrer à l'école primaire mes camarades de jeu ont été des petits garçons, un très doux, bien élevé, le Mimi, et un mal élevé, le Robert Vergnole, qui à cinq six ans essayait déjà de " quiner " (embrasser) les filles. J'aimais beaucoup le Mimi ; je regardais de haut le Robert, contre lequel ma mère me mettait déjà en garde.

Plus tard, tous les gamins que nous croisions sur le chemin de l'école ou que nous voyions défiler en rang dans le hall de l'école Wilson nous paraissaient des sales gosses brutaux et bêtes dont il fallait se garer. Ils se bousculaient pour essayer sans en avoir l'air de vous tomber dessus, ils cherchaient à vous prendre vos cartables ; quand on croisait une de ces bandes, on prenait nos jambes à notre cou pour leur échapper.

Pendant les quelques mois que nous avons vécu à Etrepigny, lorsque j'avais onze ans, j'ai fréquenté de plus près des garçons de mon âge puisque l'école était mixte. La plupart étaient bêtes et brutaux, ne parlaient que de moteurs et ne pensaient qu'à se jeter sur les filles pour n'importe quel prétexte. Ma mère m'habillait court, comme on le faisait en ville ; à l'école, quand je levais les bras pour écrire en haut du tableau, on voyait mes cuisses. Cette bande d'imbéciles se mettait à ricaner et, dans la cour, ils me criaient :

- Belle cuisse, belle cuisse !

Ils racontaient n'importe quoi sur les filles, qu'une telle avait les seins comme ceci, une autre les fesses comme cela et d'autres détails dégoûtants. Je me demandais ce que les grandes filles de ma classe qui couraient les garçons pouvaient trouver d'intéressant à de pareilles andouilles.

A Cussey, chez ma grand-mère, j'avais côtoyé la sexualité rurale. En principe la morale sexuelle y était aussi stricte que dans mon quartier mais, en réalité, jusqu'au mariage, la surveillance des adolescents, surtout des garçons, y était très relâchée, dans une atmosphère de bisexualité latente. Même les cas connus d'incestes ou d'adultères faisaient l'objet d'une certaine tolérance, comme si les villageois étaient conscients de la nécessité d'infractions à la norme pour son maintien.

Cette sexualité latente s'exprimait ouvertement et de façon débridée chez les enfants. En contact permanent avec les animaux, ils considéraient avec mépris l'ignorance des enfants urbains. Moi-même je me rappelle avoir ressenti un émoi physique à la vue du taureau de chez les Gros.

J'ai été parfois l'objet de manoeuvres et de convoitises qui me mettaient mal à l'aise et que je déjouais, à Dole aussi bien qu'à Cussey du reste : les gens de mon quartier venaient tous de milieux ruraux. Jeux du lapin, contacts à l'occasion de la cueillette des cerises ou dans une tente où l'on m'attirait avec du chocolat.

Mon souvenir le plus précis se situe lors des répétitions de chant religieux qui avaient lieu chez ma grand-mère. Une fois, le curé était venu. J'étais debout derrière ma grand-mère, je lisais sa feuille au dessus de son épaule. Le curé m'entoure l'épaule ; de l'autre main, il soulève ma robe, qui devait être courte et glisse l'index dans ma culotte. Je me rebelle, il s'arrête puis reprend, jusqu'à ce que j'éclate en sanglots. Ma grand-mère m'engueule :

- Imbécile, qu'est-ce qui te prend ?

Le curé, patelin, souriant :

- Elle est fatiguée d'être debout.

Je ne me souviens pas qu'il soit revenu.

★

A Etrepigny, je suis passée de l'enfance à l'adolescence. Au début de l'été, par bien des côtés j'étais encore une enfant et, avec mon cousin et ses copains, je vous l'ai raconté, nous jouions aux petits

diabes. Mais, de plus en plus, mes vraies préoccupations étaient ailleurs. D'elles, personne ne savait rien puisqu'il était si évident que j'étais encore une petite fille désobéissante. Je devenais "jeune fille", mon corps changeait d'allure à vue d'oeil. Plus tard, ma mère me rappelait qu'au début de cet été de mes onze ans elle m'avait fait faire une jolie robe en vichy bleu ; à la fin de l'été on avait dû rajouter des bandes en biais dans tous les sens : je ne pouvais plus entrer dedans. Je crois qu'en six mois j'avais grandi, grossi presque jusqu'à prendre la forme que j'ai conservée tant que je n'ai pas commencé à vieillir.

Les garçons de l'école d'Etrepigny en 1934. Rangée du bas, avant-dernier à droite : l'Alphonse ; en 3ème position à partir de la gauche, mon cousin. En 1939, étant donné le manque d'instituteurs, la classe était véritablement mixte, avec autant de filles que de garçons, soit plus de quarante élèves en tout.

C'était l'âge à partir duquel on passait du temps devant les glaces à s'arranger, à seriner nos mères pour avoir des vêtements nouveaux. On commençait à se trouver moches, grosses, mal nippées, à faire des comparaisons avec les filles riches et belles. On continuait à se laver juste le bout du nez (je dis "on" parce que je sais bien que les autres faisaient comme moi), mais dès que les parents quittaient la cuisine, on sautait à la glace, on essayait d'autres coiffures, d'autres habits, on s'enfarinait avec la poudre de notre mère (il n'y avait pas de rouge à lèvres chez nous). Quand mes parents revenaient, s'ils ne me prenaient pas par surprise, tout était rentré dans l'ordre, j'étais à mes devoirs avec ma tête ordinaire. Ces mascarades ne servaient à rien, juste à m'encourager si je me trouvais bien, à me décourager dans le cas contraire. Pour rien au monde je ne serais sortie dans une tenue excentrique, maquillée, ou seulement coiffée de façon inhabituelle. Je n'aurais pas supporté que les gens portent de mauvais jugements sur moi.

C'est un peu plus tard que, pour ma première communion, on me fit faire, comme tout le monde, un indéfrisable qu'on essayait de coiffer "en anglaises". Je détestais ces frisettes ; quel cauchemar, cha-

L'ancienne école d'Etrepigny (2004)

que matin ! Jusque-là j'avais les cheveux tout raides, avec une frange ; ma mère me les coupait toujours un côté plus court que l'autre, on le voit sur toutes les photos de mon enfance. C'était vraiment drôle, quand j'y repense : toutes les filles de la classe qui avaient douze ans cette année-là et qui suivaient leur première communion se ramenaient à l'école avec leurs anglaises. La maîtresse détestait les curés et, de plus, elle était furieuse qu'on dérange la classe avec nos histoires de retraite ; elle faisait des plaisanteries sur nos belles têtes vides et sur l'état de grâce qui faisait friser les filles. Je n'ai plus eu d'indéfrisable mais les cheveux ont continué à friser, et frisent encore.

Les petits boutons, les points noirs apparurent ; à partir de cette année-là jusqu'à mes dix-huit ans, j'ai eu horreur de mon moi physique.

★

A Etrepigny, deux garçons m'ont successivement intéressée. Pendant l'été, un réfugié de Lyon, le Chasselay, déjà beau parleur, qui me préférait aux autres filles parce que je sautais les fossés aussi bien que les garçons et que je n'avais pas peur de salir mes habits. Pour lui plaire j'étais plus garçon que les garçons. Mais il la ramenait vraiment trop, lui seul savait tout, avait tout vu, il n'écoutait même pas ce qu'on lui disait. Je crois qu'il était aussi vicieux que les autres, mais hypocrite en plus.

Le second, l'Alphonse, que finalement, au-delà d'un oubli de surface, j'ai aimé toute ma vie, était, lui, différent des autres garçons. Pas trop beau, grand, maigre, avec des yeux sombres à plusieurs étages : sur le dessus rieurs et francs, mais qui pouvaient laisser passer de la tristesse, de la tendresse, de la malice ou ne plus rien dire quand il n'était pas content.

Il était le second d'une famille nombreuse d'émigrés espagnols dont le père ne faisait presque rien que boire, battre sa femme et lui faire des enfants. Le matin avant l'école, mon ami Alphonse allumait le feu, aidait à préparer les petits pour l'école. Souvent il arrivait en retard en traînant sa marmaille ; je le voyais par la fenêtre de la classe monter en courant l'escalier du monument aux morts et commencer à enlever ses sabots sur le trottoir de la poste. Le maître ne lui disait rien, tout le monde à Etrepigny connaissait les Bernal et leurs malheurs. D'ailleurs pour ce qu'il faisait à l'école, il aurait bien pu ne pas y venir du tout.

A midi, il mangeait je ne sais pas trop quoi dans un coin du préau, sa maison était trop loin, au bord de la forêt de Chaux, pour qu'il y retourne. Quand l'hiver commençait, le maître le laissait dans la classe. D'autres enfants habitaient aussi loin de l'école et ne rentraient pas chez eux mais ils avaient des parents ou des amis au village qui les réchauffaient. J'avais demandé à ma mère qu'il puisse venir chez nous le midi, on n'avait que la rue à traverser pour rentrer à la maison. Mon oncle n'avait pas voulu : les Bernal n'étaient pas de sa famille et l'Alphonse apportait si peu à manger pour son repas qu'il aurait fallu lui donner quelque chose du nôtre ; l'oncle avait déjà assez de monde à nourrir comme ça !

Etrepigny

Sitôt l'école finie, l'Alphonse reprenait ses petits frères et sœurs et retournait dans ses bois au galop. A six heures, le chapelet sonnait, je savais que, s'il pouvait s'échapper de chez lui, il y viendrait. Je me coiffais bien, je m'arrangeais et j'allais m'agenouiller en haut à gauche de l'église de façon à le voir tout de suite entrer. Chaque fois que la porte s'ouvrait, crm, crm, mon cœur se mettait à taper, pan, pan ; crm, crm, pan, pan ; crm, crm, pan, pan. Une fois sur deux ou trois, il arrivait, me repérait tout de suite et venait s'agenouiller à côté de moi. La plupart du temps il m'apportait des bonbons ou des chewing-gums qu'il venait d'acheter chez mon oncle et nous passions tout le temps du chapelet à dépapilloter nos bonbons en parlant à voix basse. Il me racontait ses malheurs de famille, ceux de sa mère surtout ; je le consolais comme je pouvais, il avait l'air plus content. A la sortie, les gamins nous tourbillonnaient autour en glapissant :

- Les amoureux, les amoureux !

On était un peu gênés. Il me raccompagnait jusqu'au bas de l'escalier de mon oncle, on se donnait une poignée de main :

- A demain.

Ma mère nous voyait par la fenêtre de la cuisine et lui faisait un petit signe. C'est drôle, elle qui était si intransigente pour toutes les histoires de garçons, elle avait plutôt l'air de m'encourager à être amie avec l'Alphonse, peut-être parce que de sa fenêtre elle pouvait tout surveiller, l'école, l'église, la place.

A midi, Alphonse mangeait dans un coin du préau, sa maison étant trop loin, au bord de la forêt de Chau, pour y retourner.

Elle se rendait sans doute compte aussi que c'était un gentil petit gars, il n'a même jamais essayé de me donner un baiser.

Dès que nous sommes revenues à Dole une fois ma tante morte, je n'ai plus trop repensé à mon ami Alphonse. J'ai toujours été un peu oublieuse en amour ; aussi grandes qu'aient été mes passions, une fois les gens partis, pff, oubliés, au moins en surface, et toute prête pour du nouveau. J'ai appris récemment qu'il avait eu un début de vie difficile, avait dû s'engager dans l'armée et n'avait pas cessé d'être considéré comme un peu marginal.

★

Les années suivantes, les garçons m'intéressaient en théorie mais, comme toutes les filles de ma classe au collège, nous n'en avions pas sous la main et nous n'étions pas du tout du genre à provoquer des rencontres. Timides ? Il y avait de ça, mais surtout, si on l'ose encore employer ce mot de nos jours, vertueuses. Nous étions bien sûr mises en garde contre les garçons et les dangers de les fréquenter par la propagande de nos mères mais il y avait plus : tout notre milieu, ce que disaient les adultes entre eux, la façon de se comporter des jeunes et des moins jeunes, montraient où étaient le bien et le mal. Ce n'était pas la peine de nous faire des discours.

C'était simple : il y avait les filles sérieuses, qui ne sortaient qu'avec leurs parents, et les "droleuses". Les premières ne regardaient pas les garçons avant vingt ans ; à cet âge-là, elles se fiançaient et se mariaient pour la vie. L'autre catégorie allait de

Dole. — La Rue Besançon

DOLE — Rue Besançon

celles qui remontaient et descendaient en bandes la rue Besançon le samedi soir, sans doute pour croiser les garçons, leur parler peut-être, à celles qui avaient un enfant avant le mariage. Dans mon esprit, "faire

la rue Besançon ” ouvrait la voie à toute la suite des déchéances et, quand ma mère m’envoyait en ville le samedi dans la soirée, pour rien au monde je n’aurais été chez des commerçants de cette rue, on aurait pu croire que moi aussi je “ faisais la rue Besançon ”.

On ne peut pas dire que nos parents nous surveillaient beaucoup, ce n’était pas la peine, la plupart d’entre nous étaient leur propre gendarme et, quand une de nos copines se mettait à regarder un garçon, à lui parler, sur le chemin de l’école, nous la laissions tomber, elle était passée dans le camp des dralleuses. Quelques filles du collège, les vieilles de quatorze ans, avaient des amoureux qui les attendaient en vélo à quatre heures au square du jet d’eau ; j’en avais honte pour elles. A mesure que mes copines d’enfance commençaient à traîner avec les gars, à quatorze, quinze ou seize ans, elles me devenaient étrangères. A partir de ce moment-là, l’école ne les intéressait plus, elles finissaient par se marier avec un cheminot ou un flic ; c’était fini pour elles. Aussitôt qu’une fille et un gars se rencontraient, les parents le savaient, elle était vue par un père, une mère ; en plus il y avait toujours une fille qui le disait à sa mère, qui allait le répéter à une autre mère, jusqu’à ce que la nouvelle arrive aux oreilles de la mère de la coupable. Il fallait avoir le diable au corps ou être complètement bornée pour ne pas se rendre compte qu’en ayant une mauvaise conduite on s’attirait à un moment ou à un autre les pires catastrophes : les gens qui vous regardaient de travers et parlaient de vous, les parents qui vous fichaient à la porte, des garçons sérieux qui vous méprisaient, peut-être un bébé sans père...

C’est vrai que l’idée d’avoir une “ fille perdue ” avait alors de quoi rendre des parents fous. Je n’ai connu qu’un seul cas dans ma jeunesse et encore par ouï-dire, cette famille-là habitait dans un autre quartier. La fille, une jolie et gentille fille, enfant unique de bons parents cheminots, avait eu un enfant à dix-huit ans, on ne savait pas au juste de qui. Elle était partie vivre avec le bébé à Besançon ; ses parents, incapables de supporter leur honte face au voisinage, avaient vendu leur maison et avaient pris un logement en pleine ville. Le père faisait les courses en revenant du travail, la mère ne sortait plus, s’alanguissait ; elle est morte de chagrin quelques années après. Pour tous ceux qui avaient connu la fille Barbe et ceux, bien plus nombreux, qui en avaient entendu parler, elle était devenue le personnage d’une légende qu’on ressassait en exemple aux filles et qui leur montrait que les craintes des parents étaient fondées puisque,

au moins une fois, c’était arrivé. Quand ma mère, pour qui cette histoire a toujours eu le même attrait, la ressort à mes petites cousines, elles lui pouffent de rire au nez ; moi ça m’épouvantait !

Pour ma part, je n’avais même pas besoin de penser à tout cela ; je n’avais pas à me retenir, j’aimais être une fille sérieuse, ça allait avec l’ensemble de ma vie et la façon dont je voulais la mener. L’imagination trotte, les rêves - endormie ou éveillée - pas toujours innocents, vous connaissez ça, de notre temps on s’en contentait. Je ne sais pas si c’est mieux ou plus mal que la façon de faire des jeunes de maintenant mais c’était comme ça.

Le seul fait d’être suspectées par nos parents nous mettait aussi mal à l’aise que si déjà nous avions failli. Je me souviens d’une carte postale que j’avais reçue à treize ans. Envoyée d’une autre ville, elle portait seulement : “ Un bonjour de... ”, suivi d’un prénom de garçon. Je ne connaissais pas ce garçon, je ne connaissais pas de garçons mais je n’ai jamais réussi à en persuader ma mère. Un midi en rentrant du collège, je trouve la carte appuyée sur mon verre :

- Qu’est ce que c’est que ça, voilà que tu te fais envoyer des cartes par les garçons maintenant !

Pendant plusieurs jours, chaque fois que je rentrais, elle recommençait la scène :

- Alors qui c’est ?
- Menteuse, coureuse ! T’as pas honte ?
- Tu vas voir ce qui va t’arriver !

J’eus beau pleurer, la supplier de me croire, elle n’en démordait pas, j’étais coupable. Au bout de quelques jours, elle s’est fatiguée de faire son enquête mais elle ne m’a pas crue. J’avais honte comme si j’avais à la fois menti et fauté.

Une autre fois, elle m’avait envoyée un dimanche après-midi prendre des places de cinéma pour le soir ; on donnait Les deux orphelines. A croire que tout Dole voulait voir ce film : j’ai dû faire la queue pendant tout l’après-midi pour finalement voir vendre les derniers billets quelques personnes devant moi. Je rentrai à la maison déçue. Ma mère m’attendait furieuse, persuadée, d’autant que je ne rapportais pas de billets, que j’avais passé l’après-midi à galipetter je ne sais où. Là encore, je n’ai jamais pu la persuader de ma bonne foi ; on aurait dit que, si elle m’avait fait confiance, sa conscience se serait endormie, tandis qu’en doutant toujours de moi, elle me rendait coupable avant que j’aie rien fait de mal. Elle

La foule des spectateurs devant l'Omnia-Cinéma (1945).

ne devait pas penser à tout ça ; elle était seulement, comme toutes les mères, obsédée par l'idée que je pourrais mal tourner et, chaque fois que le moindre symptôme avait l'air de se présenter, elle s'affolait et m'asticotait juste peut-être pour m'entendre lui répéter que j'étais sage.

Aussi, dans mon cas tout au moins, quand les dames du catéchisme s'évertuaient à me faire la morale, j'avais envie de leur dire :

- Te fatigue pas, ma vieille, j'ai pas besoin de tes conseils.

Du côté des professeurs, pas de souci à se faire : ils n'abordaient jamais le sujet. On "faisait" Racine ou Corneille, plus tard les Romantiques, sans les remettre dans la vie, comme des mathématiques, des choses à apprendre, sans utilité dans la vie courante. Les Classiques, on les lisait scène par scène, presque mot par mot, pour en tirer les idées qui nous donneraient une bonne

note, les sentiments n'y rentraient pas. Quand on arrivait aux Romantiques dans les grandes classes, le programme pressait ; on les parcourait surtout par la littérature Lanson et deux trois petits bouts de textes sur les lacs, la lune, les pieds blancs des dames, les yeux levés au ciel, les sanglots ; ça nous faisait plutôt rigoler surtout quand le professeur avait le courage de déclamer ces élégies devant quarante évaporées.

★

La morale sexuelle reste donc liée pour moi aux vieilles demoiselles qui nous faisaient le catéchisme. A partir de dix ans, plusieurs fois par semaine, il fallait courir à l'autre bout de la ville après l'école du matin, revenir à la maison manger, puis retourner en classe l'après-midi pour une heure et demie. L'année de la première communion on y allait tous les jours et on nous tarabustait pour qu'on participe au patronage du jeudi après-midi. Les demoiselles Sommervogel, pour qui on nous faisait dire une prière tous les samedis, avaient légué à leur mort leur belle propriété à l'Eglise ; une longue maison en angle dans la vieille ville, juste en face du Collège des Jésuites ; sur deux côtés la rue paisible, ombragée dans ce temps-là ; sur les autres et au-delà, un grand jardin suspendu que je m'imaginais prolongé par un parc sans fin clôturé de remparts. Nous n'avions pas le droit d'aller dans le jardin, plein de fleurs et de légumes mais, quand on arrivait pour le catéchisme, on voyait les trois demoiselles s'avancer solennellement, chacune dans une allée différente, les mains

« Elles avaient des amoureux qui les attendaient au square du jet d'eau (c'est-à-dire à la Place aux Fleurs). »

DOLE - Place aux Fleurs

VVE KARRER ÉDIT DOLE

derrière le dos et le nez baissé. Pour la plupart d'entre nous, qui n'avions jamais entendu parler de religion avant, je crois que nous ne faisons guère de différence entre elles et les curés ; comme eux elles avaient des robes noires flottantes, des têtes sans âge et sans sexe, des sermons plein la bouche et la même odeur de moisi qui suintait sans doute de cette vieille demeure peu aérée et mal entretenue. Mon père les appelait " les vieilles cancouènes " (les hannetons).

On savait qu'on venait là pour s'ennuyer et écouter des sornettes, qui se répétaient d'année en année. C'était le prix à payer pour mettre la belle robe, les souliers blancs, la robe de mariée, pour être la reine de la fête de la première communion ; après on ne parlerait plus de toutes ces histoires. On savait aussi qu'il fallait faire sa première communion pour être une jeune fille convenable.

Toute l'organisation de notre vie, nos principes de morale étaient basés sur autre chose que le Bon Dieu, le péché, l'enfer. Ni nos institutrices, ni nos parents ne nous avaient fait obéir avec ces idées-là. Petits, on craignait plutôt les fessées. En grandissant c'était moins net, on ne nous battait plus, mais on sentait d'instinct ce qu'il fallait faire et ne pas faire ; dans le premier cas on était contents, dans le second pas à l'aise, honteux même. Je ne saurais pas vous expliquer mieux comment nos parents et nos maîtres nous amenaient à ces sentiments-là, mais je vous assure que nous les ressentions très fort et que nous méprisions sans hésitation ceux ou celles qui ne les avaient pas.

Aussi, quand les trois demoiselles, plus le jeune vicaire l'année de la première communion, faisaient leurs discours, ils se butaient à des murailles. Nous restions à peu près tranquilles, nous apprenions nos leçons de catéchisme comme toutes les leçons, même le Notre Père en latin, mais nous n'entrions jamais dans le monde de ces soutanes tristes qui gesticulaient, menaçaient, promettaient la damnation. Pour nous désennuyer, on regardait le jardin, on lisait les noms des villes sur la carte et quand on arrivait à Persépolis, qu'on avait lu Persépoils, on n'en pouvait plus de se retenir de pouffer.

Le jeudi, une copine me prêtait de temps en temps un hebdomadaire, Jumbo, que j'essayais de lire dans le dos de ma compagne de devant. Quelle histoire quand je me suis fait prendre ! Lire une pareille ordure, un journal de garçon en plus, l'année de sa première communion ! Est-ce que je pensais à mon âme ? Elles y allaient un peu fort, il n'y avait rien de

mal dans Jumbo. Cette manie qu'elles avaient de voir le mal, le démon partout me mettait particulièrement mal à l'aise. Je ne savais pas le mot qui convenait en ce temps-là, je dirais maintenant que c'était malsain. Elles parlaient toujours par sous-entendus, une surtout, des grandes menaces qui pèsent sur les jeunes filles, de la pureté, de Sodome et Gomorrhe, des anges qui nous regardaient quand nous étions couchées. Nous, on savait depuis longtemps qu'il ne fallait pas courir les garçons, " draler ", c'était une affaire entendue. Elle nous l'aurait répété, on aurait compris et on aurait été d'accord ; mais toutes ces allusions qu'on ne comprenait même pas à un monde mystérieux et mauvais nous mettaient seulement mal à l'aise ; en sortant de là on avait envie de respirer un grand coup.

Si on avait été élevées par ces bonnes femmes-là, je crois qu'on aurait surtout eu envie de leur jouer des sales tours rien que pour les faire enrager ; tout ce qu'elles nous défendaient, tout ce qu'elles nous montraient comme étant mal, on l'aurait fait exprès pour leur montrer qu'on ne prêtait pas d'importance à leurs radotages. La vraie vie, celle que représentaient nos parents et le voisinage, ne faisait pas autant de discours.

★

Pourtant mes idées sur la vertu et des garçons furent un peu ébranlées au fur et à mesure que, à partir de treize quatorze ans, je découvrais au collège le monde des filles riches de ma classe. Jusque-là, mon horreur des filles qui couraient était sincère, les garçons c'était le mal, sans arrière-pensée ; j'étais fière et satisfaite d'être sérieuse. Mais peu à peu je m'aperçus que les idées de ces filles sur les garçons n'étaient pas du tout les mêmes que les miennes, bien moins tranchées, bien moins coupables. Je les entendais parler de baignades dans le Doubs, de parties de tennis qu'elles faisaient avec leurs copains. Au printemps, elles se donnaient rendez-vous pour le soir même après la classe, pour faire un tour en bicyclette, il y aurait aussi un tel et un tel. Cela n'avait pas du tout le même sens que les rendez-vous douteux des draleuses.

Je tombais de haut : comment ces filles, que j'admirais et jalousais tant, qui travaillaient bien, qui appartenaient au vrai monde de la ville, pouvaient-elles avoir des attitudes aussi naturelles, aussi tranquilles, face à ces questions qui, pour moi, ne se traitaient que sur le ton de la catastrophe ? Elles, leurs parents savaient qu'elles fréquentaient des garçons ;

d'après ce que je saisisais, elles les invitaient même dans leurs maisons avec d'autres filles pour des petites fêtes. Les filles, les nièces des professeurs, même les plus sévères, faisaient partie de ces groupes-là !

Je n'ai jamais dit un mot de cela à mes parents ; je ne me suis pas demandé qui, de mes parents ou des leurs, avaient raison, il était bien évident que les miens, qui étaient pauvres et ne savaient rien, se trompaient. Ainsi fréquenter des garçons n'était pas forcément un mal et, quand on était avec eux, ce n'était pas nécessairement pour faire des cochonneries. Quelle chance avaient ces filles de pouvoir parler, jouer avec leurs copains sans avoir à craindre l'engueulade en rentrant chez elles et surtout sans se sentir mal à l'aise de l'avoir fait. Je me peignais un monde merveilleux, plus qu'il n'était peut-être, je ne l'ai jamais su, une société d'adolescents insoucians qui occupaient tout le temps où ils n'étaient pas au collège par des parties de campagne, des sports, des soirées dans leurs salons. Ils avaient le cœur et l'esprit pleins de passions réciproques mais ils restaient chastes, un peu comme les Chevaliers de l'Histoire et leurs Dames. Ces filles de ma classe, admirables déjà par tant de côtés, prenaient encore plus de prestige à mes yeux à vivre une pareille existence.

Je me demande maintenant si, là aussi, mon imagination n'embellissait pas le tableau. Au fond il n'y en avait guère

que deux ou trois sur une vingtaine dont les fréquentations masculines étaient évidentes ; les autres les laissaient croire ou je les supposais, ça allait avec l'idée que je me faisais de leur vie hors du collège. Et même j'ai su plus tard que les parents de ces sortaises n'approuvaient pas leurs relations avec les garçons et leur faisaient la vie dure. Il y avait donc loin de la réalité à l'idée que j'en avais mais, que voulez-vous, je prenais mes désirs pour des réalités et, comme ces rêves n'étaient pas à ma portée, je les transposais sur celles de mes camarades où ils risquaient d'avoir le plus de vraisemblance.

Les merveilleux garçons qu'elles fréquentaient ou qui étaient à leur portée, je les voyais continuellement en allant ou revenant du collège. Nos routes se croisaient, on cheminait ensemble quatre fois par

Le Jeu d'Echasses (Ecole libre N. D. de Mont-Roland).

DOLE (Jura) — Un coin du Doubs - Les Bains

Les merveilleux garçons que les filles riches de ma classe fréquentaient, je les voyais continuellement en allant ou revenant du collège...

Je les entendais parler de baignades dans le Doubs, de parties de tennis qu'elles faisaient avec leurs copains.

jour. C'était chaque fois une attente et, d'avance, une tristesse de savoir qu'il ne se passerait rien, jamais rien. Presque tremblantes, il nous arrivait, à mon amie Janine et à moi, de faire le chemin de l'école avec une de ces filles lumières, la plus lumineuse de toutes peut-être. Quand, avec elle, nous croisions ou rattrapions l'un ou l'autre de ces garçons, elle nous laissait tomber pour aller lui serrer la main et faire un bout de chemin avec lui. Quand les rues du collège de filles et du collège de garçons divergeaient, elle revenait à nous, qui avions marché jusque-là comme deux idiots derrière eux. D'autres fois, au printemps surtout, ils s'arrangeaient pour partir en classe bien avant l'heure et ils avaient le temps de faire ensemble un tour sous les marronniers du cours Saint-Mauris. La plupart se connaissaient depuis l'école primaire mixte du collège de garçons, ils avaient tout un passé en commun, ils se plaisaient entre eux. Je n'aurais même pas pu imaginer qu'une de nos camarades me présente à eux et me fasse entrer dans leur groupe. D'ailleurs je m'imaginais l'idée qu'ils pouvaient avoir de moi, s'ils en avaient une : une espèce de monstre rébarbatif, qui fonçait toujours la tête baissée sans avoir l'air de voir personne. Pourtant je les voyais bien tous, je pouvais dire jour après jour s'ils avaient changé de pull-over ou étaient allés chez le coiffeur. Qu'ils étaient beaux, ces garçons de collège, avec leurs traits réguliers, leurs yeux intelligents, leurs mèches qui flottaient dans le vent ! De chez moi à l'école, j'en rencontrais bien une dizaine, j'arrivais en classe la tête complètement à l'envers et je vous assure que je ne devais pas entendre grand chose de ce qui se disait pendant la première heure de cours.

★

Je m'aperçois que je ne vous ai pas encore parlé de Janine, le témoin et la confidente de mes amours, l'amie qui a compté pour moi plus que toutes les autres réunions, plus que toutes celles que j'aie eues ensuite dans ma vie. Elle habitait dans le quartier du Pont Tordu qui prolongeait ma rue mais c'est seulement lors de l'année du Certificat d'Etude que je fis sa connaissance car, arrivée depuis peu de Besançon à Dole, elle n'avait pas fréquenté l'école Wilson. Lorsque nous nous sommes retrouvées dans la

Mon amie Janine à 16 ans.

même classe à l'école Rockefeller, nous avons commencé par nous ignorer, moi étant alors une élève moyenne alors qu'elle était première de classe très loin devant les autres, brillant surtout en mathématiques, prix d'excellence, "assistante" disciplinaire et comptable (pour établir les classements mensuels) de la maîtresse, le modèle absolu. Mais, en 6ème, notre amitié prit corps. A partir de cette année-là, nous formions un véritable couple affectif, dont la classe comptait d'ailleurs plusieurs autres exemples, et qui, noyau dur de nos autres relations de camaraderie, remplissait existentiellement toute notre scolarité commune jusqu'en première. Quand nous sommes allées au collège, en 4ème, comme nous étions les deux seules filles du quartier à y aller, nous faisons ensemble quatre fois par jour les deux kilomètres de trajet, tout en discutant, en prenant des fous rires qui nous retardaient, quitte à galoper ensuite pour arriver à l'heure. Les discussions continuaient chez l'une ou chez l'autre en fin d'après-midi.

Ses parents, les Moreau, étaient d'origine rurale. Son père, cheminot, ne buvait pas. Aînée de quatre enfants, elle aidait beaucoup sa mère, de santé fragile mais qui ne se plaignait jamais, pour garder ses frères et soeurs, pour s'en occuper, et aussi pour le ménage, en particulier pour le grand ménage du dimanche et des vacances. A 1h., quand j'allais la chercher pour l'école, elle sortait de sa vaisselle et ses mains puaient l'eau de Javel. Sa mère m'accusait de gêner sa fille dans ses tâches ménagères. Il est vrai que j'étais frustrée quand ses obligations m'empêchaient de la voir. Bien souvent aussi, quand nous nous rencontrions, elle devait amener avec elle un petit frère ou une petite sœur, ce qui, pour moi, gâchait un peu le plaisir d'être avec elle, surtout quand c'était le petit frère, très perturbé et que je trouvais désagréable et méchant.

J'étais autoritaire, inventive ; dans nos conversations, dans nos activités, je dominais Janine, qui était une bonne fille accommodante. C'est moi qui l'ai entraînée dans une scolarité atypique pour les filles de notre milieu. Mais sur le plan affectif, c'était moi qui étais dépendante : son temps était compté et, de plus, elle était peu démonstrative, plus secrète, moins enthousiaste que moi. Elle avait des moments de froideur, comme ce soir de Noël où elle était partie sans moi à la messe de minuit, sans m'attendre, sans m'en avertir. Je lui en avais beaucoup voulu.

★

Ils avaient le temps de faire ensemble un tour sous les marronniers du cours Saint-Mauris...

DOLE — Kiosque du Cours St-Maurice

Qu'ils étaient beaux, ces garçons de collège, avec leurs traits réguliers, leurs yeux intelligents, leurs mèches qui flottaient dans le vent !

ECOLE PASTEUR DOLE (Jura). - Salle d'Etude.

Contrairement à moi, Janine, depuis peu à Dole, n'a pas fréquenté l'école Wilson.

8286 DOLE — GROUPE ÉCOLE WILSON

Pendant toute l'année de 4ème, alors que j'allais sur mes quinze ans, j'ai eu un amoureux. Je ne lui ai jamais dit un mot, je ne lui ai jamais touché le bout du doigt, je n'en avais même pas le désir. Pendant tout ce temps-là, minute par minute, je vivais comme dans un état second, une espèce d'obsession presque douloureuse de ce garçon dont je ne savais rien !

Le matin au réveil, avant même de mettre un nom sur ma passion, elle était là, sous la forme d'un gros poids sur le cœur, la gorge serrée. Dans mon souvenir elle reste liée à l'odeur du cirage mélangée à celle du chocolat chaud : ma mère dans la cuisine cirait mes chaussures et préparait mon déjeuner, une espèce de cacao de guerre farineux qui ne se supportait que cuit à l'eau. Je n'avais pas faim, j'étais trop amoureuse, et ma mère s'évertuait jusqu'aux larmes à me faire avaler au moins une tartine.

Toujours à la limite du retard, je filais, attrapais Janine au passage si elle ne s'était pas lassée de m'attendre et, à bout de souffle, j'arrivais en haut de la Grand Rue qu'on pouvait voir sur une distance qui me paraissait énorme. Chaque fois ou presque, il était là, son vélo à la main parce que la côte était raide. Quand il était tôt, je l'apercevais au loin au bas de la côte, j'avais le temps de reprendre mon souffle et de me renforcer intérieurement pour ne pas paniquer lors du croisement. J'avais le temps, en ayant l'air de regarder ailleurs, de voir s'il avait son blouson de daim, sa veste grise ou bleu marine, l'assortiment toujours réussi du pull-over et cette cravate bouleversante qui flottait sur la chemise blanche quand il n'avait pas de pull. J'admirais qu'il puisse garder un bas de pantalon aussi propre et bien repassé sans porter ces ridicules pinces à bicyclette (il les enlevait sans doute en bas de la côte en descendant de vélo) : seul un être aussi irréel pouvait rouler à bicyclette sans prendre ses pantalons dans son pédalier. Il était soigné, un peu apprêté selon la mode actuelle mais, dans ma jeunesse, c'était le genre bien, celui qu'avaient tous les garçons du collège.

Quand il arrivait à ma hauteur, préparée ou non, jambes de coton, cœur à la débandade, joues en feu, chaque fois c'était la même déroute. S'il me restait un peu de sang-froid, une fois sur trois ou quatre, j'arrivais à le regarder mais, la plupart du temps, je réussissais à peine à fixer l'horizon ; j'aurais voulu surtout fermer les yeux pour cacher mon trouble. Lui me lançait sans broncher un regard assassin de ses yeux bleus métalliques, sans jamais l'esquisse d'un sourire ou d'un air de connivence. Pas une ligne ne bougeait dans sa belle tête fière, juste l'éclair

Bougie venait assez régulièrement à Champvans, car il y avait une tante.

de son regard. Heureusement : je ne sais pas ce que je serais devenue s'il avait eu l'air de répondre le moins du monde à mon émotion. Ouf ! Il était déjà passé, olympien, trop bon de se prêter à ce culte si maladroit. Alors je pouvais me retourner autant de fois que je le voulais, me remplir les yeux pour la matinée du balancement nonchalant des épaules sous la nuque si fine. J'étais tranquille, je savais que lui ne se retournerait jamais.

Je crois qu'il devait bien s'amuser de cette idiote affolée et qu'à chaque rencontre il préparait froidement l'effet de son regard ; un garçon aime toujours faire de la séduction même sur une fille mal nippée, sans allure et moyennement jolie comme j'étais, ça lui donne de la confiance en lui. Et moi j'étais si loin de l'idée d'un aboutissement quelconque de ces rencontres que je ne me demandais même pas si je pouvais lui plaire ou non. Je me mettais complètement dans cet amour démesuré mais je l'entretenais presque sans aucun événement extérieur, au point qu'un partenaire trop réel m'aurait peut-être plutôt cassé l'enchantement.

Ce jeune homme-là, je ne savais même pas son nom. On l'appelait, Janine et moi, " la Bougie ", parce que, les matins sombres d'hiver, il était comme une lumière qui montait vers nous du fond de la Grand Rue. Plus tard, pendant quelques mois, il nous semblait qu'il montait avec le soleil. C'était aussi la première année où je voyais les feuilles au retour des vacances de Pâques, où je sentais la douceur du printemps, le rythme de la nature. J'étais dans une exaltation romantique entretenue par les premiers films que je voyais, Ramona en particulier, mais aussi par des romans que j'avais trouvés je ne me rappelle plus comment et que j'avais cachés sous ma couverture.

Vers la mi-juin, le hasard fit qu'une copine rencontra la Bougie à une cueillette de cerises dans son village, à Champvans. Il y venait assez régulièrement car il y avait une tante. La copine apprit son nom et

La Grande rue, sur le chemin de l'école...

des détails sur lui et ses parents. Déjà, qu'il ait comme tout le monde une tante chez laquelle il allait cueillir des cerises, me parut mesquin. Quand elle m'apprit aussi son nom, son prénom - c'était le même que mon père, Roger ! -, la profession de son père, garde forestier, et surtout qu'il redoublait ou triplait sa première - j'exagère peut-être à distance -, pendant huit jours je pus le regarder froidement en

face, chaque matin, presque d'égal à égal, il ne m'impressionnait plus, l'apparition céleste qui montait la Grand Rue avec le soleil s'était comme desséchée.

Ma camarade, qui n'était pas si compliquée, trouvait que j'avais avec elle une chance incroyable d'accéder à ce garçon : elle voulait lui parler de moi :

- Tu peux tout espérer.

Mieux encore, si je voulais venir à Champvans, toujours à l'occasion des cerises, elle me présenterait tout naturellement.

De toutes manières j'aurais refusé, je n'étais pas prête pour une pareille aventure, surtout provoquée par une entremetteuse ! Une affaire d'amour, ça devait arriver par hasard, sans rien mijoter d'avance et ce n'était pas à la fille à se jeter à la tête du garçon. Mais, en plus de ma timidité, de ma vertu - je ne sais pas comment appeler cette défense que j'avais en moi -, je me rappelle très bien que j'obéissais aussi à quelque chose comme du bon sens. Sans me le dire bien clairement, je ne mélangeais pas le rêve - le jeune dieu venu de nulle part qui me mettait en état de grâce tous les matins - et la réalité : ce garçon paresseux et gâté qui se bourrait de cerises chez sa tante en faisant le coq de village. Je voyais déjà les petits rendez-vous hâtifs où on n'aurait pas trop su quoi se dire, où il aurait fallu faire comme tout le monde dans ces cas-là, les yeux en l'air, les grands baisers, pour arriver à quoi ? Rien que d'y penser, le goût m'en passait, j'avais un sentiment du ridicule si fort que je n'arrivais même pas au point de penser à la honte d'être vue, aux retours à la maison, aux mensonges aux parents ; ces arguments de renforts n'étaient même pas nécessaires. Tout compte fait, je préférais rester dans l'imaginaire pour cette fois-là.

La place Grévy était aussi sur le chemin du collège...

« J'arrivais en haut de la Grand Rue... »

Quelques semaines plus tard, les grandes vacances arrivaient. Je ne l'ai plus vu, je me suis sentie convalescente. Après, je n'y ai plus jamais repensé. L'histoire de la Bougie était finie.

★

La deuxième histoire d'amour de mon adolescence commença l'année d'après, celle du brevet. Elle dura plus longtemps mais n'aboutit pas davantage. J'avais un peu vieilli, j'étais moins perdue dans le rêve absolu, moins émerveillée mais plus tendre, plus sensible à l'existence de l'autre. C'était aussi un amour à éclipses, j'aimais d'autres garçons en même temps, jusqu'à deux ou trois à la fois, avec la même fougue, la même sincérité. Celui-là restait en arrière-plan, je me remettais dedans comme dans des chaussons quand je n'avais rien de plus excitant sous la main. On aurait dit que l'essentiel, c'était d'avoir le cœur et l'esprit habités pour embellir la vie.

Claude - appelons-le ainsi - faisait partie de cette flottille d'adolescents que l'on croisait depuis toujours sur le chemin de l'école ; mais, comme il avait deux ans de moins que moi, il avait dû grandir bien plus tard et, jusqu'à la troisième, je n'avais même pas remarqué ce jeune en culottes courtes. Le soir du brevet, les fameuses filles de ma classe qui fréquentaient les garçons du collège avaient organisé dans un café de la ville une rencontre où tout le monde pouvait aller. Nos parents nous laissaient sortir, Janine et moi avions assez envie d'aller voir ces garçons, exprès pour passer sur notre timidité.

Le début de la soirée se passa assez mal. Assises au bout des bancs à côté des plus moches garçons, aussi muets que nous, nous riions aux plaisanteries du petit groupe de meneurs et de meneuses du centre. Vers onze heures, ils décident d'aller se promener au bord du canal. Janine et moi, on se met tristement en route à la suite, décidées à nous enfuir quand l'occasion se présenterait. C'est là que se place le miracle : dans la nuit, je sens un bras qui prend le mien, je lève le nez et mon regard rencontre celui de deux beaux yeux brun clair, gênés mais bien décidés. Lui avait dû mijoter son coup mais moi, qui ne m'y attendais pas et n'avais jamais repéré particulièrement le Claude avant, je suis restée plutôt éberluée, pas particulièrement contente sinon d'avoir piqué un beau gars aux meneuses de ma classe. On a fait toute la ballade, une ou deux heures peut-être, sans se dire un mot ; ça devenait gênant. J'étais plutôt soulagée quand le groupe s'est disloqué et que chacun est rentré chez soi.

Les vacances passent, l'année de seconde aussi. Je rencontrais presque chaque jour mon amoureux du brevet ; il ne me voyait même pas, ou alors je n'osais plus le regarder moi non plus. La plupart du temps, il était dans un groupe de filles et de garçons qui paraissaient bien s'amuser. J'étais bien malheureuse, pas d'amour déçu mais, je vous l'ai dit, de n'avoir pas accès à ce monde d'adolescents heureux ; avoir un garçon pour moi seule, au fond, m'intéressait moins que d'être avec des garçons.

Arrive le jour de la Victoire, toute la ville est dans la rue, les jeunes de toutes les écoles, publiques et privées, secondaires et techniques, ceux même qui n'allaient plus à l'école, se mélangent spontanément et passent la nuit à faire des farandoles, des monômes dans la ville entre les groupes souriants des adultes. Parmi les quelques centaines que nous étions, plus de mille peut-être, je me retrouvai main dans la main avec Claude ; pas de doute, il m'avait cherchée, choisie, préférée à ses amies habituelles. Mais, cette fois, j'étais plus prête que l'année précédente à recevoir l'hommage, j'avais eu le temps pendant un an de revivre je ne sais combien de fois la balade du brevet, de mijoter mes regrets, mes espoirs, de les fixer sur ces beaux yeux bruns si clairs qu'on les aurait vus bleus, sur une canine sans doute un peu plus longue que les autres dents et qui restait quelquefois à mordre la lèvre inférieure quand il avait souri. Je crois que mon type d'homme, comme on dit, s'est fait à partir de lui et n'a plus bougé : mince jusqu'à la maigreur, une tête n'importe comment pourvu que les yeux bruns parlent et qu'une mèche de cheveux châains cherche à sortir du rang.

Quelle nuit ! Jusqu'au jour tout le monde courait dans tous les sens en chantant, riant, s'embrassant, des groupes se constituaient, faisaient un bout de rue ensemble, accrochaient des gars au passage, se défaisaient, se réorganisaient autrement. Mais, ballottés dans la foule, tiraillés, étouffés par elle, Claude et moi nous ne nous lâchions pas la main, le bras, l'épaule, selon que l'on passait d'une farandole à un bras-dessus-bras-dessous ou à un monôme. Pas question de se parler - trop de bruit -, ou de s'attendrir - on bougeait tout le temps -, juste un sourire de temps en temps au changement de cadence. Au hasard je rencontrais des camarades, mes voisins, mes parents occupés eux aussi à danser, à sauter, à courir ; ils passaient comme dans des rêves en nous souriant aussi. Tout était bien cette nuit-là. Je ne pensais à rien, je ne souhaitais rien, j'étais comme engourdie dans le bonheur, le mien et celui de la ville.

Je ne sais plus ni quand ni comment je revins chez moi mais je me rappelle que j'allai réveiller mes parents, revenus de la fête sans doute bien avant moi. Je les revois, assis sur leur lit, ahuris de sommeil et déjà inquiets, à essayer de repérer à travers mes torrents de paroles s'il était arrivé quelque chose de grave.

- Mais qu'est-ce que tu dis, mais qu'est-ce que tu dis, qu'est-ce qui t'arrive ?

Quand ils ont saisi que j'étais simplement amoureuse d'un garçon de la fête de la Victoire, ils se sont rallongés tranquillement, les bras croisés derrière la tête soulevée pour entendre la suite du récit.

Le bonheur m'a toujours empêchée de dormir. Toute la matinée j'ai tourné dans mon lit en passant, repassant les moments marquants de la nuit, toujours plus extasiée et réveillée. Ma mère m'a dit que je dormais quand elle est venue me demander si j'avais faim ; je n'ai pas entendu. Je ne me suis réveillée que le lendemain matin.

Une année passa, comme on dit dans les livres. Un grand pas était fait dans nos relations : quand nous nous croisions dans la rue, nous nous adressions un salut silencieux et figé. Maintenant je me demande pourquoi Claude, qui paraissait avoir du goût pour moi, ne se manifestait que lorsque l'occasion le poussait ; était-il timide, pas tellement intéressé, très sérieux ? A l'époque je ne me posais pas de questions, je trouvais normal qu'entre ces moments particuliers, nous retournions à nos vies habituelles. Avec les idées qui étaient alors les miennes, plus rares étaient les instants heureux, plus ils étaient intenses : j'ai pu vivre des semaines, des mois peut-être, sur la lancée de la nuit du 8 mai. Un garçon plus audacieux se serait dévalorisé à mes yeux et ses avances m'auraient pratiquement injuriée.

★

Je vous l'ai dit, pendant ces périodes creuses, je ne restais pas sevrée affectivement, j'étais toujours disponible pour de nouveaux enthousiasmes amoureux, toujours aussi platoniques. J'ai oublié la plupart de leurs destinataires, sauf un qui meubla avec des hauts et des bas mes années de seconde et de première.

Après la Libération, nous avons été embringuées par une camarade de classe, Janine et moi, dans l'UJRF (l'Union de la Jeunesse Républicaine de France). Nous avons vu là le moyen d'avoir un filleul de guerre, nous ignorions tout de l'inféodation de cette association au parti communiste. On nous attribua de gentils petits gars de la ville en train de finir la guerre en Allemagne, à qui il fallait écrire et envoyer des paquets. En fait c'est plutôt eux qui gardaient pour nous leurs rations de chewing-gum et de chocolat ! On les aimait bien ; pour nous c'était des gars de notre milieu, un peu plus bas même, mais ils n'avaient rien qui aurait pu nous séduire ; ils n'allaient plus à l'école depuis le Certificat d'Etude, ils ne savaient pas écrire, parlaient peu. C'était pour nous une corvée d'aller au cinéma ou à la fête avec eux. Bien entendu on voyait les rideaux des fenêtres se baisser tout le temps quand on passait dans la rue avec eux ; les voisins disaient sournoisement à ma mère :

- Tiens, le filleul de la Colette est venu.

Je savais que mes parents voyaient déjà un mariage à l'horizon. Pour leur montrer qu'ils se trompaient, je marchais ostensiblement à plusieurs mètres en avant ou en arrière du pauvre gars, qui mourait de honte d'avoir une marraine d'un genre aussi bizarre. Il m'appelait d'ailleurs affectueusement " la Cloche ".

L'UJRF comptait surtout des garçons et des filles d'ouvriers, déjà ouvriers eux-mêmes. Au début, nous étions quatre ou cinq collégiennes recrutées par la nièce du député communiste, une camarade de classe, mais, quand elles virent le genre de jeunes qu'il y avait là, elles ne sont plus revenues. Janine et moi y sommes restées presque deux ans pour des raisons complexes, mais en tout cas pas par conviction politique : je n'ai jamais été attirée par les idéologies ni par la politique. Mais nous trouvions là une occasion de sorties et nous n'en avions pas d'autres : la réunion un soir par semaine ; une fois ou deux par an, l'organisation d'un bal de la jeunesse, un voyage en groupe pour un congrès, pour le passage de Jacques Duclos à Lons-le-Saunier ; la vente de l'Humanité Dimanche

ou d'insignes du Parti dans les faubourgs de la ville. Nous nous trouvions là dans une atmosphère familière et rassurante : les parents de certains de nos camarades, filles ou garçons, étaient comme les nôtres, employés de chemin de fer ; comme les enfants d'ouvriers, ils avaient quitté l'école. Aussi, jalosées par les autres filles, choyées par les garçons, nous trouvions là les satisfactions d'amour-propre dont nous étions tant privées au collège. Là nous faisons figure de riches, presque de filles d'un autre milieu et, même si nous faisons bien attention de ne pas faire les fières, au fond de nous, Janine et moi, moi surtout, fille unique et gâtée, nous nous sentions bien différentes et un peu supérieures aux autres.

Mais ce genre de satisfactions nous aurait lassées assez vite, je crois, si le propre fils du député n'était pas venu animer personnellement les réunions et organiser les autres activités. Il devait avoir quelques années de plus que nous, préparait depuis plusieurs années un bac qu'il ratait avec indifférence, plus occupé de politique que d'études. Beau comme un dieu louche, rieur et drôle il s'ébattait gentiment au milieu d'une cour de filles de tous les milieux. Janine et moi, nous l'appelions " le Flambeau ", par référence à la Bougie. On racontait qu'il avait eu un grand amour déçu pour une belle fille, ça lui donnait une auréole de martyr qui amollissait les coeurs. Nous étions toutes plus ou moins amoureuses de lui, tout en sachant bien quand même qu'il n'en faudrait pas trop attendre. Fils de communiste oui, mais enfant de député et de la bonne bourgeoisie de la ville d'abord, il nous traitait un peu comme un fils de patron traite les ouvrières de son père, familièrement et sans égards. Il n'avait pas honte de s'arrêter dans la rue, de quitter sa bande de copains lycéens pour venir serrer la main et échanger quelques phrases avec n'importe lequel ou laquelle d'entre nous.

Il était plutôt du genre tripoteur sans en avoir l'air. Quand il arrivait, toujours en retard, aux réunions, il tirait une fille sur ses genoux ou faisait déménager un gars pour prendre sa place à côté d'une fille qui lui plaisait. Les autres garçons ne se rebiffaient pas, on savait le Tatou coureur, il était comme entendu qu'il avait une espèce de droit de cuissage sur toutes les filles ; et il était si gentil ! Celles qu'il distinguait en étaient fières, ça les posait, elles se laissaient faire, même celles qui avaient leurs amoureux officiels dans la pièce.

Avec Janine et moi c'était un peu différent. Elle, je crois qu'il ne l'a jamais touchée, elle lui en imposait,

il était peut-être un peu amoureux d'elle. Belle, très calme, réservée, elle suscitait beaucoup de passions qu'elle avait l'air de ne pas voir et les garçons soupiraient en silence. Avec moi, plus fofolle, moins jolie, il pensait que ce n'était pas la peine de prendre des gants. De mon côté, il me plaisait beaucoup et j'avais beaucoup de plaisir à être embrassée comme pour rire, bousculée en chahutant ou même serrée d'un peu près sur une banquette étroite. Quand je dansais avec lui, en chemises blanches, avec lui sa cravate et moi mon foulard rouge, je sentais parfois qu'il était en érection, je ne savais pas trop ce que c'était mais j'étais troublée. En même temps, je ne voulais pas aller trop loin, d'abord parce que je n'étais pas très brave dans ce genre

d'aventure et puis je n'aurais à aucun prix accepté de laisser croire à ce garçon qu'il pouvait me troubler. Je le laissais aller sans paraître me rendre compte de ce qui se passait, il s'excitait un peu, j'en prenais mon compte, puis tout d'un coup, pof, il se retrouvait avec une gifle ou un coup de pied dans les tibias. Il riait, toujours gentil, en se frottant la joue ou la jambe. Ça ne l'empêchait pas de recommencer à la prochaine occasion, il avait oublié entre temps. Cette façon de me traiter, d'oublier les coups, aurait dû me montrer que je n'avais pas grand intérêt aux yeux de ce garçon. Est-ce que je m'imaginais qu'en lui tapant dessus j'allais prendre de l'importance à ses yeux ? Je ne voyais pas si loin, j'aimais le voir ; qu'il s'occupe de moi, n'importe comment, me

121 - BESANÇON - Vue Générale

Fin juin, je fus admissible au bac. L'oral avait lieu à Besançon. Ci-dessous le lycée Jules Haag.

comblait de plaisir, je n'en attendais rien de plus. Tout ça n'était pas très romantique et ne menait à rien mais, à dix sept ou dix huit ans, ça suffit pour donner l'espoir d'un quelque chose qui n'arrive jamais ; juste de quoi occuper le coeur.

★

Nous voilà arrivés à la fin de l'année de première. D'un côté les petits plaisirs de passe-temps, de l'autre, en arrière-plan, une sorte de clarté entretenue par un échange de saluts solennels deux ou trois fois par semaine. Il ne se passa rien de plus durant toute l'année. Fin juin, je fus admissible au bac. L'oral avait lieu à Besançon. Pour y aller, il fallait prendre le train tôt le matin avec un sandwich et le cartable pour les dernières révisions. Je vous l'ai dit, depuis deux ans je n'avais pas beaucoup travaillé à part le français ; l'idée d'avoir à passer un oral avait, durant toute l'année, été si loin de moi que je n'avais rien étudié en ce sens, comptant comme toujours sur la chance. Etre admissible, très juste sans doute, sans presque l'avoir cherché, redoublait ma confiance en moi et j'étais confusément persuadée que l'oral se passerait comme l'écrit,

une succession de petits miracles. Dans le train mes compagnes, les meilleures, feuilletaient leurs notes de cours, revoyaient les dates d'histoire, le vocabulaire d'allemand de leur carnet, leurs formules de math et de chimie. Pour moi c'était inutile, je ne savais rien de tout cela, il ne servait à rien de me mettre tout à coup à mesurer mon ignorance en mettant le nez dans ces mystères.

Vaguement inquiète quand même, je cherchais à m'absorber dans le paysage quand je devine une agitation sur mon côté droit ; c'était Claude qui négociait avec ma voisine pour obtenir la place à côté de moi. Voilà qui reportait dans le lointain mes soucis scolaires ! Lui non plus ne révisait pas, mais pas pour les mêmes raisons que moi : il était très bon élève et sûr de ses connaissances : d'ailleurs, comme je l'ai remarqué plus tard dans la journée, seules les filles tripotaient leurs cahiers et leurs livres jusqu'avant chaque interrogation, les garçons étaient venus les mains dans les poches. Pendant ce voyage, qui durait une heure, puis toute la journée, j'ai été comme enchantée, oubliant que j'étais en train de jouer mon avenir, transfigurée comme doit l'être une sainte en béatitude ou une droguée. Chaque fois que dans ma vie j'ai éprouvé cette espèce de paralysie amoureuse, le monde autour de moi, les gens ont perdu leur

réalité ; même le garçon, plus tard l'homme, qui ont provoqué cette stupeur, perdent leur consistance ; moi-même je ne m'appartiens plus, je ne sais presque plus parler et n'en ai plus envie, ma tête est vidée de pensées, je n'ai même pas conscience de ce qui se passe autour de moi, je n'attends rien de personne, je deviens comme idiot, mais je suis bien et pour rien au monde je ne voudrais me secouer ou me faire secouer. Je ne sais pas si mon compagnon d'alors partageait cet engourdissement.

Ensuite je le perdis de nouveau de vue. Quelques années après, ce fut, successivement, l'enchantement puis l'horreur. J'étais avec une copine en ville, nous le rencontrons. Il insiste pour nous raccompagner chez moi. Arrivé devant chez moi, il refuse d'entrer :

- Je rentre chez moi.

Je ne l'ai plus jamais revu. Je suppose qu'il avait mesuré la différence de classe qui nous séparait.

Comme les autres, je l'oubliai. C'est seulement quelques années après qu'il s'est mis à me passer dans la tête à mon insu et à s'y incruster, en dessous de mes amours d'adulte. Il y est resté depuis.

★

Ma mère aurait pu dormir sur ses deux oreilles. Ses leçons avaient tellement porté qu'à l'âge où j'aurais normalement pu officiellement penser aux garçons, vers dix-huit vingt ans, j'ai gardé cette attitude austère, même si je n'aurais plus eu honte alors de sortir avec un garçon. J'avais toujours l'impression qu'il valait mieux attendre pour trouver mieux.

Dans la rue on nous appelait, mon amie Janine et moi, "les deux vieilles filles" : non seulement on ne nous connaissait pas de fréquentations masculines, mais on ne nous voyait sortir que pour aller au collège et en revenir, des fois faire les commissions. Le reste du temps, nous restions enfermées à la maison ou nous allions au jardin avec nos parents. Les miens commençaient à ne pas aimer que je me comporte si

différemment des autres filles de la rue : "Ça faisait parler". Je crois qu'ils commençaient à se demander, non sans crainte, si une fille pareille allait pouvoir se trouver un mari. Le dimanche après-midi, ma mère nous exhortait, Janine et moi, à aller faire un tour, elle nous paierait même le cinéma si on voulait. Finalement on se décidait, on mettait nos habits du dimanche, on s'arrangeait les cheveux, un peu de poudre, et on sortait sous l'œil content des parents qui guettaient à la porte-fenêtre de la cuisine. Cinq minutes après, retour : on ne savait pas où aller, on ne savait pas quoi faire, on n'avait pas envie de traîner dans les rues sans but. Chacune rentrait chez soi, Janine pour jouer aux cartes avec ses jeunes frères et sœurs, moi pour écouter l'opérette à la radio en travaillant sur mes livres ou en faisant semblant.

L'école, le collège : du bonheur à la frustration

Ce fut d'abord l'école bonheur, de la maternelle jusqu'à l'année du Certificat d'Etude exclusivement, dans notre petite annexe Wilson (qu'on prononçait "Vil-son, "son" comme dans chanson), située à quelques centaines de mètres de chez nous, à la limite entre le quartier et la ville. Dans cette école, où il n'y avait que des filles, tout le monde se connaissait. Ensuite, lors de l'année de préparation au Certificat d'Etude, nous rejoignons les garçons à l'école principale, l'école Rockefeller, plus solennelle, située un peu plus loin en ville ; ce fut alors, pour les quelques-unes d'entre nous qui y allèrent, le début de toutes les frustrations qui devaient s'accumuler au collège.

★

J'ai commencé à aller à l'école à trois ans, à la maternelle. De mon temps, tous les enfants n'allaient pas à l'école aussi jeunes ; c'était plutôt mal vu, les mères avaient l'air de se débarrasser de leurs gosses et d'être paresseuses. Ma mère aurait pourtant plutôt eu une mentalité à me garder dans ses jupons ; ça doit être mon père qui a poussé à la roue. Il ne regrettait pas d'avoir laissé le séminaire mais il avait reporté sur sa fille unique toutes les ambitions qu'il n'avait peut-être pas eues assez fortes pour lui. Son rêve, c'était que je devienne institutrice dans son pays natal. Les gens diraient :

- C'est la fille à Roger.

J'aurais épousé un instituteur et lui, mon père, serait venu faire notre jardin.

Il fallait donc que je commence l'école jeune. A part cela ni lui ni ma mère n'avaient aucune idée des possibilités de promotion sociale que donnaient les études.

J'aimais aller à l'école. J'ai passé trois ans d'école maternelle et quatre ans d'école primaire dans un bonheur complet. A cette époque, bien sûr, je ne me trouvais ni heureuse ni malheureuse, c'était simplement l'école. C'est après, lors de ma dernière année d'école primaire puis au collège et même encore plus tard dans ma vie, maintenant, que je me suis rendu compte de la bonne petite école que nous avions.

Le bâtiment, semblable à tant d'autres datant de la III^{ème} République, est toujours là : une belle grosse maison en pierre de taille avec des jardins de fleurs devant ; une cour avec des tilleuls et un préau derrière. Au rez-de-chaussée, les classes, claires, avec de grandes fenêtres sur tout un côté. Au premier étage, les logements des maîtresses, qu'on voyait descendre l'escalier intérieur dans leurs châles beiges, quand la cloche sonnait. Sous le toit, au-dessus du perron, une inscription : L'école doit fortifier la raison chez la femme sans porter atteinte à ses dons naturels. Quand on était arrivées en primaire, on nous demandait qui avait vu l'inscription et savait

ce qu'elle disait. Personne. La maîtresse faisait un petit discours pour nous gronder de connaître si mal notre école alors que certaines d'entre nous y venaient déjà depuis deux ou trois ans : il fallait apprendre à observer. Puis elle nous expliquait ce que l'inscription voulait dire ; je ne sais pas si nous comprenions.

Mes deux maîtresses de la maternelle et mes quatre maîtresses du primaire sont bien alignées dans ma tête : des très maigres et nerveuses, madame Paillon, madame Arbé, madame Rougemont ; des grosses et douces, madame Renaud, madame Reverchon, madame Nicole. Les trois premières avaient leurs fils étudiants en médecine, des beaux grands garçons qu'elles asticotaient tout comme nous, quand ils venaient les voir à l'école. Les trois autres avaient des enfants qui ne faisaient rien : la Madeleine qui était à la maison, la Renée qui s'était mariée avant de passer le bac et les autres je ne sais plus.

Tout le monde les connaissait et connaissait leurs maris, leurs enfants, elles étaient les voisines de leurs élèves. Madame Rougemont venait du même village que mon père, son père était déjà instituteur et sa mère parlait toujours avec respect de sa fille comme de son mari.

Madame Nicole habitait dans notre rue mais plus loin, dans la campagne, où les parents de son mari avaient une ferme. Elle passait quatre fois par jour devant chez nous sur sa bicyclette blanche, sa blouse à fleurs en satinette bleue foncée retenue par une pince à linge sous la selle. L'hiver, elle mettait seulement par dessus une grande veste tricotée ; ma mère disait d'elle qu'elle n'était pas frileuse parce qu'elle avait un goitre. Elle est morte de ce goitre quelques années après. Même quand je n'étais pas encore dans sa classe, elle connaissait par mon père toutes mes étourderies, mes dissipations ; plus tard, si elle voyait mes parents en passant devant la maison, elle descendait de bicyclette pour aller les leur raconter. Mais mon père était tellement fier de parler à la maîtresse et de lui parler de sa fille qu'il ne s'occupait pas de ce qu'elle lui disait.

En route elle croisait ses élèves qui allaient aussi à l'école ou en revenaient. Si elle remarquait quelque chose qui la fâchait, elle nous criait dessus depuis sa bicyclette :

- C'est ça, marchez bien dans l'eau, vos parents paieront les chaussures !

Ou bien :

- Vous avez fini de vous tenir comme des dévergondées ?

Aussi, tant qu'on ne l'avait pas vue, on marchait droit sans faire les folles ; quand elle était passée, on se relâchait.

On connaissait bien aussi madame Renaud : elle venait quelquefois acheter un lapin et des framboises à ma mère. L'année où j'étais son élève au cours préparatoire, je ne méritais que des compliments, je n'avais donc rien à redouter de sa sévérité, au contraire. Après, elle a bien dû savoir aussi comme j'étais dissipée et pas toujours studieuse, mais elle n'en parlait pas, elle rappelait toujours la bonne petite élève que j'avais été avec elle. Peut-être était-elle déjà malade : elle est morte jeune, elle aussi, quand j'étais au collège. Toutes mes maîtresses sont mortes jeunes.

Les autres institutrices habitaient en ville, on ne les voyait qu'à l'école mais elles connaissaient aussi mes parents, tous les parents. A la maternelle, elles les voyaient quand ils venaient nous chercher. En primaire, elles donnaient un petit bout de papier pour leur demander de venir les rencontrer après l'école. Il y en avait toujours deux ou trois chaque soir qui attendaient dans le couloir une institutrice ou une autre. Chez nous, au début c'était toujours mon père qui allait, il savait mieux parler que ma mère, il n'arrêtait du reste pas de le lui fiche au nez et de prétendre que lui n'avait pas peur d'aller parler à n'importe qui. Il se rasait, mettait son pantalon à

rayures et ses sandales neuves et il arrêta de fumer tout l'après-midi pour ne pas sentir mauvais. Les élèves n'écoutaient pas ce qui se passait entre la maîtresse et les parents mais, aux gesticulations qu'ils faisaient et aux regards plus ou moins fâchés qu'ils nous lançaient de loin, on voyait bien si ça bardait ou non. Je ne sais pas si nous craignions vraiment ce qui allait sortir de ces rencontres. Nos parents, qui étaient tous des cheminots ou des ouvriers, avaient certainement bien plus peur que nous. Mon père, finalement, était comme paralysé pendant l'entretien ; à partir d'un certain moment, il n'a plus voulu y aller. Je n'ai pas souvenir d'avoir reçu une volée ou de m'être fait secouer par mes parents après ; on était plutôt fières d'être assez importantes pour causer un événement aussi marquant. Quand nos parents étaient convoqués, toute la classe était au courant, on devenait une sorte de héros pour quelques jours. Je crois qu'on aimait aussi sentir qu'on était bien soutenues de partout. Moi tout au moins ; peut-être une enfant qui aurait fait de grosses bêtises aurait pu avoir l'impression d'être tout entourée de gendarmes, mais ce n'était pas mon cas, je n'étais pas tentée par des désobéissances énormes et je prenais plutôt les sermones des maîtresses comme des attentions ; au fond j'aimais qu'on s'intéresse à moi, même si c'était pour me gronder. Je crois que nous étions toutes pareilles.

Nous gronder, les maîtresses ne s'en privaient pas : à part madame Renaud et madame Paillon, toutes les autres criaient, se mettaient dans tous leurs états, jusqu'à en pleurer, quand nous bavardions trop, que nous nous relâchions, que nous refaisions toujours la même faute, qu'elles n'arrivaient pas à avoir notre attention. Je me souviens avoir vu madame Rougemont, qui avait le cœur fragile, être obligée de quitter la classe tellement elle était bouleversée ; madame Reverchon venait nous faire honte de rendre notre maîtresse malade, on restait saisies un moment mais ça ne nous changeait pas, ni madame Rougemont.

Je les ai toutes aimées et je vois encore leurs visages, leur allure, plus que ceux de bien des personnes que j'ai connues depuis. Quand on est petit, on ne se rend pas bien compte du caractère des gens : on ne pensait pas à ce qu'elles étaient comme personnes, comme femmes. C'était seulement les maîtresses, on les aimait, on les craignait, on n'aimait pas être grondées et on était heureuses quand elles étaient contentes de nous. Nous étions trop jeunes pour savoir ce que sont la confiance et l'estime mais c'était ces sentiments que nous avions pour elles.

Maintenant, en y repensant, je crois qu'elles connaissaient bien leur travail et qu'elles le faisaient avec tout leur cœur. Nous n'étions pas des enfants difficiles mais, pour nous faire seulement tenir tranquilles et nous intéresser de temps en temps à un problème et à nos dictées, quelle patience et quel courage elles ont dû avoir ! J'ai l'impression que tout ce que j'ai appris à l'école primaire, je le sais encore, beaucoup plus que ce qu'on m'a enseigné au collège, sans doute parce qu'on retient tout les premières années de sa vie et qu'on répétait tous les ans à peu près la même chose : tous les rois de France, les fleuves et leurs affluents, les sommets des montagnes, les départements et leurs chefs-lieux, le fonctionnement des écluses qu'on nous menait voir sur place au canal, les leviers qu'on allait apprendre dans la cour en se balançant sur des planches, je n'ai rien oublié.

Les maîtresses nous transmettaient beaucoup plus que ces connaissances. La morale d'abord. Tous les matins quand on arrivait, on trouvait inscrite au tableau une phrase de morale qu'on copiait sur nos cahiers. Puis on devait faire des remarques à haute voix ; j'aimais beaucoup ce moment-là, on pouvait parler sans être en faute et je trouvais toujours quelque chose à dire pour faire durer la séance. On parlait de la franchise, de la bonne camaraderie, du travail, des parents, de la patrie. Après, la maîtresse lisait un petit texte sur la question, ça commençait bien la matinée en douceur, on se sentait toutes d'accord sur les beaux sentiments, tout était propre, clair, chaud et calme dans la classe, on était heureuses. Je ne sais pas si cette morale nous profitait beaucoup ; c'était juste pour en parler, pour apprendre ce qui était bien ou mal, ça ne devait pas porter autant que celle que les maîtresses nous faisaient quand elles nous prenaient en faute, quand nous nous disputions ou nous battions, que nous bâclions notre travail, mais surtout quand nous mentionnions et que nous cachions la vérité d'une façon ou d'une autre. Là, elles étaient terribles, indignées, rouges. Ce n'était plus de l'école, c'était pour de vrai ; elles ne nous battaient pas mais elles avaient une façon de nous prendre par le bras en nous secouant un peu et en criant, selon les maîtresses " C'est insensé ! " ou " Tu en as du fiel ! ", ou " C'est un peu fort de café ! ", que ça vous remuait toute la journée.

Je pense que, si elle nous influençaient bien au-delà de leur métier, c'est que leur monde n'était pas le nôtre mais qu'en même temps il n'en était pas trop éloigné, contrairement à celui des maîtresses de l'école Rockefeller. A part madame Nicole, qui

portait toujours sa blouse de satinette même dehors et sentait la vache, les autres ne mettaient une blouse qu'à l'école ; autrement elles avaient de beaux habits, elles étaient bien coiffées et elles sentaient bon. Nous, on avait des habits propres mais, tout au moins chez moi, on ne se lavait pas plus que ça puisqu'on n'avait pas l'eau courante à la maison.

A l'école les maîtresses regardaient les ongles, les têtes à cause de la saleté et des poux, et les mères faisaient attention à tout ça parce que la honte des filles retombait sur elles. Les maîtresses parlaient aussi de la brosse à dents et du dentifrice, mais ça ne passait pas ; quand on demandait aux parents d'en acheter pour nous, personne n'en ayant à la maison, ils s'en parlaient entre eux et ils étaient tous d'accord que les maîtresses exagéraient. Mon père disait qu'il ne fallait pas péter plus haut que son cul (il disait cela pour beaucoup de choses) et que, si la maîtresse appartenait aux 200 Familles, pas lui.

Les douches sont arrivées à l'école sur la fin de mon séjour au primaire. Les maîtresses nous faisaient des discours pour qu'on y aille, les parents tenaient bon, il fallait se mettre toutes nues, pratiquement en public ; il fallait acheter une petite éponge, un bonnet, tout un attirail qui n'avait pas cours chez nous. Finalement quelques-unes commencèrent et nous y sommes toutes allées. Ce n'était pas plus drôle pour nous : toute cette eau trop chaude ou trop froide dans les yeux, le déshabillage devant la maîtresse qui voyait les raccommodages de nos chemises et de nos culottes. Une fois, je ne sais plus comment c'est venu, j'ai été amenée à dire à madame Rougemont que ma chemise de jour était aussi ma chemise de nuit. Elle en a fait toute une affaire, l'a raconté aux autres maîtresses et on a encore eu un discours à ce sujet en classe sans me nommer quand même. Après ça, ma mère n'a plus voulu que j'aille aux douches.

Des petites choses comme ça, ça n'a l'air de rien mais c'était suffisant pour nous donner l'idée d'une autre façon de vivre que la nôtre. Comme nous adorions les maîtresses, ce qu'elles faisaient et disaient était parole d'Evangile et nous aurions aimé que nos parents soient comme elles. Ils le sentaient bien et ils étaient un peu malheureux, peut-être un peu jaloux. Ce n'était pas encore les frustrations mais c'était un début de déstabilisation.

★

Nous n'avions pas de mauvaise volonté, mais il y avait tant de choses passionnantes à faire à l'école en dehors du contenu de l'enseignement. Trente petites filles ensemble six heures par jour ont des choses bien plus intéressantes à faire que du calcul et du français.

En premier lieu, notre petit monde matériel. L'école était nettoyée par une femme de ménage mais, chaque jour à tour de rôle, nous venions deux par deux "faire le ménage" un quart d'heure avant les autres. Celles qui étaient de semaine de ménage devaient prendre la clé de la salle de classe chez le concierge et elles s'y trouvaient seules, comme si elles en étaient propriétaires. C'était à qui inventerait des améliorations : changer de place les tableaux noirs, les dessins, mettre des fleurs sur le bureau de la maîtresse, trouver des objets pour la leçon de choses. Les maîtresses nous encourageaient toujours beaucoup à avoir des initiatives, sauf celles qui mettaient la pagaïe dans la classe, comme de déplacer les tables dans des positions abracadabrantes ou d'amener un animal.

Nous nous préoccupions aussi de notre ménage personnel. Nous étions deux par deux à des tables auxquelles tenaient les bancs, avec un casier contenant du matériel scolaire mais aussi un petit matériel de nettoyage, de la cire. Quand la maîtresse était au tableau, le dos tourné, pof, pof, un petit coup de toile émeri sur une tache d'encre, une petite touche de cire, des frottements à n'en plus finir et les tables brillaient comme des miroirs, c'était une compétition continue. Quand les deux voisines s'entendaient bien, elles faisaient un ménage commun mais nous étions souvent brouillées, alors on posait une règle pour séparer en deux la table et chacune prenait soin de ne pas faire déborder la cire sur la partie de l'autre. Pas le droit non plus de passer un coude, une jambe, un bout de cahier. Quand ça arrivait, par hasard ou par malice, un grand coup de coude dans les côtes ou un coup de pied dans les tibias en riposte, suivis d'une dispute ou d'une revanche. Quand quatre ou cinq réglaient leurs comptes en même temps, ça faisait de l'agitation et de la destruction.

Maison BREUILLOT-SOULIER. Etablissement de Bains

Si les voisines étaient dans une période d'accord, ce n'était pas mieux, elles parlaient. Et en plus, à côté, devant, derrière, de l'autre côté de l'allée, partout la tentation, avec tant d'histoires qui n'avaient pas été finies au coup de cloche de la récréation, des projets pour la prochaine fois. Nous craignions pourtant les maîtresses, certaines, comme madame Reverchon, beaucoup, mais pas assez pour nous retenir de parler. Sur tous mes carnets de notes, que le travail ait été bon ou moins bon, il y a toujours écrit " bavarder ". Quand elle ne savait plus quoi imaginer pour nous faire taire, madame Rougemont nous mettait du papier collant en croix sur la bouche. C'était une occasion supplémentaire d'amusement et un moyen de faire l'intéressante pour celle qui l'avait. Elle nous faisait aussi croiser nos bras dans le dos, ou rapprocher nos cinq bouts de doigts pour taper dessus avec une règle ; ça ne faisait pas mal, elle n'était pas vraiment en colère, toute la classe s'amusait. Malgré tout, je l'ai dit, les maîtresses réussissaient à nous apprendre beaucoup de choses.

Mais ce qui occupait le plus nos esprits, c'était nos histoires des petites commères que nous étions déjà. Du cours préparatoire au cours moyen 1ère année, à deux ou trois élèves près, nous avons toujours été le même groupe. Vous pensez combien il a pu y avoir d'alliances, de conflits, de trahisons et de raccommodements pendant ces quatre ans.

D'abord on ne jouait pas, on ne parlait pas avec toutes les filles : celles du fond de la classe, dont les pères ouvriers travaillaient chez Monniette, qui avaient des noms étrangers, on ne s'intéressait pas à elles. Les maîtresses faisaient pareil que nous, elles ne les interrogeaient pas et se moquaient de leurs devoirs sales comme des torchons. Elles ne les appelaient pas, comme nous, par leurs prénoms mais par leurs noms de famille, Aubert, Janiet. Ces " dégnapées " (mal nippées) étaient sales, violentes et mal embouchées. On ne se battait pas avec elles, ce n'était pas encore l'époque, mais on était totalement coupées d'elles. Elles avaient l'air effrontées et elles couraient les garçons, surtout l'année du Certificat d'Etude, quand nous étions dans la même école qu'eux. Des fois la maîtresse le savait par les maîtres des garçons qui avaient trouvé des billets doux et, après, ça faisait toute une révolution dans l'école ; les maîtres et les maîtresses discutaient entre eux dans les couloirs, ils faisaient aussi venir les enfants et leurs parents. Pendant ce temps, c'était la fête pour nous : là on ne bavardait pas, on passait notre nez par la porte de la classe et par la porte de séparation d'avec les garçons, qui d'habitude se trouvait fermée.

Les autres filles s'organisaient par petits groupes de deux ou trois, jusqu'à cinq ou six, je ne sais pas de quoi ça dépendait. Ces petits groupes se défaisaient de temps en temps, une fille se retrouvait seule un moment, ou bien elle passait un autre clan, mais c'était rare, c'était presque comme des familles et chacun aimait rester entre soi. Je faisais partie d'un groupe de quatre ou cinq. Non seulement nous partagions, souvent exclusivement, nos jeux à la récréation mais nous allions souvent les unes chez les autres le jeudi après-midi. Etant donné la totale sécurité des rues à l'époque, nos parents nous laissaient sans crainte faire les quelques centaines de mètres qui séparaient nos maisons. J'ignore ce qu'est la solitude de l'enfant unique. Les copines m'ont tenu lieu de soeurs durant toute l'enfance et l'adolescence, sauf lors de l'année de philo dans un contexte de souffrance généralisée.

C'était le groupe des meilleures élèves ; c'était toujours une de nous qui était la première. On ne se prenait pas pour rien et les maîtresses nous poussaient sans s'en rendre compte dans notre vanité. Elles nous citaient en exemple aux autres, leur lisaient nos rédactions, nous choisissaient toujours pour garder la classe quand elles s'absentaient un moment, nous envoyaient faire des commissions aux autres maîtresses. Tout le monde savait qu'il y avait des élèves à qui l'on pouvait faire confiance et que ces enfants, c'était nous.

J'y pense maintenant, nous étions toutes filles de cheminots, toutes filles uniques et choyées par des mères qui ne travaillaient pas. A côté des autres, qui étaient filles d'ouvriers et avaient des frères et soeurs, on passait pour des riches, parce que des enfants de vrais riches, il n'y en avait pas dans notre école. Nous nous croyions supérieures aux autres, les enfants sentent vite ces choses-là, et il a fallu que j'aille au collège pour me rendre compte que j'appartenais aux classes pauvres de la ville, ce qui a changé ma vie, et c'est peut-être pourquoi j'ai tant aimé l'école primaire et tant détesté le collège. Les pères de mes trois amies avaient des postes plus payants que le mien, qui n'était qu'agent de train : deux étaient mécaniciens sur les machines, l'autre était sous-chef de gare. Mes parents disaient aussi qu'ils avaient des sous de leurs parents, je ne sais pas comment ils savaient ça. Leurs maisons étaient mieux meublées que la nôtre, celle de Gisèle Vallet surtout, où on mangeait toujours dans la salle à manger ; elle avait sa chambre à elle et, plus tard, un piano. Leurs mères faisaient un peu de manières, elles disaient " prendre son goûter " au lieu de " avoir son quatre

heures ». Madame Vallet donnait à sa fille du bon chocolat, que ma mère refusait d'acheter ; j'ai déjà raconté comment j'arrivais à le lui subtiliser. Par contre, quand j'allais chez eux, si sa mère m'offrait du chocolat, je n'acceptais pas, ma mère m'avait appris à ne rien demander chez les gens et je croyais que ça ferait encore mieux si je refusais tout.

Je refusais tout ce que m'offraient les mères de mes amies ; avec elles, je faisais toujours la douce, la sage. Nous étions toutes à peu près pareilles, un peu hypocrites au fond. Les enfants de maintenant sont peut-être plus durs à élever que nous mais je crois que c'est surtout parce qu'ils ne se donnent plus la peine de jouer aux enfants sages devant les adultes. Nous toutes, à part quelques nunuches comme Gisèle Vallet, on avait vraiment deux personnalités : bien élevées, gentilles comme les grandes personnes avec les grandes personnes ; chipies entre nous. On jouait ce double jeu sans l'avoir appris de personne, inconsciemment, sans se sentir coupables. Les parents, de leur côté, nous laissaient bien tranquilles dans notre monde de petites filles du moment que ça ne faisait pas de bruit et pas d'histoires.

Je me souviens d'un mensonge d'une des quatre filles, Eliane, qui avait dégénéré en vrai drame parce qu'il était sorti du monde des enfants. Un jour, elle arrive en retard en classe parce qu'elle avait été malade le matin à la maison. Ce n'était rien mais, pour se donner de l'importance, elle grossit l'affaire, nous raconte qu'elle avait eu des vertiges, qu'elle avait vomi, qu'on avait dû lui donner des médicaments. La nouvelle passe de moi à mes parents, de mes parents aux siens, qui s'affolent, croyant que c'est à l'école qu'elle a vomi. C'était une fillette assez fragile, j'avais peut-être aussi gonflé l'affaire, mais je ne crois pas. Pendant deux trois jours, la classe est sens dessus dessous, la maîtresse est mise en cause, les parents sont convoqués, les enfants confrontés, une vraie enquête policière : qui a dit quoi, quand ? La gamine tient bon : elle ne m'a rien dit de tout ça. Chaque famille défend son enfant, accuse l'autre de mensonge ; la brouille entre elles durera plusieurs années et ne se dissipera jamais complètement. Eliane ne m'avouera son mensonge qu'au moins dix ans après, au cours d'une séance de confidences entre jeunes filles. L'une comme l'autre, nous ne pouvions supporter d'être prises en flagrant délit de mensonge par les grandes personnes.

Dans cette histoire-là, j'avais le beau rôle, je n'avais pas menti. Mais c'était bien le hasard ; j'étais capable de bien pire, comme la plupart des autres, je pense. Celles qui étaient réellement gentilles allaient racon-

ter n'importe quoi à leur mère, comme Gisèle Vallet ; nous les trouvions bien gourdes et elles se faisaient un peu malmener. Parmi les chipies, je pense que je devais être dans le peloton de tête. J'étais gâtée chez moi ; pas parce qu'on me laissait faire des caprices ou qu'on me couvrait de cadeaux, c'était plutôt le contraire ; mais j'étais fille unique, je comptais plus que tout pour mes parents. Comme, en plus, je travaillais bien et que j'étais dégourdie, je devais sentir qu'ils avaient une admiration sans borne pour moi. J'avais le bon sens d'admettre que les autres adultes n'aient pas la même attitude à mon égard mais, avec les filles de mon âge, j'étais autoritaire, je n'admettais pas qu'on ne dise pas amen à toutes mes idées, qu'on ait envie de jouer à autre chose que ce que je voulais, je la ramenaient beaucoup. S'il y avait une dispute ou un crêpage de chignons dans la classe, il y avait de grandes chances que j'en sois.

Dans les jeux, je voulais toujours organiser, diriger. J'avais une imagination démoniaque : les filles tombaient, se salissaient, se déchiraient aux branches, les mères se plaignaient :

- C'est encore la Colette Grandet qui les dévergonde.

J'étais inspirée par tout ce qu'on apprenait à l'école et surtout par l'Histoire de France : on jouait, je me rappelle, aux rivières, aux montagnes, à Henri IV, à Colbert, à la guerre, comme le jeudi quand je jouais avec les garçons de la rue. J'écrivais souvent pendant la classe les rôles des filles sur des bouts de papier, leur grade dans l'armée, le déroulement des scènes. J'essayais évidemment de me mettre comme chef mais cela ne marchait pas toujours ; on passait des récréations entières à discuter, à faire des croquis, ça continuait le soir après l'école.

Notre cour de récréation se prêtait à toutes sortes de fantaisies. Sur deux côtés, elle était clôturée de haies de lauriers un peu déplumés où l'on pouvait se faire des maisons ; au fond, des talus, des fourrés pour escalader, partir à l'assaut. Les endroits intéressants étaient aussi convoités par les autres filles, on se bagarrait comme des garçons pour les avoir, avec en plus les tirages de cheveux et les coups de griffes. Les maîtresses alignées faisaient l'aller et retour dans la cour ; quand elles venaient dans notre sens, on faisait semblant de jouer gentiment ; quand elles nous tournaient le dos, on recommençait à s'empoigner. S'il y avait des écorchures ou des bosses, on mettait ça sur le compte du talus. Elles interdisaient qu'on y aille mais après deux trois jours elles avaient oublié.

★

Notre petite école était l'annexe de l'école principale, l'école Rockefeller, qui était un peu plus loin de la maison, plus solennelle. On devait la rejoindre pour la dernière année de primaire, en Cours Moyen-2, l'année du Certificat d'Etude. Les maîtresses de l'école Rockefeller avaient des grandes têtes impressionnantes. Elles habitaient dans l'école au premier étage, et, quand la cloche sonnait, on les voyait sortir de chez elles par l'escalier intérieur, graves et enroulées dans leurs châles beiges, avec toujours les mêmes mines austères, prêtes à nous reprendre si on n'avait pas une tenue parfaite dans les couloirs. Les maîtresses de notre petite école nous avaient prévenues : là on aurait la vie dure et celles qui, comme moi, étaient " reines au royaume des borgnes " allaient trouver à qui parler.

J'y arrivai seulement au mois de janvier : on avait passé, ma mère et moi, le premier trimestre à Etrepigny pour soigner ma tante. Je n'y retrouvai que quelques camarades, je ne sais pas où étaient les autres, peut-être dans une école moins cotée, ou alors elles avaient redoublé.

Mes anciennes copines, même les meilleures de Wilson, étaient dans les rangs de derrière, toutes changées, il me semblait, comme pas chez elles. Devant il y avait les premières de la classe, car on était placées par ordre de classement sur quatre rangées plus une petite devant le poêle ; rien que des têtes inconnues avec des airs de riches. Le jour de mon arrivée, la maîtresse, madame Prost, " la mère Prost ", une femme très sèche qui ne criait ni ne souriait jamais, me fait réciter une fable que je n'avais évidemment pas apprise puisque je n'étais pas là (j'avais essayé de la retenir au fur et à mesure que ça arrivait à moi) et elle me met un zéro. Je pleure, elle me dit que chez elle il n'y a pas de comédiennes, qu'ici ce n'est pas comme " là-bas ", où les élèves font ce qu'elles veulent.

Tout le reste de l'année, les choses sont allées de cette façon-là. Je me maintenant péniblement dans la moyenne, je travaillais plus qu'avant et n'arrivais pas à remonter. La maîtresse devait m'avoir en grippe, je pense. Pourtant je me tenais à carreau, mais elle ne manquait pas une occasion de me vexer, comme pour me rabattre le caquet. Je me demande si elle me mettait la note que je méritais ; à l'époque, j'étais persuadée que non. Je pensais qu'elle était en colère parce que je n'étais pas venue dans sa classe au début de l'année. Maintenant je crois plutôt qu'il devait y

Ecole Rockefeller : l'escalier dans la cour intérieure (2004).

avoir une sorte de rivalité entre les deux écoles et qu'elle passait ses jalousies sur les élèves qui venaient de Wilson, les bonnes élèves surtout ; en montrant que celles-ci n'étaient pas de bonnes élèves, elles montraient que l'école Wilson ne valait rien. C'était certainement une très bonne institutrice, toutes ses élèves réussissaient toujours au Certificat d'Etude, mais quel dragon !

Elle aussi avait un fils, à peu près de notre âge, qu'elle traitait aussi sèchement que nous. Elle nous le citait en exemple parce qu'il était déjà au collège depuis deux ans. On se demandait comment ça pouvait se faire puisque nous on n'avait jamais redoublé et qu'on n'était pas encore au collège. Je n'ai compris que plus tard que les enfants riches de la ville n'allaient pas dans la classe du Certificat d'Etude mais quittaient le primaire après le Cours Moyen. Certains entraient même au Cours Préparatoire à cinq ans ou autrement à six ans directement au Cours Élémentaire 1ère année ; comme ça ils avaient un ou deux ans d'avance sur nous. De plus, certains parents, dont tous les instituteurs sauf madame Nicole, n'envoyaient pas leurs enfants aux écoles primaires de la ville mais dans les petites classes payantes du collège, pour qu'ils soient mieux préparés. Mais ça, personne ne nous le disait à l'école et nos parents ne le savaient pas. Avouez que c'était assez bizarre que les instituteurs n'aient pas envoyé leurs propres enfants dans les écoles où ils enseignaient ; mais ils ne le disaient jamais aux parents parce qu'ils auraient perdu leur clientèle.

A la récréation nous nous retrouvions entre anciennes de Wilson, souvent l'une de nous en larmes, et nous nous remontions le moral contre la mère Prost et ses chouchoutes.

Le dernier samedi après-midi de chaque mois, la mère Prost annonçait les notes. Chacune préparait le carnet de sa voisine et faisait la moyenne des notes. Ensuite on faisait le classement. Tout le monde était fasciné par les deux premiers rangs, les changements du reste de la classe n'intéressaient personne. Je n'ai jamais été plus près qu'au troisième rang.

Les grands jeux échevelés de notre enfance étaient finis. On commençait à avoir du souci et à juger ce qui se passait autour de nous. On parlait du Certificat d'Etude de fin d'année qu'on n'obtiendrait peut-être pas puisqu'on était si mauvaises. On parlait peu de la guerre qui se

« Le collège était occupé par les Allemands »...

Les Allemands étaient très présents dans la région ; Ci-contre, ils contrôlent l'accès en zone libre, au pont de Parcey.

rapprochait de nous - c'était en 1940 - mais nous ressentions l'angoisse des parents, qui n'en savaient pourtant pas beaucoup plus que nous mais qui avaient tous 14-18 sur le cœur.

Mais surtout on commençait à parler des garçons ; ça aidait à supporter la mère Prost. Les filles de mon petit groupe en avaient rencontré aux dernières grandes vacances ; moi j'avais vécu avec eux à Etrepigny au cours du premier semestre, je vous en déjà parlé. Il ne s'était presque rien passé entre eux et nous mais le souvenir et le plaisir de raconter grossissaient les plus petits événements et, s'il n'y en avait pas eu, on en inventait.

Le soir du Certificat d'Etude, c'était la débâcle ; on partait, ma mère et moi, dans un train qui allait vers le Sud, n'importe où. C'est vous dire que les épreuves avaient dû se passer à la va-vite et les corrections aussi. Il y avait pourtant eu une proclamation solennelle des résultats, avec des livres pour les meilleurs. Je n'avais rien eu, je me demande encore pourquoi, tant j'avais l'impression d'avoir tout bien fait ; sans doute des étourderies. Les soi-disant chouchoutes de la mère Prost étaient arrivées les premières. Mes parents étaient déçus, moi j'étais vexée et je me demandais comment j'allais me comporter au collège, où allaient arriver toutes les meilleures élèves de la ville.

★

Un peu avant la rentrée, je suis allée avec ma mère me faire inscrire. Le collège était occupé par les Allemands et on avait dispersé les classes un

Façade de l'école Rockefeller (2004)

peu partout en ville ; les sixièmes et les cinquièmes étaient à la Villa des Roses, une belle maison dans un jardin, faubourg de Besançon. Ce n'est qu'à partir de la quatrième que nous avons fréquenté le collège lui-même.

Une grosse dame sévère nous a fait remplir des papiers : elle portait une blouse comme nos maîtresses, elle n'avait même pas l'air aussi chic que madame Prost. Je ne me figurais pas les professeurs comme ça, j'étais rassurée. Elle s'est un peu fâchée parce que nous ne savions pas si je ferais du classique ou du moderne, on n'avait pas idée du sens de ces mots-là. J'ai dit à ma mère :

- On va mettre "moderne", ça doit vouloir dire "à la mode".

- Alors, a dit la dame, cette jeune fille sera mon élève, je suis madame Laricher, le professeur de 6ème moderne.

Ces deux années passées à la Villa des Roses ont été très belles. La première année, madame Laricher nous faisait presque tous les cours ; nous n'étions donc pas dépayssées. Si elle n'était pas commode, elle n'était pas du genre pète-sec comme la mère Prost. Elle criait mais elle rigolait aussi ; si elle était contente de quelqu'un, elle l'aimait bien et le montrait. Avec elle j'ai commencé à prendre goût à l'histoire et au français, pas seulement pour avoir

de bonnes notes comme quand j'étais plus jeune, mais parce que ça m'intéressait. Jusque-là je n'avais jamais pensé qu'il existait autre chose que l'Histoire de France ; tout d'un coup on entendait parler des mondes d'avant et d'en dehors de la France, des Assyriens, des Egyptiens et surtout des Grecs et des Latins qui nous intéressaient le plus. Elle nous faisait lire la mythologie, nous apprenait les pièces des Grecs, je m'enthousiais. Dans nos jeux, nous refaisions la Guerre de Troie ; j'étais Agamemnon et Janine était Ménélas. Le monde s'étendait dans le temps et l'espace.

École Primaire Supérieure – DOLE (Jura)

Les garçons, un sujet de conversation suivi et reposant.

A la fin de la 6ème je manquai de peu le prix d'excellence. Il alla à celle qui avait été la première chez madame Prost, Janine, devenue alors mon amie et qui le resta jusqu'à la fin de ma scolarité, je vous en ai déjà parlé.

Dans la classe à côté de la nôtre il y avait les sixièmes classiques, que nous rencontrions aussi aux cours de dessin et de gymnastique. Il ne fallait pas longtemps pour se rendre compte qu'elles étaient différentes de nous : plus jeunes, avec de belles têtes harmonieuses et du culot. En gymnastique elles arrivaient avec leurs beaux petits shorts étroits, des chaussures de tennis épaisses, tandis que nous, on avait des espadrilles de corde et des shorts énormes faits par nos mères à partir de matériaux de récupération. Elles faisaient du bruit et parlaient avec les professeurs de gymnastique comme si elles avaient été de leurs familles. Moi qui étais déjà assez grande pour mon âge, quand on nous mettait toutes ensemble par rang de taille, j'étais toujours à la queue, comme une grande idiote, costaude et rustique, loin derrière toutes les petites des sixièmes classiques.

Nous ne devinions pas une autre différence, qui devait s'accroître avec les années. Assez tôt ces demoiselles portaient bien sûr des soutiens-gorge mais nous, nous ignorions l'existence de ce vêtement. Je voyais que quelque chose n'allait pas par rapport aux autres. J'avais des seins plantureux, ballotants et très vite descendants, ce qui n'avait pas l'air de se passer comme ça chez les autres. Ma mère disait :

- On a la poitrine basse.

Et ça s'arrêtait là. J'admirais la belle-fille des Cabot et d'autres femmes qui avaient la poitrine haute. Cela n'avait du reste aucune importance pour la séduction dans mon milieu : les hommes aimaient les grosses poitrines ballotantes ; celles dont ils se moquaient, c'étaient " les planches à pain " comme madame Bernard. Pourtant, à partir du moment où nous sommes allées au collège, en 4ème, nous passions quatre fois par jour devant des devantures de lingerie, rue Principale. Aucun souvenir d'avoir regardé quoi que ce soit à l'étalage, ça ne nous intéressait pas, pas plus que tout autre vêtement d'ailleurs ; ça ne faisait pas partie de notre monde.

En classe, sous la blouse, je ne me rappelle pas avoir été gênée. Mais le cauchemar, c'était la gymnastique. Je n'avais pas de justaucorps mais des pulls trop serrés tricotés par ma mère. Dès la 5ème c'était l'horreur, je crevais de honte, je tirais au flanc pour

les exercices, je les ratais, je trouvais toutes les excuses pour être dispensée ; une fois, avant un cours, Janine et moi avons voulu nous sauver, nous sommes allées jusqu'à la Bourse du Travail, à l'entrée du stade ; nous avons été rattrapées et punies.

Un jour enfin, alors que j'avais seize ans, lors d'un de mes séjours chez la cousine Léonie, j'aperçois le soutien-gorge d'une copine, qui m'explique tout. J'en parle à ma mère qui, du coup, m'a tricoté quelque chose qui était censé avoir la même fonction.

★

C'est le contact avec les filles riches du collège qui m'a d'abord donné la conscience des différences de classes. Je n'avais rien de commun avec elles, qu'est-ce que je faisais dans ce collège ? J'étais malheureuse, à peine envieuse parce que l'envie, la jalousie n'auraient rien changé à l'affaire, c'était comme ça. Chacune prise en particulier n'était qu'une petite jeune fille quelconque avec qui je pouvais parler et rire à l'occasion mais l'ensemble me donnait l'impression d'un bloc dur et rayonnant comme de l'or qui m'aurait écrabouillée si j'avais essayé de m'y frotter. Quand j'avais une bonne note ou que j'avais réussi à les amuser en faisant le pitre en classe, elles m'apparaissaient moins coupées de moi, je rêvais de leur amitié. Mais la plupart du temps, sans qu'elles y soient pour rien, je me sentais à leur égard comme une espèce de larve face à des oiseaux.

Je me souviens d'une période particulièrement pénible. Ce devait être en 3ème. Janine et moi, je ne sais pas comment, nous avons attrapé des poux, une aventure tellement incroyable qui ne m'était plus arrivée depuis les petites années de l'école primaire. La honte sourde qui me cherchait déjà si souvent éclata, terrible au point d'avoir les jambes coupées en venant à l'école : comment osais-je m'asseoir sur les mêmes bancs que ces filles propres, innocentes, moi qui traînais la crasse de mon milieu sur la tête ? Je les voyais assises tout autour de moi avec leurs chevelures longues, bien crantées, que je risquais de détériorer par ma présence. Une en particulier, la fille du directeur du collège de garçons, me donnait une culpabilité obsédante. Maintenant je vois bien qu'elle était plutôt moche, très ordinaire à tous points de vue, mais elle était pourvue d'un casque blond tellement épais et moulé que, lorsqu'il bougeait, il remuait d'un bloc ; s'il avait fallu enfoncer le peigne gris là-dedans et démolir cette carapace avec de la Marie Rose, quel outrage !

★

Le collège de filles (ancien Hôpital de la Charité, actuellement Lycée Charles Nodier). Façade sur le canal des tanneurs. Ci-contre, le collège de filles, cour intérieure.

Les fils de medecins et d'avocats quant à eux, allaient au Collège des Jésuites (rue du Collège).

Si ces filles avaient été méchantes, prétentieuses, j'aurais pu les détester sans arrière-pensées, tout aurait été plus simple pour moi, mais elles étaient gentilles, simples, comme le sont les gens qui se sentent chez eux et ne se posent pas de questions. Du reste, elles ne venaient pas de la haute bourgeoisie de la ville : elles étaient filles de petits commerçants, d'artisans, d'enseignants, d'employés, de gendarmes ; les enfants de médecins et d'avocats allaient chez les Ursulines ou au Collège des Jésuites. A première vue au moins, elles n'avaient pas l'air de faire de différence entre toutes les élèves de la classe, pauvres ou riches, bonnes ou mauvaises élèves ; elles parlaient, souriaient à tout le monde. Peut-être que si, de mon côté, j'avais été moins orgueilleuse, moins sensible à des choses qui peut-être n'existaient pas, j'aurais pu être amie avec celles d'entre elles qui me plaisaient, aller chez elles, connaître leurs amis. Mais jamais je n'ai pu me décider à faire partie de la petite cour que certaines traînaient à leur suite, à leur faire ce que j'estimais être des bassesses pour avoir d'elles une attention, une confiance ; j'aurais préféré crever d'envie dans mon coin. Avec les filles de mon groupe, mon amie Janine et quelques camarades venues de l'école primaire, quelques demi-pensionnaires des campagnes alentour, on s'amusait assez bien, on discutait ensemble aux récréations, on allait même les unes chez les autres le dimanche mais, Janine mise à part, elles n'avaient pas vraiment d'intérêt pour moi.

DOLE - RUE DU COLLÈGE

Elles étaient un pis-aller, j'avais toujours les yeux et l'esprit occupés par ce qui se passait du beau côté de la classe, j'étais toujours en alerte pour surprendre leurs allusions à des sorties qu'elles avaient faites ou allaient faire ensemble. Elles-mêmes n'étaient pas innocentes, elles prenaient des mines entendues, souriaient mystérieusement, parlaient à demi-mot, comme pour nous exciter et nous rendre encore plus curieuses. Des simagrées de ce genre-là montraient qu'elles se rendaient très bien compte qu'elles appartenaient à un autre monde que le nôtre. Leur amabilité envers nous n'aurait pas été très loin ; ce n'était qu'une politesse de surface, il valait mieux garder sa dignité en ne leur faisant pas la cour.

Ce qui me fascinait chez elles et qui me faisait le plus sentir l'abîme qui nous séparait, c'était leurs rapports avec les garçons, mais je vous ai déjà parlé.

★

Parmi les occasions d'humiliations pour Janine et moi, il y avait la fête du collège. Jamais nous n'y assistions : c'était au théâtre et c'était payant, sauf pour celles qui participaient au spectacle mais ce n'était pas notre cas. Quand madame Camelin venait pour la première fois appeler en classe celles qui devaient jouer, c'était pour nous la déception ; à chaque fois que les élues partaient pour les répétitions, cela renouvelait notre jalousie de parias. C'est vrai que c'était les plus jolies, les mieux foutues, elles avaient de l'allure alors que nous avions des dégaines de godiches. Même les costumes de théâtre n'auraient pu arranger ça. Il suffit de regarder les photos de 3ème, on distingue bien les classes sociales d'après l'allure et la tenue. Une fois pourtant j'ai été prise parce que la titulaire est tombée malade ; je me rappelle les airs outrés de certaines à l'annonce de ce choix. Le jour du spectacle, j'étais dans un état de tension extrême ; je me suis trompée et le morceau a été raté à cause de moi.

- Pas étonnant de vous, étourdie comme vous êtes !

Ça a été ma seule prestation théâtrale.

La musique aussi était une occasion de ségrégation. Tant qu'il s'agissait de chanter des airs, c'était la joie. Je pouvais même nommer les notes mais je n'ai jamais réussi à les chanter. Janine réussissait mieux, je copiais sur elle. De toute façon notre professeur, une violoniste très gentille qui donnait des leçons en ville, ne s'occupait guère que des trois ou quatre qui faisaient du piano.

Les collégiennes faisant du théâtre (mai 1945). Je suis au bout à droite.

Nous étions toujours un peu considérées comme des coupables potentielles, Janine et moi. Une fois nous avons fait la même erreur à une composition de math et nous étions les seules à l'avoir faite. On nous a évidemment accusées de copiage. La mère Dumont nous a tarabustées des jours et des jours en nous promettant l'impunité si on avouait. On n'a pas cédé.

★

Je ne pouvais évidemment pas changer ma taille ni mes shorts de jardinier mais je pouvais au moins essayer de passer en classique. Avec mon amie Janine, on s'est mis à mijoter notre affaire. Déjà à cette époque de notre vie, on ne pouvait plus compter sur nos parents pour nous diriger, ils ne connaissaient rien à tout ça, ils voulaient bien tout ce qu'on voulait pourvu que ça soit du sérieux et qu'on ne leur fasse que des demandes à la mesure de leurs moyens. En parler à madame Laricher, ça n'aurait pas marché, elle-même était une institutrice qui avait passé dans le secondaire je ne sais pas comment, elle n'aimait pas le classique. La Surgé (Surveillante Générale) ne nous aurait pas prises au sérieux ; elle ne savait que gueuler et n'écoutait pas les explications des élèves. Alors on a fait une lettre à la Directrice, qu'on n'avait jamais vue, une seule lettre pour les deux, disant que les familles Grandet et Moreau demandaient que leurs filles passent en 5ème classique à la rentrée et on a signé pour nos parents. Je ne sais pas si la Directrice a été dupe mais en octobre 41, on était dans les listes des cinquièmes classiques.

Les autres ne devaient pas être bien avancées : j'étais première en latin au deuxième trimestre. Mon amie Janine, qui avait toujours tenu la tête

Le collège de filles. Autre façade (2004)

de la classe jusque-là, a commencé à décliner cette année-là ; elle se désespérait, travaillait tant qu'elle pouvait mais ça ne rendait plus. Je me demande si ce n'est pas parce qu'elle avait trop de responsabilités à la maison. Son père, résistant, avait été dénoncé et emprisonné.

Du reste toutes mes copines encore présentes en 3ème ont cané peu à peu, en particulier après le barage du brevet. En seconde, nous avons reformé un groupe avec deux filles arrivées d'écoles primaires supérieures de la ville et deux demi-pensionnaires. Nous étions six inséparables. La règle d'or de ce groupe des A.M. (Anti-Mélancoliques), c'était « ne pas pleurnicher ».

Ensuite le processus de décantation des classes populaires se reproduisit : trois seulement dépassèrent la première ; aucune, sauf moi, n'obtint la première partie du bac. L'enseignement ménager se présentait comme le refuge de la plupart, sans aboutissement professionnel, sauf dans le cas de Janine, qui, après un échec au premier bac, fréquenta pendant deux ans une école ménagère à Besançon. Tous les jours de classe, avec quatre autres filles de cheminots qui voyageaient gratuitement, elle faisait l'aller et retour Dole-Besançon. Elle devint ensuite directrice d'une école ménagère. Puis elle épousa un commerçant. Je l'ai revue quelquefois dans sa boutique mais nos rencontres avaient perdu leur sens. Ce processus de sélection, du primaire au bac, m'a donc

Photo de la classe de 3ème (1944). Professeur : Melle Pèlerin. Je suis la cinquième (en partant de la gauche) de la troisième rangée en partant du bas. La troisième et la quatrième sont mes amies Janine et Eliane. " Bourgeoises " : 1ère rangée tout à droite ; 2ème rangée, 3ème, 8ème et 9ème positions ; 3ème rangée, 6ème position.

fait perdre du même coup, progressivement mais irrémédiablement, mes amitiés de jeunesse.

Moi en 5ème, ça marchait vraiment bien et j'étais sûre d'avoir le prix d'excellence, les autres élèves disaient aussi que je l'aurais. Le jour de la distribution des prix, je m'amenai en vainqueur. Quand j'ai entendu nommer deux autres filles à ma place, des filles qui venaient loin derrière moi à mon avis, j'ai été abasourdie. En fait, quand je regarde mon livret scolaire, je vois que je n'étais pas si bonne que ça ; finalement l'histoire que j'ai construite à ce sujet n'avait guère de fondements.

Pendant toutes les vacances j'ai remâché cet échec avec l'idée d'une injustice plus forte que toute autre. Bien plus tard, j'ai compris que, pour avoir le prix d'excellence, il fallait d'abord avoir le tableau d'honneur tous les mois, ce qui n'était pas mon cas parce que j'étais dissipée. Si quelqu'un me l'avait dit, j'aurais bien compris et admis, mais qui me l'aurait dit ? Les professeurs ne parlaient pas aux élèves en dehors des cours.

★

A la rentrée, mes idées sur le collège étaient fautes et elles n'ont fait qu'empirer jusqu'en 1ère : les professeurs étaient toutes injustes et indifférentes ; elles se divisaient en deux catégories, celles qui ne se laissaient pas marcher sur les pieds et celles qu'on pouvait chahuter sans trop de risques.

Le premier genre était composé de femmes dans la quarantaine qui avaient fait toute leur carrière dans notre collège et donnaient leurs cours en 3ème, 2nde et 1ère classiques. La moitié d'entre elles étaient mariées, leurs maris étaient professeurs au collège de garçons. Je pense à trois en particulier, les professeurs de Français-Latin, d'Histoire-Géo et de Math, le " Trio Maudit ", auquel j'ajouterai la professeur d'Anglais, qui n'était même pas mon prof (je faisais de l'allemand). C'étaient les piliers du collège, qui ont mené et fait réussir au bac plusieurs dizaines de générations d'élèves. Solides, compétentes, consciencieuses, je sais qu'elles l'étaient et je suis certaine que beaucoup d'élèves les appréciaient et pensent encore à elles avec plaisir. Moi, je les ai haïes, je les hais encore ; cinquante ans après, elles apparaissent encore dans mes cauchemars. Dures sur la discipline, exigeantes sur le travail, très bien, j'aurais encaissé de bon coeur, ça aurait plutôt été stimulant, je n'aimais pas les mollassonneuses ; ne pas apprécier un professeur, comme c'est le cas de beaucoup d'élèves, parce qu'il

impose le silence ou demande des efforts intellectuels, vers treize quatorze ans j'avais dépassé ces enfantillages. Mais je devenais sensible aux défauts de la personne plus qu'à ceux de l'enseignant et ces quatre bonnes femmes avaient justement ceux qui m'atteignaient de plein fouet. Je me rendais compte continuellement des écarts de classe sociale entre mes parents et ceux de la plupart de mes camarades. Or ces professeurs dénigraient les gens sans instruction. Elles le faisaient innocemment, par un mot en passant, plutôt pour nous encourager au travail. Et pourtant elles nous parlaient de la vertu des petites gens, de leur courage, elles nous donnaient des exemples d'enfants partis de rien et devenus célèbres ; elles étaient toutes socialistes d'ailleurs, leurs maris faisaient même des conférences dans les syndicats. Mais, au fond d'elles-mêmes, elles méprisaient les gens peu instruits.

Je ne pouvais pas ne pas reconnaître les gens de mon milieu dans ceux qu'elles méprisaient. Je ne me sentais pas trop à ma place dans cette classe de riches et elles se comportaient de façon à mettre des écarts entre les quelques pauvres que nous étions et les autres filles. Ce qui nous faisait le plus mal, c'est qu'elles agissaient sans mauvais vouloir, naturellement, comme si leur façon de faire allait de soi. Rien de tel pour sentir qu'il n'y avait rien à faire là contre. Si quelqu'un le leur avait dit, elles n'auraient même pas compris.

J'ai souvent regardé la façon qu'elles avaient de sourire avec un air de connivence aux filles de leurs collègues, de docteurs ou de marchands ; elles leur parlaient avant ou après les cours de tout autre chose que de la classe comme si elles avaient été ensemble dans leur salon. On attendait qu'elles aient fini leurs conversations privées. Si elles appelaient une de ces filles par son prénom, alors qu'elle nous disait toujours " Mademoiselle ", toute la journée j'y pensais. Nous, quand on avait quelque chose à leur dire, on s'y prenait mal, on ne parlait pas comme il fallait, on se tenait mal, on mettait les mains dans les poches. Ce n'était pas nous qu'elles reprenaient mais tout notre milieu.

Elles avaient l'air sûres d'elles, l'air de savoir ce qu'il fallait penser, on sentait que c'était ça la Vérité pour tous ces gens dont nous ne faisons pas partie, par exemple quand elles rendaient compte des pièces de théâtre qui passaient en ville. Contre l'évidence de ces gens du " monde ", la toute petite minorité à laquelle nous appartenions ne faisait pas le poids, ne pouvait constituer une réalité. Nous avions l'im-

pression d'un gouffre social impossible à combler. Quand je vois l'attitude de la plupart des profs actuels à l'égard des enfants d'émigrés, je comprends ce que ceux-ci peuvent ressentir.

A distance, j'admets que mes impressions étaient peut-être exagérées. Etant au départ mal à l'aise dans cette classe, je devais chercher toutes les raisons pour m'expliquer ma rancœur contre le collège et ses professeurs. Le sentiment de la domination se passe surtout dans la tête des dominés. Je pense à Paulette Roussel qui frayait sans complexe avec le beau monde alors qu'elle appartenait à notre milieu ; elle paraissait ne pas s'apercevoir de la différence de classe et elle ne faisait pas un pas de notre côté malgré les quelques appels du pied que j'ai pu lui faire.

C'est possible, mais je vais vous donner un exemple précis de discrimination : la disposition de la classe pendant les cours des trois professeurs dont j'ai parlé. Avec les autres, nous étions assises au hasard mais avec elles, nous étions rangées, non pas comme à l'école primaire selon notre classement, mais selon notre classe sociale. Personne ne nous avait placées ainsi mais ça s'était fait tout seul, par ordre décroissant de droite à gauche et d'avant en arrière. Janine et moi nous trouvions dans les dernières rangées de gauche mais pas tout à fait aux dernières places : elles étaient occupées par quatre ou cinq filles d'ouvriers arrivées en cours de scolarité. Au début de la seconde, on s'était promis, Janine et moi, avant le premier cours de l'un de ces trois professeurs, d'entrer dans les premières dans la classe et d'aller prendre des places pas trop chic mais dans la bonne moyenne. On l'a fait. On n'a pas tenu deux jours, on ne se sentait vraiment pas là où il fallait.

Toutes les trois, elles parlaient pour la droite ; jamais nous ne rencontrions leurs regards. Je verrai toute ma vie madame Vuillemin faisant son cours les jours d'hiver avec son manteau redingote grenat ou vert foncé, accoudée à la balustrade de fer qui entourait le poêle à bois. Elle nous tournait complètement le dos comme si l'on n'était pas là et on n'entendait presque rien de ce qu'elle disait. Au printemps on suivait mieux parce qu'elle était assise à sa table. Avec certains autres professeurs on en aurait profité pour chahuter, avec elle nous n'en avions pas envie. D'abord on la craignait oui, mais surtout, en même temps que nous la détestions, nous l'admirions, contrairement aux deux autres professeurs du Trio Maudit : c'était quelqu'un et, de sentir comme nous comptions peu pour elle nous donnait un sentiment de découragement. Le matin du bac, elle est arrivée

dans la cour avec une belle jeune fille blonde et rose. C'était sa nièce, qui allait à l'école dans une autre ville mais, je ne sais pourquoi, venait passer l'examen à Dole. Avec quelques autres élèves nous nous trouvions sur leur passage ; elle ne nous vit même pas et alla présenter sa nièce à son groupe de préférées de l'autre côté de la cour.

A côté de ces professeurs piliers, le collège comptait beaucoup d'autres enseignantes, jeunes en général, souvent adjointes d'enseignement, qui changeaient tous les ans ou presque. Elles n'avaient pas le prestige des précédentes. Souvent elles enseignaient mal et manquaient d'autorité. A part un petit noyau de filles toujours parfaites pour le travail et la conduite, les élèves les traitaient à la légère. On ne prenait pas grand risque à les chahuter ; elles n'étaient pas sûres d'elles et, en donnant trop de mauvaises notes ou de punitions, elles auraient montré à la Directrice qu'elles n'étaient pas capables de tenir leur classe.

A partir de la 4ème (j'avais quatorze ans) et même déjà un peu en 5ème, je me suis vengée sur elles

Une des portes du collège des filles.

des humiliations que je subissais au collège. Je leur tenais tête jusqu'à amen, je ne répondais pas lorsqu'elles m'interrogeaient, je leur riais au nez en les singeant ouvertement. Quand elles devenaient rouges de rage, bafouillaient, s'étranglaient, là j'étais contente. Qu'est-ce que je risquais ? deux ou trois mauvaises notes ? Elles n'osaient pas aller se plaindre à la Directrice, tellement elles étaient déjà mal vues elles-mêmes. Le jeu en valait la chandelle, je sais maintenant pourquoi, je ne m'en rendais pas compte à l'époque : en provoquant le professeur, en jouant ce rôle de pitre, je pensais prendre de l'importance aux yeux de la classe, j'avais trouvé ce moyen pour lutter contre mon sentiment d'infériorité et contre l'indifférence de celles que j'enviais. On m'admirait parce que j'étais courageuse de dire tout haut ce que toutes pensaient et parce que j'étais drôle mais, en fait, ce rôle de bouffon des puissants ne servait à rien pour mon intégration au groupe des bonnes élèves. C'était lâche et bête, c'est vrai ; j'aurais mieux fait, si je voulais briller, de le faire par le travail. C'est ce que j'avais essayé jusqu'en 4ème ; à partir de ce moment-là, je n'ai pas pu suivre le mouvement et j'ai été de plus en plus dépassée ; alors j'ai trouvé autre chose. Au début ça m'a demandé des efforts ; après, le personnage était pris, je n'avais pas besoin de me forcer, seulement d'inventer de nouvelles impertinences.

Je me rappelle une après-midi en cours de français en 4ème. Je me mets à me balancer sur mon banc en chantant :

- La pêche à la ligne, c'est un bon passe-temps.

Le professeur, interloqué :

- Colette Grandet, vous êtes folle !

- Oui, Mademoiselle, mais... la pêche à la ligne, c'est un bon passe-temps.

Rire de la classe, affolement du professeur. Au milieu du désordre, je continue ma chanson et mon balancement comme une folle qui ne s'apercevrait de rien autour d'elle. C'était vraiment réussi, comme pagaïe. Quand j'y repense, ça me fait encore rire.

★

Plus les années passaient, plus ma haine contre le collège et ses profs augmentait, plus je prenais de risques et, comme je devenais de moins en moins bonne élève, je n'avais plus de protections, j'étais toute seule avec mes entreprises, mise à part une trêve en 3ème dont je vous parlerai plus tard.

La seule matière pour laquelle je gardais de l'intérêt et pour laquelle je travaillais régulièrement était le français. Pour les explications de textes, je faisais de petits dossiers, avec dessus la tête de l'auteur dessinée à l'encre. Le décrochage en math a été immédiat, les retards étaient cumulatifs. Dans les autres matières, je m'arrangeais quand même pour être dans les dix premières en me bourrant la veille des compositions. Mes carnets scolaires n'étaient plus montrables, à cause non pas des résultats mais des appréciations sur la conduite. J'avais dit à mes parents que, dans les grandes classes, il n'y avait plus de carnets ; ils l'avaient cru et je les signalais moi-même, tout en leur montrant de temps en temps quelques bonnes notes en français.

De toute façon, en ce qui concerne le travail, ils trouvaient toujours que c'était assez. Par rapport aux autres enfants de la rue ! D'ailleurs, ils ne faisaient rien pour que je travaille plus. Je vous ai déjà raconté que, le plus souvent, je faisais mes devoirs dans la cuisine. Quand ma mère demandait à mon père de baisser un peu la radio, il gueulait :

- Ben, Bon Dieu ! Si on peut même pas écouter les informations, y a qu'à l'envoyer chez Fagot [à la biscuiterie] !

De fait, malgré son rêve de me voir devenir institutrice, cela ne lui aurait pas déplu que je commence à travailler jeune. A ma mère non plus, du reste. Ma grand-mère aurait voulu qu'on me mette en apprentissage pendant les vacances d'été. On m'avait poussée à m'inscrire au concours de l'Ecole Normale, je ne suis pas allée aux épreuves. C'était pareil chez Janine. Ça aurait été le début d'une vie normale, qu'aurait rapidement suivi un mariage précoce. Le soir, on m'envoyait au lit à 9 heures. Je n'ai pas été surmenée !

Durant l'année de 1ère, je passai deux fois au conseil de discipline. On défilait classe par classe, en attendant son tour dans la salle des fêtes, la salle M. Celles qui venaient pour se faire féliciter étaient là avec celles qui venaient pour se faire blâmer. Je me mettais à l'écart des bonnes élèves de ma classe, qui jabotaient, insouciantes. Avant, moi aussi j'allais me faire féliciter, maintenant j'étais une sorte de hors-la-loi. Je m'apitoyais sur moi-même et je pleurais avant même de comparaître dans le bureau de la Directrice. Une fois, j'avais lancé mon cartable dans l'escalier sur le professeur d'anglais, qui l'avait reçu dans les jambes. J'avais évidemment raconté qu'il m'avait échappé alors que je me tordais le pied dans l'escalier. Avec la réputation que j'avais, ça n'avait pas

marché. Une autre fois, j'avais écrit ce qu'on appelait des " insanités " sur un mur :

- Aujourd'hui, un zéro de conduite je m'en fous.

C'était un zéro de conduite que m'avait octroyé je ne sais qui pour je ne sais quoi. J'avais eu l'imprudence d'annoncer à l'avance et de dater mon dazibao, il était facile de me repérer.

Une fois là, dans le grand bureau, tout mon courage, toute mon impertinence tombaient. Elles étaient toutes là, la Directrice, son âme damnée la Surgé, le Trio Maudit, la prof d'anglais et quelques autres de moindre importance. Je me sentais comme j'aurais toujours été au collège si je n'avais pas joué mon rôle de clown : insignifiante, étrangère, méprisable. La Directrice faisait des sermons genre curé, ça ne me touchait pas, mais cette garce de Vuillemin, qui ne s'occupait jamais de moi en classe, me bouleversa en me demandant ce qui m'arrivait, à moi si intelligente, si sensible : s'il y avait quelque chose qui n'allait pas, il fallait en parler au professeur etc. J'ai sangloté tout le reste de la matinée ; quand je suis arrivée à la maison, il fallait encore que je trouve une raison pour expliquer mes yeux bouffis.

Je pense souvent que, si j'étais allée au collège vingt ou trente ans plus tard, les choses se seraient passées autrement. D'abord il y aurait eu plus de filles de mon milieu, on se serait senties moins étrangères. En plus on aurait été, comme ils disent maintenant, plus " politisées ". Au lieu de faire un cas personnel de nos difficultés et d'essayer de se débrouiller toutes seules (je dis nous mais en fait j'étais seule, mes copines n'avaient pas de réactions), on aurait pu s'entendre entre nous, expliquer aux profs ce qui n'était pas bien, avoir des revendications, par exemple que madame Vuillemin ne nous tourne pas le dos au cours. Il faut dire que les professeurs étaient sûres de leur façon de faire et n'imaginaient jamais qu'elles pouvaient se tromper ou que les élèves pouvaient être vraiment malheureuses à cause d'elles. Nous-mêmes on ne le pensait pas, on les détestait mais on ne savait pas bien pourquoi. Si on avait commencé à s'expliquer avec elles, elles nous auraient traitées d'impertinentes ; ou alors elles se seraient mises à nous raconter un tas de trucs et on aurait fini par croire que c'était nous qui avions tort. Vingt ou trente ans plus tard, j'aurais emmagasiné moins de ressentiment, moins de volonté de rebondir puisque la souffrance aurait été moindre.

★

Pendant les cinq années passées au collège à partir de la 4ème, je n'ai aimé qu'un seul professeur, en 3ème, une jeune fille, mademoiselle Pèlerin, qui préparait l'agrégation de Lettres. Elle enseignait très bien, réussissait à nous intéresser aux auteurs du Moyen Age et aux verbes en -mi du grec mais ces qualités-là, on les trouvait aussi chez d'autres. Je ne saurais pas bien définir ce qu'elle avait d'autre qui enthousiasmait toute la classe et me faisait, de mon côté, oublier mes haines. Gentille, ça ne voudrait rien dire ; s'il n'y avait eu que sa gentillesse, on en aurait plutôt abusé. Sûre d'elle, à l'aise sans nous écraser, rien ne lui échappait de nos paresseuses, de nos roueries d'élèves ; elle nous les signalait comme en plaisantant, mais c'était dit. Surtout, peut-être, elle nous connaissait toutes, ne mélangeait pas nos noms, ne les *déformait pas et savait rappeler à l'occasion quelque chose de nous qui pouvait dater de plusieurs mois. Elle avait l'air d'être toute à notre disposition et de nous traiter chacune comme un personnage important, sans nous flatter.

Elle avait compris comment me prendre : m'aimer, ne pas m'humilier. Janine et moi avions l'impression que nous étions ses préférées. J'eus tout de suite pour elle une adoration complète, comme il est normal, je crois, à cet âge. Si je faisais quelquefois la désagréable, c'était seulement pour le bonheur de la voir s'occuper de moi, me gronder plaisamment. Je pense qu'elle n'était pas trop dupe de ma ruse et qu'elle jouait le jeu. La rendre un peu malheureuse me faisait plaisir aussi. Avec elle j'ai fait plus de latin et de grec qu'en quatre ans avec d'autres. Le français allait très bien aussi ; je dépassais tout le monde, ce qui ne m'était plus arrivé depuis la 5ème. Surtout, grâce à elle, j'ai commencé à savoir travailler, méthodiquement et régulièrement. Un jour, elle m'a parlé de khâgne sans m'expliquer ce que c'était. Elle pensait sans doute que je savais ce que cela voulait dire ; en fait, je ne l'ai appris que dix ans plus tard. Je savais vaguement qu'une ville portait ce nom dans le Midi, Cagnes ou Cannes, et je me suis demandé pourquoi, si je continuais à bien travailler, je devrais aller là-bas et pour y faire quoi. L'homonymie avec la " cagne " (le chien) contribuait à me troubler.

Mademoiselle Pèlerin nous a quittées quelques semaines après la rentrée de seconde. Le Trio Maudit ne nous lâchait plus, madame Vuillemin avait repris ses cours. Pourtant c'était un professeur très intéressant, elle nous racontait toutes sortes de choses en dehors du programme, sur les événements littéraires, artistiques et même politiques. Dès qu'il se passait quelque chose d'important en France ou ailleurs,

elle arrivait avec des extraits de journaux et le cours se passait à l'écouter commenter l'événement. Elle connaissait personnellement des grands acteurs à Paris. Admirer quelqu'un et être obligé de le détester parce que vous n'avez aucun intérêt à ses yeux est très triste. Pour qu'elle me considère, je travaillais très longtemps des dissertations qui n'en finissaient plus. Comme je ne faisais rien d'autre, je passais à peu près tous mes jeudis et mes dimanches à lire et à écrire autour du sujet qu'elle nous posait tous les quinze jours ; à la fin, je mettais beaucoup de temps à raccourcir mon texte. Elle nous faisait un compte-rendu très long que personne n'écoutait car on attendait les résultats, qu'elle donnait en commençant par les dernières copies. Bien souvent j'avais la meilleure note de la classe. Pourtant, durant ces deux ans, j'ai toujours eu la seconde place aux compositions, la première était attribuée à l'une ou l'autre de ses favorites. On aurait dit qu'elle me donnait assez souvent la meilleure note en temps ordinaire parce que ça n'avait pas d'importance mais que, cette place de première qui m'aurait fait tant de bien, qui aurait été reportée sur mon livret scolaire, elle ne pouvait se décider à me la laisser. Était-ce dans une sorte d'esprit de justice, une fille si désagréable ne pouvant être ★ distinguée en rien ? Ou parce que, comme elle le disait, je pensais comme un garçon ? Ou tout simplement parce qu'aux compositions j'avais moins de temps pour fignoler mes dissertations ?

A chaque fois que j'avais la meilleure note, je me disais :

- Cette fois, ça y est, elle a compris que je suis quelqu'un de bien, elle va me regarder pendant les cours et me faire des sourires de connivence comme faisait mademoiselle Pèlerin.

Jamais ça n'est arrivé. Peut-être que je lui en demandais trop ; c'était une femme froide et orgueilleuse, une tête sans cœur, une femme sans enfants. Avec les gens, les élèves je veux dire puisque je ne l'ai jamais vue qu'avec nous, on avait l'impression qu'elle passait toute entière dans ses paroles, qu'il ne restait aucun recoin de sa personnalité où trouver autre chose que des idées. Jamais de sa vie elle n'a dû avoir de doute sur quoi que ce soit, sur ce que les gens pouvaient penser d'elle. J'ai rencontré plus tard d'autres personnes de son espèce et en vieillissant je me suis rendu compte que ceux qui tiennent tellement à donner l'impression d'être sûrs d'eux et ne s'attardent pas aux autres sont souvent des timides qui se sont surmontés, des faibles mêmes. L'était-elle ?

★

DOLE - Maison de Vente de la firme FAGOT
Usine modèle, Boulevard Wilson, 28

Nous étions en 1946, j'avais dix huit ans, la première partie du bac approchait. A part le français, je ne travaillais presque plus ; je copiais thèmes et versions sur les copines, je lisais à la va-vite quelques lignes d'histoire pendant qu'une autre élève était interrogée. J'avais toutes les chances d'échouer à l'examen. Incroyable insouciance de la jeunesse ! Je savais pourtant très bien ce qui m'attendait en cas d'échec : la fin de mes études, le travail, toute une vie dans ce milieu que je méprisais. On me rabâchait à la maison que j'irais travailler chez Fagot. C'était possible : je n'avais aucun autre diplôme que le Certificat d'Etude, mes parents n'avaient pas d'appuis, pas de relations. Mais je n'imaginais rien de ma vie future, je comptais sur la chance à l'examen, je pensais que j'allais bien me débrouiller. Quelques années après, j'ai commencé à rêver régulièrement que j'échouais au bac. Janine aussi. Cinquante ans plus tard, je fais encore ce rêve ; il doit bien avoir ses racines dans une peur que j'avais à cette époque ; pourtant alors, je n'en étais pas consciente.

J'ai réussi l'écrit, sans doute à cause du français et des souvenirs du grec et du latin appris avec mademoiselle Pèlerin. Mais je n'avais aucune idée du programme de l'oral et j'échouai, comme il était normal. Mais ça m'était égal ; le plus important pour moi, ça avait été ma rencontre avec Claude dans le train de Besançon, je vous l'ai racontée. Quand je pense à ce que je fis ensuite, les cheveux se dressent sur ma tête et je ne comprends pas que mes parents, aussi naïfs qu'ils l'aient été, m'aient laissé faire. Peut-

être pensaient-ils que gagner de l'argent valait mieux que tout. Comme j'étais à l'affût de tout ce qui pouvait me sortir de ma famille et de l'école, j'avais saisi au bond, trois ans plus tôt, en 1943 (j'avais 15 ans), l'offre transmise par un professeur de suivre un stage organisé par le Centre des Méthodes d'Education Active. Janine m'accompagna, bien sûr ; nous avons bénéficié de l'aide du Bureau social de la SNCF. Ensuite, jusqu'en 1949, chaque été nous nous engageons comme monitrices de colonie de vacances. Ce fut une révélation pour moi. Au départ j'avais des rapports difficiles avec les enfants, je reproduisais l'éducation maternelle et pratiquais la pédagogie de la claque, alors que Janine, aînée de quatre enfants, s'est tout de suite adaptée. Mais, peu à peu, je m'imprégnai de cette nouvelle pédagogie. Le contact avec ceux qui la pratiquaient marqua aussi pour moi le début de la sociabilité hors de la famille et hors du groupe des pairs, je découvris un autre sens aux relations humaines tout en prenant conscience de la personnalité de mes parents.

Dans l'immédiat cependant, cette ouverture au monde faillit avoir des conséquences catastrophiques pour moi. L'été du bac, nous nous étions donc engagées comme monitrices, pour toute la durée des vacances. J'emportai mes livres avec moi et, en surveillant la sieste des enfants, je révisai une fois ou deux mon livre d'histoire. Les jours passaient, je pensais à l'examen comme dans une brume, pas assez fort pour me secouer et travailler le soir au lieu d'aller faire la fête avec les autres moniteurs. Je revins à la maison l'avant-veille de l'oral et, d'un seul coup, je me rendis compte dans quelle situation je m'étais mise. Je ne sais pas pourquoi, je fis de la chimie toute une journée, une goutte d'eau dans la mer. Finalement je réussis l'oral de justesse.

L'année suivante, c'était le bac de philo. La même histoire recommença, avec la philo au lieu du français. Au début de l'année, je ne faisais rien du tout puisque le professeur de philo était toujours absent. Finalement on nous envoya au collège de garçons, où le professeur de philo était le mari de madame Vuillemin. Je pris de l'intérêt à cette discipline et m'y montrai brillante, sans doute aussi pour me distinguer aux yeux des garçons. Mais j'étais nulle

En colonie de vacances à Chamonix en 1948 : sous la tente avec Janine.

Même lieu, mêmes personnages. Nous portons toutes les deux une jupe plissée fabriquée par nos mères, que nous échangeons chaque jour. Le chemisier était en toile de parachute.

Moniteurs et colons à Chamonix

Les moniteurs photographiés dans un castelet. Au 1er rang, en deuxième et troisième positions, Janine et moi.

dans les autres matières. Interrogée un jour au cours d'astronomie, je répondis :

- La lune gravite autour de la terre.

Le professeur répliqua :

- Elle fait comme moi, elle gravite son calvaire.

Toutes mes copines ayant été évacuées, j'étais dans une solitude totale, même aux récréations. Je refusais même de me joindre à la meute qui chahutait madame Bertrand, qui pourtant me punissait régulièrement car elle continuait à me prendre pour ce que j'avais été les années précédentes.

Du coup, je revécus l'aventure du premier bac. Recalée à l'oral en juin, je ne pus m'empêcher d'aller en colo pendant les vacances mais en me réservant quand même trois semaines pour le travail scolaire. Du coup je décroche le diplôme en septembre, avec presque une mention. Je n'irai pas chez Fagot.

Mais je n'avais toujours aucune vision de mon avenir. J'étais comme habitée par une force inconsciente, qui m'avait déjà poussée à refuser les voies que l'on me proposait : ouvrière chez Fagot bien sûr, mais aussi vendeuse, couturière, infirmière, institutrice. C'était déjà cette intuition qui m'avait fait choisir la filière classique. Et j'étais prête à sauter sur tout ce pouvait me rapprocher de ce but dont je n'étais pas consciente.

C'est ce qui s'est passé après l'oral du bac. Je rencontrais par hasard une ancienne camarade de classe qui allait s'inscrire à la Faculté des Lettres de Besançon. J'y suis allée avec elle, j'ai choisi la philo et j'ai obtenu une place de surveillante d'internat. Telle fut ma vie pendant les quelques années qui suivirent : la surveillance d'internat dans différents collèges de la région, en suivant tant bien que mal, et sans aucune méthode de travail, les cours à Besançon.

★

L'école m'avait permis de faire ce choix, même si je n'étais pas consciente de mes motivations profondes. Source de bonheur au début, de frustration ensuite, elle m'avait servi d'échappatoire à mon milieu, m'avait donné une ouverture sur un monde autre, au prix d'un douloureux sentiment de non-appartenance. J'en étais sortie solitaire et émotive, dans une sorte de marginalité intérieure, à laquelle contribuait sans doute ma solitude à Cussey pendant les vacances d'été.

Au collège, j'avais pourtant ressenti une conscience de classe, qui, dans mon milieu, n'existait qu'à l'état larvaire. J'avais d'abord pu mesurer l'écart entre mon milieu et celui des filles riches de mon âge ; les sentiments complexes que je ressentais à leur égard avaient ensuite nourri ma haine pour les professeurs.

Je n'avais pas rationalisé cette conscience de classe. Pourtant, je vous l'ai raconté, je participais aux activités militantes des communistes, j'avais donc à ma portée l'idéologie marxiste mais je n'ai jamais été tentée par elle, même plus tard - ni par aucune autre idéologie du reste -, peut-être parce que je la voyais à travers l'image méprisée de mon père. Quant à la thématique de la sociologie de l'éducation qui m'aurait convenu comme un gant, elle n'existait pas encore... et je n'étais pas encore sociologue.

Avec une amie surveillante d'internat à Paris

ANNEXE

Le conditionnement socioculturel

Note préliminaire :

Colette Moreux aurait voulu ajouter une interprétation théorique à un texte qui était essentiellement narratif mais elle n'avait pas résolu le problème de son intégration à cette trame. Je n'ai donc pu utiliser les notes éparses qu'elle avait écrites sur le conditionnement socioculturel et en particulier le conditionnement familial. Elle avait cependant rédigé sur ce thème un chapitre entier qu'elle prévoyait de faire figurer en introduction ; j'ai préféré le placer en annexe ; le lecteur y trouvera une grille d'interprétation sociologique susceptible d'éclairer cette autobiographie¹.

(Bernard Moreux)

Cette monographie autobiographique est constituée presque exclusivement des souvenirs personnels de l'auteure², elle est donc tributaire des perceptions de celle-ci, qui sont d'autant plus subjectives qu'elles se rapportent à un vécu éloigné de quelque cinq décennies de son évocation écrite.

Bien que singulière comme l'est toute existence, la tranche de vie ici prise en compte est envisagée dans une perspective socio-anthropologique, comme un exemple de socialisation. Nous n'entrerons pas ici dans les développements et controverses infinis, théoriques et idéologiques, qu'a suscités et que suscite encore ce concept de socialisation ; nous nous contenterons de faire état des postulats épistémologiques qui sous-tendent le contenu narratif de cette autobiographie. Ces postulats, dont nous pensons qu'ils font actuellement l'unanimité en sciences sociales, peuvent en être considérés comme le paradigme de base.

Ainsi, sans prendre parti dans la controverse sur le poids respectif de l'inné et de l'acquis dans les composantes de la personnalité individuelle, pas plus que sur les modalités de leurs manifestations, nous pourrions admettre, parmi les multiples et mystérieux facteurs déterminants de cette personnalité, le rôle primordial des facteurs socioculturels, plus précisément du conditionnement socioculturel³.

Ce conditionnement agit pendant toute la vie mais de façon particulièrement décisive (indélébile, selon certains) durant la période dite d'imprégnation initiale. Quels que soient le début et la durée de cette période, qui varient selon les écoles de pensée, il semble que l'apprentissage socioculturel est mis en place vers les six ans. Après une période de latence, les grands traits des potentialités initiales se modèlent à peu près définitivement à l'adolescence et s'opérationnalisent en

schèmes comportementaux qui, selon les sollicitations de l'environnement physique et social, s'exprimeront en pratiques concrètes pendant toute la vie. On peut considérer comme fondamentales les structures de la personnalité ainsi mises en place, à savoir celles qui concernent les modalités de base de la sociabilité se fondant sur la dichotomie, elle aussi universelle, du " nous " et des " autres ".

Ce processus de conditionnement socioculturel des jeunes membres des groupes humains est universel, donc naturel, mais il se différencie à l'infini tant dans ses modalités que dans ses effets individuels donc relationnels. Chaque milieu possède un arsenal propre de techniques éducatives fondées sur des justifications significatives et cohérentes spécifiques, orientées vers des objectifs concrets ou symboliques à court, moyen ou long terme, propres à chaque groupe. Sans vouloir entrer dans une analyse descriptive et causale de cette variabilité, nous distinguerons deux grands types " purs " de conditionnement socioculturel. D'un côté, celui qui vise la reproduction intégrale du statu quo parce qu'un consensus (ou au moins la perception d'un consensus) rassemble les membres du groupe dans la croyance inconditionnelle à la valeur de ce statu quo. L'autre type de conditionnement socioculturel recherche une amélioration, un renouvellement, voire une destruction intégrale du statu quo, perçu comme imparfait ou carrément exécrationnel. Dans l'un et l'autre cas, que le but visé implicitement ou délibérément soit la permanence ou le changement, tous les groupes considèrent, le plus souvent inconsciemment, le conditionnement socioculturel, surtout le conditionnement précoce, comme le facteur causal décisif de leurs objectifs.

Le premier type est représenté par les sociétés dites " premières " et, à un moindre degré, traditionnelles, généralement non occidentales. A de rares exceptions près et tant qu'elles ne sont pas mises en contact avec des groupes orientés vers le changement, ces sociétés réalisent leurs objectifs. Cela signifie que le conditionnement socioculturel de l'individu est adéquat aux objectifs poursuivis et qu'il intègre, en les adaptant ou les rejetant selon les cas, les autres éléments du système à l'œuvre dans le fonctionnement global. La perfection de cette mécanique reproductive, sans doute inchangée depuis des temps immémoriaux, est sidérante, tout comme sa fragilité dès qu'elle est confrontée à des éléments perturbateurs, généralement exogènes.

En ce qui concerne le conditionnement précoce, il tend, dans ce premier type, à produire des acteurs sociaux qui, leur vie durant, se comporteront en fonction de la reproduction du statu quo, la plupart du temps sans avoir conscience ni des objectifs poursuivis ni des relations entre ceux-ci et leurs activités. L'apprentissage initial, fait par imprégnation spontanée, imitation des générations adultes et participation constante aux pratiques de ceux-ci, met en place une personnalité (qu'on la dise modale, de base ou sociale, peu importe) à peu près commune à tous les jeunes d'une même classe d'âge et répétitive par rapport à celle des agents de socialisation. La variabilité interethnique infinie des objectifs et des moyens "pédagogiques", même à l'intérieur de ce premier type de société, recouvre des traits communs, tant au niveau du processus même de conditionnement que de la personnalité qu'il produit. Je vais citer rapidement les plus caractéristiques en soulignant leur fonctionnalité pour la reproduction du statu quo.

Le système cognitif, normatif et axiologique de référence socioculturel, plus ou moins bien connu des acteurs mais pratiqué par tous, est sacré (au sens d'absolu extra-empirique, qu'il s'agisse de dieux, d'ancêtres, de signifiants du monde naturel etc.), moniste et inconditionnel. Même si les agents de conditionnement sont pluriels, avec des compétences échelonnées, leur message est à l'image du cosmos de référence, dont certains d'entre eux sont perçus comme l'émanation. La production, dite ou vécue, de structures de crédibilité totalitaires (pan-explicatives), non concurrencées par d'autres visions du monde et énoncées par des adultes hautement significatifs, crée - sans jugement de valeur de ma part - des personnalités dogmatiques, closes et porteuses de convictions puissantes.

Ce type de conditionnement prend certes des formes diverses mais ses manifestations les plus explicites sont normatives et prescriptives. Souvent sans explications, l'apprentissage se fait par ordres positifs ou négatifs ("Il faut faire ceci / ne pas faire cela"), accessoirement assortis de motifs éthiques ("parce que c'est bien / parce que c'est mal") et d'un appel à la tradition ("on a toujours fait comme ça"). Qu'il soit précoce ou tardif, il dévalorise les questions, toujours considérées comme oiseuses, le bavardage en général. L'obéissance aux normes et à ceux qui les incarnent est incontournable. Les sanctions, soigneusement codifiées et la plupart du temps rigoureuses, sont exécutées sans alternative. Les gratifications explicites sont rares puisque le contrôle social de la conformité, les pressions du groupe, les diktats de l'opinion constituent une surveillance permanente dont chaque acteur est conscient et qu'il accepte non seulement comme une fatalité

mais comme une nécessité fonctionnelle à laquelle il apporte lui-même une contribution active.

Les écarts individuels sont exclus, non seulement par rapport aux règles religieuses et morales mais aussi à l'égard des modèles verbaux, gestuels ou autres apparemment plus anodins. La ritualisation des pratiques sociales, technologiques et corporelles refoule systématiquement toutes les manifestations intempestives de l'ego, au niveau émotionnel, intellectuel ou existentiel ; la créativité, l'invention sont prohibées et sanctionnées. L'éducation ainsi comprise produit des personnalités conformistes, autoritaires ou soumises, selon leur statut social dominant ou dominé. Les hiérarchies consacrées, fondées généralement sur l'ordre sacré et entretenues par une attitude duale aux ordres (attachement et peur), se reproduisent inchangées, jusqu'à, éventuellement, leur renversement violent.

Dès sa naissance, le jeune est immergé dans une sociabilité dense, constante, qui, conjuguée aux techniques de l'apprentissage socioculturel que nous venons d'évoquer, scelle une appétence profonde pour la vie collective, l'indifférence à ses inconvénients ou au moins leur acceptation, et, à l'opposé, un malaise insurmontable face à la solitude. La dévalorisation, au moins officielle, de la propriété et de l'intérêt individuels, la prise en compte du seul intérêt collectif, se concrétisent par l'entraide et l'échange, permanents dans la vie quotidienne, par l'abnégation et le sacrifice dans les situations de crise. Les phénomènes de marginalité, de déviance et à plus forte raison de délinquance sont pratiquement inexistantes. Les pathologies de la personnalité, pour autant qu'elles existent, ne perturbent ni la sociabilité de l'individu ni celle du groupe, du fait qu'en général elles sont intégrées à la vision du monde et aux pratiques collectives "normales". Les sciences sociales désignent comme "groupiste" (terme péjoratif qui reflète l'ethnocentrisme occidental) la personnalité organisée autour de ces attitudes relationnelles.

La partition universelle "nous / les autres" prend dans les sociétés dites "premières" une valeur fonctionnelle fondamentale en ce sens que, concrétisée dans l'opposition entre "l'in-group" et "l'out-group", "nous" et "les autres", elle surdétermine l'ensemble des autres facteurs causaux de l'activité sociale. Les contenus humains des deux termes de l'opposition varient non seulement d'une société à une autre mais, à l'intérieur de chacune d'elles, d'une circonstance à une autre, l'objectif étant toujours la désignation de l'entité humaine positive contre l'entité négative, assortie des motifs de cette partition. Une communauté de sang traditionnellement avérée fournit le critère le plus courant,

aussi vague qu'absolu, du " nous ", qui, du même coup, désigne automatiquement les " autres " ; cependant les discours mythico-idéologiques sont toujours disponibles pour remodeler opportunément des " réalités sociales " plastiques par des glissements opportuns d'une partition à l'autre. Une fois les cadres du découpage et les modèles comportementaux, verbaux, cognitifs et affectifs bien intériorisés par imprégnation, les individus n'ont plus qu'à se laisser aller sur la pente dichotomisée des habitudes et de la passion, confortées par les attentes et l'exemple du groupe : amour / haine, considération / discrédit, loyauté / trahison, assistance / préjudice etc., l'objectif ultime étant également subdivisé entre survie et épanouissement matériel, physique et social du " nous " / anéantissement général des " autres ".

Cette description des objectifs et des moyens du conditionnement socioculturel particulariste correspond au vieux fond limbique européen qui, aux variantes spatio-temporelles près, a formé des centaines de générations jusqu'à la Renaissance et plus précisément jusqu'à la Réforme. Tandis que les ethnies touchées par la Réforme, puis conditionnées à son éthique propre, évoluaient peu à peu vers une modernité universaliste (non dénuée bien sûr de séquelles et de survivances), les sociétés occidentales qui l'ont rejetée, dont nous sommes, perduraient dans l'éthos catholique et son particularisme éthique et donc pédagogique, malgré et en deça des mutations politiques, religieuses, sociales qu'elles pouvaient connaître et qui en atténuaient le type pur. Ce particularisme a gardé toute sa vitalité au moins jusqu'à la dernière guerre mondiale, sans vouloir préjuger de son actuelle survivance.

Ce point de vue, qui demanderait de longs développements explicatifs et démonstratifs étrangers à mon propos, est ici présenté sous forme d'hypothèse, dont on peut chercher une confirmation, très partielle, dans l'analyse biographique qui précède. On peut y déceler la présence et le dynamisme éducationnel des différentes composantes de l'apprentissage socioculturel traditionaliste décrit ci-dessus, pratiqué spontanément, dans une inconscience inhérente à ce type de socialisation initiale. La puissance de ce conditionnement, moniste et unanime dans le groupe, suscitant une intériorisation prégnante, déterminait en douceur la formation de personnalités traditionalistes et préparait les manifestations comportementales des futurs adolescents et adultes. Le fait que mon observation a porté sur un milieu provincial modeste, où les agents de conditionnement (parents essentiellement) étaient tous des émigrés ruraux de la première génération, apporte sans doute un biais dans le sens de mon hypothèse. Mais le caractère dominant de la ruralité dans la société française de l'époque permet une extension significative de mon modèle, même, me semble-il, en zone urbaine, toutes classes sociales confondues.

Le conditionnement socioculturel tel que je l'ai observé dans ce milieu dans les années 30 et 40 était fortement marqué par cette thématique traditionaliste. Il constituait un patrimoine familial à peu près unanime, la famille conjugale suivant du reste, dans le quartier considéré, un modèle unique, sans veufs ni orphelins. Son caractère déterminant dans la formation de la personnalité individuelle et, par conséquent, sur l'ensemble des pratiques socioculturelles de l'acteur, sa vie durant, était généralement dû au fait qu'il intervenait durant la phase dite d'imprégnation initiale (les premières années de l'existence) et qu'il perdurait durant toute l'enfance et l'adolescence, même si alors, dans le plus grand nombre de cas, c'était conjointement à d'autres types de conditionnements, l'école et le groupe des pairs essentiellement.

Cependant, dans le cadre familial lui-même, le conditionnement que nous définirons comme limbique n'était pas le seul à s'exercer, contrairement à ce qui pouvait se passer en France jusqu'à la fin du Moyen Âge en tout cas dans certains milieux. Au moins depuis cette époque, en Occident surtout, les conceptions et les pratiques concernant la socialisation initiale ont été confrontées à toutes sortes de mutations socioculturelles qui, avec des modalités variables selon les époques, les régions et les milieux, ont érodé le fond traditionnel, même dans les milieux familiaux les plus fermés, et l'ont peu ou prou dénaturé.

A l'intérieur de l'énorme boîte noire de cette évolution moderniste de la société française, un nombre indéterminé d'événements historiques datables ont revêtu un sens dans l'esprit de leur contemporains. Ce sens a été transmis aux générations ultérieures, adapté avec plus ou moins de distorsions aux significativités antérieures et stocké dans le patrimoine socioculturel collectif. A un moment donné de son histoire, la culture d'un groupe est ainsi faite de l'empilement opaque de synthèses de sens successifs parmi lesquelles l'analyse peut dégager les thématiques qui se rapportent plus précisément aux objectifs considérés par ce groupe comme étant d'une nécessité absolue et en particulier à l'apprentissage socioculturel précoce.

Malgré l'opacité à peu près totale de l'histoire de cette modernisation, l'observation ponctuelle d'un milieu donné permet de repérer au moins certains des apports modernistes et leur synthèse avec le conditionnement traditionnel. A Dole, dans le milieu et à l'époque considérés, trois apports présentaient une significativité manifeste.

D'abord la religion catholique, infiltrée à l'évidence dans les pratiques de socialisation depuis des siècles et, d'ailleurs, longtemps amalgamée au fond traditionaliste, dont elle ne contribua pas peu à la vitalité. Sans

remonter à un passé aussi lointain, on peut reconnaître qu'une thématique catholique, aux prises elle-même avec une certaine modernisation, aura continué, en France, à informer la socialisation familiale précoce, tout au long de l'ère moderne et, d'une manière à peu près générale (à l'exception des minorités religieuses), jusqu'au moins la dernière guerre mondiale.

Les deux autres apports pédagogiques, historiquement datables, ont leur source commune dans la Révolution, dont ils explicitent la dichotomie fondamentale :

- Un courant républicain, bourgeois, hérité de la philosophie des Lumières et orienté vers l'universalisme pacifique de la démocratie représentative, fondée sur des objectifs axiologiques, et dont la responsabilité incombe à un état de droit centraliste.

- Un courant révolutionnaire, populiste, hérité des violences paysannes et urbaines de l'Ancien Régime, professant la lutte des classes et visant à la dictature du prolétariat urbain. Les diverses théorisations produites depuis la Révolution à travers le XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle s'étaient réduites, dans le milieu observé, au marxisme-léninisme.

Alors que le fond traditionaliste était majoritairement assumé et géré par le milieu familial, ces trois courants porteurs de modernisation étaient d'abord incarnés dans des instances institutionnalisées, qui en assumaient la pédagogie, tout en tentant de trouver un appui dans la famille. A la différence de la thématique implicite, essentiellement pratique, perçue comme " naturelle ", du conditionnement traditionnel, il s'agit là de corpus de savoirs organisés, définissant et démontrant un cosmos de crédibilités manichéennes, tournés vers des fins ultimes et servis par des pratiques comportementales rationnellement adéquates. Des agents de conditionnement formés à cet effet assuraient la pédagogie dans des conditions, des lieux et des moments spécifiques.

L'Eglise offrait le catéchisme, presque unanimement suivi, encadré par des auxiliaires laïcs, toujours féminins, et par un prêtre (rarement présent du reste) ; les mouvements de scoutisme, confessionnel ou laïc d'ailleurs, ne faisaient pratiquement aucune recrue dans ce milieu.

L'Etat républicain donnait ses maîtres, l'école, fréquentée par tous les enfants du quartier (peu poursuivaient dans le secondaire), tandis que la bourgeoisie libérale, commerçante et artisanale du centre ville fréquentait surtout les écoles confessionnelles. Les autres mouvements laïcs, sportifs ou récréatifs, ne faisaient pas d'adeptes.

Les organisations révolutionnaires s'intéresseront peu aux enfants et aux jeunes de ce milieu avant la Libération. Le conditionnement révolutionnaire n'en existait pas moins mais il était informellement médiatisé par les pères de famille : syndiqués (presque exclusivement à la C.G.T.U. ou à la C.G.T.) ou non, encore plus rarement inscrits aux partis socialiste ou communiste, ils entretenaient par leur participation aux mouvements sociaux, par leurs discussions quotidiennes, éventuellement par la lecture des journaux, une culture révolutionnaire au moins virtuelle, parfois vivante.

Tandis que le fond traditionaliste limbique appartient au registre de la culture, les trois thématiques pédagogiques que je viens d'évoquer relèvent de l'idéologie. Certes, qu'ils soient culturels ou idéologiques, il s'agit de corpus cognitifs, axiologiques, normatifs et prescriptifs ayant pour objectif d'assurer la socialisation des jeunes membres d'un groupe donné par l'apprentissage, l'imprégnation et l'intériorisation des structures de crédibilité essentielles de ce groupe et de leur mise en pratique. Cependant ces deux types de conditionnement se différencient et dans leur expression et dans les modalités de leur fonctionnement.

Le premier, vécu comme une pratique " naturelle ", est essentiellement implicite, inscrit dans des modèles vécus répétitifs, appris prioritairement par imitation des adultes. Son exécution, adéquate ou inadéquate, par le jeune acteur est automatiquement sanctionnée positivement ou négativement. Il s'exerce essentiellement à l'intérieur de la famille, mais aussi dans l'ensemble du milieu considéré et particulièrement parmi les membres du groupe des pairs. La transmission intergénérationnelle est correctement assurée du fait précisément du caractère implicite de ce conditionnement assuré par des agents unanimes.

A l'opposé, le conditionnement idéologique repose sur des discours explicites, datables quant à leur origine, identifiables quant à leurs producteurs, visant des objectifs et utilisant des moyens circonstanciés. Ces discours idéologiques rencontrent généralement des difficultés pour atteindre leur but, l'intégration aux crédibilités des groupes qu'ils tentent d'investir. Leurs efforts pour contourner ces obstacles aboutissent à des résultats inégaux et imprévisibles au départ.

Dans le milieu que je décris, les trois corpus actifs à l'époque présentaient des aspects négatifs par rapport à leurs chances de réussite.

Tout d'abord c'étaient des productions cognitives élaborées, abstraites - au moins dans leurs fondements - et difficiles d'accès pour une masse peu scolarisée. Celle-ci pouvait en retenir quelques thèmes

répétitifs, des slogans saisissants mais, comme telles, elles restaient, pour elle, opaques et sans intérêt.

Ces idéologies étaient exogènes, à des degrés plus ou moins marqués, extra-nationales ou extra-ethniques, extra-statutaires, extra-professionnelles etc. De toutes manières, elles étaient produites par des minorités de la classe intellectuelle, associées à des groupes de pression et d'intérêt proches, et, à de multiples points de vue, complètement "autres", donc suspectes, voire menaçantes pour les classes populaires.

Enfin, le rapport universel aux idéologies est celui d'un engagement individuel, délibéré et la plupart du temps contraignant, à des idéaux abstraits et dont les "récompenses", peu ou pas tangibles dans l'immédiat, sont systématiquement différées. Cette conception est elle aussi extérieure à l'éthos populaire et, plus spécifiquement, à la paysannerie dont émanent la plupart des membres adultes du groupe ici décrit.

Pour contrebalancer ces difficultés, le ressort, lui aussi universel, du processus de l'adhésion idéologique consiste à manipuler le sens des intérêts des adeptes potentiels, repérés comme tels par les producteurs-promoteurs idéologiques (ce ressort est peu utilisé dans le conditionnement culturel car les modèles qu'il véhicule sont plus imposés que proposés). A ce niveau, l'aspect affectif du rapport à l'idéologie prime sur tout autre et en particulier sur le contenu cognitif, qui n'est plus guère qu'un signifiant vide. Les trois idéologies considérées ont abondamment utilisé ce procédé et le font encore, en introduisant des contenus qu'elles cherchent à adapter aux crédibilités des différents milieux et époques de leur activité, mais avec des chances de réussite inégales.

Commençons par le catholicisme, dans lequel a été élevée toute la génération des parents. Il est, rappelons-le, intimement imbriqué au fond culturel traditionaliste. Ce catholicisme rural du tournant du siècle est centré sur un ritualisme régulier contraignant, quasiment dépourvu de cognition en dehors de la référence, dont l'efficacité est éprouvée, à la vie post mortem, dichotomisée en accès à l'enfer ou au paradis comme punition ou récompense de l'existence terrestre. Il définit et garantit la morale sociale, prioritairement la morale sexuelle avec l'opposition drastique intolérance/tolérance selon le sexe de l'acteur. Le déclin religieux, sensible surtout à partir de l'entre-deux-guerres, aura touché la plupart des adultes du groupe, marqués de plus, au début de leur âge adulte, par le passage de la campagne à la ville et à une profession urbaine. Toutefois l'imprégnation religieuse initiale reste vivante dans leur personnalité et dans leurs convictions pédagogiques profondes.

L'idéologie que j'ai nommée, pour simplifier, républicaine, commençait certes à atténuer son opposition viscérale à la précédente mais elle n'en restait pas moins agnostique et anticléricale. Elle va cependant faire figure d'idéologie dominante auprès de cette population, qui voyait entre elle et le catholicisme moins une opposition qu'une dualité de registres. Elle ne connaissait évidemment rien des avatars violents de l'idée et de l'institution républicaines depuis presque un siècle et demi, ni de leurs enjeux contemporains et des impacts de la démocratie sur sa vie quotidienne. Mais tous sans exception avaient grandi durant l'âge d'or de l'école "des hussards noirs" de la République, qu'ils avaient unanimement fréquentée au village, contrairement à ce qui se passait dans les régions dressées à cette époque contre "l'école du diable". A l'école, par l'école, ils s'étaient imprégnés d'une culture républicaine indélébile. Celle-ci était faite d'un cosmos axiologique nouveau par rapport au vieux stock traditionaliste-religieux, allant de l'hygiène à l'honnêteté et la droiture, en passant par la politesse, les bonnes manières, la camaraderie etc., tous schèmes pratiques accessibles au plus grand nombre et valorisants aussi dans le sens d'une sociabilité plus distinguée. La culture républicaine, c'était aussi l'attachement implicite au régime républicain qui la promouvait, à la Patrie républicaine dont l'école se faisait aussi à la fois, et plus que n'importe quelle autre instance, l'incarnation, le héraut et le gardien. Le renforcement de l'identité française, si ce n'est l'ouverture consciente à celle-ci, opérée dans la génération des parents à travers la scolarisation républicaine et renforcée par la guerre contre les "Boches", va agir pleinement sur leurs enfants, avec cette symbiose quasi-sacralisée entre la Patrie, la République et l'Ecole, laïque s'entend. Enfin, plus confusément car ces thèmes n'étaient pas encore vulgarisés outre que le milieu était peu porté à la verbalisation, cette trilogie axiologique était ressentie comme étant en rapport avec la poursuite d'un intérêt fondamental, à savoir la promotion sociale. Celle-ci, à peu près figée pour la génération des parents, s'ouvrait pour la génération des enfants, on ne savait pas trop comment d'ailleurs. Ce système symbolique était à ce point intériorisé dans la génération des parents qu'il peut être considéré comme un élément actif de leur culture. On peut cependant se poser le problème de savoir comment son acculturation au fond culturel traditionaliste s'est faite au niveau des convictions pédagogiques (pour la plupart inconscientes) des parents et comment cette synthèse s'est concrétisée dans leurs pratiques.

Enfin, troisième idéologie de référence, l'idéologie révolutionnaire, exclusivement représentée par le marxisme. Ces fils et filles de paysans avaient grandi complètement à l'écart de cette thématique, qui leur est tombée dessus lors de leur urbanisation récente, qui correspondait avec l'entrée des hommes dans la vie

professionnelle, en tant que cheminots pour la plupart. Ils ne percevaient pas de contradiction, pas de rapport non plus peut-être, avec leurs convictions républicaines mais ils étaient bien forcés de prendre conscience de l'incompatibilité entre le marxisme et leurs convictions formatives. Certes son athéisme théorique ne dérangeait pas trop leurs savoirs théologiques, légers ; leur détachement déjà consommé à l'égard du clergé s'accommodait aussi de son anticléricalisme. Mais outre sa violence, dont ils pouvaient observer à plusieurs reprises qu'elle n'était pas que verbale, ils condamnaient son silence sur la moralité sexuelle, silence susceptible de cacher une immoralité inavouée. Par contre, son manichéisme, immédiatement parlant pour des acteurs d'origine modeste confrontés dès l'enfance à des différences et des dominations de classe ressenties sinon clairement perçues, répondait sans doute à des ressentiments plus ou moins avoués. De même, sa vision prophétique d'un avenir vu avant tout comme dégagé des soucis financiers, ne pouvait les laisser indifférents. Mais, si les hommes, échauffés par les discussions entre collègues, directement concernés par l'enthousiasme collectif valorisant des mouvements sociaux, témoignaient pour la plupart d'un engagement au moins verbal, le réalisme féminin, au plus près de la quotidienneté budgétaire et au plus loin des idées abstraites, restait dans l'expectative, quand il ne se montrait pas carrément hostile. Tandis que l'Eglise et l'Ecole exerçaient de leur côté sur les enfants une action pédagogique qui soutenait et authentifiait celle des parents, des mères surtout, il faudra attendre la Libération pour que les enfants, les jeunes, de même que les femmes d'ailleurs, soient pris en charge par une pédagogie révolutionnaire quelque peu institutionnalisée. Seule, à l'époque de notre observation, la famille opérait ce conditionnement révolutionnaire, ténu (sauf cas exceptionnel) et très minoré par les attitudes dichotomisées du père et de la mère, comme l'était d'ailleurs, mais renversée, leur dichotomie pour le conditionnement religieux.

Il apparaît déjà que, dans le milieu et l'époque retenus pour notre analyse de la socialisation, la simplicité, la banalité apparentes du conditionnement recouvrent en fait une complexité et une dynamique de variables dont nous venons seulement d'esquisser les traits saillants. De plus, dans le cas présenté, il s'agit de la socialisation d'une fille, ce qui affecte d'un coefficient spécifique l'ensemble du processus.

A cette thématique spécifiquement pédagogique et aux intentionalités des parents qui y répondent, s'ajoutent, dans le milieu familial, conjointement à elles ou contre elles, d'autres facteurs tout aussi déterminants de cette socialisation. Par exemple : les personnalités, au sens large du terme, des deux géniteurs, elles-même en partie conditionnées socioculturellement ; le climat

familial dû au style des rapports entre père et mère ; les relations avec le voisinage, avec une parentèle demeurée rurale-paysanne.

Enfin la société ambiante apporte certains éléments de conditionnement, par le milieu professionnel du père, qui n'influe pas seulement au niveau politique, par les relations amicales, rares mais actives, des deux parents ou seulement de la mère, par les parents des autres enfants de l'école, exceptionnellement par les patronnes d'une mère femme de ménage.

L'enfant lui-même, à peu près complètement enfermé dans sa famille étroite et dans le voisinage proche, parfois étendu à quelques membres de sa parentèle, possède, par l'école, en dehors même de la thématique explicitement pédagogique qu'il y trouve, une ouverture sur le monde dont ses parents sont complètement exclus. La pauvreté, dans ce milieu, des agents de conditionnement extra-familiaux, en particulier des media, donne d'autant plus de poids aux messages provenant de l'école. Dans mon cas, les maîtresses, bien que venant de milieux modestes, véhiculaient par leur formation, leur promotion sociale et par le milieu de leur mari (car elles sont la plupart du temps en position d'hypergamie), des modèles de langages, de comportements, de visions du monde inconnus à la maison et que l'enfant compare et ajuste à ceux de son propre milieu. La population scolaire elle-même (et, plus généralement, enfantine) constitue une société en miniature ; la plupart des phénomènes sociaux y sont présents, par exemple la stratification, la domination, la marginalité, l'intégration, la déviance, la violence symbolique ou physique, le consensus ; ils se révèlent à l'enfant, membre actif de cette société, sous le contrôle objectif ou partial, l'indifférence de la maîtresse ou à son insu.

Le fonctionnement paisible de ce conditionnement spontané dure jusqu'à la guerre, période durant laquelle l'irruption d'une conjonction d'événements personnels à caractère physiologique (la puberté), familial (séjour de quelques mois avec ma mère hors de Dole et de la maison familiale), social (fin de la scolarité primaire et début du secondaire), et d'événement collectifs (début et fin de la drôle de guerre, l'Occupation), apportent d'un coup un flot de réalités, de situations et d'informations qui constituent, au moins en surface, un contexte pédagogique tout à fait inédit, sans doute susceptible d'avoir des impacts sur une personnalité formée et affermie par onze ou douze ans de conditionnement intégré à un contexte socio-culturel statique mais désormais en changement, déjà révolu peut-être. Plus tard encore, le contact avec les méthodes d'éducation active, porteuses de l'idéologie de l'épanouissement de l'individu, contribua encore à augmenter la distance, au niveau conscient en tout cas, avec le conditionnement initial.

TABLE DES MATIÈRES

avant-propos	p 03
chapitre I La rue	p 04
chapitre II Mes parents	p 34
chapitre III Chez la grand-mère et chez l'oncle	p 84
chapitre IV Mes amours	p 108
chapitre V L'école, le collège	p 125
annexe Le conditionnement socioculturel	p 146

retrouvez toutes nos parutions sur internet

www.fc-edition.com

les éditions de franche-comté

31, rue Jean Jaurès - 70000 VESOUL - tél. : 03 84 78 60 66

E-mail : edition.franche-comte@wanadoo.fr

mise en page fred, pour les éditions